

La fille muette

Hjorth et rosenfeldt

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HJORTH & ROSENFELDT

La fille muette

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne



actes noirs
ACTES SUD

HJORTH & ROSENFELDT

La fille muette

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne



actes noirs
ACTES SUD

Des mêmes auteurs

SECRETS, Éditions du Rocher, 2012.

DARK SECRETS, Éditions Prisma, 2013 ; 10-18 no 4941.

DARK SECRETS, LE DISCIPEL, Éditions Prisma, 2014 ; 10-18 no 4953.

DARK SECRETS, LE TOMBEAU, Éditions Prisma, 2014 ; 10-18 no 4985.

Titre original :

Den stumma flickan

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Michael Hjorth & Hans Rosenfeldt, 2014

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

La fille muette

roman traduit du suédois par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

Il ne sait pas quel jour c'est.

Mais il n'y a pas école. Il est encore en pyjama, alors qu'il est neuf heures passées.

Ils sont tous à la maison. Du séjour parvient le son de Bob l'Éponge.

Maman pose devant lui une assiette de yaourt et demande s'il s'est bien lavé les mains après être allé faire pipi. Il hoche la tête. Veut-il aussi une tartine ? Il secoue la tête. Le yaourt lui suffit. Vanille-banane. Il aurait préféré des Frosties, mais Fred a fini le paquet, alors il se contentera de flocons d'avoine. Mais comme Fred a fini les bonnes céréales, il aura droit au DVD tout de suite après le petit-déjeuner. Il va regarder Transformers. La Face cachée de la Lune.

Encore.

On sonne.

— Qui ça peut être, si tôt ? se demande maman en se dirigeant vers la porte. Il ne fait même pas attention aux bruits familiers, quand elle tourne la poignée et ouvre.

On entend alors une violente détonation, puis comme si quelqu'un tombait dans l'entrée.

Il sursaute, renverse sa cuiller de yaourt sur la table, mais ne le remarque même pas. À l'étage, papa pousse un cri inquiet. Il n'est pas encore levé. On entend à présent des pas rapides.

Et quelqu'un apparaît à la porte de la cuisine.

Avec un fusil.

Elles étaient deux à présent.

Elle était deux.

Dehors et dedans.

Dehors, elle était encore en mouvement.

Partagée, mais résolue. La leçon apprise à l'école, rester absolument immobile quand on s'était perdu, contredisait l'instinct de fuir.

Était-elle perdue ?

Elle ne savait pas exactement où elle était, mais elle savait où elle allait. Elle ne s'éloignait jamais au point de ne plus entendre les voitures passer sur la route. Elle pouvait la rejoindre. La longer. Se cacher quand quelqu'un arrivait. Marcher jusqu'au prochain panneau, vérifier qu'elle était toujours dans la bonne direction puis disparaître à nouveau dans la forêt. Donc elle n'était pas perdue. Pas de raison de rester immobile. Et puis il y avait le froid. Le froid humide qui la poussait à continuer. Elle avait plus chaud en avançant. Moins faim. Alors elle continuait.

Dedans, elle était immobile.

Un temps, elle avait couru. Dedans et dehors. S'était précipitée à l'aveugle. Maintenant, elle ne parvenait pas bien à se souvenir de ce qu'elle fuyait, ni à reconnaître où elle était arrivée. Ce n'était pas un lieu, pas une pièce, c'était plutôt comme... peut-être comme un sentiment...

Elle ne savait pas. Mais elle y était, c'était vide et elle était immobile.

Elle était vide et c'était immobile.

Tout était silencieux.

Cela lui semblait le plus important. Tant qu'elle restait silencieuse, elle était en sécurité. Dans ce lieu qui n'était pas un lieu, éclairé sans lumière. Là où aucune couleur ne rappelait les couleurs que ses yeux écarquillés continuaient à enregistrer dans le monde extérieur. Un lieu

ouvert, mais fermé à tout. À part au sentiment de sécurité. Qui disparaîtrait en même temps que le silence. Elle le sentait instinctivement. Les mots la trahiraient. Les mots abattraient les murs qu'elle ne voyait pas et rendraient tout réel à nouveau. Laisseraient entrer les horreurs du dehors.

Les détonations, les cris, le rouge chaud et l'effroi.

Le sien et celui des autres.

Dedans, elle restait silencieuse et immobile.

Dehors, il lui fallait continuer.

Aller là où personne ne la trouverait. Où personne n'essaierait de lui parler. Dehors, il fallait qu'elle protège le dedans.

Elle savait où elle allait.

Ils avaient parlé d'un endroit. L'avaient mise en garde. On ne retrouvait jamais ceux qui y entraient. Jamais plus. C'était ce qu'ils avaient dit. Personne ne la retrouverait.

Dehors, elle serra contre son corps son blouson bien trop mince et hâta le pas.

Dedans, elle se blottissait, de plus en plus petite, en espérant disparaître complètement.

Anna Eriksson attendait dans sa voiture devant l'immeuble jaune clair.

Vanja était en retard. Comme d'habitude. Anna supposait que c'était là un des nombreux signaux que sa fille s'évertuait à envoyer depuis quelques mois.

Le pire, c'était qu'elle ne l'appelait plus.

Personnellement, Anna pouvait faire avec. Elle comprenait pourquoi. Pouvait même quelque part reconnaître qu'elle le méritait. Et puis, à vrai dire, les longues conversations mère/fille n'avaient jamais été à l'ordre du jour dans leur relation.

C'était pire pour Valdemar. Pour lui, la distance prise par Vanja était extrêmement douloureuse et, plus encore que la maladie, avait fait de lui l'ombre de lui-même. Il parlait sans arrêt de sa fille et des vérités que lui et sa femme n'auraient jamais dû lui cacher, de tout ce qu'ils auraient dû faire autrement. Il venait de déjouer la mort pour découvrir que la vie était pleine de remords et de découragement. Bien sûr, toute cette situation faisait aussi souffrir Anna, mais elle s'en sortait mieux. Elle avait toujours été plus forte que son mari.

Il était rentré de l'hôpital depuis maintenant plus d'un mois, mais elle n'arrivait plus à le faire sortir de l'appartement. Son corps semblait avoir complètement accepté son nouveau rein, mais Valdemar n'acceptait pas son nouveau monde. Sans Vanja. Il rejetait tout en bloc : Anna. Les rares collègues qui donnaient des nouvelles, malgré ce qu'il avait fait. Les amis, plus rares encore, qui appelaient de moins en moins souvent.

Même l'enquête préliminaire toujours en cours contre lui ne semblait plus le toucher. Les soupçons de fraude fiscale et de présentation de faux bilan étaient sérieux, mais ils disparaissaient dans l'ombre de la trahison qu'il avait fait subir à Vanja.

Furieuse, elle s'était jetée sur lui. Ça avait été horrible. Les cris, les insultes, les larmes. Aucun d'eux n'avait encore jamais vu Vanja dans cet état.

Si en colère.

Si effroyablement blessée.

Ses accusations revenaient, toujours les mêmes : Comment avaient-

ils pu ? Quelle mère, quel père agit ainsi ? Quel genre de personnes étaient-ils, à la fin ?

Anna comprenait. C'était ce qu'elle se serait demandé à la place de Vanja. Oui, ces questions étaient justifiées et compréhensibles. C'était la réponse qu'elle n'aimait pas :

Elle. Elle était la mère qui avait agi ainsi.

Plusieurs fois, au cours des pires disputes, Anna avait été sur le point de dire :

— Tu veux savoir qui est ton vrai père ? Tu veux vraiment le savoir ?

Mais elle avait pris sur elle. Refusé de le dire. Dit que ça n'avait pas d'importance.

Non qu'elle voulût protéger Sebastian Bergman. Elle voyait bien ce qu'il cherchait. La façon qu'il avait d'essayer de s'imposer. D'affirmer un droit qu'il n'avait pas, comme un créancier qui tenterait d'exiger le recouvrement d'une dette dont personne ne lui était redevable.

Sebastian n'avait jamais été le père de Vanja. Valdemar, oui. À plein temps et totalement. Quoi qu'il y eût dans ce rapport d'hôpital que Vanja leur avait brandi au visage. Seul point positif, Sebastian ne pouvait pas utiliser à son avantage la situation ainsi créée. Il était comme empêtré dans ses propres mensonges. Qu'il avoue à Vanja connaître depuis longtemps la vérité sans lui en avoir rien dit, il la trahirait comme eux.

Serait haï comme eux.

Comme eux, mis à la chambre froide.

Sebastian le savait. Il avait plusieurs fois appelé Anna, ces dernières semaines, en la suppliant à genoux de l'aider à trouver une façon de dire la vérité. Anna avait refusé. Elle ne l'aiderait jamais à arracher Vanja à Valdemar. Jamais. C'était une de ses rares certitudes. Tout le reste n'était que confusion.

Mais aujourd'hui, elle allait commencer à reprendre le contrôle.

Aujourd'hui, elle ferait le premier pas pour tout arranger.

Elle avait un plan.

Le porche s'ouvrit et, enfin, Vanja sortit. Les mains fourrées dans les poches de son blouson, les épaules remontées. Elle avait des cernes, l'air blême et épuisé, comme si elle avait vieilli de plusieurs années en quelques mois. Elle écarta de la main ses cheveux sales et ternes en traversant la rue vers la voiture. Anna rassembla ses idées, inspira à fond et sortit.

— Salut, comme je suis contente que tu aies pu venir, dit-elle en s'efforçant d'être la plus positive possible.

— Qu'est-ce que tu veux ? J'ai plein de choses à faire.

Elles ne s'étaient pas parlé depuis trois semaines et, de fait, Anna trouva la voix de sa fille moins tranchante. C'était peut-être la

méthode Coué.

— Je veux te montrer quelque chose, commença précautionneusement Anna.

— Quoi donc ?

— Monte, je t'expliquerai en route.

Vanja la regarda avec méfiance. Anna savait que plus elles se tiraient, plus il y avait de chances que Vanja la suive. Elle l'avait appris de toutes leurs disputes : il ne fallait pas attaquer, acculer Vanja dans un coin et essayer d'obtenir ce qu'on voulait. Pour qu'elle vienne avec elle, ce devait être sans contrainte et à ses conditions.

— Tu trouveras que ça en vaut la peine, continua prudemment Anna. Je le sais.

Vanja finit par hocher la tête et s'approcher de la portière. Elle monta à bord. En silence.

Anna démarra et se mit à rouler. À peu près au niveau de la station-service, en bas de Frihamnen, elle brisa le silence et commit sa première erreur.

— Valdemar te salue. Tu lui manques.

— Mon père me manque aussi. Mon vrai père, bien sûr, répondit Vanja du tac au tac.

— Tu sais, je m'inquiète pour lui.

— Bien fait, la coupa Vanja. Ce n'est pas moi qui ai menti toute ma vie.

Anna sentit qu'elles étaient à deux doigts de se disputer à nouveau. Comme ça aurait été simple. Bien sûr, la colère de Vanja était compréhensible, mais Anna aurait voulu lui faire comprendre combien elle les avait blessés, eux qui l'aimaient vraiment et l'avaient soutenue toute sa vie. Qu'ils lui avaient menti pour la protéger, pas pour lui faire du mal. Vanja n'attendait qu'une occasion d'exploser, aussi essaya-t-elle de désamorcer la situation.

— Je sais, je sais. Pardon, je n'ai vraiment pas envie de me disputer. Pas aujourd'hui...

Vanja sembla accepter la trêve. Elles continuèrent à rouler en silence. Jusqu'en bas de Valhallavägen, vers l'ouest en direction de Norrtull.

— Où on va ? demanda Vanja quand elles dépassèrent Stallmästargården.

— Je vais te montrer quelque chose.

— Mais quoi ?

Anna ne répondit pas tout de suite. Vanja se tourna vers elle.

— Tu as dit que tu allais m'expliquer dans la voiture, alors vas-y, maintenant.

Anna inspira à fond, sans quitter des yeux la route et la circulation.

— Je voudrais t'emmener voir ton père.

— Vous pouvez entrer, maintenant.

Erik Flodin se tourna vers la grande maison blanche d'un étage. Fabian Hellström, le technicien de la police scientifique venu avec lui de Karlstad, lui faisait signe depuis la véranda.

— On va avoir fini.

Erik leva la main en signe qu'il avait entendu et retourna son regard vers le paysage qui s'ouvrait devant lui.

C'était beau, ici.

Un jeune gazon qui descendait jusqu'au mur de pierre. Et derrière : des champs qui attendaient que le printemps avance un peu, puis le vert sombre persistant des conifères que commençaient tout juste à concurrencer les pâles et fragiles bourgeons printaniers des feuillus. Au-dessus de la plaine planait une buse variable, qui brisait le silence de son cri plaintif.

Erik songea à téléphoner à Pia avant d'entrer. De toute façon, elle allait apprendre ce qui s'était passé et serait atterrée. La commune tout entière en serait affectée.

Sa commune.

Mais s'il appelait maintenant, elle commencerait à poser des questions.

Voudrait en savoir plus.

Voudrait tout savoir.

Il n'en savait pas plus que ce que lui avaient dit les collègues qui étaient sur place à son arrivée.

Alors à quoi bon ?

Inutile.

Pia attendrait, décida-t-il. Il jeta un dernier regard au bac à sable, un peu sur la droite. Des traces de la pluie du week-end dans la benne d'un camion en plastique jaune. Une pelle, un Transformer couvert de sable et deux dinosaures.

Erik soupira et monta vers la maison, vers les morts.

Fredrika Fransson, qui attendait près de la voiture de patrouille, le rejoignit sur le pas de la porte. Première arrivée sur place, c'était elle qui l'avait briefé. Il la connaissait depuis longtemps. Ils avaient

travaillé ensemble avant qu'il soit nommé commissaire en poste spécial, rattaché à Karlstad. Une bonne policière. Minutieuse et motivée. Presque vingt centimètres de moins que le mètre quatre-vingt-cinq d'Erik, et sûrement dix kilos de plus que lui. Plus facile à sauter qu'à contourner, médisaient certains collègues. Quant à elle, elle n'avait rien dit au sujet de son surpoids. Ni d'autre chose, d'ailleurs. Fredrika n'était pas très expansive.

Il lui sembla sentir l'odeur de poudre quand il monta sur la véranda et vit la première victime. Ce n'était pas possible. Il le savait. Le légiste lui avait donné une estimation préliminaire de l'heure du décès après un rapide examen des victimes. Environ vingt-quatre heures plus tôt. Même si la porte d'entrée était restée fermée – ce qui n'était visiblement pas le cas quand la petite voisine de neuf ans était venue chercher quelqu'un avec qui jouer –, il s'était écoulé trop de temps pour qu'il reste la moindre odeur.

Erik enfila des surchaussures et une paire de gants en latex avant de franchir le seuil. Il écarta quelques tiges du fagot de Pâques qui s'évasait avec ses œufs multicolores dans un pot à côté de l'étagère à chaussures et s'agenouilla près de la femme qui gisait sur le dos contre les dalles grossières de l'entrée. Apparemment la première des quatre victimes.

Quatre morts.

Deux enfants.

Une famille.

Ils n'avaient pas encore été formellement identifiés, mais Karin et Emil Carlsten possédaient et habitaient la maison avec leurs fils Georg et Fred, aussi n'aurait-il pas été étonné d'avoir Karin Carlsten sous les yeux. Parfois, quand il parlait avec eux, ses collègues de Stockholm ou Göteborg, et même de Karlstad s'étonnaient qu'il ne connaisse pas tout le monde à Torsby. Il venait pourtant de là-bas. N'était-ce pas qu'un trou paumé dans les bois ? Erik avait l'habitude de soupirer avec lassitude. La commune comptait presque douze mille habitants. Bien quatre mille dans le centre-ville. Qui, à Stockholm, connaissait quatre mille personnes ? Personne.

Non, il n'avait jamais rencontré les Carlsten, mais n'avait-il pas vu leur nom cité dans une affaire de police, plutôt récemment...

— Tu connais les Carlsten ?

Il jeta un regard à Fredrika, qui peinait à enfiler ses surchaussures sur la véranda.

— Non.

— Il me semble qu'on a eu affaire à eux cet hiver.

— Possible.

— Tu peux vérifier ?

Fredrika hocha la tête, enleva la surchaussure en plastique bleu

qu'elle avait réussi à enfiler et se dirigea vers la voiture. Erik se tourna à nouveau vers la femme de trente-cinq ans sur le sol de l'entrée.

Trou dans la cage thoracique. Gros. Presque un décimètre. Trop gros pour une arme à canon vrillé comme un pistolet ou une carabine. Plutôt le double canon d'un fusil à chevrotines. La quantité de sang répandue à terre indiquait un important trou de sortie. Erik supposa un tir à bout portant, le canon appuyé au corps. Les gaz d'explosion s'étaient accumulés au niveau du sternum, leur haute pression avait arraché la peau, causant des brûlures et la noircissure du tricot blanc de la femme autour du trou d'entrée. La mort avait dû être instantanée.

Il jeta un œil à la porte d'entrée. Elle gisait à un mètre à peine. Comme si elle avait ouvert, que quelqu'un lui avait braqué une arme sur la poitrine et avait tiré avant qu'elle ait le temps de réagir. La puissance de l'impact l'avait projetée en arrière.

Quel que soit le tireur, il avait forcément dû l'enjamber pour entrer.

Erik se releva et fit de même.

La première pièce après l'entrée était la vaste cuisine. "Cuisine rustique", comme l'avait sans doute décrite l'agent immobilier chargé de vendre la maison. Une cheminée en brique avec hotte dans un coin. Large plancher en sapin. Lambris de la même taille au plafond. Une pelle à pain et un ustensile de cuisine qu'il n'identifiait pas au-dessus d'une banquette. Un vieux fourneau à bois, parmi des accessoires par ailleurs modernes.

Sur la grande table en sapin, les restes d'un petit-déjeuner. En bout de table, une assiette contenant ce qui semblait du yaourt avec des flocons d'avoine. Devant la chaise renversée. Un garçon, huit, neuf ans, par terre. Encore en pyjama.

C'étaient les vacances de Pâques.

Pas d'école pour forcer les enfants à s'en aller tôt. Dommage, pensa Erik.

Il estima sa théorie du fusil à chevrotines confortée en regardant le garçon de plus près. Un de ses bras était quasiment arraché au niveau de l'épaule. Des perforations moindres au cou et à la joue. Un nuage de plomb. Quelle distance, si le meurtrier avait tiré depuis la porte ? Deux mètres ? Trois ? Assez pour que les projectiles mortels aient le temps de se disperser un peu. Une blessure peut-être pas immédiatement mortelle, mais il n'avait pas dû falloir plus d'une minute au garçon pour se vider de son sang.

Et après ?

Quelqu'un avait couru à travers la pièce. Après que le garçon avait été abattu. Un enfant. Des empreintes de petits pieds dans le sang autour de la chaise. Erik tourna les yeux vers la pièce qui donnait sur la cuisine. Un séjour, plus petit. Téléviseur, lecteur DVD. L'autre fils

était-il en train de regarder la télé ? Il avait entendu les coups de feu. Peut-être s'était-il levé au premier. Puis, du seuil, il avait vu son frère être abattu. Avait couru. Où ? Les traces se dirigeaient vers l'escalier conduisant à l'étage.

Pourquoi n'avait-il pas été lui aussi tué dans la cuisine ? Le tireur rechargeait-il son arme ? Erik inspecta le sol. À première vue, pas de cartouches vides. Il nota qu'il faudrait demander à Fabian s'il les avait ramassées.

— Jan Ceder.

Erik dut se faire violence pour ne pas sursauter. Fredrika était arrivée dans son dos sans un bruit.

— Les Carlsten ont porté plainte contre lui en décembre, continua Fredrika, le regard fixé sur le garçon mort, par terre.

— À quel sujet ?

— Braconnage.

— Quel genre de braconnage ? demanda patiemment Erik.

— Ils ont déposé un film où on voyait Ceder chez lui avec un loup mort.

— Et il a donc été condamné.

Plus une constatation qu'une question.

— À une amende, confirma Fredrika.

Erik hocha la tête pour lui-même.

Chasseur.

Fusil à chevrotines.

Naturellement, ça ne prouvait rien, ça grouillait de permis de chasse et de fusils dans la région, mais c'était un début.

— Il les a menacés mardi dernier.

Erik interrompit le cours de ses pensées. Avait-il bien compris ? C'était parfois difficile, car Fredrika ne donnait que les informations strictement nécessaires, et encore.

— Ceder, demanda Erik pour en avoir le cœur net. Jan Ceder a menacé les Carlsten mardi dernier ?

Fredrika hocha la tête et, pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la cuisine, elle se tourna vers Erik.

— Devant la piscine. Plusieurs témoins.

Erik analysa rapidement l'information. Était-ce si simple ? Pouvait-on être aussi maladroit ? À ces deux questions, la réponse était oui. Un crime brutal et violent n'était pas forcément compliqué et réfléchi. Au contraire, même.

— Je veux lui parler, dit-il à Fredrika. Amène-le-moi.

Fredrika tourna les talons et quitta la cuisine. Erik songea rapidement à la décision qu'il venait de prendre tout en suivant les petits pas sanglants vers l'escalier.

Menaces.

Chasseur.

Fusil à chevrotines.

Erik espérait vraiment que ce soit là le fin mot de l'histoire. Il n'était chef de la section crimes violents de la police du Värmland que depuis deux mois, et ce n'était pas le genre d'affaire qu'il avait envie de voir s'éterniser. Pia non plus. Elle allait exiger une solution rapide. Pour que la commune puisse tourner la page. Aller de l'avant.

Les traces de pas étaient de moins en moins visibles, pour disparaître complètement à quelques mètres de l'escalier. Erik saisit la rampe laquée en blanc et monta.

À l'étage, l'escalier débouchait sur un palier en forme de couloir, avec trois portes. Deux étaient ouvertes. Erik jeta un coup d'œil à la première à gauche. Un lit superposé et des jouets éparpillés signalaient la chambre des garçons. Il avança jusqu'au bout du couloir et s'arrêta à nouveau. Là, en face de ce qu'Erik supposa être la porte fermée de la salle de bains, Emil était à moitié assis. Quelques années de plus que Karin, apparemment. Ou alors c'étaient ses cheveux gris qui le faisaient paraître plus âgé. Mort, en tout cas. Chevrotines, aucun doute cette fois. En pleine poitrine. Erik imagina l'homme se précipitant hors de la chambre, le tireur en haut de l'escalier.

Erik regarda alentour. L'homme ne semblait s'être muni d'aucun objet pour se défendre. Il devait avoir entendu ce qui se passait au rez-de-chaussée, et pourtant il s'était précipité complètement désarmé.

On n'avait probablement pas les idées claires dans ces situations. Erik n'arrivait même pas à imaginer comment il aurait réagi si c'était arrivé chez lui. Chez eux. Si cela avait été Pia et leur fille au rez-de-chaussée.

Il enjamba l'homme pour entrer dans la chambre. Un lit double occupait toute la pièce. Au moins deux mètres sur deux. De la place pour des enfants et leurs cauchemars. Dessus-de-lit et coussins décoratifs bien en place. Deux tables de nuit et une commode surmontée d'un miroir d'un côté de la chambre. De l'autre, des placards. Les portes de celui du milieu ouvertes.

Celui de Karin.

Robes, chemisiers et jupes sur des cintres.

Parmi les chaussures, par terre, dépassaient deux petites jambes nues. Erik s'approcha.

Tout au fond, le plus jeune fils. Blotti aussi loin qu'il avait pu. Une couverture sur les genoux. Comme s'il avait essayé de se cacher. Était-ce pour cette raison qu'Emil n'était pas parvenu plus loin ? Avait-il vu son fils monter en courant et essayé de le cacher ?

De le sauver.

Il avait échoué.

Le tireur l'avait trouvé. Il devait s'être mis là où était Erik. À tout

juste un mètre du garçon. Le canon du fusil encore plus près. La décharge dans le cou avait presque arraché la tête.

Erik fut forcé de se détourner. Il avait vu beaucoup de ce que les hommes étaient capables de se faire les uns aux autres, mais ça...

Les enfants. En pyjama. Les petites jambes nues.

Erik s'assit au bord du lit bien fait et inspira à fond, étouffant un sanglot. Sur le grand lit double, les larmes lui brûlant les yeux, il se jura d'arrêter celui qui avait fait ça. Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais fait. En tout cas ne se l'était jamais dit aussi clairement. Mais il arrêterait celui qui avait fait ça.

À n'importe quel prix.

Sebastian s'était rendu à pied à son bureau de Kungsholmen, comme il en avait pris l'habitude.

C'était sa nouvelle routine. C'était plus long, mais moins il était chez lui, mieux il se portait. Il songeait sérieusement à déménager. De toute façon, il passait le plus clair de son temps hors de chez lui. Les quelques heures où il y séjournait, il tournait le plus souvent en rond. Quand il finissait par s'en lasser, il essayait de finir tous les livres qu'il prétendait avoir déjà lus. Mais il tenait si peu en place qu'il en commençait un autre avant d'avoir achevé le premier. Un chapitre par-ci, un autre par-là, sans que ses pensées cessent de flotter comme du bois à la dérive.

Même les femmes l'ennuyaient. Il continuait à flirter, ça lui procurait une certaine détente, mais il s'étonnait du peu de fois qu'il avait conclu, ces derniers temps. Ça ne lui ressemblait pas.

Mais l'image d'Ursula par terre...

Il n'arrivait pas à se l'ôter de la tête.

Le sang s'était répandu et avait coulé de son œil droit comme d'un sac crevé, ses cheveux étaient poissés de rouge. Il lui semblait encore sentir l'odeur douceâtre du sang dans l'entrée, malgré toute l'eau de Javel utilisée pour récurer.

Il marchait donc tous les jours jusqu'à son bureau. Il avait besoin de travailler. Besoin d'une enquête qui puisse être un défi assez complexe pour exiger toute sa concentration.

Mais une telle mission brillait par son absence. Aucun district policier n'avait demandé l'aide de la brigade criminelle et, comme d'habitude, l'équipe récupérait les montagnes d'heures supplémentaires accumulées. Billy, d'ordinaire toujours à son poste, mission ou pas, passait de temps en temps lire ses mails, sans plus.

Il voyait Torkel encore plus rarement. C'était peut-être aussi bien.

Torkel aimait Ursula, et c'était chez Sebastian qu'elle était quand le coup de feu l'avait déchiquetée. C'était dans son entrée que son corps sans vie s'était écroulé. Sebastian avait le sentiment que Torkel le tiendrait à jamais pour responsable de ce qui s'était passé, même s'ils s'étaient efforcés d'éviter le sujet les rares fois qu'ils s'étaient vus.

Sebastian aimait-il Ursula ? Sans doute, autrefois. Mais la première pensée qu'il avait eue en entendant le coup de feu et en la voyant gisant dans son entrée était horrible. Elle n'était pas brouillée par la panique. Elle était claire et distincte, et totalement dénuée d'amour.

Putain, quelle poisse.

Une femme qu'il connaissait depuis des années. Une femme dont il était devenu proche, et envers qui il avait été plus sincère qu'avec quiconque, agonisait sur son plancher et sa première réaction était : "Putain, quelle poisse."

Il reconnaissait bien cette pensée. Il avait coutume de l'avoir à toutes sortes de propos : conflits, femmes collantes, tâches ennuyeuses, obligations sociales. Dans ces contextes-là, elle était naturelle. Et même bénéfique.

Mais là...

Dans son entrée, après le coup de feu.

Même lui trouvait ça effrayant.

Son seul sujet de satisfaction était que Vanja soit là de temps en temps. Au fond, elle était sa seule raison de venir au bureau.

Ces derniers temps, leur relation s'était un peu améliorée. La révélation choc que Valdemar n'était pas son père biologique avait chamboulé toute sa vie. Son soupçon à l'encontre de Sebastian – était-il intervenu pour qu'elle ne bénéficie pas de cette place de formation au sein du FBI ? – s'en trouvait affaibli, comme si elle n'avait plus la force de le nourrir.

C'était humain, peu de personnes auraient réussi à se battre comme elle contre tout le monde. Une guerre sur plusieurs fronts. Dans ce cas, mieux valait conclure une paix fragile avec l'un de ses adversaires.

Et puis Sebastian avait constamment soutenu n'y être pour rien. À deux reprises, il avait formulé un recours auprès de la commission de sélection, en leur expliquant combien leur décision était mauvaise. Chaque fois, il avait naturellement veillé à ce que Vanja soit informée par des voies détournées de ses courageuses tentatives. La commission n'avait pas changé d'avis : Vanja Lithner était invitée à postuler à nouveau dès qu'une nouvelle place à Quantico serait disponible. Mais les efforts de Sebastian avaient porté leurs fruits.

Quelques jours après sa dernière tentative, il était tombé sur elle dans le couloir. Elle était plus douce qu'avant. Semblait lasse, moins combative, moins prête à mordre à la première occasion. Elle l'avait même salué. Elle avait entendu parler de ses tentatives auprès de la commission, avait-elle dit, avant de continuer en parlant de son père qui n'était plus son père.

Ils s'étaient rapprochés. Pas autant qu'avant. Mais quand même. C'était un début et, après cette rencontre, il avait moins pensé à Ursula.

Il avait retrouvé sa concentration.

Vanja n'avait pas même envisagé de remonter en voiture avec Anna. Elle avait besoin de garder ses distances avec cette femme qui était sa mère, mais ne s'était en rien comportée comme telle. C'était clair.

Regardant par la vitre du taxi, elle se dit que le printemps était déjà avancé, alors qu'on était toujours en avril. Il faisait chaud depuis plus d'une semaine, on avait un avant-goût d'été. Malgré ça, Vanja se sentait frigorifiée. Abandonnée. Son père n'était plus son père. Quant à sa mère, elle ne savait pas à quoi s'en tenir.

Qui lui restait-il, au fond ?

Pas Billy. Plus. Ils avaient été comme frère et sœur, mais leurs liens s'étaient relâchés. Il était entièrement accaparé par sa fiancée, My, que Vanja n'avait rencontrée qu'en coup de vent, alors qu'ils étaient ensemble depuis bientôt un an. Et voilà qu'ils allaient se marier. Vanja ne savait même pas si elle serait invitée.

Il y avait aussi Torkel, son chef et mentor, qu'elle ne voyait plus beaucoup non plus. Il était de moins en moins au bureau, après ce qui était arrivé à Ursula. Elle se demandait s'il songeait à démissionner. Le peu de fois où elle le voyait, elle en avait l'impression.

Qui d'autre encore était proche d'elle ?

La liste était courte. Ridiculement courte.

Jonathan, son ex-petit ami, qui l'appelait de temps en temps dans l'espoir qu'ils se remettent ensemble, ou du moins de tirer un coup.

Peut-être quelques collègues de sa promotion à l'école de police, qu'elle voyait de temps à autre, mais tous occupés à fonder une famille.

Et puis Sebastian Bergman.

Si quelqu'un lui avait dit combien ils allaient se fréquenter – la première fois qu'ils avaient travaillé ensemble à Västerås –, elle lui aurait ri au nez. Cette affirmation aurait été trop absurde pour être seulement prise en considération. Il la rendait tantôt furieuse, tantôt accablée. Mais à présent, elle se surprenait même à regretter son absence. Comment en était-elle arrivée là ? Comment un psychocriminologue narcissique et drogué au sexe avait-il atterri sur sa liste ridiculement courte ?

Ce n'était pas faute de mieux qu'il était arrivé là, même s'il aurait

alors sans doute été plus facile à Vanja de le rejeter si elle avait eu une autre personne vraiment proche dans sa vie.

Il y avait une autre raison.

Elle aimait parler avec lui. Lui qui était insupportable, balourd et méprisant avec les autres, il était attentif et subtil avec elle. Lui qui chassait les femmes comme des trophées sans aucun égard pour leurs sentiments, il se souciait des siens. Elle ne comprenait pas pourquoi, mais c'était le cas. Pour de bon. Il ne pouvait pas le cacher.

Mais comment lui faire confiance ? Il était toujours trop près quand une tuile tombait.

Trop près des preuves qui avaient coulé Valdemar.

Trop près de Persson Riddarstolpe et de la décision qui avait mis un terme aux espoirs de Vanja de suivre cette formation au sein du FBI.

Mais elle avait beau tourner la question dans tous les sens, elle ne trouvait aucun motif rationnel qui puisse pousser Sebastian à vouloir lui gâcher la vie. Peut-être ne s'agissait-il, comme il s'évertuait à le répéter, que de pures coïncidences ? Le problème était que, si Vanja avait appris une seule chose dans son métier, c'était que des coïncidences trop nombreuses devenaient des indices. Le possible devenait invraisemblable.

Les coïncidences qui entouraient Sebastian en étaient presque là. À la limite. Mais ne l'avaient peut-être pas encore franchie.

Elle avait besoin de lui.

Elle se sentait tellement seule.

Erik Flodin gara sa voiture devant le bâtiment bas, plat et, à vrai dire, à la fois laid et ennuyeux du 22, Bergebyvägen, son lieu de travail depuis février, coupa le moteur, sortit et se dirigea vers l'entrée. Les trois personnes qui attendaient sur les deux bancs en bois devant l'hôtel de police se levèrent en le voyant arriver. Il les reconnut tous. Deux journalistes du *Värmlands Folkblad* et un de la rédaction locale du *Nya Wermlands-Tidningen*.

Il répondit d'un "rien du tout" à leur question sur ce qu'il pouvait dire des meurtres et poussa la porte. Il salua de la tête Kristina et Dennis, à l'accueil, et sortait sa carte d'accès quand son téléphone sonna. Tout en passant sa carte dans le lecteur et en saisissant le code à quatre chiffres pour accéder dans l'hôtel de police, il prit l'appel de Pia.

— C'est vrai, ce qu'on raconte ? lâcha-t-elle en guise de salut. Erik pensa entendre la trace d'un reproche pour avoir appris la nouvelle d'un autre que lui.

— Une famille ? Toute une famille abattue ?

— Oui.

— Où ? Qui ?

— Près de Storbråten, les Carlsten.

— Est-ce que vous savez qui a fait ça ?

— Nous avons... pas un suspect, mais... une personne qui a menacé la famille.

— Qui ?

Erik n'hésita même pas. Il avait l'habitude de raconter la plupart des détails des affaires en cours à sa femme et, jusqu'alors, il n'y avait jamais eu de fuite.

— Jan Ceder.

— Je ne sais pas qui c'est.

— Nous avons déjà eu affaire à lui, je dois le voir maintenant.

Pia poussa un profond soupir, et Erik l'imagina, à la fenêtre de son bureau au deuxième étage de l'hôtel de ville, en train de regarder les sorbiers devant le supermarché de Tingshusgatan.

— Les journalistes vont s'en donner à cœur joie, dit-elle avec un

nouveau soupir d'inquiétude.

— Pas sûr, pour le moment il n'y a que VF et *Nya Wermlands* sur le coup.

Il disait ça parce qu'il pensait que c'était ce qu'elle avait envie d'entendre, pas parce que c'était vrai.

Bien sûr que ça allait faire des vagues.

D'ici peu, les trois journalistes qui faisaient le siège de l'hôtel de police seraient rejoints par leurs collègues de Karlstad, et la concurrence des grands journaux de Stockholm. Sans doute par la télévision aussi. Peut-être viendrait-il même des journalistes de Norvège ?

— Tu te souviens d'Åmsele ? lui demanda sèchement Pia, en lui signifiant immédiatement qu'elle avait percé à jour sa tentative de la consoler.

Erik soupira un peu dans son coin. Bien sûr, il se souvenait d'Åmsele. Le triple meurtre d'une famille dans un cimetière et alentour. Tués pour un vélo volé. Erik était alors en première année à l'école de police. Tout le monde avait suivi dans les journaux, à la radio et à la télévision la traque à travers toute la Suède de Juha Valjakkala et de sa petite amie Marita.

— Plus de vingt-cinq ans plus tard, continua Pia à son oreille, c'est toujours à ça qu'on associe Åmsele. Nous voulons inciter les gens à venir s'installer ici, pas les faire fuir.

Erik s'arrêta dans la kitchenette, prit une tasse à café, la plaça sur la grille de la machine et appuya sur la touche "cappuccino". Une soudaine lassitude l'envahit. Pia lui faisait perdre patience. Elle n'était pas là-bas, dans la maison. Elle n'avait pas vu le petit garçon qui devait entrer à l'école cet automne, tout au fond du placard. Son frère en pyjama, abattu au milieu de son petit-déjeuner.

Elle ne les avait pas vus.

Vu le sang.

L'absurdité.

— Je comprends que ça ne te plaise pas, dit-il en s'efforçant de ne pas laisser son irritation transparaître. Mais quatre personnes sont mortes. Deux enfants. La manière dont cela influencera le flux migratoire sur la commune devrait peut-être passer un peu au second plan, tu ne crois pas ?

Un silence lui répondit. La machine avait fini de travailler, il récupéra sa tasse. Trempa ses lèvres dans le breuvage, hélas, pas particulièrement chaud. Le café à Karlstad était meilleur.

— Tu as raison, lâcha-t-elle. Désolée, pardon, j'ai dû te sembler terriblement narcissique.

— Tu avais l'air engagée, dit-il.

Comme d'habitude, toute son irritation se dissipa, remplacée par

une pointe de mauvaise conscience, dès qu'elle s'inclinait et s'excusait.

— Comme d'habitude, ajouta-t-il.

— Vous allez faire venir du monde ? demanda-t-elle en retrouvant son ton autoritaire habituel.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— De l'aide. De l'extérieur.

— Non, je ne l'avais pas prévu, en tout cas pas pour le moment.

Plus loin, dans le couloir, Fredrika pointa la tête et l'aperçut. Elle lui lança un regard qui signifiait qu'il devait écourter sa conversation, quel que soit son interlocuteur, et la suivre. Erik obéit à ce regard.

— Il faut que j'y aille, on en reparlera ce soir. Bisou.

Il remit son portable dans sa poche et se dirigea à grands pas vers le bureau de Fredrika pour faire le point.

Sebastian baissa le livre au long titre savant, *The Psychopathology of Crime: Criminal Behavior as a Clinical Disorder*, en entendant quelqu'un approcher des portes vitrées. Vanja. Elle semblait pâle et éprouvée. Elle sortit sa carte magnétique et poussa une porte qui paraissait plus lourde que d'habitude. Il s'était passé quelque chose. Sebastian se leva et traversa l'*open space* aseptisé. Il s'essaya à un sourire de bienvenue, mais dans le vide. Elle ne s'aperçut de sa présence qu'à mi-chemin.

— Salut. Il s'est passé quelque chose ? demanda-t-il en hâtant un peu le pas pour la rejoindre, inquiet pour elle.

Elle fit d'abord mine de ne pas répondre. Elle le regarda en silence. Ses beaux yeux bleus semblaient concentrer toutes ses forces, car les mots qui finirent par lui échapper étaient faibles et fendus, comme s'ils s'étaient brisés quelque part en chemin.

— Maman... m'a dit qui était mon père, finit-elle par lâcher.

Le sang de Sebastian se glaça. Il n'était pas préparé à ça.

L'instant impossible.

Ses pensées s'emballèrent.

Anna ne pouvait quand même pas lui dire la vérité ? Elle avait jusque-là refusé de l'aider. Avait-elle vraiment osé faire ça, à présent ?

— Qui est-ce ? articula-t-il, un peu surpris par sa voix malgré tout posée et qui exprimait une curiosité naturelle.

— Tu sais ce qu'elle m'a montré ? continua Vanja comme si elle n'avait pas entendu sa question, mais avec un peu plus de vigueur dans la voix.

— Aucune idée, parvint-il à lâcher, tandis qu'il sentait sa panique s'estomper. Il devait s'en être tiré, cette fois. Vanja ne converserait pas ainsi avec lui si Anna lui avait révélé la vérité. Il connaissait bien Vanja : contrairement à lui, elle ne savait pas mentir.

— Une tombe. Elle m'a montré une tombe.

— Une tombe ?

— Mmh. Il est mort. En 1981, d'après elle. Il s'appelait Hans Åke Andersson.

— Hans Åke Andersson ?

Sebastian tentait de s'adapter à cette nouvelle situation : Anna avait

réussi à donner un père à Vanja, tout en le déclarant mort. C'était créatif. Il ne pouvait s'empêcher d'être impressionné. Naturellement, Vanja ne l'était pas autant :

— Apparemment, c'était juste quelqu'un qu'elle avait rencontré et qui n'avait pas voulu prendre ses responsabilités quand elle était tombée enceinte de moi, continua-t-elle en secouant la tête. Quand Valdemar est entré en scène, ils ont décidé de ne pas me parler de lui.

— Jamais ?

— Non. Elle prétend qu'elle ne voulait pas me blesser. Surtout vu qu'Hans Åke Andersson est mort huit mois après ma naissance, et n'avait pas de famille.

Vanja sembla soudain furieuse. Elle avait retrouvé ses forces, son énergie n'était plus concentrée dans ses seuls yeux. À présent, il la reconnaissait.

— Elle doit me prendre pour une débile. Après plusieurs mois, paf, elle me sort de son chapeau le nom de quelqu'un qui a le bon goût d'être mort. Elle croyait vraiment que j'allais gober ça ?

Sebastian, qui sentait la question rhétorique, préféra se taire. De toute façon, Vanja ne lui laissa pas le temps de répondre. Ses mots se déversaient, pleins d'une colère contenue qui n'attendait qu'une occasion pour s'épancher.

— Pourquoi ne pas me montrer cette tombe plus tôt, alors ? Pourquoi a-t-elle attendu plusieurs mois ?

— Je ne sais pas, répondit sincèrement Sebastian.

— Moi, je sais. Parce que c'est un putain de mensonge. Elle essaie juste... de fermer la porte. De me pousser à faire la paix avec eux.

Sebastian se taisait. Il ne savait pas vraiment quelle stratégie adopter. Devait-il défendre Anna ? L'aider à faire croire Vanja à ce mensonge pour aller de l'avant, ou devait-il plutôt encourager son scepticisme ? Miner encore davantage leur relation. Quel en était l'intérêt, à long terme ? La situation était délicate, mais il était obligé de choisir. Vanja secoua la tête et inspira profondément, pour se calmer.

— La seule chose qui pourrait me faire envisager de leur pardonner, ce serait qu'ils soient sincères. Qu'ils arrêtent de mentir. Tu comprends ?

Sebastian décida de soutenir Vanja. Ça lui semblait le mieux. Ça lui faisait gagner du temps. Et surtout de l'intimité.

— Je comprends. Ça a dû être vraiment pénible, compatit-il.

— Je n'en peux plus de me disputer avec toi, dit tout bas Vanja en le regardant franchement, les yeux humides. Je n'en peux plus de me battre avec le monde entier. C'est impossible.

— Tu n'as pas besoin de te battre contre moi, répondit-il avec précaution. Vanja hocha faiblement la tête et le supplia sincèrement

du regard :

— Bon, tu dois me dire : y es-tu pour quelque chose, si Riddarstolpe ne m'a pas recommandée au FBI ? Est-ce que tu m'as fait recaler ?

Sebastian dut se faire violence pour ne pas montrer son étonnement. Comment étaient-ils revenus là-dessus ?

— Mais je te l'ai déjà dit, fit-il pour gagner un peu de temps et se ressaisir.

— Redis-le, rétorqua Vanja sans le lâcher des yeux. Franchement, ce serait plus facile à avaler dans ce cas, plutôt que de voir les gens auxquels je tiens continuer à me mentir.

Sebastian la regarda aussi intensément qu'il put, en essayant de sembler aussi sincère que l'était la peine de Vanja. Vu ce qui était en jeu, cela lui sembla facile.

— Non, mentit-il, en remarquant avec satisfaction que la gravité du moment faisait un peu trembler sa voix. Je te le jure, je n'y suis pour rien.

Il la vit souffler de soulagement et relâcher ses épaules, et sentit la fierté lui réchauffer le cœur. En se concentrant bien, il était drôlement doué pour mentir. Il aurait sans doute réussi à la persuader que la terre était plate.

— Le seul fait que tu imagines que... commença-t-il, du chagrin dans la voix, pour bien renforcer son mensonge, mais elle leva la main pour l'interrompre.

— Ne dis rien d'autre. Je choisis de te croire.

Sebastian fut brutalement tiré de son autosatisfaction naissante. Quoi ? Elle *choisissait* de le croire ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il avec une sincère curiosité.

— Exactement ce que j'ai dit. Je choisis de te croire, parce que j'en ai besoin.

Sebastian regarda sa fille qui semblait à nouveau au bord des larmes. Elle avait vraiment besoin de quelqu'un, avec tout ce qui lui arrivait, et c'était lui qu'elle avait choisi. Choisir de le croire n'était pas la même chose que lui faire confiance. Mais c'était le maximum qu'elle pouvait offrir, supposa Sebastian. Maintenant, c'était à lui de lui prouver qu'elle avait fait le bon choix.

— Je n'ai pas l'intention de te décevoir, dit-il.

— Bien.

Son visage s'éclaira d'un sourire, elle fit un pas et le prit dans ses bras.

Elle le serra plus fort et plus longtemps qu'il n'aurait jamais osé l'espérer.

Erik apprit que Jan Ceder attendait dans une des deux salles d'interrogatoire de l'hôtel de police, au fond du couloir. On les appelait comme ça, ces pièces, mais il savait qu'elles ne servaient pas souvent à des interrogatoires. On les utilisait surtout pour les entretiens de suivi de carrière, des coups de téléphone privés, des petites réunions et, de temps en temps, pour piquer un roupillon.

Ceder n'avait pas manifesté d'étonnement ou de surprise quand ils étaient venus le chercher, l'avait informé Fredrika. Pas non plus de colère, ni de résistance. Il les avait suivis de son plein gré. Ils ne lui avaient pas dit pourquoi il était convoqué, malgré ses questions répétées. Juste mentionné des événements au sujet desquels ils souhaitaient quelques clarifications, sans entrer dans les détails. Fredrika avait rassemblé dans un dossier ce qu'ils avaient sur lui. Une copie attendait Erik sur son bureau. Fredrika précisa enfin qu'elle avait contacté Malin Åkerblad, la procureure en charge de l'enquête préliminaire, et obtenu un mandat de perquisition. Elle avait déjà envoyé les collègues.

Erik hocha la tête, un peu impressionné, et demanda quelques minutes pour parcourir les documents. En attendant, était-il possible de trouver du café qui reste un peu au-dessus de la température ambiante ? La réponse était non. Pas ici. Le distributeur devait être réparé après le week-end.

C'est donc sans café qu'Erik ouvrit le mince dossier.

Jan Ceder, né en 1961. Cinq ans de plus qu'Erik. Habitant l'ancien domicile de ses parents, une petite maison à quelques kilomètres des Carlsten. Bénéficiaire d'une allocation maladie depuis 2001. Marié et divorcé deux fois. Des Thaïlandaises. Pour le moment célibataire après qu'une femme russe – qu'apparemment il disait lui-même “avoir fait venir” – l'avait quitté à Noël, à la suite d'une dispute qui avait débouché sur une plainte pour violence, retirée depuis.

Erik feuilleta l'extrait du casier judiciaire.

Plusieurs infractions au Code de la route, conduite en état d'ivresse, retrait du permis, deux fois pris en charge pour ivresse sur la voie publique, infraction à la loi sur l'alcool, distillation clandestine et

vente illégale d'alcool, menaces et violences contre fonctionnaire, braconnage, et encore une plainte pour violences de la part d'une autre de ses femmes, elle aussi retirée par la suite.

Erik referma le dossier.

Alcoolique et impulsif.

Il était décidément temps de parler à Jan Ceder.

Il était affalé devant la table, en simple T-shirt blanc et jean usé. Avec ses joues creuses et mal rasées, ses cheveux roux qui auraient eu besoin d'un shampoing et d'un coiffeur et les fins vaisseaux bien visibles sous la peau sèche de son nez un peu crochu, il faisait plus que ses tout juste cinquante ans. Ses yeux un peu injectés de sang suivirent l'agent en uniforme qui quittait la pièce. Erik et Fredrika s'assirent. Fredrika lança le magnétophone posé sur la table. Commença par indiquer la date, puis qu'il s'agissait de l'interrogatoire de Jan Ceder, et enfin que le commissaire Erik Flodin était aussi présent dans la pièce. Puis elle se tut. Erik se racla la gorge et croisa le regard las de Ceder.

— Nous aimerions parler un peu de la famille Carlsten.

Jan lâcha un profond soupir, qui exprimait une lassitude apparemment sincère.

— Qu'est-ce qu'ils m'accusent encore d'avoir fait ?

— Qu'avez-vous fait ?

— Rien, mais le type, là, il est venu prendre des... comment déjà ?

Il leva une main qui tremblait.

— Il a pris des échantillons sur mes mains, et il voulait mon blouson, ma chemise et les chaussures. De quoi s'agit-il, à la fin ?

Erik décida de ne pas répondre à cette question. Pas encore.

— Vous avez menacé Emil et Fred Carlsten devant la piscine de Torsby avant-hier, après leur cours de natation, continua-t-il sans lâcher Ceder des yeux.

— Je ne les ai pas menacés.

Erik se tourna vers Fredrika, qui ouvrit le dossier qu'elle avait devant elle sur la table.

— Vous leur avez dit... Fredrika feuilleta la mince pile de documents et cita : "De bien faire gaffe à ne pas se retrouver sur la trajectoire de la prochaine balle."

— Ça ressemble à une menace, glissa Erik.

Jan Ceder regarda à nouveau Erik en haussant les épaules.

— J'avais bu.

— Ça reste une menace.

— J'étais saoul.

— Vous savez ce que je pense des types comme vous qui excusent

leurs conneries en disant qu'ils étaient saouls ?

Silence dans la pièce. Ceder supposait probablement qu'Erik allait continuer, sans réponse de sa part. Après une dizaine de secondes de silence, il comprit que non.

— Non, je ne sais pas ce que vous pensez.

— Je me dis : “Il me prend pour un débile, ou quoi ?”

Erik se pencha au-dessus de la table. Pas beaucoup, mais assez pour faire un peu reculer Ceder.

— L'alcool ne donne pas de nouvelles idées, ça fait juste dire ce qu'on pense déjà, mais qu'on a le bon sens de taire quand on n'a pas bu. Vous avez menacé de les tuer.

Jan se racla la gorge, l'air d'emblée moins à son aise. Il passa la paume de sa main sur les pousses grises de sa barbe.

— Je peux aller les voir pour m'excuser, si c'est ça. Si j'ai fait peur aux gosses, ou quoi.

Avant qu'Erik ait le temps de répondre, le mobile de Fredrika se mit à vibrer sur la table. Erik lui jeta un regard désapprobateur qu'elle ignora avec succès en regardant l'écran et, à la grande surprise d'Erik, en prenant l'appel. Le silence se fit dans la pièce tandis que les deux hommes attendaient qu'elle ait fini. On n'entendait que les “Mmm” et les questions monosyllabiques de Fredrika.

— Il y aurait un peu de café ? demanda Ceder après s'être une fois encore raclé la gorge.

— Pas du chaud, répondit Erik, tandis que Fredrika raccrochait. Erik allait lâcher un commentaire acerbe et reprendre l'interrogatoire quand elle se pencha pour lui chuchoter à l'oreille.

Pas grand-chose, trois phrases tout au plus, estima Ceder, mais, quand Erik se tourna à nouveau vers lui, il sembla que ces phrases lui avaient donné une énergie nouvelle.

— Vous avez un permis pour deux carabines et un fusil à chevrotines, commença-t-il en ouvrant le mince dossier qu'il avait pris avec lui. Un...

Erik consulta les papiers qu'il avait devant lui.

— Un Benelli Supernova, calibre 12. Est-ce exact ?

Ceder hocha la tête.

— Répondez avec des mots, merci, se dépêcha de glisser Fredrika. Pour l'enregistrement, expliqua-t-elle en montrant de la tête le magnétophone.

— Oui, dit Ceder à haute et intelligible voix. Je possède un Benelli Supernova, calibre 12.

— Les collègues qui sont en train de procéder à la perquisition de votre domicile viennent d'appeler.

Erik marqua une petite pause, se pencha à nouveau en avant. Plus loin cette fois. Plus affamé.

— Ils ne le trouvent pas. Pouvez-vous dire où il se trouve ?

— Il a été volé.

Une réponse rapide, sans détour. Sincère, ou préparée ? Erik ne savait pas. Mais il avait quatre morts sur les bras, exécutés avec un fusil à chevrotines, et Jan Ceder ignorait où était passé le sien.

Quelle coïncidence.

Pas question de le laisser s'en tirer si facilement.

— Quand ?

— Quelques mois, peut-être. Un peu avant Noël.

— Je ne vois aucune plainte à ce sujet, dit Erik avec un geste vers le dossier devant lui.

— Je n'en ai pas déposé.

— Pourquoi ?

Les lèvres de Jan Ceder formèrent un petit sourire, le premier depuis qu'Erik et Fredrika étaient entrés dans la pièce. Après le coiffeur, il faudrait qu'il aille voir un dentiste, pensa Erik.

— Et pourquoi ? Vous n'avez pas élucidé un seul cambriolage ces dix dernières années, non ?

Il était exact que le faible taux d'élucidation des cambriolages était embarrassant, se dit Erik, mais la plupart des citoyens disciplinés les déclaraient malgré tout. Surtout s'agissant d'armes. Mais pas Ceder. En même temps, il n'était pas particulièrement discipliné. Erik se cala au fond de son siège, comme pour bavarder un peu :

— Un fusil de ce genre coûte dans les dix mille.

— Quelque chose comme ça.

Ceder haussa les épaules, comme pour souligner qu'il ignorait ce que valait aujourd'hui un Benelli Supernova, calibre 12.

— C'est vraiment beaucoup d'argent. Vous ne vouliez pas être remboursé par l'assurance ?

— Je ne suis pas assuré.

— Pour rien ?

Fredrika n'avait pas su se retenir. Ceder se tourna vers elle.

— Ce n'est quand même pas interdit par la loi ?

— Non, c'est un peu idiot, mais pas illégal.

Ceder haussa de nouveau les épaules. Puis il se gratta le nez et croisa les bras sur sa poitrine. Son langage corporel indiquait clairement qu'il estimait avoir assez parlé. Erik avait tendance à penser comme lui : ils n'arriveraient pas plus loin. Il était temps de revenir aux Carlsten.

— Où étiez-vous, hier ? demanda-t-il à nouveau d'un ton anodin, comme s'ils bavardaient autour d'un café.

Erik Flodin alluma la machine à café défectueuse dans la

kitchenette. Il était stressé. L'interrogatoire avait été interrompu quand Ceder avait demandé un avocat. Naturellement, il n'avait pas pu en proposer lui-même, et ils attendaient à présent qu'un avocat commis d'office arrive à Torsby. Fredrika, qui s'était rendu au domicile de Ceder, venait d'appeler pour annoncer qu'aucune trouvaille ne pouvait encore relier Ceder au crime perpétré quelques kilomètres plus loin. En revanche, un des techniciens avait trouvé une peau de loup dans une grange en limite de propriété. Fraîchement salée et tendue pour sécher. Fredrika avait constaté qu'à défaut d'autre chose, ils pourraient toujours coller un nouveau délit de braconnage sur le dos de Ceder, puis avait raccroché. Et par-dessus le marché, il n'y avait pas de café.

Ça ne menait à rien. Ils avaient les menaces de Ceder, mais c'était tout. S'ils n'arrivaient pas à le relier au crime, ils seraient forcés de tout reprendre à zéro. C'était la première grande enquête d'Erik depuis sa nomination. Il n'avait pas le droit à l'échec, mais le temps passait. Le meurtrier allait bientôt avoir un jour et demi d'avance, les premières vingt-quatre heures, si importantes, étaient largement derrière eux.

Ils allaient avoir besoin d'aide.

Il avait besoin d'aide.

Ceux à qui il pouvait envisager d'en demander n'étaient pas nombreux. Il fit tout de suite une croix sur Hans Olander, son chef à Karlstad. Olander avait soutenu l'autre candidat, Per Karlsson, pour son poste, et il ne s'en était pas caché.

“Bon, on verra bien comment ça va se passer” : c'était par ces mots qu'Olander avait accueilli la nomination d'Erik. Ce n'était pas la meilleure personne à qui demander de l'aide seulement deux mois après. En plus, Olander avait déjà appelé pour signaler qu'il était prêt à reprendre l'enquête, dont la complexité exigeait “de la bouteille”, selon ses propres termes. Seule la confiance dont jouissait Erik auprès d'Anna Bredholm, la cheffe régionale de la police, lui avait permis de garder l'enquête, en tout cas pour le moment. Mais Anna Bredholm était une des plus proches amies de Pia : il ne voulait pas l'appeler pour lui demander de l'aide, il aurait l'air de faire carrière grâce aux contacts de sa femme. La rumeur courait déjà, et il voulait à tout prix éviter de l'alimenter. Non, il avait besoin de quelqu'un d'extérieur au jeu politique du Värmland.

“Il n'y a pas de honte à ne pas tout réussir tout seul”, lui avait souvent répété sa mère. Naturellement, c'était vrai, mais que dirait-on si on le voyait demander une aide extérieure dès le deuxième jour de sa première grosse enquête ? Ce qu'en penserait Olander : pas besoin d'avoir inventé la poudre pour l'imaginer, mais les autres ? Allait-il miner son autorité, se compliquer la tâche pour l'avenir ? Paraître

faible ?

Et merde, pensa-t-il. Si le meurtre des Carlsten n'était pas résolu, il passerait pour incompetent. C'était pire.

Il revit le petit garçon abattu au fond du placard.

Il était temps de faire appel aux meilleurs.

Il n'avait jamais eu de mal à la regarder.

Au contraire, il aimait promener son regard sur sa bouche, son nez et ses joues, pour finir sur ses yeux. Parfois, au bureau, il la contemplait en cachette. C'était particulier, la regarder à son insu. Le plus souvent, bien sûr, elle se sentait observée : il regardait alors ailleurs en prenant l'air détaché mais, quand il tournait à nouveau les yeux vers elle, il voyait qu'elle souriait.

Mais les derniers temps avant l'accident, c'était plutôt un regard gêné qu'elle lui adressait.

Voilà comment leur relation avait évolué : de travers. Il ne savait pas pourquoi.

Elle devait se séparer de Micke, et Torkel avait espéré passer d'amant occasionnel à compagnon. Mais il n'en fut pas ainsi. Pas du tout. Au contraire, ils se voyaient de moins en moins. Elle l'évitait. Elle lui manquait.

C'était dur pour lui d'accepter qu'il n'avait été qu'un amant pour elle. Mais il était à présent confronté à une épreuve plus grande que la déception d'avoir été rejeté.

Il ne pouvait plus regarder son visage.

Comme à présent qu'elle était étendue sur le canapé du salon, sous la couverture en laine tachetée de rouge. Il avait beau faire, il ne voyait que la compresse blanche qui couvrait son œil droit, et avait remplacé le visage qu'il aimait. Il savait qu'il fallait affronter son regard, mais il ne pouvait s'y résoudre. La balle du pistolet avait détruit son globe oculaire droit et le nerf optique, mais l'angle du tir, selon les médecins, avait par chance été si tangent qu'elle était ressortie par la tempe sans causer trop de dégâts. Mais son œil droit était à jamais perdu.

Il se leva pour s'éloigner un peu de cette compresse. Gagna la cuisine.

— Tu veux encore du café ?

— Prends-en pour toi, répondit Ursula. Il m'en reste.

Torkel plongeait les yeux dans la tasse qu'il tenait et se sentit idiot : il y avait à peine touché. Était-il si évident qu'il fuyait ? Mais il ne

pouvait plus revenir sur ses pas, aussi continua-t-il jusqu'à la cuisine.

— Je me ressers, dit-il, surtout pour lui-même. La voix d'Ursula l'accompagna.

— Comment va Vanja ?

Torkel s'arrêta près de la cafetière noire, près de la cuisinière.

De fait, il n'en avait aucune idée. Il n'avait pensé à personne d'autre qu'Ursula, ces derniers temps, était à peine passé au bureau. Au fond, il espérait qu'aucune mission ne mobiliserait l'équipe avant longtemps. Il voulait pouvoir se concentrer sur Ursula.

— Bien, je crois, finit-il par répondre.

— Tu es sûr ?

Ursula semblait dubitative.

— Elle est passée avant-hier. Elle avait l'air assez déprimée.

Torkel l'écouta, tout en faisant semblant de se resservir quelques gouttes de café.

— Je ne l'ai pas beaucoup vue, avoua-t-il. J'ai entendu dire qu'elle avait des problèmes chez elle. Mais honnêtement, je ne sais pas.

J'ai surtout pensé à toi, aurait-il voulu dire. Il regagna le séjour et se rassit.

— Non, tu as été beaucoup avec moi, dit Ursula en lui souriant pour la première fois depuis longtemps. Et je voudrais vraiment t'en remercier.

Elle tendit lentement le bras et prit sa main. La sienne était plus chaude que d'habitude. Mais toujours aussi douce. Ce contact lui avait manqué.

C'était ridicule, comme il fallait si peu de chose. Il s'efforça de se concentrer sur l'œil qui lui restait. Iris bleu-gris. Il semblait las. Mais malgré tout c'était elle. Elle était là-dedans. Une seconde, il parvint à oublier cette maudite compresse.

— Tu es venu me voir tous les jours à l'hôpital et tu es tout le temps ici. J'apprécie, vraiment, mais c'est aussi...

Ursula hésita :

— ... un peu bizarre.

— Tu trouves ça pénible ?

— Franchement ?

Elle lâcha doucement sa main et se détourna de lui. Torkel n'avait pas besoin d'une autre réponse. Mais elle continua, bien qu'elle ait déjà tout dit.

— C'est un sentiment partagé. Tu as plus d'attentes que moi, et ça rend les choses difficiles. Tu prends soin de moi, et je ne fais que te décevoir.

— Tu ne me déçois pas.

— C'est déjà fait. Non ?

Torkel hocha la tête. Elle avait raison. À quoi bon jouer la

comédie ? Et il avait tant de questions. Mais l'une d'elles renvoyait les autres dans l'ombre :

Que faisait-elle chez Sebastian ?

Ce n'était pas qu'une coïncidence. Il en était persuadé.

Il avait soigneusement étudié le procès-verbal de l'interrogatoire d'Ellinor Bergkvist et Sebastian dans le dossier de l'enquête de police. C'était un texte dense de cent quarante-neuf pages. Interrogatoire après interrogatoire, Ellinor affirmait que Sebastian et elle avaient une relation amoureuse intime et durable. Ils avaient eu le coup de foudre et il l'avait invitée à s'installer chez lui. Page après page, décrivant leur vie à deux, Ellinor dépeignait ce qui ressemblait à s'y méprendre à une image d'Épinal des années 1950 : elle faisait la cuisine et décorait leur intérieur, achetait des fleurs tous les vendredis, et lui allait travailler, s'occupait des comptes et trouvait en rentrant la table mise et du sexe sur demande. Cela avait duré des mois, jusqu'au jour où il l'avait mise à la porte et avait changé la serrure, ce qui l'avait conduite à appuyer un pistolet au judas de sa porte d'entrée. Son but était de montrer à Sebastian qu'il ne pouvait pas la traiter n'importe comment. Elle voulait le blesser ou le tuer. Elle répétait sans cesse qu'elle ignorait la présence de quelqu'un d'autre dans l'appartement.

Le Sebastian Bergman qui émanait de ces cent quarante-neuf pages avait étonné Torkel. Il ne reconnaissait absolument pas l'homme qu'il appelait jadis son ami, la personne qu'il pensait malgré tout bien connaître. N'ayant d'abord lu que les interrogatoires d'Ellinor, Torkel était persuadé qu'elle mentait. Elle avait un grain, c'était évident. Les conclusions du vaste examen psychiatrique n'étaient pas encore prêtes, mais il était convaincu qu'Ellinor serait condamnée à des soins psychiatriques, après son procès, dans quelques mois.

Pourtant, les interrogatoires de Sebastian confirmaient à peu près tout ce qu'elle disait, même s'il donnait une autre raison de son installation chez lui. Elle avait déménagé pour échapper à une éventuelle menace de mort d'Edward Hinde, puis était pour ainsi dire restée – mais à part ça, il corroborait entièrement la version d'Ellinor. Sebastian, qui en principe refusait de rencontrer une femme plus d'une fois, avait eu une longue relation de concubinage.

Sebastian s'en était rendu malade et avait exprimé une grande angoisse au cours des interrogatoires, mais il n'était jamais allé voir Ursula à l'hôpital. En tout cas pas à la connaissance de Torkel. Honte, manque de courage, ou simple indifférence ? Torkel n'avait aucune idée. Au fond, ces procès-verbaux ne faisaient que confirmer ce qu'il savait déjà : il ne comprenait rien à Sebastian Bergman.

Il ressentit le besoin de poser la question :

— Sebastian est venu te voir ?

— Une fois.

Il vit bien qu'Ursula voulait changer de sujet, mais il continua quand même. Impossible pour lui de laisser tomber.

— Comment c'est possible ? Je ne comprends pas.

— Moi, oui, répondit-elle, d'un ton un peu triste. Il est maître dans l'art d'éviter tout ce qui fait mal.

— Ce n'est pas très reluisant.

— Je crois que c'est plutôt un mécanisme de défense, et je me console en me disant que c'est lui qui en souffre le plus.

Elle reprit sa main. Torkel sentit la chaleur monter à ses joues. Au moins, elle le regardait. Il avait longtemps vécu dans l'espoir d'Ursula. Il pouvait bien en vivre encore un peu.

Être vu valait mieux que tout.

Mais elle était allée chez Sebastian. Pas chez lui.

Il tenta de chasser cette image et de se concentrer sur la chaleur de sa main. Ce contact aurait dû l'apaiser, mais il n'y arrivait pas. Sans même être là, Sebastian les séparait.

La sonnerie du téléphone l'interrompit dans ses pensées.

Le van roulait vers l'ouest sur l'E20.

Comme toujours, Billy conduisait. Comme toujours, il roulait trop vite. Autrefois, Torkel lui demandait de ralentir. Pas cette fois. Il préférerait regarder par la fenêtre défiler les sapins qui bordaient la route de part et d'autre. Voilà de quoi la Suède semblait faite dès qu'on quittait les agglomérations. Forêt, forêt et encore forêt. Sebastian et Vanja étaient assis tout au fond. Côte à côte. Torkel trouvait ça étrange. Vanja était assez réservée vis-à-vis de Sebastian la dernière fois qu'il les avait vus ensemble. Quelque chose avait changé.

Devant, à la place d'Ursula, leurs bagages.

Soudain, il entendit Sebastian ricaner. Vanja semblait avoir dit quelque chose de drôle. La place d'Ursula était occupée par les bagages, mais Sebastian riait comme si de rien n'était. Torkel se sentit encore plus irrité quand il retourna à la contemplation de la forêt éternelle.

Après quelques heures, ils s'engagèrent sur la route 62, qui devait les conduire directement à Torsby, dans le Nord du Värmland. Billy n'y était jamais allé, et il soupçonnait qu'aucun des autres non plus. Sur le site web de la commune, on proclamait fièrement que Torsby était l'endroit où Sven-Göran "Svennis" Eriksson et Marcus Berg avaient dribblé leurs premiers ballons et qu'on y trouvait l'unique tunnel de ski de fond de Suède. Billy connaissait Svennis, surtout pour ses histoires de femmes étalées dans la presse people mais Marcus Berg était inconnu au bataillon et il n'avait pas fait de ski de fond depuis ses treize ans.

— C'était une blague. Juste une blague, chéri.

Billy se souvenait si bien de ces mots. Ils venaient de résoudre l'affaire des fosses communes dans les montagnes du Jämtland. Il avait abattu Charles Cederkvist. Et un matin, il avait donné à My une clé de son appartement. En le serrant dans ses bras, elle lui avait chuchoté que l'étape suivante était de se marier. En mai. Elle avait vu son air étonné, voire effrayé. L'avait serré à nouveau.

— C'était une blague. Juste une blague, chéri.

C'était exactement ce qu'elle avait dit.

Mot pour mot.

Mais quand, deux mois après les faits, elle était venue le trouver avec une liste de cent cinquante invités, en lui demandant s'il voulait bien l'aider à la dégraisser un peu, il avait compris que ce mariage en mai n'était plus une blague, mais était on ne pouvait plus réel.

My, il l'aimait. Il en était certain.

Mais tout allait trop vite.

À la Saint-Jean, ils se connaîtraient depuis un an. Et seraient mariés depuis plus d'un mois.

Ses tentatives de ralentir leur marche vers l'autel n'avaient rien donné, et elles paraissaient même vaines face à la conviction passionnée de My que c'était là ce qu'il leur fallait à tous les deux. Il trouvait mesquin de ne pas s'enthousiasmer pour leur avenir commun, comme s'il ne l'aimait pas.

Alors qu'il l'aimait énormément.

Il aimait son intensité, sa façon de le regarder quand ils étaient tranquillement couchés côte à côte au lit. Il aimait qu'elle fasse à fond tout ce qu'elle entreprenait. Il aimait qu'elle le fasse grandir. Avec elle, il se sentait comme l'unique homme au monde : pour quelqu'un qui avait toujours eu l'impression d'être sur la touche à regarder les autres, c'était extraordinaire.

Il avait donc capitulé, honteux de sa frilosité.

La vérité était qu'il n'avait jamais imaginé devoir un jour se marier. C'était probablement le divorce de ses parents qui le hantait. Il avait alors neuf ans, et s'était souvent senti plus mûr qu'eux quand ils le ballottaient entre eux. Mais sa principale objection restait que tout était allé trop vite. Ça ne lui convenait pas. Il était du genre à analyser et à structurer sa pensée de manière réfléchie, alors que My avait sans arrêt de nouvelles salles des fêtes à visiter, de nouveaux habits à essayer, de nouvelles propositions d'invités sur lesquelles statuer. Il avait fini par abandonner, comprenant que leur grand jour serait plutôt pour elle que pour lui. Il se retrouvait à nouveau sur la touche à analyser sa vie au lieu d'y participer pleinement. C'était comme ça. Et il s'efforçait de se convaincre que ça lui allait bien. Il espérait pourtant que les meurtres de Torsby seraient une affaire simple à résoudre, et qu'il pourrait bientôt rentrer s'occuper des préparatifs avec elle. Mais rien n'allait dans ce sens. Une famille entière exterminée. Preuves insuffisantes à l'encontre de l'unique suspect, d'après ce qu'il avait compris. En temps normal, il aurait dû se sentir concentré, affamé, en route vers sa mission, mais il était partagé. Comme si, quoi qu'il fasse en ce moment, il devait se retrouver du mauvais côté.

Il essaya de chasser ces pensées et de se concentrer sur la route

uniforme devant lui. La faible circulation aidant, l'aiguille avait dépassé les cent quarante au compteur. Billy ralentit un peu de lui-même. D'habitude, Torkel était le premier à lui signaler ses excès de vitesse, mais il s'était tu presque tout le voyage, occupé la plupart du temps à regarder défiler les sapins. Il avait pris un coup de vieux, ces derniers temps, Torkel. Pas si étrange, sans doute : ce qui était arrivé à Ursula avait secoué Billy aussi. Dans l'équipe, elle incarnait une figure de chef, à l'égal de Torkel. Elle ne manquerait pas seulement à ce dernier, mais à toute l'équipe, à lui en particulier. Il faudrait qu'il s'acquitte de toute la partie technique, et il n'était pas sûr d'être capable d'endosser seul la responsabilité de cette fonction cruciale. D'une certaine façon, l'équipe avait elle aussi perdu un œil.

Les deux passagers, derrière, n'avaient pas l'air accablés du tout. Étrange, songea Billy en leur jetant un œil dans le rétroviseur. La dernière fois qu'il avait vu Vanja, elle était furieuse contre Sebastian, persuadée qu'il essayait de lui gâcher la vie.

Aujourd'hui, sur la banquette arrière, on aurait dit deux enfants qui partaient en colo.

Depuis quelque temps, Billy avait acquis la conviction que les tentatives répétées de Sebastian de sympathiser avec Vanja obéissaient à des arrière-pensées. Pour commencer, quand ils s'étaient connus, à Västerås, Sebastian avait demandé à Billy l'adresse d'une certaine Anna Eriksson. Anna Eriksson avait écrit une lettre à la mère de Sebastian en décembre 1979, et Sebastian avait besoin de la retrouver. À l'époque, Billy n'y avait pas spécialement réfléchi, mais il avait par la suite réalisé que la mère de Vanja s'appelait Anna Eriksson. La fois suivante, dans une affaire de tueur en série, son nom était apparu sur une liste de victimes potentielles qui avaient toutes en commun d'avoir couché avec Sebastian. Il avait donc eu une liaison avec la mère de Vanja, et Vanja était née en juillet 1980, environ sept mois après l'envoi de cette lettre.

Mais ce qui avait achevé de convaincre Billy que Sebastian était le père de Vanja, c'était d'apprendre avec elle que Valdemar était hors-jeu.

C'était une coïncidence de trop.

Plus il y réfléchissait, plus ça collait. Sebastian ne perdait pas une occasion de rendre visite à Vanja. Mais sans rien de sexuel. Billy avait vu Sebastian tourner autour d'autres femmes. Il était facile à lire, ne cachait pas ce qu'il voulait. Il avait même flirté avec Ursula. Mais jamais avec Vanja. Non. Et pourtant, il voulait toujours être avec elle.

Billy sentit soudain qu'il lui faudrait en avoir le cœur net. À cent pour cent. Il ne pouvait continuer à nourrir un tel soupçon sans rien y faire.

Il avait à nouveau dépassé les cent quarante. Cette fois, tant pis, il

ne ralentit pas. Autant arriver à Torsby et s'y mettre sans traîner.

En quittant la route pour se garer selon les instructions à l'arrière du 22, Bergebyvägen, ils aperçurent un attroupement d'environ une dizaine de personnes devant le bâtiment. Vu les caméras et les micros, ce devait être des journalistes. Torkel reconnut même un visage. Axel Weber, de *l'Expressen*. Leurs regards se croisèrent un bref instant quand le van noir descendit vers les grilles ouvertes. Torkel eut le temps de voir Axel s'écarter un peu des autres et plonger la main dans sa poche. Dix secondes plus tard, le portable de Torkel sonna. Il répondit d'un simple :

— Oui ?

— Vous êtes à Torsby ? demanda Weber, sans détour.

— Peut-être bien.

— Alors, qu'est-ce que tu peux me dire du meurtre de cette famille ?

— Rien.

Torkel ouvrit la porte coulissante et descendit. Ça faisait du bien de se dégourdir les jambes après ce voyage, même s'ils avaient été tous les quatre confortablement installés dans le van. Il vit un homme d'une cinquantaine d'années sortir d'une porte de derrière et se diriger vers eux d'un pas rapide.

— Je n'ai même pas encore rencontré le responsable de l'enquête, alors il va falloir attendre un peu.

— Mais tu pourras quand même m'appeler quand tu l'auras vu ?

— Non, n'y compte pas.

Torkel raccrocha et remit le téléphone dans sa poche au moment où l'homme arriva à sa hauteur.

— Erik Flodin, salut. C'est bien que vous ayez pu venir.

Il salua en bloc les autres de la tête, mais tendit la main à Torkel.

— Torkel Höglund, se présenta ce dernier en la serrant.

Les autres membres de l'équipe firent de même et entrèrent ensemble dans le bâtiment que Torkel avait, à première vue, pris pour un garage désaffecté.

Erik les rassembla dans la kitchenette, commença par s'excuser de ne pas pouvoir servir de café, dit ensuite combien il appréciait que la brigade criminelle accepte de les aider, puis résuma rapidement ce qu'il savait de la famille et des quatre meurtres. Billy, Vanja et Torkel écoutèrent ces informations avec attention, en posant ici et là quelques questions complémentaires. Sebastian tira le rideau. D'habitude, dans cette phase du travail, quand la police locale leur passait le relais, il restait en retrait et buvait un café en tendant une

demi-oreille. Mais comme ce trou paumé n'était même pas en mesure d'offrir des boissons chaudes, il se dispensa d'écouter, perdu dans ses pensées.

— Bon, comment fait-on ?

La voix d'Erik Flodin le ramena à la réalité. La transmission était terminée, désormais c'était Torkel qui organisait le reste du travail.

— Vous avez donc un suspect, ce Ceder ? pensa tout haut Vanja.

— Euh, c'est-à-dire...

Erik hésita.

— Il a précédemment menacé la famille, mais il semblerait maintenant qu'il ait un alibi.

— Vanja et Sebastian, vous vous occupez de lui, dit Torkel en se levant. Billy et moi, on va sur les lieux du crime.

— Je vais demander à Fredrika de vous accompagner, dit Erik en les quittant.

Sebastian regarda Torkel qui rassemblait les papiers éparpillés devant lui sur la table.

Torkel et Billy.

Lui-même avec Vanja.

Au fond, ça lui allait parfaitement, mais Torkel voulait-il marquer une distance ?

Pendant les heures passées dans la voiture en route vers Torsby, ils ne s'étaient pas dit grand-chose. Dix phrases peut-être. Sebastian essaya de se souvenir s'ils parlaient davantage d'habitude pendant les trajets en voiture, mais parvint à la conclusion que non. La dernière fois, c'était à peu près pareil, dans son souvenir. D'Östersund à cette station de montagne dont il avait oublié le nom. Et puis Torkel avait fait un bon choix, eu égard à leurs compétences. Sebastian était peu utile sur une scène de crime, voire pas du tout. En revanche, Vanja et lui formaient un tandem difficile à battre en interrogatoire.

Il faudrait pourtant qu'ils parlent de ce qui s'était vraiment passé ce soir-là.

Qu'ils parlent d'Ursula.

Mais pas maintenant.

Ils étaient installés dans une pièce trop petite pour parler d'*open space*, mais dans laquelle logeaient en tout cas cinq bureaux. Quatre face à face, deux par deux, et un tout seul, à gauche de la porte. Sebastian y était assis et regardait distraitemment des dessins d'enfants et les photos d'une femme que quelqu'un avait scotchés au mur, tout en écoutant le récent interrogatoire de Jan Ceder.

Sur la bande, ils avaient parlé "menaces", "fusils volés", et entamaient à présent le chapitre "assurances". Rien d'intéressant pour

l'instant. Sebastian prit un stylo sur le bureau et dessina un gros pénis sur les gribouillis qu'il avait sous le nez. Il sourit tout seul. C'était puéril, mais amusant.

— Où étiez-vous, hier ? entendit-on Erik demander, l'air de rien. Sebastian vit alors Vanja s'éclairer. Il reposa son stylo et se cala au fond de son siège. Il se demanda si quelqu'un verrait un inconvénient à ce qu'il pose les pieds sur le bureau, décida de s'en foutre et essuya aussitôt un regard désapprobateur d'Erik, qu'il ignora.

— Hier ?

— Oui. Hier, répétait Erik.

— J'étais à Filipstad, répondait aussitôt Ceder.

— Quand y êtes-vous allé ?

— Mardi soir.

— Et revenu ?

— Aujourd'hui. Dans la matinée. Je n'étais chez moi que depuis quelques heures quand elle, là, est venue me chercher.

— Elle, là, c'est Fredrika, glissa Erik.

Vanja hocha la tête. Nota dans le carnet ouvert devant elle. Si les dires de Jan Ceder étaient exacts, il ne se trouvait pas à proximité de Torsby au moment des meurtres.

— Quel itinéraire, à l'aller et au retour ? demandait Erik sur la bande.

— La 303 jusqu'à Hagfors, puis la 302 jusqu'à Filipstad.

— Là, il nous donne ça, dit Erik alors que l'enregistrement marquait une nouvelle pause. Il leur tendit un sachet plastique contenant un bout de papier. Un billet froissé de la compagnie de bus du Värmland.

Aller et retour.

Aller, avant-hier. Retour, aujourd'hui.

— Qu'êtes-vous allé faire là-bas ? continuait l'enregistrement.

— Voir des potes.

— Tout le temps ?

— Oui, on a pas mal fait la fête, alors... oui, tout le temps.

— Puis-je avoir les noms et numéros de téléphone de ces potes, s'il vous plaît ?

On entendait un raclement sur la bande, quand Fredrika lui passait un bloc et un crayon.

— De quoi s'agit-il, à la fin ? entendait-on Ceder demander.

Le silence se faisait un moment dans la salle d'interrogatoire, comme si les deux policiers se demandaient que faire, combien lui en dire, avant d'arriver à la conclusion qu'il faudrait tôt ou tard que Ceder sache pourquoi on l'avait arrêté.

— La famille Carlsten est morte, disait Erik. Abattue avec un fusil de chasse. Qu'est-ce que vous en dites ?

Erik arrêta le magnétophone.

— Il n'avait rien à dire. En tout cas pas sans la présence d'un avocat.

Il sortit la bande et la remit dans son emballage. Puis se tourna à nouveau vers Vanja.

— Fredrika a appelé les personnes qu'il a indiquées, et les déclarations de Ceder sont avérées. Il a un alibi.

— Mais alors, pourquoi est-il toujours ici ? demanda Sebastian.

Erik le regarda, toujours légèrement désapprobateur, à ce qu'il sembla à Sebastian. Il ôta les pieds de son bureau, se leva, et se mit à arpenter la petite surface de plancher qu'il restait dans la pièce.

— Si j'ai bien compris, Ceder est alcoolique et impulsif, continua-t-il. Ce n'est pas ce que tu as dit ?

Il s'arrêta en interrogeant Erik du regard.

— Si.

— Mais maintenant, tu affirmes qu'il a combiné tout ça dans le moindre détail, au point de se fabriquer un faux alibi et d'acheter un billet de bus pour Filipstad pour étayer son histoire ?

Erik ne répondant pas, Sebastian continua.

— S'il était aussi calculateur, il n'irait pas menacer cette famille en public la veille du jour où il compte les abattre.

— Tout ce que je dis, c'est qu'à présent, il semble avoir un alibi, dit Erik en serrant les dents, cachant mal son irritation. Mais nous pouvons toujours trouver des restes de poudre ou de sang sur ses mains ou ses vêtements. Si nous mettons la main sur ce fusil disparu, nous avons les cartouches retrouvées dans la maison comme élément de comparaison. Nous n'avons pas encore entendu les voisins des Carlsten, quelqu'un a peut-être vu Ceder près de leur maison. Alors, cette piste tiendrait à nouveau la route.

Sebastian secoua la tête, sans pouvoir retenir un sourire.

— Ou alors nous remontons dans le temps et nous attendons devant la maison pour voir qui est le tireur. Ce serait plus réaliste.

— Sebastian, ça suffit !

Vanja se leva. Sebastian se tourna vers elle. Elle avait quelque chose de sombre dans le regard. Il le voyait bien : elle était en colère contre lui. Elle le dévisagea encore quelques secondes, avant de se tourner vers Erik.

— Je te demande pardon. Parfois, il est tellement... con.

— J'ai déjà vu ça, dit Erik d'un ton plus doux, sans lâcher Sebastian des yeux. Les gens qui nous prennent pour des nuls, juste parce qu'on ne vient pas de Stockholm.

— Ça n'a rien à voir avec le fait que tu habites un trou paumé, expliqua aimablement Sebastian. L'incompétence n'est pas tellement sexy à Stockholm non plus.

Vanja soupira intérieurement. Au fond, elle n'était pas étonnée. Elle savait que Sebastian se fichait avec le plus grand mépris de ce que les gens pensaient de lui, mais d'habitude, c'était le rôle d'Ursula de

descendre le travail de la police locale à la première occasion. Sebastian, lui, s'occupait de se rendre imbuvable auprès des témoins et des proches de la victime. Ils s'étaient en quelque sorte partagé le travail. Mais en l'absence d'Ursula, Sebastian semblait veiller personnellement à ce que tout le monde les déteste.

Vanja se tourna à nouveau vers Erik.

— Où est Ceder ? Nous aimerions lui parler.

Sans un mot, Erik passa devant Sebastian et sortit dans le couloir.

Une femme, la quarantaine, se leva et leur tendit la main quand ils entrèrent dans la salle.

— Flavia Albrektsson, avocate de Jan Ceder.

Vanja la salua et se présenta, avant de s'asseoir en face d'elle.

— Flavia, c'est un prénom inhabituel, dit Sebastian, tout en gardant – aux yeux de Vanja – sa main dans la sienne plus longtemps que nécessaire.

— Oui.

— Et joli, continua Sebastian avec un sourire, en lui lâchant enfin la main. C'est de quelle origine ?

Vanja leva les yeux au ciel. S'il s'était agi d'un avocat prénommé Flavius, Sebastian se serait éperdument fichu d'en connaître l'origine.

— On verra ça plus tard, peut-être, dit Vanja en souriant à Flavia avant de lever les yeux vers Sebastian.

— J'espère bien, dit-il en souriant lui aussi à l'avocate. Cette fois-ci, elle y répondit. Sebastian tira la chaise à côté de Vanja et s'assit. Flavia l'imita. Sebastian la dévisagea. Ses cheveux courts coupés au bol encadraient un visage rond et ouvert. Maquillage discret autour des yeux et aux lèvres. Collier de perles au col d'un léger tricot en laine grise sous la veste du tailleur. Petits seins. Alliance à la main gauche. Le plus souvent, cela signifiait plus de boulot. Plus grande résistance initiale, issue plus incertaine. S'il fallait vraiment qu'il couche à Torsby, il valait peut-être mieux commencer par quelque chose de plus facile.

Vanja regarda Sebastian, vit qu'il n'avait pas l'intention de diriger l'interrogatoire, et reporta son attention sur l'homme un peu voûté assis à côté de cette femme strictement vêtue. Il avait l'air las.

— Parlez-nous des Carlsten.

— Quoi, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Qu'est-ce que vous pensiez d'eux ?

Ceder souffla par le nez en secouant la tête, ce qui voulait tout dire, mais il précisa sa pensée :

— C'était le genre amis des loups, écolos, bio par-ci, bio par-là. Putain de flics, avec eux, on a à peine le droit de pisser dans la forêt.

— Et donc vous avez menacé Emil Carlsten devant la piscine ?

— J'étais bourré.

— Racontez-nous ce que vous avez fait après, continua Vanja en ouvrant son carnet. Jusqu'au moment où la police est venue vous chercher chez vous.

— Il l'a déjà fait, glissa Flavia.

— Pas devant nous.

Ceder croisa les bras sur sa poitrine.

Inspira à fond.

Se lança.

Vanja et Sebastian l'écoutèrent avec attention. De temps à autre, Vanja glissait une question ou demandait une précision. Un quart d'heure à peine plus tard, Ceder se tut, apparemment épuisé. Il écarta les bras l'air de dire qu'il n'avait rien à ajouter et laissa son menton tomber sur sa poitrine. Vanja consulta ses notes. Tout ce qu'il venait de dire avait l'air de concorder avec ses déclarations lors du premier interrogatoire.

Elle sursauta quand, soudain, Sebastian se leva.

— Le fusil.

— Quoi, le fusil ? demanda Flavia en le suivant des yeux.

— C'est la seule chose que je ne crois pas dans votre histoire, dit Sebastian en s'appuyant au rebord de la fenêtre dépolie. Qu'il ait été volé sans que vous portiez plainte.

— Il a déjà expliqué pourquoi, rétorqua Flavia.

— Oui, mais ce n'est pas crédible.

Le regard de Sebastian passa de Ceder à son avocate. Il devait probablement être en train de faire une croix sur ses chances de tirer son coup, mais c'était plus fort que lui.

— Mais c'est la seule chose que vous ne croyez pas ? dit Flavia en se penchant en avant, l'air réjouï. Cela veut-il dire que vous le pensez innocent ?

— Oui, répondit Sebastian avec assurance.

— Pourquoi est-il ici, alors ?

— Parce qu'il n'est pas en mon pouvoir de le libérer.

Le visage de Flavia se fendit d'un sourire. Sebastian l'observa. Peut-être avait-il malgré tout une petite chance ?

— Ce que pense Sebastian n'est pas forcément l'avis de la brigade criminelle, glissa Vanja. Il n'est pas policier.

Mais elle était d'accord avec lui sur un point : dans ses notes, elle aussi avait marqué un grand point d'interrogation en face de ses déclarations au sujet de son arme. Elle avait perçu quelque chose de faux dans sa voix à cet instant-là. Elle était douée pour ça. Les nuances. Billy disait parfois qu'elle était un détecteur à mensonges humain.

— Il a un alibi, insista Flavia.

— Parfois, on s'en fabrique un, quand on sait qu'on sera soupçonné de quelque chose.

Vanja referma son carnet et croisa le regard de l'avocate.

— Son fusil peut toujours être l'arme du crime, même s'il ne le tenait pas lui-même.

Sebastian croisa les bras sur la poitrine et se pencha dangereusement en arrière.

— Et peut-être, peut-être seulement, votre client savait-il à quoi il allait servir ? termina Vanja.

Un travail sur commande. Ou peut-être plutôt un service rendu. Sebastian hocha la tête devant la fenêtre. C'était même à la portée d'un alcoolique impulsif. Ceder avait vécu dans la région toute sa vie. Repris la maison de ses parents. Il devait connaître un certain nombre de chasseurs et de propriétaires terriens qui pensaient la même chose que lui de la famille Carlsten. Quelqu'un lui devait sûrement un service. Abattre toute une famille était un foutu service, mais si les Carlsten s'étaient fait d'autres ennemis à force de tracasseries, ce n'était pas impossible.

Alcool, testostérone, marquage du territoire.

Sebastian avait vu des hommes faire des choses plus étranges que ça.

— Donc, je pense qu'on le garde, conclut Vanja en se levant et en se dirigeant vers la porte. Sebastian la regarda quitter la pièce.

Elle était bien. Vraiment bien.

Sa fille.

Les derniers rayons du soleil les accompagnèrent jusqu'à la maison d'un étage isolée à environ vingt minutes de la ville. Elle était vaste, claire, et semblait bien entretenue. Seule la rubalise bleue et blanche qui flottait doucement dans le vent annonçait que cette belle façade cachait une tragédie. Fredrika se gara à côté de ce que Torkel supposa être la Nissan blanche de la famille. Elle sortit, montra sèchement le bâtiment de la tête et attendit. Billy se rangea à son tour, se dépêcha de sortir et ouvrit à l'arrière pour prendre sa mallette. Torkel resta sur son siège à regarder la maison.

L'endroit était vraiment idyllique, entouré d'un vaste champ et de quelques feuillus tout juste en bourgeons. Un peu plus loin, le long d'un chemin qui bordait le champ, quelques granges rouges et une grande serre vitrée. D'après ce qu'il avait compris, les Carlsten pratiquaient l'agriculture biologique à petite échelle, avec pour spécialité la production locale de raves.

Il descendit alors de voiture et avança jusqu'au mur de pierre qui ceignait la maison et sa pelouse verte d'un imposant carré. De l'autre côté, deux vélos d'enfants y étaient appuyés, un bleu et un vert. Ils semblaient avoir beaucoup servi. Un peu plus loin, un bac à sable, avec quelques jouets en plastique posés sur son cadre en bois. La vie devait être belle, ici. Beaucoup d'espace pour la liberté et les jeux.

Un homme en combinaison sortit de la maison et se dirigea vers eux. Probablement le technicien local, Erik leur avait dit qu'il serait encore là.

— La brigade criminelle ? demanda l'homme à Fredrika, restée à attendre près du portail.

— Oui, répondit-elle. Tu t'en occupes ? J'ai autre chose à faire.

— Bien sûr, dit l'homme en se tournant vers Billy, qui s'était avancé de quelques pas. Ils se serrèrent la main.

— Billy Rosén, et voici Torkel Höglund. Le responsable de l'enquête, dit Billy.

L'homme les salua aimablement de la tête.

— Fabian Hellström. Bienvenue.

Au moins, il ne paraissait nullement dérangé par l'arrivée de la

brigade criminelle. C'était un bon début. Torkel avait connu des accueils nettement plus froids.

Les trois hommes se dirigèrent vers la maison.

— On a enlevé les corps, mais j'ai beaucoup mitraillé.

— On a un peu regardé les photos au commissariat. Vous avez apparemment fait du bon boulot, dit gentiment Torkel – et il était sincère : jusqu'ici, l'équipe d'Erik n'avait pas fait de boulette, à première vue.

— Merci. C'est une zone assez vaste. Le meurtrier est allé au rez-de-chaussée et à l'étage, autant dire que j'ai encore du pain sur la planche.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit d'un seul homme ?

— Plutôt, oui. Nous avons trouvé des traces de chaussures pointure 44.

— Et ce n'est pas le père de famille ?

Fabian secoua la tête.

— Il faisait du 46-47, et nous n'avons pas trouvé parmi ses chaussures de semelles correspondant à l'empreinte.

Devant la porte, ils s'arrêtèrent pour enfiler des surchaussures et des gants en plastique. Torkel vit tout de suite la grande quantité de sang séché sur le sol en pierre.

— Karin Carlsten, la mère, était ici, confirma Fabian avec un geste vers l'entrée. Nous supposons qu'elle a ouvert la porte au meurtrier et a été abattue en premier.

Torkel hocha la tête et recula d'un pas. Il voulait une vue d'ensemble. La porte, l'entrée, le sang. Il sentit qu'Ursula lui manquait. Non que Billy ne soit pas compétent, au contraire, il avait tant appris en travaillant auprès d'elle que Torkel n'aurait pour rien au monde voulu avoir quelqu'un d'autre avec lui. Mais il n'était pas Ursula. Personne ne l'égalait pour saisir les tenants et les aboutissants, le petit détail qui pouvait faire avancer une enquête.

— La porte d'entrée était bien ouverte, quand la fille des voisins a trouvé la mère, n'est-ce pas ? demanda-t-il après un moment.

— Oui, et nous n'avons pas trouvé de traces d'effraction sur la porte arrière, ni aux fenêtres : nous travaillons sur la thèse selon laquelle le meurtrier est entré et sorti par ici.

Fabian conduisit les deux policiers à l'intérieur. Au bout du vestibule, une grande cuisine. Devant la table où le petit-déjeuner était servi, une chaise renversée. Du sang partout. La table, le sol, et même le mur à plusieurs mètres étaient éclaboussés. Pas difficile de voir où gisait la victime. Le sang versé avait dessiné le contour d'un petit corps sur la carpe, à côté de la chaise renversée.

— Georg Carlsten, huit ans, dit Fabian d'une voix plus faible.

Il s'accroupit pour leur montrer les traces dans le sang de petits

pieds nus d'enfant qui sortaient de la pièce et s'effaçaient peu à peu avant de disparaître vers le grand escalier.

— Son petit frère était là lui aussi.

— Putain, qui peut avoir fait un truc pareil, lâcha Billy en s'agenouillant pour examiner les petits pieds.

— Ils avaient beaucoup d'ennemis ?

— Jusqu'à présent, on n'a trouvé que l'autre, là, Ceder. Mais ils étaient un peu spéciaux, de l'avis de beaucoup, avec leur écologie et leur combat pour l'environnement. Un peu bizarres, répondit Fabian.

Torkel inspira profondément et se sentit soudain terriblement mal à l'aise : le petit bol de flocons d'avoine sur la table et ce sang tout autour rendait ce qui s'était passé à la fois familier et insoutenable.

— D'habitude, quand on voit ce genre de scènes, il s'agit de conflits familiaux, de disputes pour la garde des enfants, constata-t-il.

— Rien de ce genre ici, dit Fabian. Ils étaient mariés depuis douze ans. Aucun contact avec les services sociaux. Karin a une sœur à Stockholm que nous n'avons pas réussi à joindre. Les parents d'Emil sont morts. Il était enfant unique.

Fabian indiqua une faible trace sale par terre, à côté du tapis.

— Voici la première empreinte nette que nous ayons trouvée, et il y en a deux autres à l'étage, où on voit toute la semelle.

Billy s'accroupit pour regarder la trace de plus près.

— Quelle est la peinture de Jan Ceder ?

— On va le savoir, il y a du monde chez lui. Je leur ai envoyé l'empreinte.

Torkel prit une décision. Il en avait assez vu.

— Voilà ce qu'on va faire. Je veux que vous vous concentriez sur la scène, tous les deux. Intérieur et extérieur. Étendez le périmètre des recherches. Je veux savoir comment le meurtrier est venu ici.

Fabian tenta de protester.

— J'ai promis à Erik d'essayer de faire aussi un saut chez Ceder.

— Tu n'auras pas le temps. Ceder reste là où il est. L'endroit important, c'est ici. Informe Billy sur tout ce que tu as trouvé, et empêche l'accès aux autres, je ne veux pas que tout le monde vienne piétiner ici.

Fabian sembla un peu contrarié, mais il opina du chef. Torkel se fendit d'un sourire aimable en se dirigeant vers la sortie.

— Tu ne veux pas voir l'étage ? s'étonna Fabian. Le père et l'autre garçon ont été retrouvés là-haut.

Torkel secoua la tête.

— Montre-le à Billy. Je veux en savoir plus sur cette famille.

Il se tourna vers son collègue :

— Billy, je peux te parler ?

— Bien sûr.

Ils sortirent sur le perron. Torkel baissa la voix et se pencha pour que la conversation reste entre eux.

— Il m'a l'air bien, ce Fabian, mais vérifie quand même tout ce qu'il a trouvé. J'ai un peu peur qu'ils ne se soient tout de suite focalisés sur Ceder et n'aient manqué quelque chose qui mènerait dans une autre direction.

Billy hocha la tête.

— D'accord.

Torkel posa une main sur l'épaule de Billy en signe de gratitude. Des deux, Vanja avait toujours été la favorite inavouée. Billy avait pas mal évolué depuis un an. Il ne se faisait pas trop remarquer, et ce n'était absolument pas un policier aussi intuitif, mais il était toujours là quand on en avait besoin.

— Je sais que beaucoup de choses reposent sur tes épaules cette fois-ci. Mais je pensais appeler Ursula pour lui demander si elle pouvait un peu participer, dit-il.

— Elle n'est pas en congé maladie ?

— Je pense que ça lui fera du bien de s'y remettre un peu.

— Je peux la mettre en lien, pour qu'elle ait accès au matériel.

Torkel lui sourit. Encore une fois, Billy était toujours là quand on avait besoin de lui.

Torkel se fit expliquer par Fabian comment arriver chez les Torsson, et décida d'y aller à pied. En chemin, il appela Ursula. Elle parut étonnamment contente quand il lui proposa de participer à l'enquête à distance, et lui demanda d'elle-même de veiller à ce que Billy la mette en copie des mémos dès que possible.

C'était un soulagement d'entendre la voix d'Ursula tandis qu'ils discutaient de l'enquête. Il l'entendait revivre, comme si son énergie intérieure trouvait un exutoire à parler de choses concrètes. Si brutales soient-elles, elle préférerait ça plutôt que parler de ses sentiments.

Elle était comme ça.

Plus douée pour les choses mortes que pour les vivantes.

Torkel promit de la rappeler dans la soirée pour échanger leurs impressions au terme de cette première journée. C'était leur façon habituelle de travailler, et il se réjouit de voir Ursula apprécier la proposition. Il s'arrêta. Était-ce là le chemin pour la retrouver ? Revenir en terrain connu, à ce qu'ils avaient autrefois partagé ? C'était peut-être là qu'il s'était trompé. Il avait essayé de transformer leur relation en une liaison ordinaire homme/femme. Leur intimité s'était formée au fil des enquêtes qu'ils résolvaient à deux. Pas sur le fait d'habiter ensemble ni d'être un couple comme tous les autres.

Il aurait voulu.

Mais elle absolument pas.

C'était la vérité.

La maison des Torsson se trouvait de l'autre côté du bosquet, à l'arrière de la maison. D'après Fabian, il y avait un sentier. Cornelia, la fille des voisins, l'avait emprunté avant de trouver les corps.

Il le trouva vite, à côté du fil à linge abandonné, un étroit sentier en terre battue qui disparaissait dans l'obscurité du sous-bois. Torkel hâta le pas. Ça faisait du bien de marcher dans les parfums frais de la forêt, de se rincer la tête de l'odeur de mort renfermée. À couvert, à une dizaine de mètres seulement de la verdure naissante du jardin, le printemps était encore loin. La terre était toujours humide après l'hiver et il restait çà et là des petits tas de neige épars, surtout à l'ombre des grands arbres. Il grimpa au sommet d'une petite bosse, où il s'arrêta. À une trentaine de mètres, il aperçut une maison jaune à travers les broussailles. Il n'y avait pas grand-chose sur la famille Torsson dans le dossier qu'il avait parcouru. Un couple d'une quarantaine d'années avec une fille. L'homme travaillait dans les services financiers de la commune, la femme à l'hôpital. Leur fille allait souvent jouer avec les garçons des voisins. Les Torsson avaient passé Pâques dans leur famille et étaient rentrés mercredi soir. Le lendemain, Cornelia avait filé chez les voisins et découvert les corps. Dommage qu'ils n'aient pas été à la maison. Les deux maisons ne se trouvaient pas loin l'une de l'autre, ils auraient sans doute entendu les détonations et auraient pu donner l'heure exacte des meurtres. L'expérience terrible de découvrir Karin morte dans l'entrée aurait en outre été épargnée à leur fille. Sauf qu'évidemment, ça aurait aussi pu tourner à la catastrophe s'ils avaient couru voir ce qui se passait, ou pire encore si leur fille avait déjà été là-bas en train de jouer.

Finalement, Torkel se dit que c'était une chance que les Torsson aient choisi d'aller fêter Pâques loin de chez eux. Le meurtrier avait agi avec un tel sang-froid qu'il aurait sans problème pu tuer plus de gens. Beaucoup plus.

Felix Torsson ouvrit la porte et, après avoir vu sa carte de police, fit entrer Torkel dans le séjour où étaient réunis les autres membres de la famille. Il y avait la mère et sa fille qui se cramponnait si fort à elle qu'elle semblait ne jamais devoir lâcher prise.

— Quel âge as-tu ? demanda gentiment Torkel après que la mère se fut présentée, elle et sa fille, Hannah et Cornelia.

— Neuf ans. Hein, ma grande, tu as neuf ans ?

Sans confirmer ni démentir, Cornelia se serra de plus belle contre elle en enfouissant son visage dans sa poitrine.

Torkel s'assit dans un des canapés, face à la famille, en s'excusant de

déranger. Ils hochèrent la tête et Torkel se sentit dévisagé. Ce qu'ils attendaient sautait aux yeux : il était celui qui allait les aider à comprendre. Les rideaux étaient tirés et ni les bougies qui vacillaient sur la table basse en verre fumé entre les deux canapés, ni les petites lampes allumées ne parvenaient à chasser de la pièce les ténèbres et les ombres.

L'immobilité et les nuances d'obscurité chez les Torsson rappelèrent à Torkel certains tableaux qu'il avait vus avec ses filles au Rijksmuseum d'Amsterdam. Ils y étaient allés aux vacances d'automne, l'année précédente – façon de compenser le temps qu'il ne passait pas avec elles dans l'année. Le musée rouvrait après une longue période de rénovation, et Vilma avait réussi à y traîner une grande sœur sceptique et un père qui l'était légèrement moins. Torkel avait été bluffé par Rembrandt, surtout par ses visages dans l'ombre. Ces personnes, pourtant à peine visibles dans tout ce noir, portaient quelque chose en elles qui dévoilait toute leur humanité. Comme les Torsson, chez qui Felix brisa le silence qu'ils avaient eux-mêmes choisi.

— Savez-vous quelque chose ? s'inquiéta-t-il. Qui a fait ça ?

Torkel essaya de répondre avec la plus grande neutralité. Apaisant, mais sans mentir.

— Pour le moment, nous nous faisons une vue d'ensemble en attendant que l'enquête technique et scientifique soit finie, mais nous avons relevé plusieurs éléments de preuve.

— Contre Jan Ceder ? répliqua aussitôt Felix.

Torkel savait que les rumeurs se propageaient plus vite dans les petites villes, mais il était important pour lui d'essayer de tuer dans l'œuf toutes les spéculations, dès que c'était possible, et de ne jamais rien dire qui puisse favoriser la propagation des rumeurs.

— Je ne peux faire aucun commentaire sur des noms. Nous travaillons sur plusieurs pistes.

— Nous ne le connaissons pas, continua Felix, qui ne voulait visiblement pas lâcher si facilement l'affaire. Mais ce n'est pas le genre de type qu'on a envie de fréquenter, si on peut dire. Il a été arrêté, n'est-ce pas ?

Torkel décida de changer de sujet et se tourna vers Hannah :

— Comment va Cornelia ?

En entendant son nom, la fillette se serra encore plus près de sa mère. De sa main libre, Hannah tapota ses cheveux blonds pour la rassurer.

— Comme ça. On nous a adressés à quelqu'un du centre pédopsychiatrique de Karlstad, mais pour le moment, nous essayons juste de nous reposer, répondit prudemment Hannah.

Torkel l'encouragea de la tête.

— C'est bien. Ces choses-là prennent du temps, opina-t-il en s'adressant à Cornelia, même si elle lui tournait toujours le dos.

Il reprit :

— J'aimerais parler seul avec ton papa ou ta maman, tu veux bien ?

Cornelia ne bougea pas, mais son père se leva.

— Viens, Cornelia, on monte dans ta chambre.

Il enleva doucement sa fille des bras d'Hannah. Elle l'étreignit tout de suite aussi fort que sa mère.

— Hannah était à la maison quand c'est arrivé, et c'est elle qui connaissait le mieux la famille, dit-il par-dessus l'épaule de la fillette. Je peux descendre moi aussi, au besoin.

— Très bien, acquiesça Torkel. Felix et Cornelia disparurent dans l'escalier. Torkel attendit qu'ils soient parvenus en haut avant de se tourner vers Hannah.

— Je sais que toutes ces questions sont pénibles, mais j'ai besoin d'en savoir un peu plus, commença-t-il, compréhensif. Par exemple, Cornelia a-t-elle dit autre chose, depuis ses déclarations à la police ?

Hannah secoua résolument la tête.

— Quoi, par exemple ?

— N'importe quoi. Si elle a réfléchi à quelque chose, si elle a vu quelque chose, si les garçons lui avaient parlé de quelque chose.

— Non, elle est restée assez silencieuse.

Torkel vit qu'Hannah commençait à avoir les larmes aux yeux.

— Je m'en veux tellement de ne pas l'avoir accompagnée. Je le faisais d'habitude mais, depuis l'été, elle y allait seule. Elle voulait se sentir grande.

Torkel se tut, il ne pouvait pas faire grand-chose. Pour lui aussi, c'était une épreuve. Il allait essayer d'en revenir aux Carlsten quand Hannah l'interrompit.

— Vous pensez qu'on est toujours en sécurité, ici ? demanda-t-elle, le regard plein d'inquiétude.

Il avait été nettement plus facile pour elle de brider sa peur avec sa fille dans les bras. Désormais, elle n'était plus obligée de faire la courageuse.

Difficile de répondre à cette question. Impossible, en fait. L'expérience de Torkel lui disait que ces meurtres dans la maison voisine visaient spécifiquement les Carlsten. Que le meurtrier revienne frapper la famille voisine n'était pas réaliste. Mais bien sûr il ne pouvait en jurer.

— Je crois vraiment que vous ne courez aucun danger. Mais je ne sais pas, partez quelques jours, si vous deviez vous sentir mieux ensuite. Dans ce cas dites-moi où.

Torkel sortit une carte de visite, qu'il posa devant elle sur la table. Hannah la prit, soulagée de sa réponse. Elle suivrait son conseil, il le

savait, mais il ne pouvait pas en rester là.

— Vous connaissiez bien les Carlsten ?

— Je dois être celle qui les connaissait le mieux dans le voisinage, surtout parce que Cornelia adorait les garçons. C'était des gens bien, mais un peu spéciaux.

— De quelle façon ?

— Ils étaient très gentils. Vraiment. C'était mon avis. Mais ils se heurtaient à pas mal de monde dans le coin. Ils sortaient du rang. Ils étaient de Stockholm, quand même, et certains trouvaient, vous savez, qu'ils en faisaient trop sur les questions d'environnement, et tout ça.

Hannah semblait apprécier de parler d'autre chose. Son visage retrouvait des couleurs.

— Je veux dire, cette idée de filmer Ceder et ce loup. Ce sont des choses qui ne se font pas, par ici. Même si on n'aime pas quelqu'un. Ils faisaient ce genre de choses contre les gens.

— Vous pensez à quelqu'un d'autre ?

Hannah réfléchit.

— Pas au point de... d'aller les assassiner. Mais Emil a porté plainte à la police contre la base nautique, sur le lac. La boîte d'Ove Hanson. Ils étaient un peu bagarreurs, c'est vrai. Surtout Emil. Mais jamais contre nous. Jamais.

Torkel nota dans son carnet :

hanson/base nautique/emil ?

— D'accord, bien. Autre chose ?

— Non, je ne vois pas. Mais ça m'a fait bizarre, de vous raconter ça. Comme s'ils avaient fait quelque chose de mal.

— Mais non, rien de bizarre. Vous avez juste dit ce que vous saviez. Il n'y a pas de mal à ça.

Hannah sembla de nouveau triste.

— C'est tellement dur. Au fond, on était d'accord avec eux. Non ? Moi aussi, j'aime la nature. Mais parfois, ils étaient un peu naïfs... Il faut aussi s'adapter, quand même.

Torkel hocha la tête. Hannah regarda devant elle avant de poursuivre. Évidemment, le seul fait de penser du mal de la famille assassinée la faisait culpabiliser.

— C'étaient des gens vraiment bien. Ils travaillaient si dur. Vous savez que leur maison était en assez mauvais état, quand ils l'ont reprise ? Ils l'ont restaurée, et tout ça. Et maintenant... ils ont disparu.

Torkel ne savait pas quoi répondre.

Mais il avait compris une chose : il fallait en savoir plus sur les Carlsten.

Torkel regagna le lieu du crime sans prendre le raccourci.

La route qui desservait les maisons avait été rénovée, son gravier gris pâle crissait sous ses pieds. Il appela Eva Blomstedt, aux archives, pour lui demander de faire une recherche sur Emil et Karin Carlsten. Elle trouva rapidement deux condamnations d'Emil, en 1994 et 1995. Dans les deux cas, il s'agissait d'effractions avec dégradations, punies d'amendes et de dommages-intérêts. Apparemment, Emil était – ou en tout cas avait été – militant du Front de libération animale, une organisation assez radicale de défense des droits des animaux, au sein de laquelle il avait participé à deux actions contre des élevages de visons en Östergötland. Les deux fois, ils avaient réussi à libérer des centaines de visons de leurs cages. Emil avait vingt et un ans lors de sa dernière condamnation et, après 1995, il n'y avait plus rien d'inscrit à son casier judiciaire. Erreurs de jeunesse. Torkel remercia Eva de son aide et décida d'appeler Björn Nordström, de la Säpo. Il avait rencontré cet agent des renseignements à une fête de Noël quelques années auparavant. Björn lui avait alors parlé de sa nouvelle mission, surveiller les activistes des droits des animaux. Avec un peu de chance, il pourrait lui donner des tuyaux "off" sur Emil et, dans le meilleur des cas, lui indiquer s'il valait la peine de demander un complément d'information par la voie officielle, forcément plus lente.

Comme Björn ne répondait pas, Torkel lui laissa un bref message.

Il était arrivé au croisement où la route de Torsby rencontrait les chemins de gravier qui serpentaient dans les alentours. À droite, Torsby. À gauche, retour chez les Carlsten. Il aperçut Billy et Fabian accroupis, penchés devant le perron. Il décida de ne pas les déranger. Avec Billy sur place, il était certain d'avoir plus tard un bon résumé de leurs éventuelles trouvailles. Il allait plutôt rendre visite aux voisins suivants. Les Bengtsson habitaient un peu plus loin sur le chemin d'en face. D'après leur déposition, ils se trouvaient chez eux au moment des faits, mais n'avaient rien vu ni entendu. Mais leur interrogatoire avait été extrêmement court, sans jamais aborder leurs rapports avec les Carlsten.

Le chemin traversait plusieurs grands champs bordés des longues herbes jaunies de l'année passée, quelques-uns déjà labourés et, dans une prairie, quelques chevaux se dégourdisaient les jambes après l'hiver. Il ne voyait pas l'ombre d'une maison, mais supposa que les chevaux étaient aux Bengtsson, qui ne devaient donc pas être très loin.

Björn Nordström appela au moment précis où Torkel venait d'apercevoir un groupe de bâtiments, une grande maison rouge entourée de deux granges. Cela avait l'air en moins bon état que chez les Torsson et les Carlsten. Björn s'excusa : il était dans le Härjedalen avec sa famille, et n'avait pas accès à son ordinateur. Mais il n'avait

jamais entendu parler d'aucun Emil Carlsten : il n'était pas très actif ni très central au sein des mouvements pour les droits des animaux. Björn promit de vérifier quand il serait rentré et de le rappeler, à moins que ce ne soit urgent ? Torkel réfléchit. Dernière arrestation en 1995, rien concernant l'activisme pour les droits animaux dans le dossier transmis par Erik... Il n'y avait rien d'urgent. Ils bavardèrent encore un peu. Il avait lu ce que les journaux publiaient au sujet des meurtres brutaux à Torsby, et souhaita bonne chance à Torkel pour son enquête.

Torkel était arrivé dans la cour de ferme quand il raccrocha. La maison d'habitation semblait vide et sombre, aucune voiture garée devant. Aucune en état de marche, en tout cas. Le long de la plus grande des granges étaient alignées deux voitures à l'état d'épave, portières et carrosserie avant à moitié démontées. Les bâtiments étaient bordés d'orties à foison et, plus il approchait, plus leur manque d'entretien était flagrant. La peinture blanche s'écaillait aux fenêtres et plusieurs taches d'humidité bien visibles parsemaient la façade en bois.

Il essaya de sonner, mais la sonnette n'avait pas l'air de fonctionner, il n'entendit en tout cas aucun son en collant son oreille à la porte. Après avoir plusieurs fois frappé sans obtenir de réponse, il abandonna. Il n'y avait personne. Il écrivit un mot au dos d'une carte de visite qu'il laissa dans la boîte aux lettres en partant.

Il s'était mis à faire vraiment sombre, à présent. Et froid. Il aurait dû prendre la voiture. C'était l'erreur qu'on faisait toujours au printemps. On oubliait combien il faisait froid dès le coucher du soleil. Il remonta la fermeture éclair de son blouson et rebroussa chemin. Avec un peu de chance, Billy aurait fini de fouiller la maison et ils pourraient rentrer.

Sebastian ouvrit la fenêtre et regarda dans le sombre jardin de l'hôtel de l'Aigle. La brigade criminelle avait réquisitionné quatre des sept chambres de la bâtisse 1900 jaune qui, selon la pipelette de la réception, était à l'origine une maison de maître surnommée en ville Palmhuset en raison du palmier, aussi haut que les deux étages, planté devant l'entrée. Après avoir servi d'immeuble d'habitation, puis de cantonnement pour officiers, la maison avait été convertie en hôtel dans les années 1940, et blablabla. Sebastian ne s'était même pas donné la peine de faire semblant d'être intéressé.

Tandis que l'air frais de la nuit entraît par la fenêtre, il s'assit au bord du lit, saisit la télécommande du téléviseur et l'alluma.

Quelqu'un chantait.

Il ne savait pas qui, ni quoi, mais laissa le poste en marche.

Alors il s'étendit et posa le regard sur la cloison au pied du lit. Le papier peint était couvert de petites fleurs bleues, mais si serrées, et aux contours un peu flous, si bien qu'on aurait dit un alien au sang bleu explosé au milieu de la pièce. Rideaux blancs, table de nuit blanche avec lampe de chevet en laiton, bureau au mur côté porte. Porte des toilettes blanche. Les mots "douillet" et "familial" avaient dû guider la décoration de la chambre.

Il ne tenait pas en place.

Une sensation familière.

Un remède simple.

Mais même le sexe ne lui faisait pas très envie. Sortir, aller au restaurant, offrir des verres, faire la conversation, éventuellement danser. Si ça avait été simple, pourquoi pas, mais quand, après l'interrogatoire, Sebastian avait demandé à Flavia si elle connaissait de bons restaurants en ville et si, dans ce cas, elle avait envie de lui tenir compagnie – sinon pour dîner, du moins pour prendre un verre après le travail, elle lui avait clairement fait comprendre que son mari l'attendait à la maison.

Il avait ensuite assisté à une courte réunion quand Torkel et Billy étaient revenus au commissariat : il en avait appris davantage sur le lieu du crime et la famille assassinée, mais rien qui puisse directement

constituer une amorce pour leur travail. Ils avaient décidé de commencer tôt le lendemain par une réunion avec le procureur, puis avaient regagné l'hôtel.

Dans le van, Sebastian avait observé Torkel d'un peu plus près. Il semblait éteint. Peut-être l'effet du lieu du crime, mais plus probablement à cause d'Ursula. En mission extérieure, son absence était encore plus tangible. Lors du bref point du soir, Torkel avait en plus indiqué qu'il comptait l'impliquer dans l'enquête en lui donnant accès à toutes les photos et données.

Il n'avait pas échangé grand-chose de personnel avec les autres, et absolument rien avec Sebastian.

Était-ce le moment de prendre la situation à bras-le-corps ? C'était une chose de ne pas en parler quand ils ne se voyaient quasiment pas, mais ici, ils allaient passer leurs journées ensemble. Y gagnerait-il quelque chose à mettre ça sur le tapis ?

Et merde.

Il ne pouvait pas rester là à fixer le mur.

Puisqu'il ne tirait pas son coup, il allait s'occuper de Torkel.

Comme s'il l'attendait derrière la porte, Torkel ouvrit une seconde seulement après que Sebastian eut frappé. Sans un mot, il retourna ensuite vers l'intérieur de la chambre. Sebastian entra et referma derrière lui. Et il resta planté là. Il avait du mal à faire face à ce qu'il voyait. Les murs semblaient l'agresser.

Des fleurs, et encore des fleurs.

Absolument partout.

Pas petites et discrètes comme dans sa chambre, non, de grands bouquets multicolores qui rappelaient les motifs populaires de Dalécarlie, denses, denses comme si un émule de Carl Larsson sous acide s'était lâché le pinceau à la main.

— Tu en as, de jolies fleurs, constata Sebastian en montrant de la tête les papiers peints. Il supposa que “personnel” et “estival” avaient été les mots d'ordre pour la décoration de cette chambre.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Torkel en continuant à défaire sa valise ouverte sur un des lits.

— Qu'est-ce que tu crois ?

Torkel passa devant lui avec deux chemises qu'il pendit dans le placard juste derrière la porte.

— Je me demandais si tu voulais parler d'Ursula, entendit-il Sebastian dire derrière son dos.

— Avec toi ?

Torkel referma la porte du placard et se tourna vers Sebastian.

— Elle s'est fait tirer dessus chez moi.

— Et qu'est-ce qu'elle faisait là, hein ? éructa presque Torkel. Son ton trahissait plus de jalousie qu'il n'aurait voulu, mais c'était bien ce qu'il cherchait à savoir.

Ce qui le rongait.

Le dévorait de l'intérieur.

Il aimait Ursula. Elle avait divorcé. Soudain, il y avait une chance de stabilité. Il n'était pas doué pour la solitude. Ne l'avait jamais été. Il désirait vivre en couple.

Il désirait Ursula.

Et elle s'était fait tirer dessus. On la lui avait presque arrachée. Et, le comble, chez Sebastian Bergman.

— On a dîné, c'est tout, répondit Sebastian en devisageant Torkel.

Que lui avait dit Ursula sur la raison de sa présence chez lui ? Pas la vérité, quand même ? Non qu'il y ait grand-chose à raconter. Ils n'avaient pas couché ensemble. Mais en avaient l'intention. Ce soir-là. Si seulement Ellinor n'avait pas fait irruption avec sa folie et son Glock. Elle ne lui avait quand même pas dit ça ? Ursula était forte en secrets. Autant que Sebastian. Peut-être même meilleure.

— Elle venait souvent dîner chez toi ? demanda Torkel en s'efforçant de garder une voix neutre.

Mais elle était à nouveau là, cette jalousie. Il n'y pouvait rien. Toutes ces fois où il avait essayé d'inviter Ursula à dîner et s'était vu répondre non.

— Non, de temps en temps, pas souvent... non.

Sebastian se tut. Il commençait à regretter de ne pas être plutôt allé au bar, mais c'était le moment. Torkel continuait à le regarder en silence, la balle était visiblement dans son camp.

— Je crois que c'était son divorce avec Micke, et tout ça, commença-t-il. Elle devait avoir besoin de quelqu'un avec qui en parler.

— Et alors elle t'a choisi plutôt que moi.

— C'était sans doute beaucoup plus simple. Je veux dire, elle est fine. Elle devait savoir ce que tu éprouvais pour elle, et avec moi... il ne pouvait rien se passer. C'était... sans danger.

Sebastian haussa légèrement les épaules, comme pour souligner combien tout cela était innocent. Ursula était peut-être la meilleure des deux pour garder les secrets, mais personne ne mentait de façon aussi convaincante que lui, pensa-t-il avec satisfaction en adressant à Torkel son regard le plus sincère et ouvert. Torkel ne put retenir un sourire de mépris.

— Dîner chez toi, sans danger ?

Il finit de vider sa valise.

— As-tu jamais dîné avec une femme sans coucher avec elle après ? Ou avant ? Ou pendant ?

C'était vrai, bien sûr. Dîner était un préliminaire. Parfois stimulant et gratifiant, parfois un mal nécessaire. Sebastian regarda Torkel, revenu au placard.

Ils avaient été amis, autrefois.

Sebastian ne ressentait pas la nécessité de faire tout le chemin pour y revenir, mais c'était quand même plus agréable quand Torkel n'était pas ouvertement hostile. Autrefois, lorsque Sebastian avait réintégré la brigade criminelle après un an d'absence, Torkel avait joué la franchise et la confiance. Sebastian décida de lui accorder enfin ça.

— Nous avons eu une liaison il y a quelques années, Ursula et moi.

Il vit Torkel se figer.

— Une liaison comme celle que vous aviez. Il y a longtemps. Dans les années 1990.

Torkel continua à ranger ses vêtements en silence. Sebastian le regarda. Était-ce une erreur d'aborder ça ? Et encore une fois : c'était bien le moment de se poser la question.

— Elle était alors mariée avec Micke, mais...

Sebastian se racla un peu la gorge :

— Nous avons rompu le jour où elle a découvert que je couchais avec sa sœur.

Torkel se tourna vers lui, l'air d'avoir mal entendu.

— Tu as couché avec sa sœur ?

Sebastian hocha la tête.

— Barbro, oui.

— C'est pour ça qu'elles ne se parlent plus ?

Sebastian hocha à nouveau la tête.

— Tu connais Ursula, dit-il en faisant un pas vers Torkel. Crois-tu qu'elle s'intéresserait à moi de cette façon après ça ?

Torkel ne répondit pas.

— Tu sais comment elle a réagi, la fois où je me suis pointé à Västerås, poursuivit Sebastian.

Plus sûr de lui à présent. Il était décidément en bonne voie.

— Rien que le fait qu'elle accepte de dîner avec moi, c'était plus que je n'aurais jamais osé espérer.

Torkel le regarda, cherchant les signes d'un quelconque mensonge. Sebastian savait que Torkel estimait qu'il l'avait trahi maintes fois, mais là, ce serait la pire. De ça, leur fragile amitié ne s'en remettrait pas.

— Si tu me mens, je ne te pardonnerai jamais, le prévint Torkel, comme pour confirmer les pensées de Sebastian.

Sebastian hocha la tête d'un air compréhensif et décida de faire un pas de plus. Il posa une lourde main sur l'épaule de Torkel.

— Je suis désolé, dit-il, lui-même étonné par la sincérité de sa voix. Pour tout. Pour tout ce qui s'est passé.

Torkel baissa les yeux vers la main de Sebastian et les releva aussitôt.

— Tu as dit tout ça à Ursula ?

— Je ne l'ai vue qu'une seule fois après... tu sais.

— Oui, je sais. Elle me l'a dit.

Une fois Sebastian retourné dans sa chambre, Torkel s'étala sur le lit. C'était une conversation inattendue. Inattendue, mais bienvenue. La brigade criminelle n'avait pas conduit activement d'enquête depuis l'affaire de cette famille retrouvée enterrée dans la montagne. Ça avait laissé du temps pour la réflexion. Beaucoup de réflexion. Et des sentiments.

Colère.

Regrets.

Jalousie.

Après la courte visite de Sebastian, Torkel comprit que tout ce qu'il avait traversé, malgré tout, valait mieux que le boulet que Sebastian traînait si visiblement partout :

La culpabilité.

Billy était assis devant son ordinateur, avec une simple serviette autour de la taille, le temps de cesser de suer. Il venait de courir dix kilomètres.

Il était sous la douche quand son téléphone avait sonné. Il avait trouvé un appel manqué et un message de My en sortant. Il l'avait rappelée sans écouter son répondeur. En fait, elle avait posté des propositions d'arrangements floraux dans sa Dropbox et voulait connaître son avis.

Tandis qu'il se connectait au wifi de l'hôtel, il lui avait fait un bref résumé de l'enquête, et elle avait demandé des nouvelles de Vanja et Sebastian. My avait beau ne pas connaître Vanja, elle s'intéressait beaucoup à l'amie et collègue de son futur mari, persuadée que, pour aller bien, il lui faudrait un abonnement chez un psy d'un montant comparable au PNB d'un pays en développement. Billy lui avait donné les dernières nouvelles, continuant cependant à garder pour lui ses soupçons de parenté entre Vanja et Sebastian.

Puis il avait ouvert sa Dropbox. Treize photos de bouquets qui avaient tous l'air... de bouquets. S'attendait-elle vraiment à ce qu'il trouve ça beau ? Parfois, il avait l'impression qu'elle ne lui demandait son avis que pour qu'il se sente partie prenante mais, qu'au fond, elle aimait autant décider seule. Ils s'étaient malgré tout pliés à la routine.

Elle : "Sûr ?"

Lui : "Absolument sûr."

Elle : "Alors c'est moi qui décide."

Lui : "Vas-y."

Elle : "Tu es le meilleur."

Il était d'accord.

Quand ils eurent raccroché, Billy prit les dispositions pour qu'Ursula puisse participer à l'enquête. Il téléchargea tous les fichiers, les rassembla sur un site crypté et protégé par un mot de passe. Puis il envoya le mot de passe à Ursula avec un court message : il espérait qu'elle allait mieux, elle leur manquait. Il aurait naturellement pu l'appeler, mais d'une part Ursula et lui n'avaient pas vraiment ce type de relation, et d'autre part il ne savait franchement pas quoi lui dire.

La chose faite, il jeta un coup d'œil à l'horloge dans le coin inférieur droit de son écran. Trop tôt pour se coucher. Le lendemain, aux premières heures, il devait installer ce qui serait leur salle de travail à l'hôtel de police, mais d'ici là, il n'avait pas d'obligations.

Ses pensées revinrent à Vanja. Et Sebastian. Une chose était de savoir, une autre de prouver. Il ne savait pas non plus à quoi lui servirait l'information s'il parvenait à obtenir une confirmation. Pour le moment, c'était cette sensation de savoir sans savoir qui l'irritait. Comme une démangeaison impossible à gratter. Il voulait tirer ça au clair pour son propre compte.

Il rechercha sur Google : "test de paternité".

Environ 24 300 résultats.

Billy ouvrit la première annonce en lien.

"Test ADN-paternité. Fiabilité cent pour cent. 1 349 couronnes."

En grand, à travers tout l'écran.

Il lut. Paiement d'avance, puis envoi d'un kit de test. Deux gros cotons-tiges que chacune des deux personnes devait faire tourner environ trente secondes contre l'intérieur de sa joue. C'était là que ça coïnçait. La friction volontaire de la cavité buccale, il ne fallait pas y compter. Billy ferma la page et en ouvrit une autre parmi les premières. Là, on promettait une fiabilité de 99,9 %, grâce au laboratoire de génétique le plus célèbre du monde, mais la procédure était la même. Frictionner l'intérieur de la joue. Billy allait également fermer cette page quand son regard tomba sur une rubrique du menu :

"Échantillons alternatifs."

Il cliqua, et les premières lignes du texte le mirent presque en transe.

"Dans l'impossibilité de fournir les prélèvements buccaux prévus dans notre kit, il est possible d'envoyer des échantillons alternatifs, par exemple une brosse à dents, un coton-tige ou un mouchoir usagé."

Billy poursuivit sa lecture avec un intérêt croissant.

Dehors, elle avait froid.

Ça allait un peu mieux après ce qu'elle avait mangé, mais la nuit d'avril n'était pas chaude.

À la nuit tombante, elle s'était rapprochée de la route, et avait vu les lumières d'une station-service. La tête basse, elle était entrée et avait attendu que le type de la caisse s'occupe d'un client. Elle avait alors pris deux sandwiches polaires et du yaourt à boire au rayon frais. Quand on a faim, il faut manger de la vraie nourriture – pas des bonbons. Elle avait fourré le tout dans ses poches et quitté les lieux. Personne n'avait crié après elle, ni tenté de la suivre, quand elle avait disparu dans la nuit.

Dedans, le vide et l'immobilité semblaient grandir.

Où alors c'était elle qui rapetissait. Même si elle ne savait toujours pas où elle était, ni comment elle y était arrivée, elle se sentait pourtant en sécurité. Le froid n'entraît pas. Même le noir n'avait pas réussi à percer ce qui protégeait ce lieu qui n'était pas un lieu.

Et c'était toujours silencieux.

Elle était silencieuse. D'une certaine façon, cela lui semblait encore plus important à présent. Ce lieu supporterait peut-être des mots venus d'ailleurs, mais pas d'elle. Alors, il s'effondrerait. Alors elle ne s'en sortirait pas. Elle ne dirait plus rien. Jamais. À personne. Elle se le promettait.

Dedans.

Dehors, c'était pénible de marcher dans la forêt de nuit. Elle trébucha et tomba plusieurs fois.

Se releva.

Continua.

Elle arriva alors à un chemin de gravier. La grand-route à gauche. À droite ? Ça devait mener quelque part. Elle avait passé la nuit dernière dehors. Ce serait bien d'éviter de recommencer.

Elle suivit le chemin, qui n'était en fait pas beaucoup plus que deux

traces de roues et, après quelques minutes, arriva devant un portail métallique entre deux montants. Pas de grillage, ni d'un côté ni de l'autre. Plus loin, derrière un rhododendron géant, on apercevait une maison. Dans le noir. Pas de voiture garée.

Après deux tours furtifs du bâtiment, elle ramassa une pierre qu'elle jeta à travers la fenêtre de la véranda.

Elle se retira vite dans l'ombre pour attendre une réaction qui ne vint pas.

Dans la maison il faisait froid, mais pas autant que dehors.

Elle s'assit par terre et mangea un des sandwiches, ou plutôt un des wraps, comme c'était écrit sur l'emballage. Celui au rosbif. Elle comptait garder l'autre pour le lendemain, avec la moitié du yaourt. Elle gagna alors la cuisine. Le réfrigérateur était vide mais, dans un placard, elle trouva quelques conserves. Thon, purée de tomates et cocktail de fruits rouges. Elle les fourra dans la poche de son blouson.

Au fond, sans penser. Elle agissait, c'était tout. Elle ne pensait plus grand-chose, désormais. Rien du tout pendant de longs moments.

Bien. Elle ne voulait pas penser.

Pas se souvenir.

Elle entra dans une des chambres avec deux lits. Ça sentait la maison de vacances et la poussière.

Elle ôta un des couvre-lits, prit l'oreiller et la couette et se glissa avec sous le lit. Elle se blottit le plus possible au fond contre le mur.

Se fit petite.

Aussi petite qu'elle l'était au-dedans.

Le rêve.

Le maudit rêve.

Il ne revenait plus aussi souvent. Parfois, il pouvait même s'en croire débarrassé. Que c'était fini. Mais il revenait.

Comme maintenant. À l'instant.

Sabine comme une boule d'énergie pure sur ses épaules. En route vers la plage. La fraîcheur et les jeux. L'air humide et poisseux. La fillette un peu plus loin avec son dauphin gonflable. Les derniers mots de Sabine.

— Papa, je veux le même !

Puis la mer. Les éclaboussures. Les rires.

Les cris de la plage.

Le fracas.

Le mur d'eau.

Sa petite main dans sa grande. Une pensée : ne jamais lâcher. Toute sa force, toute sa conscience. Concentrée. Toute sa vie dans sa main droite.

Sebastian se dégagea de sa couette et alla aux toilettes. Urina sous la violente lumière du néon qui le fit plisser des yeux tout en dépliant la crampe douloureuse de sa main droite.

Celle qui s'était soudain retrouvée vide.

Celle qui avait lâché sa fille.

Il tira la chasse et retourna dans la chambre. L'horloge sous le téléviseur indiquait 04 h 40. Comme il était exclu de se rendormir, Sebastian s'habilla et sortit. Encore une heure environ avant le lever du soleil. Il n'y avait personne dans le noir. Sebastian traversa la rue et descendit vers le lac, suivit tant bien que mal le rivage jusqu'à la grand-route. L'E16/E45. Continua le long de l'eau.

Le rêve.

Le maudit rêve.

Il savait pourquoi il était revenu. Il avait beau avoir évité de regarder les photos du lieu du crime, et avoir à peine écouté le résumé lors de la passation de pouvoirs, il n'avait pas pu lui échapper qu'ils allaient enquêter sur une affaire où des enfants avaient été assassinés.

Encore.

Comme la dernière fois.

Il ne fallait plus qu'il s'occupe d'enfants morts. Il n'y arrivait plus.

Au bout d'environ trente minutes, il fit demi-tour et revint par le même chemin. Monta dans sa chambre, prit une douche rapide et redescendit dans la salle à manger. Il se servit au buffet et s'installa dans la salle intérieure. Décidément, il y avait quelqu'un qui aimait les fleurs au mur. Ici, elles étaient noires sur fond blanc. Il s'assit à une table à rabat pour deux, contre la cloison.

Comme il se resservait du café, Vanja arriva, cherchant des yeux un visage connu. Elle aperçut celui de Sebastian et lui sourit faiblement avant d'aller chercher son petit-déjeuner. Elle semblait fatiguée. Ça avait l'air d'être son état normal désormais : fatiguée et sans joie. On ne sortait pas indemne d'une rupture avec la personne qui avait compté le plus dans sa vie.

Sebastian aurait dû se réjouir, la voir s'éloigner de Valdemar était son souhait depuis le jour où il avait appris qu'elle était sa fille, mais il faisait profil bas, n'ayant pas oublié ce qu'elle avait dit en lui annonçant qu'elle choisissait de lui faire confiance : qu'elle n'en pouvait plus de se battre avec le monde entier. Ça pouvait vite changer. Surtout si elle apprenait ce qu'il avait fait.

— Bien dormi ? demanda-t-il quand elle se fut installée en face de lui.

— Comme ça. Et toi ?

— Comme un bébé, mentit-il.

Ils terminèrent leur petit-déjeuner en bavardant et, en sortant, ils croisèrent Billy qui entraît, de retour du commissariat, où il avait aménagé "la plus petite pièce du monde", comme il l'appela. Il leur proposa de les y conduire s'ils attendaient dix minutes le temps qu'il mange un morceau, mais Vanja et Sebastian déclinèrent. Ils préféreraient y aller à pied.

Billy les avait-il regardés d'un air bizarre en entendant ça, ou Sebastian se faisait-il des idées ? Dans l'équipe, Billy était celui qu'il connaissait le moins bien. Certes, il avait accepté d'emblée la présence de Sebastian – à la différence de Vanja et Ursula – mais ils ne s'étaient pas rapprochés d'un poil depuis que Sebastian travaillait à la brigade criminelle.

Billy traversait une période difficile. Il avait tué deux personnes. En service, certes – mais quand même.

Deux enquêtes internes. Blanchi les deux fois.

Difficile malgré tout pour Sebastian de croire Billy aussi indemne qu'il voulait le paraître. Il n'était pas exactement le type de macho dur et taciturne. Sebastian s'était proposé pour parler avec lui après la deuxième fusillade mortelle, mais Billy avait décliné l'offre.

Tandis qu'ils marchaient côte à côte vers le 22, Bergebyvägen, Sebastian demanda à Vanja si elle avait remarqué quelque chose de particulier chez Billy.

— Non, il est exactement comme d'habitude. Pourquoi ?

Sebastian n'approfondit pas le sujet.

Exactement comme d'habitude.

C'était bien ça qui lui faisait peur.

C'était ça qui était étrange, après avoir tué deux personnes.

Dès 9 heures du matin, Ursula se présenta à la clinique ophtalmologique Sankt Erik pour rencontrer la prothésiste recommandée par son médecin pour l'aider. Ça l'énervait qu'on parle d'aide : pour elle, ce n'était qu'un faux œil qui relevait de la pure cosmétique. Selon son médecin, son installation était à préférer à l'alternative de simplement recoudre l'orbite. D'après lui, une prothèse oculaire, c'était le terme savant, était aussi une façon d'accélérer la réhabilitation psychologique du patient. Il affirmait avoir de bonnes expériences de patients comme elle de prime abord extrêmement réticents à l'idée. Ursula trouvait pour sa part qu'il exagérait sa réticence. Elle avait perdu un œil et ne ressentait pas le besoin de le cacher au reste du monde. En outre, ces derniers temps, elle commençait à s'habituer à l'idée d'avoir l'œil droit recouvert. Au début, ses maux de tête avaient été terribles, sans qu'elle sache si c'était dû à sa blessure, ou au fait que son œil restant travaillait double. Probablement les deux. À présent, ses migraines n'étaient qu'épisodiques, et elle pouvait lire sans problème, en tout cas jusqu'à une heure et demie avant de ressentir la fatigue. Mais son médecin avait insisté, et elle avait fini par accepter d'aller au moins rencontrer la prothésiste, une jeune femme prénommée Zeineb, qui mesura calmement le volume, le contour et la profondeur de son orbite durant une quinzaine de minutes, puis recommanda à Ursula de choisir une prothèse en acrylique : c'était résistant et facile d'entretien. Ursula n'avait pas d'avis sur le matériau, mais s'étonna elle-même, de rester parler avec cette femme au lieu de la remercier et s'en aller. Il y avait dans le naturel de Zeineb quelque chose qui la touchait. Son médecin lui avait fourni un diagnostic, une description clinique précise des conséquences de ses blessures. Torkel avait essayé d'être présent pour elle, sans jamais oser parler de ce qu'il y avait derrière la compresse blanche. Zeineb lui offrait autre chose : la normalité libératrice de son regard, presque comme deux amies qui parleraient de coiffure ou de boucles d'oreilles, et non d'un trou béant dans son visage.

Plus elles discutaient, plus Ursula devait admettre que son médecin avait raison : il fallait sans doute davantage qu'un simple bandeau

pour couvrir la plaie en pensant que la vie allait continuer comme avant. Cette prothèse était malgré tout une aide. Car elle aidait à revenir à la vie.

Pour de bon.

Ursula ne savait pas si c'était vrai. En revanche, elle avait déjà hâte de revoir Zeineb dans deux semaines pour essayer son nouvel œil.

Elle rentra chez elle contente, avec un trop-plein d'énergie. Torkel avait appelé sur le portable qu'elle avait laissé à la maison. Sans laisser de message. Mais elle se doutait de ce qu'il voulait.

Ce qu'il voulait toujours.

Mais ça ne la dérangeait plus. Elle appréciait plutôt qu'il soit sans surprise.

Pas comme Sebastian Bergman.

Une fois, il était venu lui rendre visite à l'hôpital. Une fois. Alors que c'était chez lui qu'on lui avait tiré dessus, et que celle qui avait tiré était son ancienne petite amie. Une seule fois.

Même s'il avait l'habitude d'éviter tout ce qui pouvait être embarrassant ou douloureux pour lui, elle était étonnée. Surprise. Mais *a posteriori*, force lui était de s'avouer qu'elle s'étonnait et se surprenait aussi elle-même. Elle avait failli commettre la même erreur qu'autrefois : tomber amoureuse de lui.

Autrefois, il avait fini par coucher avec sa sœur.

Cette fois-ci, elle avait failli mourir.

Il n'y aurait pas de troisième fois. Il aurait beau essayer. Elle y veillerait. Mais c'était elle qui avait laissé faire. Elle qui lui avait ouvert sa porte. C'était la première chose qu'il lui fallait s'avouer. Quelque chose chez lui l'attirait énormément. Leur relation était complexe : comme tout dans la vie, elle n'était ni toute noire ni toute blanche. Il y avait chez Sebastian tant de choses qu'elle aimait. Son intelligence, son regard non conventionnel sur le monde, sa capacité à toujours trouver une issue aux problèmes. Mais surtout, ils se ressemblaient tant. Tous deux aussi seuls. Tous deux sans cesse en quête d'un amour qu'ils allaient réussir à détruire l'instant d'après.

Si cela avait été lui qui avait été gravement blessé, elle ne serait peut-être allée le voir qu'une seule fois elle aussi. Une autre visite n'aurait fait que charger la barque, et traîner des fardeaux, ce n'était ni le genre de Sebastian ni d'Ursula.

Ils allaient de l'avant.

Ursula s'assit devant son ordinateur et se connecta. Le dossier était épais. La plupart des documents devaient dater d'avant l'entrée en scène de la brigade criminelle. Mais elle reconnaissait la manière de Billy de classer des fichiers et des dossiers.

Ordre et visibilité.

Elle commença par le rapport initial sur les lieux du crime. Il était

signé Erik Flodin, et très bien fait. Bien sûr elle aurait aimé davantage de vues d'ensemble de la maison, le photographe en avait été un peu avare, préférant les gros plans. Mais en même temps, il y en avait assez pour se faire une bonne idée générale. Elle commença par la première victime, Karin Carlsten.

La mère, un gros trou dans la poitrine.

Trente-neuf photos.

En tout, six cent cinquante-six photos, plus les rapports écrits.

Elle comprit que la journée serait longue.

Ce n'était pas la plus petite du monde, mais elle n'était pas grande, la pièce qu'on leur avait attribuée. Quatorze mètres carrés. Seize peut-être, estima Torkel en y entrant en compagnie de Malin Åkerblad. Six personnes autour de la table centrale, ça faisait au moins deux de trop. Torkel présenta la procureur aux autres puis attrapa un des gobelets Statoil qui attendaient sur la table. Un esprit prévoyant était passé chercher du café à la station-service, pour pallier les caprices de la machine de la kitchenette. Il jeta un coup d'œil à la masse de journaux étalés sur la table blanche. Les journaux locaux du matin et les deux quotidiens nationaux du soir faisaient leur une avec le meurtre de la famille Carlsten.

— Malin a eu tout le dossier, mais récapitulons, dit Torkel après avoir pris place. Il fit un signe de tête à Billy, qui posa son café et se leva. Derrière lui, sur le mur du fond, son travail de la matinée. Une flèche temporelle, des photos de la scène de crime, des extraits des interrogatoires des voisins et une carte.

— La fille des voisins – Cornelia Torsson – est arrivée chez les Carlsten, là.

Il montra sur la carte avec un stylo :

— C'était jeudi matin à 9 heures, elle a trouvé la porte ouverte et Karin Carlsten à terre derrière, morte. Elle a aussitôt couru chez elle, on a prévenu la police, qui a retrouvé toute la famille abattue dans la maison.

— Le rapport préliminaire indique qu'ils ont été tués dans la matinée du mercredi, glissa Vanja. Probablement avec un fusil de chasse.

Vanja se tut. Malin se contenta de hocher la tête, comme si ce n'était que la confirmation de ce qu'elle savait déjà.

— Tout ce que l'équipe technique a retrouvé pour le moment, c'est une empreinte de chaussure, continua Billy. Pointure 44.

— Et ce n'est pas celle du père ?

C'étaient les premiers mots que prononçait Malin depuis les brèves salutations, et Vanja fut frappée par sa voix grave. Au téléphone, on aurait pu la prendre pour un homme. Elle se surprit à se demander si

Sebastian trouvait ça sexy et lui jeta un coup d'œil, mais il n'avait pas l'air de réagir. La tête appuyée contre le plat de la main, il semblait somnoler.

— Non, il faisait presque du 47, termina Billy avant de regagner sa place. Voilà où nous en sommes pour le moment. Il haussa un peu les épaules, comme pour s'excuser de la minceur du dossier. Malin hocha à nouveau la tête et nota quelque chose dans les papiers qu'elle avait devant elle.

— Nos conversations avec les voisins que nous avons pu trouver n'ont pas donné grand-chose jusqu'à présent, enchaîna Torkel. Les Carlsten étaient appréciés, mais plusieurs personnes nous ont dit que leur engagement pour l'environnement pouvait parfois être mal perçu.

— De quelle façon ?

— Ils se mêlaient de ce qui ne les regardait pas. Ils étaient sans doute un peu tatillons, tout simplement. Et le fait d'être nouveaux ici n'aidait pas, même si leur installation remontait à douze ans.

— Mais pas de menaces directes ?

— Nous n'en avons pas trouvé, continua Billy. À part celles de Jan Ceder, bien sûr, mais nous savons déjà ce qu'il en est.

— Je vais le relâcher dès la fin de cette réunion.

Malin le dit sur le même ton de constatation neutre que pour raconter le menu de son petit-déjeuner. Le silence qui envahit aussitôt la pièce indiqua que la plupart des présents pensaient avoir mal entendu. Même Sebastian sortit de sa torpeur et regarda incrédule du côté de la procureure. Torkel mit des mots sur leur perplexité.

— Vous comptez le relâcher ?

— Oui.

— Nous aimerions bien le garder encore un peu, dit Torkel avec sa façon particulière de camoufler un ordre en humble requête.

— Pourquoi ? demanda Malin, qui avait visiblement choisi d'ignorer l'ordre caché dans sa phrase. Il a un alibi.

— Il a aussi un fusil qu'il est incapable de produire, glissa Vanja en faisant semblant de ne pas voir le regard désapprouvateur de Torkel.

C'était lui qui parlait aux étrangers au nom de l'équipe, elle le savait, mais relâcher Ceder était si idiot qu'elle n'avait pu se contenir.

— Il a été volé, dit brièvement Malin en soutenant sans hésiter le regard de Vanja.

— Il *dit* qu'il a été volé.

— Vous n'avez présenté aucune preuve du contraire.

Vanja se creusait les méninges pour comprendre ce qui pouvait se cacher derrière une décision aussi irréfléchie. À part la pure incompétence, et Malin ne donnait pas l'impression d'être incompétente, elle ne voyait au fond qu'une seule raison. Ce n'était pas à elle de poser la question et cela sonnerait inévitablement comme

un reproche, Torkel n'allait pas aimer ça, mais elle ne put s'empêcher.

— Vous le connaissez ? Personnellement ? demanda Vanja.

— Insinuez-vous que je manquerais de professionnalisme, ou croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de Stockholm pour que tout le monde se connaisse ?

— À Stockholm, au moins, nous aurions eu nos quatre jours, s'entêta Vanja.

— Mais pas ici. Et pour répondre à votre question : je ne connais pas Ceder personnellement, non, dans ce cas je n'aurais pas travaillé sur cette affaire.

Malin se replongea dans ses papiers.

— Jan Ceder chausse du 41. L'empreinte dans la maison était du 44, c'est bien ce que vous disiez ?

Elle se tourna vers Billy.

— 43/44, confirma-t-il tout bas, bien conscient que cette réponse n'arrangeait rien.

Malin hocha la tête avec satisfaction puis se tourna vers Erik, resté jusqu'alors muet près de Sebastian.

— Erik, tu le connais un peu mieux. Y a-t-il un risque de fuite ?

Tout le monde reporta son attention vers Erik. Dans la matinée, il avait demandé la permission d'assister à la réunion. Alors, il s'était réjoui de la réponse positive, il allait enfin voir de près la façon de travailler de la brigade criminelle. Il n'avait pas très envie de se mettre une partie à dos mais, dans la situation présente, impossible de contenter tout le monde. Il se racla la gorge et décida de dire la vérité.

— Je ne le connais pas non plus, mais je dirais qu'en raison de ses ressources limitées et tout bien considéré par ailleurs, le risque de fuite est très faible.

Malin eut à nouveau un sourire satisfait que Vanja détestait déjà. De fait, il y avait jusque-là très peu de choses qu'elle appréciait chez Malin Åkerblad. Rien, en fait.

— Il peut détruire des preuves, entendit-elle Billy objecter à côté d'elle.

— J'ai autorisé une perquisition de son domicile, répondit aussitôt Malin. Vous avez eu vingt-quatre heures. S'il reste des preuves à détruire, c'est que vous n'avez pas fait votre boulot.

Personne ne répondit. On pouvait dire ce qu'on voudrait, pensa Torkel, mais Malin Åkerblad ne cherchait pas à se faire des amis.

— Alors dites-moi ce que nous avons pour justifier que je continue à le priver de liberté.

Malin promena son regard sur tous les présents. Personne ne dit mot.

— Très bien, alors on le relâche.

La grosse policière venue le chercher la veille le reconduisit chez lui. Il ne se rappelait plus son nom, et ça n'avait au fond aucune importance. Elle était concentrée sur la route et ne lui avait plus dit un mot après lui avoir demandé s'il préférerait être assis à l'avant ou à l'arrière, quand ils approchaient de la voiture, à l'arrière de l'hôtel de police.

Ah si, d'ailleurs.

— Visage, avait-elle dit en lui jetant un journal, tandis qu'ils attendaient que le portail s'ouvre. Il n'avait d'abord pas compris ce qu'elle voulait dire, mais avait alors vu tout un groupe accourir depuis l'entrée. Plusieurs personnes étaient munies de caméras. Bien avant qu'ils n'approchent de la voiture, il avait vu les flashes. Il s'était caché le visage sous le journal et avait entendu une pluie de questions mêlées au crépitement des appareils, tandis qu'ils dépassaient au pas l'attroupement de journalistes. Puis ils étaient arrivés sur la grand-route et, depuis, le silence régnait dans la voiture.

Ça lui allait parfaitement. Son père l'avait élevé dans la méfiance des pouvoirs publics en général et de la police en particulier. Foutus ronds-de-cuir qui ne servaient qu'à compliquer la vie des gens. Bien sûr, c'était terrible ce qui s'était passé.

Les meurtres.

Toute la famille.

Deux petits garçons innocents.

Mais faire la causette à un flic, lui, le fils de Gustav Ceder, jamais de la vie. Une femme flic, en plus. Jan Iorgna avec prudence dans sa direction. Uniforme et arme. Manque total de féminité. Une lesbienne, sans doute. Exactement comme celles que la télé et les journaux essayaient souvent de lui faire croire capables de jouer au foot. Toutes des lesbiennes. Chez les Ceder, les hommes étaient élevés comme des hommes et les femmes connaissaient leur place. C'était naturel. Biologique. Si l'idée avait été que les hommes et les femmes soient égaux, les hommes n'auraient pas été créés à ce point supérieurs. Mais ça, on n'avait plus le droit de le dire dans ce pays.

Il regarda par la vitre. Là où les champs finissaient, le soleil se reflétait dans les eaux bleu sombre du lac Velen, où il avait l'habitude

de braconner. Bientôt à la maison. Dix minutes peut-être. Il laissa vagabonder ses pensées.

Tous ceux avec qui il avait parlé ces dernières vingt-quatre heures s'étaient accrochés à cette histoire de fusil disparu. Les premiers flics, la grosse et son chef, si c'était son chef, trouvaient que ça formait plutôt une étrange coïncidence, mais les deux débarqués de Stockholm lui avaient carrément dit qu'ils ne le croyaient pas.

Apparemment, il n'était pas aussi bon menteur qu'il le croyait.

Raison de plus pour se réjouir du silence.

Debout devant sa maison basse en Eternit, Ceder regarda la voiture de police s'éloigner. Le chien s'était mis à aboyer dès qu'ils s'étaient engagés dans l'allée. En quelques pas, il gagna le chenil. À son approche, le spitz s'élança contre le grillage à poules. Affamé, bien sûr. Ceder souleva le couvercle du bac à sable qu'il avait volé à Torsby quelques années plus tôt et en sortit le seau de croquettes.

Après avoir donné au chien à manger et à boire, il entra dans la maison, ôta ses grosses chaussures dans l'entrée et pendit son blouson au crochet, à côté de sa combinaison de scooter. Puis il gagna la cuisine, décida de ne pas s'occuper de la vaisselle sale qui s'empilait dans l'évier, et se dirigea vers le réfrigérateur pour y prendre une bière fraîche. Il l'ouvrit, but quelques gorgées et posa la bouteille sur le formica rayé de la table de la cuisine poussée contre la fenêtre où pendaient les mêmes rideaux depuis la mort de sa mère, trente ans plus tôt.

Il s'assit et ouvrit son ordinateur portable. Cet ordinateur extra-plat dernier cri détonnait dans cette cuisine. Les lambris à mi-hauteur, surmontés d'un papier peint à motifs orange, ainsi que les portes vert sombre des placards sortaient tout droit des années 1970.

Ceder ouvrit sa boîte mail. Il avait reçu une réponse du site russianbabes.ua. Il but une autre gorgée de bière et commença à lire. Il y avait plein de sites bidon et d'arnaques, mais celui-ci lui avait été recommandé, et ça marchait. C'était là qu'il avait trouvé Nesha, et à présent il était en contact avec Ludmila, de Kiev. Ils avaient commencé à s'écrire voilà bien deux mois, et à présent il était question qu'elle vienne le rejoindre. Elle était la cadette, avec trois grands frères. Elle avait travaillé dans une usine de papier, mais avait dû arrêter pour s'occuper de sa mère malade, qui était morte six mois plus tôt. Elle était à présent au chômage, plus rien ne la retenait en Ukraine. Elle n'avait pas peur de mettre la main à la pâte. Elle avait tenu la maison pendant des années et, bien avant que sa mère ne tombe malade, elle s'était occupée de ses trois frères tant qu'ils habitaient à la maison. Elle semblait d'une autre étoffe que cette

Nesha qui trouvait sa maison trop petite, pas assez moderne, trop loin du centre-ville, et qui lui demandait toujours de l'argent. Ceder parcourut le mail. Après un bref résumé de ce qu'elle avait fait depuis leur dernier contact, elle lui disait combien il lui manquait. Elle soulignait combien elle était heureuse et reconnaissante de pouvoir être en contact avec lui, et espérait qu'ils pourraient bientôt se rencontrer.

C'était là que le bât blessait.

Le billet d'avion depuis Kiev n'était pas gratuit. Ceder en avait repoussé l'échéance justement pour cette raison. Mais une solution se présentait peut-être.

Son fusil à chevrotines n'était pas volé.

Il était prêté.

Depuis avant Noël. Il n'en avait pas usage. Il chassait presque exclusivement à la carabine.

Naturellement, il était possible que son arme n'ait absolument rien à voir avec le meurtre de la famille Carlsten, les fusils à chevrotines ne manquaient pas dans la région. Il pouvait s'agir d'infidélité, de dettes de jeu ou de trafic de drogue, de toutes les putains de raisons pour lesquelles les gens se faisaient assassiner, mais si on pensait que quelqu'un de la région en avait tout simplement eu assez et s'en était débarrassé, il n'y avait pas tant de candidats que ça.

Et l'un d'eux lui avait emprunté son fusil avant Noël.

Il n'avait qu'à tenter le coup. En douceur, porter la conversation sur les meurtres et observer sa réaction. Voir ce qu'il pourrait gagner à ne pas se rappeler à qui il avait prêté son fusil. Même s'il était à côté de la plaque, peut-être que l'autre serait prêt à allonger du fric pour ne pas être mêlé à cette enquête.

Il fut tiré de ses pensées. Le chien aboyait à nouveau et, quelques secondes plus tard, il entendit une voiture qui remontait l'allée et s'arrêtait devant la maison. Il ne la voyait pas depuis la fenêtre de la cuisine. Pas seulement parce que personne ne l'avait nettoyé depuis Nesha, un an et demi plus tôt, mais aussi parce que le visiteur s'était garé au-delà du coin de la maison. Était-ce la policière qui avait oublié quelque chose et revenait ? Ceder alla à la fenêtre du séjour. Quand on parle du loup... Il reconnaissait la voiture.

Et la personne qui s'approchait de sa maison.

Le fusil qu'il lui avait prêté sur le bras.

— Quoi, vous l’avez relâché ?

Pia avait appelé trois fois avant qu’Erik trouve le temps de la rappeler. Il était sollicité de toutes parts depuis la décision d’Åkerblad. Évidemment, Pia était déjà au courant de la libération de Ceder. Il entendit aussitôt qu’elle était stressée et irritée.

— Oui, dit-il en sortant dans le couloir pour échapper aux regards de Fredrika et des autres.

— Mais tu as dit que c’était lui, continua Pia presque comme un reproche.

— Non, j’ai dit que nous voulions l’entendre en lien avec les meurtres, répondit Erik d’un ton exagérément pédagogique. Mais il a un alibi et les preuves sont insuffisantes... Pour le moment, ajouta-t-il pour la calmer de son mieux.

Il connaissait bien sa femme et savait qu’il fallait plus de mots persuasifs qu’il n’était capable d’en fournir pour la calmer quand elle était montée sur ses grands chevaux. C’était un aspect que la plupart des électeurs ne voyaient jamais. Du dehors, dans les débats, lors des élections, des meetings, elle était toujours le calme même, mais cette façade cachait une humeur faite d’un mélange d’exigence et de manque de confiance en elle, que seuls connaissaient ses proches.

Ou plutôt subissaient.

Elle s’inquiétait de nouveau de ce que Torsby soit connu comme l’endroit où un fou avait fait des ravages, et non comme la commune moderne et tournée vers l’avenir pour laquelle elle avait travaillé si dur. Après quelques minutes d’un monologue qu’il se contentait de ponctuer de “mmm” bien placés, elle se calma et, pour pouvoir en finir, il s’entendit lui promettre un déjeuner avec la direction de la brigade criminelle, pour qu’elle puisse se faire sa propre idée du niveau de compétence de ceux qui l’épaulaient désormais.

Après cette conversation, il se rendit aussitôt dans la pièce où étaient hébergés ses hôtes pour trouver Torkel. L’ambiance restait électrique, Vanja ne semblait toujours pas avoir digéré la décision honteuse d’Åkerblad. Erik avait beau trouver qu’elle était allée un peu loin dans sa remise en cause de la procureure, sa passion l’avait

impressionné. Son collègue Sebastian ne lui revenait pas trop, et il n'avait pas non plus tellement vu à l'œuvre sa prétendue subtilité. Les insultes et l'indifférence semblaient les traits dominants de son caractère.

Comme il s'y attendait, Torkel ne fut pas emballé par l'idée d'un déjeuner, et demanda à quoi bon rencontrer la présidente du conseil communal mais, quand il comprit que Pia était aussi la femme d'Erik, il accepta.

Ensemble, ils se rendirent à pied non loin de là, au 8, Nya Torget.

Le bâtiment occupé par la commune n'était pas particulièrement impressionnant : deux sortes de morceaux de sucre en briques rouge sale qui s'emboîtaient sans harmonie. Erik les précéda, et la réceptionniste les fit entrer avec un signe de tête amical.

Le réfectoire était au premier étage de la partie la plus basse du bâtiment. Pia était déjà là, installée à une table au fond, près du mur. Elle se leva en les voyant approcher.

— Bienvenue à Torsby. Ici, c'est toute l'année la haute saison, dit-elle en les saluant d'un sourire.

— Ah oui ? lâcha Torkel un peu perplexe.

— C'est notre slogan communal. Je suis Pia. Pia Flodin. Enchantée.

Erik sourit par-devers lui en regardant sa femme. L'irritation qui dominait trente minutes plus tôt avait disparu, elle semblait à présent le calme même, avec son tailleur clair et ses cheveux bien coiffés. Elle les invita à se servir au self. Au menu : morue panée et purée.

— Je veux vous remercier d'avoir pris le temps de venir, dit Pia quand ils s'assirent.

— De rien. Erik m'a fait comprendre que vous aimeriez me poser quelques questions, répondit aimablement Torkel en ouvrant sa bouteille d'eau minérale.

— C'est un peu bizarre de vous demander de venir, comme ça, surtout vu qu'Erik et moi sommes mariés, mais sachez que même sans ça j'aurais demandé à vous voir.

— Sauf qu'alors ça aurait mis un peu plus de temps, répondit Torkel avec un sourire entendu.

— Bien sûr, mais il faut bien tirer quelques avantages à coucher avec la police locale, répliqua-t-elle du tac au tac.

Torkel rit.

Ils ont l'air de bien s'apprécier, tant mieux, pensa Erik. Il n'avait aucune envie de servir d'intermédiaire. C'étaient deux fortes personnalités.

— Vous n'avez pas dû beaucoup vous voir ces derniers jours, continua Torkel.

— Non, tout ça a été dur pour Erik, dit Pia en posant la main sur celle de son mari. Il vient d'être nommé ici, et c'est sa plus grosse

affaire jusqu'ici.

Erik sentit qu'il fallait dire quelque chose. Sinon, il ferait figure d'un gamin de douze ans qui écoute ses parents discuter de son cas.

— Et la pire, lâcha-t-il. Mais je suis convaincu que nous allons la résoudre.

— Vous le pensez aussi ? demanda Pia en se tournant vers Torkel.

Elle semblait réellement inquiète.

— Les affaires de ce genre prennent toujours plus longtemps qu'on ne voudrait. Sinon oui, je suis moi aussi convaincu que nous allons trouver le coupable. Et puis il ne s'est écoulé que deux jours depuis les meurtres.

Pia hocha la tête, mais elle n'était pas satisfaite.

— Je sais, mais combien de temps mettez-vous d'habitude pour résoudre ce genre d'affaire, et quel est votre pourcentage d'élucidation ?

— Pardon ? dit Torkel en posant sa fourchette pour regarder Pia dans les yeux.

— Je vais faire une déclaration pour annoncer d'une part une minute de silence et une manifestation contre la violence, et d'autre part que nous avons fait appel à votre aide, afin de montrer que nous prenons l'affaire très au sérieux, expliqua Pia en adoptant aussitôt un ton plus officiel. Mais ce serait bien que je puisse informer nos concitoyens de ce à quoi ils peuvent s'attendre.

— Ils peuvent s'attendre à ce que nous fassions de notre mieux, répondit Torkel. Comme toujours.

— Bien entendu, mais combien de temps cela prend-il, d'habitude ?

Torkel haussa les épaules et retourna à son poisson.

— Impossible à dire.

— Essayez. J'ai travaillé dur à tenter de mettre Torsby sur la carte, et à présent que les journaux parlent enfin de nous, ce ne sont que des horreurs. Il faut un contrepoids. Ce qui s'est passé est une catastrophe absolue pour notre commune.

— Une famille a été assassinée, articula lentement Torkel. Ça, c'est la vraie catastrophe, en particulier pour leurs proches. Votre commune survivra bien.

La froideur de sa voix était patente. Erik sentit les convives se figer.

— Oui, c'est une effroyable tragédie, mais il faut bien que quelqu'un se charge d'avoir une vue d'ensemble, et ce quelqu'un, malheureusement, c'est moi, répliqua Pia sans fléchir le regard. Vous pouvez en penser ce que vous voulez, mais c'est comme ça.

Sa femme était encore une fois allée un peu trop loin, mais Erik voulait malgré tout la soutenir.

— Pia a bossé dur pour donner une image moderne et attractive de cette commune. Elle a juste peur de tout voir réduit en miettes, dit-il.

Torkel regarda le couple, de l'autre côté de la table. Tous deux sous pression, à divers titres. Lui parce que, fraîchement nommé, il n'avait pas le droit à l'erreur dans une affaire aussi médiatisée. Elle parce qu'elle devait paraître forte et efficace alors que cette affaire échappait en fait complètement à son contrôle. C'était une année électorale, tout pouvait devenir politique. Ils lui faisaient presque un peu pitié.

— Les médias ne vont parler que de ces horreurs pendant un certain temps, dit-il un peu plus doucement. C'est comme ça. Aucun de nous n'y peut rien.

— Je comprends, dit Pia, elle aussi d'un ton plus calme. C'est pour ça que c'était tellement bête de relâcher Ceder. Ce n'est pas lui, le coupable ?

Torkel inspira à fond. Même si le conflit s'était un peu apaisé, Pia demeurerait une convive qu'il avait l'intention d'éviter à tout prix à l'avenir.

— Nous ne le savons pas, dit-il, un peu las. La procureure a estimé que les preuves étaient insuffisantes pour le garder en détention. Je peux avoir mon avis sur la question. Vous aussi. Mais c'est comme ça que ça marche. Notre boulot est de trouver des preuves, et nous n'y sommes pas encore parvenus.

Torkel ressaisit sa fourchette et se remit à manger.

— Et c'est pour quand, alors ? l'entendit-il demander.

Il décida alors de mettre fin à la conversation une bonne fois pour toutes.

— Je ne peux pas discuter d'une enquête en cours avec une personne extérieure, et si vous n'avez pas d'autres sujets de conversation, je propose que nous ne parlions pas la bouche pleine, dit-il en se penchant ostensiblement sur son poisson.

Pia se tut.

Malgré une pointe de mauvaise conscience, Erik ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction. Il aimait sa femme, mais il n'avait pas souvent l'occasion de la voir autant se taire. La dernière fois, c'était quand elle n'avait pas été nommée à la direction du parti.

Trois ans auparavant.

Ça n'arrivait donc pas souvent.

Il y avait plusieurs avantages à avoir fait appel à la brigade criminelle.

Depuis la porte de leur petit bureau, Sebastian observait Vanja. Elle avait vraiment l'air d'avoir besoin de se changer les idées, à la voir s'énerver en feuilletant les transcriptions des interrogatoires de Ceder.

— Viens, dit-il en s'avançant pour lui poser délicatement la main sur l'épaule.

Vanja l'ôta d'un geste agacé.

— Je veux vraiment finir de lire ça.

— Tu n'as rien raté, dit Sebastian, bien décidé à ne pas abandonner la partie. Allons plutôt nous promener.

Vanja leva les yeux, tout sauf intéressée.

— Je sais ce que tu as derrière la tête. Mais ça te passera, laisse-moi tranquille.

Sebastian lui sourit. Il aimait quand elle se comportait comme une ado. Ce n'était pas le cas de tout le monde, mais il était son père, après tout. Et les pères radotaient.

— Mais si, viens, on sort prendre un peu l'air, allez !

Vanja soupira mais, à sa grande satisfaction, se leva.

— Bon, d'accord, mais *un peu*, hein ?

Ils traversèrent l'hôtel de police. C'était indéniablement autre chose que leur bureau de Kronoberg, où on pouvait marcher quinze minutes sans même approcher de l'étage du dessous. Ici, il leur en suffit d'une et demi pour se retrouver à l'air libre sur le petit parking.

— Où allait Torkel ? demanda Sebastian, une fois dehors.

Vanja parut soudain un peu amusée.

— Voir la femme d'Erik.

— Étrange sens des priorités, non ?

Vanja secoua la tête.

— Ce n'est pas seulement sa femme, mais aussi la présidente du conseil communal. Elle devait estimer avoir droit à un briefing privé.

Sebastian sourit en plaignant sincèrement Torkel. Avoir déjà les politiciens locaux sur le dos au bout de seulement vingt-quatre heures, il ne le souhaitait à personne. Le jeu politique était déjà pénible en lui-même, surtout dans les petites villes, quand la brigade criminelle débarquait. Alors, une présidente du conseil communal partageant le

lit du chef local de la police, ça n'était pas un cadeau. En général, les ingérences de ce type semblaient empirer chaque année. Parfois, on avait l'impression que la criminelle devait de plus en plus gérer les politiciens, les administrations et les médias, et de moins en moins enquêter sur les meurtres qu'elle était venue élucider. Si cela continuait, ils finiraient par ne plus rien faire.

Vanja le tira de ses réflexions :

— Qu'est-ce que tu penses de Ceder ?

En tout cas, elle semblait d'un peu meilleure humeur. C'était toujours ça.

— Il cache quelque chose, mais il n'a pas abattu cette famille, répondit-il avec conviction.

Vanja avait l'air d'accord.

— Je ne comprends pas pourquoi Åkerblad l'a relâché. Qu'est-ce que ça aurait fait de le garder encore un peu ?

Sebastian eut soudain une idée.

— Faisons quelque chose, plutôt que de rester là à nous plaindre de cette idiote de procureure.

— Et quoi ? L'interroger encore une fois ? Impossible de l'arrêter. Nous n'avons pas d'éléments nouveaux.

— Il n'a pas inventé la poudre, alors il va peut-être faire des siennes à peine rentré chez lui.

— Quoi, par exemple ?

— Je ne sais pas. Mais nous sommes d'accord, nous pensons qu'il nous cache quelque chose. Alors peut-être qu'il va faire quelque chose en rapport. Quelque chose de flagrant.

Vanja se fendit d'un grand sourire. Elle semblait comprendre où il voulait en venir, et trouver la proposition assez drôle.

— Tu veux dire qu'on va aller planquer devant chez lui ?

Vanja avait l'air de se retenir à grand-peine de rire.

— Toi et moi ?

Sebastian hocha énergiquement la tête.

— Tu as déjà planqué ? demanda Vanja avec scepticisme. Tu es plutôt du genre à arriver après coup et à tirer la couverture à toi, dit-elle, pas loin de la vérité.

Il la regarda avec sincérité.

— Il faut bien qu'il y ait une première fois, non ?

Ils empruntèrent une voiture banalisée de la police de Torsby, traversèrent l'agglomération vers l'ouest, croisèrent l'E16 et continuèrent vers le nord-ouest. La forêt et les prairies prirent bientôt le dessus. Ces dernières bien plus nettement, ce qui faisait mentir le cliché sur les forêts profondes du Värmland. En tout cas le long de la

route d'Östmark. Ils traversèrent le lac Kilen et, à Rådom, Sebastian trouva que Vanja commençait à regarder autant le GPS que la route.

Vingt minutes plus tard, elle se gara derrière une grange en ruine, au bord de la route secondaire où ils s'étaient engagés, et coupa le moteur. Sebastian la regarda, étonné.

— Si on s'approche davantage, il risque de nous voir, dit-elle en pointant du doigt par la vitre.

À travers les arbres, Sebastian aperçut une petite maison, à environ cinq cents mètres.

Vanja défit sa ceinture et descendit de voiture. Sebastian ne bougea pas.

— Je croyais qu'on allait planquer dans la voiture, protesta-t-il.

— Te plains pas. C'était ton idée, répliqua Vanja en faisant le tour pour ouvrir d'autorité sa portière.

Il ne put faire autrement qu'en sortir, en espérant ne pas se mouiller les pieds. Il ne s'était pas vraiment préparé pour une randonnée en forêt, portant comme d'habitude ses fines chaussures basses.

— Allez, souris, quoi. Tu vas l'avoir, ton air pur, le taquina-t-elle, avant de partir en tête.

Ils s'engagèrent dans l'épais sous-bois en direction de la maison de Ceder et luttèrent contre les ronces et les broussailles. Après quelques pas seulement, Sebastian regrettait déjà. Ils ne tardèrent pas à entendre aboyer.

— Il a un chien, évidemment. On ne va pas pouvoir s'approcher beaucoup plus sans se faire repérer, dit Vanja en s'accroupissant derrière un gros rocher couvert de mousse.

— Qu'est-ce que ça change ? Je veux dire, qu'est-ce qu'il peut faire d'autre qu'aboyer ? C'est déjà fait.

— Il peut aboyer autrement si quelqu'un approche.

Sebastian ne discuta pas : il ne connaissait rien aux chiens, à part qu'il ne les aimait pas. Il regarda la maison qu'on discernait à travers les arbres. Pas terrible. Vieille baraque moche en plaques d'Eternit. Les fenêtres étaient noires, pas la moindre lumière à l'intérieur. Devant la façade un peu envahie par la végétation était garé un pick-up vert. Plus près d'eux, au bord d'un fossé, le chenil. Un grand enclos en grillage de poulailler et, dedans, une grande niche faite maison avec une entrée découpée à la scie. Le chien qui y tournait en rond était une boule de poils grisâtre à la queue retroussée en demi-cercle au-dessus de l'échine. Une sorte de spitz, supposa Vanja. Il continuait d'aboyer.

— Il n'a pas l'air d'être chez lui, dit Vanja après avoir observé la même zone avec les jumelles dont elle s'était munie.

— La voiture est là, fit remarquer Sebastian, hésitant.

— Exact. Mais il est peut-être parti se promener ?

— Sans le chien ?

— Pourquoi pas ?

Oui, pourquoi pas ? songea Sebastian. Sauf que Ceder s'était absenté plus de vingt-quatre heures. Ne l'aurait-il pas pris avec lui, dans ce cas ? Promené ? Lissé se dégoûter les pattes ? Mais Ceder n'avait pas l'air de particulièrement bien traiter ses femmes, alors pourquoi cela serait-il différent avec son chien ? Et puis ce n'était pas trop le genre à faire des promenades. Étaient-ils arrivés trop tard ? Était-il parti se débarrasser des preuves ? Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire qu'attendre. Sebastian s'appuya lui aussi au rocher et soupira en silence, mais visiblement pas assez :

— Tu t'ennuies déjà ? Ça fait à peine cinq minutes.

— Je ne sais pas comment tu supportes ça. Qu'est-ce qu'on s'emmerde !

— Mais en fait, je ne planque pas très souvent, j'enquête sur des meurtres, tu es peut-être au courant ?

Vanja quitta la maison des yeux et le regarda avec intérêt.

— Mais dis-moi, comment en es-tu arrivé à travailler pour la police ?

Sebastian lui sourit en découvrant que la planque avait ses avantages : on passait du temps ensemble.

— Tu veux que je sois sincère ? demanda-t-il d'un ton enjoué, ravi de cette possibilité de renforcer leur relation.

— Si tu sais faire.

Sebastian hocha gaiement la tête, mais avait déjà décidé de ne pas dire la vérité. Elle était triviale et immorale, pas le genre qu'on va raconter pour chercher à se faire mousser. Il se pencha plus près d'elle, sur le ton de la confidence :

— Quand j'ai commencé mes études de psychologie à l'université, j'ai compris qu'il me fallait créer mon propre profil, devenir expert d'un domaine spécifique qui me fasse sortir du lot. J'ai écrit mon mémoire de maîtrise sur les obsessions et les motivations cachées du tueur en série classique, dit-il en se trouvant lui-même assez crédible. Évidemment, il a été excellent, et j'ai continué mes recherches dans ce domaine. C'était le début des années 1970, et tout le bazar du profilage venait juste de commencer aux États-Unis, mais n'avait pas du tout percé ici. J'étais donc le premier.

Ça sonnait juste, très bien même, pourtant ce n'était pas la vérité.

Il avait rédigé un mémoire de maîtrise, mais pas pour s'assurer une position unique. Non, il avait choisi ce sujet car la face sombre de l'âme humaine l'avait toujours attiré, et les tueurs en série le fascinaient depuis longtemps.

Il poursuivit sa version enjolivée :

— Quand par la suite j'ai eu la possibilité de continuer mes études

au FBI, c'était trop beau pour être vrai. Alors j'ai sauté sur l'occasion et après il était trop tard pour faire autre chose. Finalement, c'était devenu ma spécialité.

Là aussi, une vérité un peu trafiquée.

Cette formation au sein du FBI avait été sa dernière issue. Les plaintes concernant sa sexualité débridée avaient atteint le sommet de la hiérarchie, et il risquait d'être viré à la prochaine réunion. Ce voyage aux États-Unis avait été une façon d'échapper au licenciement. C'était comme tout dans sa vie, réalisa-t-il. Il y avait toujours une raison cachée à tout ce qu'il faisait. Même aujourd'hui, quand, derrière un rocher, il essayait de se faire apprécier de Vanja avec des histoires arrangées. Il était comme ça : doué pour habiller la vérité à sa convenance.

— Comme ça, au moins un de nous deux aura suivi cette formation, dit Vanja avec une pointe d'amertume dans la voix.

Sebastian comprit qu'il avait inutilement remué le couteau dans la plaie après son humiliant recalage. Il s'efforça de sauver les meubles :

— Tu y seras admise. Ce n'est qu'une question de temps.

Elle ne répondit pas, mais se leva en bossant les aiguilles de pin accrochées à son blouson. La conversation n'avait plus l'air de l'intéresser.

— J'en ai marre. On va faire le tour, dit-elle en montrant l'arrière de la maison isolée.

Sebastian se leva lui aussi, irrité de n'avoir pas su éviter de parler de cette maudite formation du FBI qu'elle continuait de ressasser.

Ils commencèrent à décrire un mouvement circulaire, en essayant de rester à distance et hors de vue de la maison. Les ronces, les arbres, les broussailles et un grand fossé compliquaient vraiment la manœuvre. Après avoir presque effectué un demi-cercle, ils constatèrent que la maison de Ceder semblait tout aussi abandonnée depuis leur nouvelle position. Ils attendirent dix minutes. On n'entendait que le chien.

— Il aboie comme ça toute la journée ? Comment il supporte ça ?

Sebastian regarda vers le chenil. Il était presque caché par la maison, à présent, mais il lui sembla apercevoir quelque chose dans l'enclos.

Quelque chose qu'il n'avait pas vu avant.

Quelque chose de gros.

— Il faut remonter pour mieux voir le chenil, souffla-t-il d'un ton décidé.

Vanja le regarda, lui, puis l'enclos. Alors elle vit, elle aussi, quelque chose de gris contre la niche. Un sac ? Elle n'était pas sûre.

Sebastian se déplaça rapidement pour avoir une meilleure vue, se fichant bien d'être à découvert depuis la maison. Il fallait qu'il voie ce

qu'il y avait dans l'enclos. Vanja lui courut après. Elle le rattrapa au moment où ils arrivaient assez près pour avoir une vue dégagée.

Il y avait vraiment quelque chose là-dedans.

Quelque chose qui n'avait rien à y faire.

Une personne.

Erik fut le premier sur place. Sebastian et Vanja avaient déjà décidé de libérer le chien. Ils ne touchèrent pas à son maître, adossé à la niche délabrée. Il tenait à la main un fusil à pompe. Il ressemblait exactement à un Benelli Supernova calibre 12, dont ils avaient vu des photos dans le dossier de l'enquête. L'arme était le long du corps inerte, la crosse entre les jambes, le canon dépassant là où avait été la tête. Il n'en restait que des bouts. La volée de chevrotines avait tout emporté sur son passage. La concentration des dégâts indiquait une faible distance entre corps et canon. Probablement était-il pressé contre la mâchoire inférieure quand le coup était parti.

Ils étaient quasi certains qu'il s'agissait de Jan Ceder. Même si la plus grande partie du visage était arrachée, restaient le nez et l'œil gauche. Le crâne était aussi en grande partie intact, et sa tignasse rousse semblait un postiche de clown posée sur une bouillie de sang, de cervelle, de dents et de fragments d'os. Étrange vision.

Erik s'approcha du corps. Ils l'avaient préparé à ce qui l'attendait, mais il blêmit pourtant.

— Ceder ? demanda-t-il, tout en sachant la réponse.

Il en allait souvent ainsi face au macabre : seules demeuraient les certitudes.

— Oui, nous l'avons trouvé comme ça, répondit Sebastian. Le chien aboyait comme un fou.

Erik regarda à nouveau le corps. Il s'efforça d'être rationnel, sans grand succès.

— Putain, lâcha-t-il, tandis que, du coin de l'œil, il voyait Torkel arriver et se garer à côté de sa voiture.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Un suicide ? continua Erik en se tournant vers Sebastian, qui le regarda avec scepticisme.

— Je ne suis ni technicien ni légiste. Tu veux jouer aux devinettes ?

— C'est un peu trop parfait, dit Vanja qui s'approchait. Elle venait de trouver un bout de corde pour attacher le chien à un arbre un peu plus loin. Il continuait à aboyer. Erik l'interrogea du regard.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle indiqua l'arme entre les mains livides de Ceder.

— Je parierais que c'est l'arme qui a tué les Carlsten, non ?

Erik s'appuya sur un genou et observa le fusil.

— Possible. C'est le bon modèle.

— Rien que ça, ça me dérange, glissa Vanja. Pourquoi utiliser l'arme du crime pour se suicider ?

— Peut-être un aveu ?

Sebastian avait pensé laisser Vanja gérer ça, et s'était mis en retrait. Ils formaient une équipe, à présent, et dans une équipe, il faut parfois jouer les seconds rôles. Même s'il n'y était pas habitué. Mais il y avait chez Erik Flodin quelque chose qui l'horripilait, impossible de se taire.

— Donc, après s'être donné la peine de se procurer un alibi, et de tout nier en bloc pendant une journée d'interrogatoires, il rentre chez lui, prend l'arme qu'il avait si bien cachée qu'elle avait échappé à nos perquisitions et il se tue. Tu trouves ça vraisemblable ?

Erik ne répondit pas tout de suite. Il ne voulait pas discuter ici et maintenant avec Sebastian. Mais après un coup d'œil à la grimace méprisante et sceptique de son collègue, il céda.

— Nous ne pouvons pas savoir ce qu'il avait dans la tête, dit-il, presque en forme de défi. C'est une possibilité, non ?

— Ça doit être génial d'être toi, dit Sebastian, sans se donner la peine de cacher son sarcasme. La vie, si pleine de possibilités...

— C'est une possibilité.

Vanja s'interposa de nouveau. Personne n'avait quelque chose à gagner dans ce combat de coqs.

— Mais elle n'est pas très plausible. Si nous avions eu des preuves contre lui, que nous l'avions mis sous pression et que son arrestation n'avait été qu'une question d'heures, alors oui, peut-être. Mais là ? Nous n'avions rien. Je suis désolée, Erik, mais pour moi, ça ne colle pas.

Erik hocha la tête en silence et se tourna vers Torkel qui venait de les rejoindre. Torkel s'arrêta en voyant Ceder, et eut une réaction que Sebastian avait anticipée.

Il secoua la tête. Leur demanda de boucler la zone.

Sortit son mobile pour demander à Billy de se dépêcher.

S'abstint de spéculer.

Billy n'avait jamais songé combien lui et la brigade criminelle se reposaient sur Ursula autrefois. Mais avec quatre personnes assassinées dans une maison et un nouveau corps dans un chenil, il ressentait physiquement son absence. Ce n'était pas tant le fait d'être un de moins – Fabian s'était montré un technicien particulièrement compétent –, non, c'était son instinct qui leur manquait. Quand il fallait choisir quels indices suivre ou laisser de côté pour plus tard, son absence se faisait cruellement ressentir. Il était méthodique et méticuleux, mais Ursula avait l'intuition de ce qui était important. Sans elle, il avait l'impression de ne faire que rassembler et classer des

quantités d'informations. Il avait besoin d'Ursula pour déterminer les priorités. Elle n'avait pas sa pareille pour tailler dans la masse des photos, documents, indices et rapports pour en extraire des pistes de travail. Désormais, il avait l'impression d'écoper un bateau sans jamais avoir le temps de chercher la voie d'eau. Et encore moins de la colmater.

C'était une impression horrible.

Et voilà qu'il était face à un nouveau cadavre. Au-dehors, il s'efforçait de paraître calme et méthodique, comme si c'était toujours le même bon vieux Billy qui se penchait sur le mort mais, au-dedans, tel un serpent noir, l'inquiétude se lovait toujours davantage.

Les policiers en uniforme qu'Erik avait fait venir entreprenaient de boucler la zone. Fabian avait pris l'initiative d'appeler Karlstad pour qu'ils envoient un légiste. Ils voulaient toucher le moins possible au corps avant son arrivée. Il était essentiel de faire un sans-faute. Ne pas pouvoir établir les causes du décès aurait de lourdes conséquences.

Soit c'était un suicide, et l'affaire de Torsby s'en trouvait d'un coup résolue, soit c'était un nouveau meurtre, et l'affaire prenait une tout autre dimension. Dans ce cas, le meurtrier avait frappé de nouveau en faisant preuve d'une détermination qui faisait froid dans le dos. Ou alors les deux affaires n'avaient aucun lien, Ceder avait été assassiné pour de tout autres raisons, et son meurtrier avait juste utilisé les soupçons qui pesaient sur lui pour brouiller les pistes.

Les alternatives étaient nombreuses.

Trop nombreuses.

Bordel, comme Ursula et sa clairvoyance lui manquaient.

Il décida de commencer par l'arme. Fabian fut chargé de chercher des traces par terre, dans le chenil et à proximité. Auparavant, il contrôla si la porte du chenil pouvait être ouverte et fermée de l'intérieur. Sebastian avait dit que la grille était verrouillée quand Vanja et lui avaient découvert le corps. La façon la plus simple de savoir si une autre personne avait été présente était de regarder s'il était possible de verrouiller depuis l'intérieur. Billy constata vite que c'était tout à fait possible, et que Ceder avait donc très bien pu s'enfermer lui-même.

Pas de chance.

Ensuite, il se concentra sur l'arme que tenait le mort. Il prit beaucoup de photos, un peu trop, comme si ces clichés supplémentaires allaient le tranquilliser, avant de se risquer à délicatement ôter le fusil des mains de Ceder. Il n'eut aucun problème à le détacher. La rigidité cadavérique ne s'était pas encore installée, les mains étaient encore un peu tièdes, ce qui indiquait que Ceder n'était pas mort depuis bien longtemps. Probablement une heure, deux au plus. Ils savaient exactement quand il avait été déposé chez lui,

aussi Billy put constater qu'il n'avait pas eu le temps de faire grand-chose avant que lui ou un autre n'appuie le canon de son fusil contre son menton.

Billy emporta précautionneusement le fusil, qu'il posa sur une épaisse bâche plastique à l'arrière du van. Il commença à le badigeonner à la recherche d'empreintes digitales. Il en trouva cinq complètes. Une sur le pontet, deux sur la crosse et encore deux près de la trappe d'éjection. Il les releva sur film plastique et les transféra sur des fiches individuelles. Il supposa qu'il s'agissait des empreintes de Ceder, puisque, sur la crosse, elles se trouvaient juste à l'emplacement de sa main gauche.

Malheureusement, il n'en trouva qu'une partielle sur la détente, bien trop petite pour être exploitée.

Il revint à l'arme. La souleva, tira doucement à lui la pompe, fit tomber la cartouche utilisée sur la bâche, et la saisit délicatement avec une pincette. Elle était noir mat, avec un culot en métal doré autour de l'amorce, le même type de munition que chez les Carlsten : Saga 12/70 44 g. Billy sentit son sang se glacer.

— Torkel, viens voir ! lança-t-il à Torkel qui parlait un peu plus loin avec Vanja et Sebastian.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? répondit-il quelques pas avant de l'avoir rejoint.

Billy lui montra la cartouche au bout de sa pincette.

— Même munition que dans la maison, affirma-t-il.

— Alors c'est la même arme ? demanda vivement Vanja.

Billy secoua la tête.

— Je ne peux pas le dire. Il va falloir demander l'aide du labo.

Billy montra le culot métallique :

— Quand le chien frappe l'amorce, il se forme un petit enfoncement dans le métal. Sa forme est propre à chaque fusil. Nous avons deux cartouches. Une d'ici. Une de la maison.

Torkel encouragea Billy d'un regard.

— Bien, je demande à Erik d'envoyer un de ses gars à Linköping. Il faut savoir au plus vite si c'est bien l'arme du crime, dit Torkel et se dirigeant vers Erik, en conversation avec Fredrika.

Vanja regarda Billy.

— Bon boulot, dit-elle.

Billy chercha un signe d'ironie, en vain : elle semblait sincère. Billy lui répondit d'un faible sourire, mais avait l'impression de n'avoir pour le moment qu'enfoncé des portes ouvertes. N'importe qui muni d'yeux aurait trouvé ça. Il n'arrivait pas à la cheville d'Ursula.

— Et les empreintes digitales ? continua Vanja.

— Il faut que je vérifie dans l'ordinateur mais, à vue de nez, il n'y a que celles de Ceder.

Vanja se tourna vers Sebastian.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Ceder est rentré chez lui, et après ? Il prend contact avec le meurtrier ?

— Billy ! appela soudain Fabian, un peu plus loin, avant que Sebastian ait le temps de répondre. Viens voir !

La voix était stridente. Il avait trouvé quelque chose. Billy reposa doucement le fusil et emboîta le pas à Vanja et Sebastian, qui se dirigeaient déjà vers le chenil, où Fabian était accroupi devant la porte.

— Il était là.

Ils rejoignirent tous les trois Fabian, devant une empreinte de pas très nette.

— Qui ?

— Celui qui chausse du 44.

Ursula commençait à avoir mal à la tête. Elle était restée plusieurs heures concentrée devant son écran d'ordinateur, en totale contradiction avec l'avis de ses médecins. Mais malgré la douleur croissante, elle voulait continuer. C'était un soulagement infini de s'intéresser à autre chose que sa seule personne, même si le matériel que Billy lui avait envoyé était tout sauf plaisant. Un crime abominable. Une famille anéantie. Par quelqu'un capable d'appuyer sur la détente et de regarder un enfant se disloquer. C'était là la plus forte impression que lui faisait le meurtrier.

La froideur.

Aucune des photos ne suggérait de colère, ni de motivation autre que le seul fait de tuer. Pas d'objets brisés, fouillés, ni éparpillés. Les corps laissés intacts après la mort.

Rien qu'une action méthodique, glaciale.

L'autre aspect frappant était combien cela avait dû être rapide. La mère était morte aussitôt, le garçon dans la cuisine ne s'était même pas levé de sa chaise, le père n'avait pas eu le temps de descendre. Le seul qui semblait avoir eu le temps de réagir était le plus jeune des garçons, Fred, qui avait couru du séjour, par la cuisine, jusqu'au placard de l'étage pour tenter de se cacher.

Il y avait là quelque chose qui dérangeait Ursula.

Le temps, passé si vite pour les autres membres de la famille, semblait différent pour Fred.

Elle se leva et gagna la cuisine. Elle prit deux Panodil et remplit un verre d'eau. Avala les cachets. Inspira à fond.

Qu'est-ce qui clochait ?

Elle alla se rasseoir devant l'ordinateur.

Le rapport de police concluait que le père n'était pas arrivé plus loin parce qu'il avait aidé Fred à se cacher. C'était à cela qu'il avait employé la dernière minute de sa vie. Puis il avait rencontré le meurtrier en se dirigeant vers l'escalier. C'était un scénario tout à fait plausible.

Mais il y avait pourtant quelque chose qui clochait.

Le meurtrier frappe à la porte. La mère ouvre. Meurt. Le garçon de

huit ans dans la cuisine. Meurt. Là, le meurtrier devrait voir le plus jeune se précipiter à travers la cuisine. Pourquoi ne pas l'avoir abattu là, à ce moment ? Avait-il besoin de recharger ?

Ursula avait vérifié, un Benelli Supernova pouvait contenir quatre cartouches dans son chargeur plus une engagée dans le canon. Une personne montrant un tel sang-froid devait être parfaitement préparée et avoir une arme entièrement chargée. Le contraire serait surprenant. Dans ce cas, il lui restait au moins deux cartouches. Il n'en avait pas gaspillé, les techniciens étaient formels. Aucun tir n'avait manqué sa cible.

Il était froid, concentré.

Il voulait être sûr.

Il voulait les abattre à bout portant. Ça lui convenait, Ursula le sentait.

Donc, il voit le garçon dans la cuisine. Le voit filer vers l'étage. Peut-être l'enfant appelle-t-il son père ?

Il le laisse courir. Il sait qu'il l'attrapera de toute façon là-haut.

Elle cliqua sur les photos des traces de pas ensanglantées. Elles conduisaient vers l'escalier, s'effaçaient et disparaissaient complètement avant la première marche. Là, le garçon avait couru pour sauver sa vie.

Mon Dieu, comme il avait dû courir !

Elle regarda à nouveau les photos des traces de pas. Petites empreintes de sang sur le sol.

Alors elle le vit. Ce qu'elle cherchait.

Ce qui clochait.

Le garçon n'avait pas du tout couru.

Fabian avait relevé l'empreinte de pas avec un moulage en plâtre.

Ils se rassemblèrent près du van pour un point rapide. À côté de Fredrika, Erik était pâle.

Les mêmes chaussures.

L'usure de la partie gauche de la moulure avant en forme de vague était exactement la même.

Pas de discussion possible. Ce n'était pas une coïncidence.

Deux scènes de crime.

Les mêmes chaussures.

Le même meurtrier.

Une seconde, ils se turent, saisis par la gravité de la situation : le meurtrier avait à nouveau frappé. Torkel rompit le silence :

— Billy, renseigne-toi sur la marque et le modèle, et quand tu sais, essayez tous de trouver où on les vend.

Vanja regarda vers le chenil, où Ceder était toujours affaissé, dos contre la paroi grossièrement rabotée de la niche, et résuma, pour elle-même surtout :

— Ceder a probablement été abattu avec l'arme dont il nous disait qu'elle lui avait été volée, quelques heures seulement après que nous l'avons relâché.

— Combien de personnes savaient que nous le relâchions ? glissa Billy.

— Bien trop, soupira Torkel. Un tas de journalistes l'ont vu partir, et la procureure l'a annoncé à la radio une demi-heure plus tard.

Vanja secoua la tête, découragée.

— Quelle conne !

— En fait, c'est l'habitude de faire un communiqué quand on libère un suspect, dit Torkel dans une tentative de sauver quelque chose de l'honneur de Malin Åkerblad. Trop tard, vit-il au regard que Vanja lui lança.

— Beaucoup savaient qu'il était relâché, mais seul un petit nombre est capable d'avoir fait ça.

Sebastian était resté longtemps silencieux, mais à présent il s'était avancé d'un pas au milieu du groupe. C'était le moment qu'il

préférerait : le tournant brusque dans une enquête qui passait de la pénurie au trop-plein de pistes. Dans une certaine mesure, c'était la même chose pour les autres membres de l'équipe. On ne postulait pas à la brigade criminelle si on n'appréciait pas les défis, ni le travail sous pression. Mais Sebastian était décidément celui qui aimait le plus le moment où le sol se déroba sous les pieds.

— Qu'est-ce que tu en sais ? demanda Erik avec un légitime scepticisme dans la voix.

Il avait clairement encore un bout de chemin à faire avant de goûter le charme de ces instants. Sebastian fixa son regard sur lui. S'il voulait boudier, libre à lui. Mais il allait en tout cas ouvrir ses oreilles.

— Le fusil. Ceci indique que Ceder savait qui l'avait. Le meurtrier savait que Ceder savait, mais il n'avait pas confiance en son silence.

Il se réjouit de constater que tous les autres l'écoutaient et se mettaient à penser comme lui. Même Erik opinait du chef. Avait-il enfin décidé d'écouter, ou s'était-il juste lassé de jouer les récalcitrants ? Sebastian s'en moquait.

— Supposons que ce soit un prêt, continua-t-il, presque voluptueusement. C'était une belle arme. Il ne l'aurait pas prêtée à n'importe qui. Voilà pourquoi il fallait que cela ressemble à un suicide. Pour qu'on n'aille pas fouiller dans son cercle d'amis.

Sebastian se tourna vers Erik.

— Son cercle d'amis ne peut pas être le plus grand du monde. Mets-leur la pression. Mets la pression à ses potes.

Torkel approuva de la tête.

— Bien, Sebastian. On part de là.

Il se tourna lui aussi vers Erik :

— Tu vas nous aider avec ça. Tu sais qui il fréquentait.

Cela faisait longtemps que Torkel n'avait pas regardé Sebastian avec approbation. Sebastian en ressentit une certaine fierté. Pas seulement à cause de Torkel, il y avait aussi un compliment dans le regard de Vanja.

Pourquoi n'était-il pas plus souvent ainsi ? se demanda-t-il soudain.

Concentré, énergique, et moins blasé.

Vanja aimait le voir comme ça. C'était ce qu'il désirait le plus au monde, son approbation et son amour.

Pourquoi n'était-il pas plus souvent ainsi ?

Elle lui avait même demandé pourquoi il avait commencé à travailler dans la police. Rien d'autre. Rien au sujet de toutes ses femmes. Rien sur Ursula ou Ellinor. Non, quand elle avait eu l'occasion de bavarder avec lui, cela avait été sa première question, la seule, en réalité : pourquoi la police ?

Parce que, pour elle, c'était vraiment important. Être policière, c'était une part essentielle de son identité. Peut-être l'unique. Surtout

maintenant qu'elle n'était plus la fille de personne.

Il fallait qu'il s'en souvienne. Il se le promit. Il allait lui montrer pourquoi il voulait travailler dans la police. Désormais, il serait vraiment bon.

Le téléphone de Torkel sonna. C'était Ursula.

Tous virent à l'expression de son visage que c'était important.

Sebastian n'était pas le seul à être bon.

Ursula aussi était bonne.

Vraiment bonne.

Billy gara le van devant la grande maison blanche d'un étage et en descendit. Tout était silencieux et calme, à part la rubalise bleue et blanche qui continuait à s'agiter dans le vent, sur la véranda. Sebastian jeta un regard méfiant au bâtiment. Les corps n'y étaient plus, il le savait, mais il était réticent à entrer dans cette maison où des enfants avaient été exécutés.

— Tu viens ? demanda Vanja depuis la porte d'entrée.

Torkel et Billy avaient déjà disparu à l'intérieur. Sebastian hochla la tête et inspira à fond. Après tout, il en avait vu d'autres, et s'il voulait tenir sa récente promesse et être plus utile dans cette enquête qu'il ne l'avait été dans la précédente, il fallait qu'il s'y intéresse de plus près.

Ce qui impliquait la visite de la scène de crime, que cela lui plaise ou non.

Il souleva la rubalise pour passer dessous, monta les sept marches du perron jusqu'à Vanja et s'arrêta. À environ un mètre au-delà du seuil s'étalait la grande flaque de sang désormais séché sur le sol de l'entrée. Sebastian ouvrit le classeur qu'il avait à la main et le feuilleta jusqu'aux photos prises par les techniciens à leur arrivée. Karin Carlsten gisait sur le dos. La plaie carbonisée sur le pull blanc.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Vanja en se penchant pour voir elle aussi.

Sebastian leva les yeux, regarda la porte, se tourna vers l'escalier de la véranda, puis à nouveau vers l'entrée.

— C'était prémédité, dit-il alors. Ce n'est pas sur un coup de tête, ou sous le coup de la colère.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne sais pas, mais beaucoup de choses l'indiquent.

Il se retourna encore et montra la cour, où le van était garé.

— S'il s'était énervé ailleurs contre cette famille, il serait rentré chez lui prendre son arme, se serait garé, précipité ici, aurait enfoncé la porte et serait entré, sans autre forme de procès. Ici...

Il balaya la zone de la main.

— Ici, tout montre qu'il a frappé à la porte, a attendu en se préparant, et lui a pointé son fusil sur la poitrine dès qu'elle a ouvert.

Ils enjambèrent précautionneusement la flaque de sang et entrèrent dans la maison.

— Est-ce qu'il a déjà tué ? demanda Vanja, tandis qu'ils approchaient de la cuisine. Est-ce que ce serait une idée de passer en revue les meurtres non résolus ?

— Peut-être. En tout cas, il ne devrait avoir aucun problème à recommencer... répondit Sebastian.

Ils passèrent devant Torkel et Billy, qui étaient restés à la cuisine. Sebastian jeta un coup d'œil à la flaque de sang devant la table de la cuisine, où étaient encore bien visibles les traces de pieds d'enfant.

— ... après ça.

— Jan Ceder le prouve.

— Oui, sans doute...

Torkel regarda Sebastian et Vanja continuer vers l'escalier, sortit son téléphone et composa le numéro d'Ursula. Elle répondit dès la première sonnerie.

— Nous sommes dans la maison. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Vous êtes dans la cuisine ?

— Oui.

Chez elle, dans son appartement, Ursula se cala au fond de son siège en fermant l'œil. Elle avait beau avoir cessé de regarder l'écran le temps que Torkel se rende sur la scène de crime, son mal de tête avait empiré.

— Les traces de pas sont-elles toujours visibles dans le sang, ou un talent local a-t-il eu l'idée de génie de faire un peu de ménage ?

Torkel sourit. Quoi qu'il arrive, Ursula faisait toujours aussi peu confiance aux policiers qui ne faisaient pas partie de la brigade criminelle.

— Elles sont toujours là.

— Je voudrais que vous les mesuriez. Dans le sens de la longueur.

— Pourquoi ?

— Je veux vérifier quelque chose, répondit Ursula. Au ton de sa voix, Torkel comprit que ce n'était pas le moment d'en demander davantage. Il se tourna vers Billy.

— Sois gentil, mesure les traces de pas.

Billy sembla vouloir demander pourquoi, mais se retint et quitta la cuisine pour retourner au van. Torkel le regarda s'éloigner, et attendit qu'il n'entende plus pour reprendre la conversation.

— Et toi, comment vas-tu ? demanda-t-il d'une voix nettement plus douce. Tu as l'air fatiguée.

— J'ai un mal de crâne carabiné.

— Tu ne dois travailler que si tu en as la force.

— Je me suis assez longtemps tourné les pouces.

Elle se pencha à nouveau vers son ordinateur, ouvrit un document

Word où elle indiqua des passages en gras.

— Tu me manques, entendit-elle Torkel dire, encore plus doucement.

— Merci, tu es mignon, répondit-elle en agrandissant le texte sur son écran.

Elle savait que son ton n'était pas engageant, mais elle n'avait vraiment pas la force de mettre Torkel de bonne humeur et de se concentrer sur le boulot, et le boulot était le plus important.

— Il y avait dans l'entrée une paire de bottes pointure 32, d'après le rapport que j'ai eu.

— Si c'est dedans, c'est que c'est exact. Tu veux que je vérifie ?

Torkel jeta un coup d'œil au range-chaussures de l'entrée.

— Tout est encore là.

— Non, pas besoin, répondit Ursula.

Torkel entendait le cliquetis d'un clavier en bruit de fond.

— Ça fait à peu près vingt centimètres et demi.

— Quoi ?

— Si on chausse du 32, le pied fait à peu près vingt centimètres et demi de long, expliqua Ursula en fermant à nouveau l'œil quand un éclair de douleur lui traversa la tête.

Le Panodil n'avait produit aucun effet.

— Combien mesurent les traces ?

— Je ne sais pas encore, dit Torkel au moment où Billy revenait dans la cuisine, un mètre à la main. Torkel lui désigna de la tête les traces dans le sang séché, et Billy s'agenouilla.

— On pense que le garçon retrouvé dans le placard a traversé la cuisine en courant après le second coup de feu en piétinant dans le sang de son frère, dit Ursula en se levant pour se diriger vers la salle de bains. Mais premièrement ces traces sont celles de quelqu'un qui a marché, pas couru, et deuxièmement le garçon du placard a trop peu de sang séché sur les pieds pour avoir marché dans la flaque de la cuisine.

Elle ouvrit le placard de la salle de bains, y prit la boîte d'Ardinex et la secoua pour en faire tomber un cachet qu'elle se mit dans la bouche. Elle éloigna le téléphone de son oreille, se pencha sur le lavabo pour boire une gorgée d'eau. D'un coup de nuque, elle avala le cachet et remit le téléphone à son oreille tout en quittant la salle de bains.

— Même s'il avait essuyé le plus gros sur le sol ou sur un tapis, sur le chemin de la chambre, la plante de ses pieds serait différente.

Elle retourna s'asseoir devant l'ordinateur et fit s'afficher les photos du garçon de six ans qui avait tenté de se cacher. Ça lui faisait mal au cœur chaque fois qu'elle les regardait.

— Là, il n'y a que quelques taches de sang, probablement le sien.

Billy se redressa et Torkel l'interrogea du regard.

— Vingt-trois centimètres, tout juste.

— Les traces font vingt-trois centimètres, répéta Torkel à Ursula. Elle ne répondit pas. Il n'entendait que le cliquetis du clavier.

— Pointure 35/36.

Torkel comprit soudain ce que venait de dire Ursula, ce qu'elle avait découvert et prouvé avec leur aide.

Les traces dans le sang n'appartenaient pas au garçon trouvé dans le placard.

Il y avait quelqu'un d'autre dans la maison.

— Qui a pu faire une chose pareille ?

Côte à côte, Vanja et Sebastian regardaient dans le placard. Sebastian avait ouvert le classeur, mais aucun des deux ne regardait les images. Les traces dans le placard rendaient cela inutile. Insoutenable.

— Tuer des enfants, tu veux dire ? demanda Sebastian.

— Oui.

— Plus de monde que tu ne crois.

Vanja l'interrogea du regard.

— Pour ça, tu dois déshumaniser tes victimes, les faire... Cesser de les rendre humaines.

Sebastian se tut. Dehors, on entendait des oiseaux gazouiller, s'appeler.

Musique printanière.

Pleine de vie.

— Une fois que tu as fait ça, l'âge n'a plus d'importance, continua Sebastian en refermant le classeur.

Ils tournèrent les talons et quittèrent la chambre. Depuis l'étroit palier, Vanja jeta un coup d'œil au sang sur la porte de la salle de bains.

— Est-ce que tout ça te dit quelque chose du meurtrier ?

Elle fit un geste qui embrassait toute la maison.

Avant que Sebastian ait le temps de répondre, ils furent interrompus par Torkel, qui les appelait d'en bas.

Il fallait qu'ils descendent.

Tout de suite.

Ils apprirent qu'ils s'étaient trompés. Ce n'était pas le petit frère qui avait couru dans le sang.

C'était quelqu'un d'autre.

La taille des traces indiquait un enfant, ou une femme de petite

taille. Plus probablement un enfant, puisque personne ne s'était présenté à la police. La question était : qui ?

— J'ai parlé à Erik, dit Billy avant même d'être revenu dans la cuisine. Aucun enfant n'a été signalé comme disparu depuis mercredi. Aucune femme non plus.

Torkel se tourna vers Vanja.

— Vois avec les voisins les plus proches s'ils savent qui peut avoir été là.

Vanja hocha la tête et quitta la maison.

— Refouille la maison, continua Torkel en se tournant vers Billy. Vois si tu trouves les traces d'une cinquième personne.

Billy monta à l'étage. Sebastian resta là à regarder les traces de pas dans le sang, puis en direction du séjour. Mais que s'était-il donc passé, en réalité ? La mère abattue. L'aîné abattu, mais après ? Étaient-ils deux dans le séjour, en train de regarder la télévision ? Le petit frère et un autre ? Le petit frère part en courant. Passe devant le meurtrier. Monte l'escalier. Le meurtrier sait que la famille est constituée de deux adultes et deux garçons, il vient d'en abattre un et de voir l'autre, donc il ne regarde même pas dans le séjour, où se cache un troisième enfant.

Possible.

Crédible, même.

Mais après ?

— Viens voir.

Torkel fut tiré de ses réflexions.

Ils suivirent les traces de pas sanglantes jusqu'à ce qu'elles s'estompent, juste avant l'escalier.

— Elles ne montent donc pas, constata Torkel en envisageant les autres possibilités. Juste au pied de l'escalier, sur la droite, un petit bureau. Plus loin, encore deux portes. L'une donnant sur une salle de bains avec baignoire, double lavabo et WC.

L'autre sur une buanderie-remise. La pièce était toute en longueur, et les étagères remplies d'un bric-à-brac allant d'outils de jardinage à un équipement de hockey qui couvraient tout le mur face au lave-linge et au sèche-linge lui donnaient l'air encore plus étroite. Après quelques mètres, la pièce tournait à quatre-vingt-dix degrés et débouchait sur une porte. Torkel la poussa. Fermée. Il enfonça la poignée. La pelouse qui descendait jusqu'à la prairie apparut sous leurs yeux. Il examina la porte. C'était un ancien modèle, pas besoin de clé pour la verrouiller. Il suffisait de la claquer derrière soi. Il n'y avait aucune raison que les policiers venus sur place y aient prêté attention.

Torkel et Sebastian sortirent au soleil derrière la maison.

— Tu es témoin de plusieurs meurtres, dit Torkel. Tu te sauves par ici...

Il pivota sur lui-même et envisagea les environs :

— Par où pars-tu, ensuite ?

Sebastian se doutait qu'il s'agissait d'une question rhétorique, mais décida de répondre quand même.

— Chacun réagit différemment.

Il fit quelques pas sur la pelouse, puis se tourna vers la forêt. Pas de bâtiments en vue qui puissent servir de refuge évident.

— Certains se contenteraient de courir droit devant eux, continua-t-il en se retournant vers Torkel. Aussi loin que possible, sans réfléchir. D'autres se montreraient étonnamment rationnels.

— De quelle façon ?

Sebastian leva les yeux vers la porte arrière, imagina qu'elle s'ouvrait, qu'un enfant ou une femme en sortait. Le froid avait dû mordre aussitôt.

— Juste après 9 heures du matin, il faisait assez froid. Les autres étaient en pyjama et nous savons qu'il ou elle était pieds nus.

Torkel se tourna vers Sebastian.

— Alors il est retourné à l'intérieur ?

— Mais cette porte s'était refermée.

Ils se dirigèrent vers l'entrée principale de la maison. Juste au coin, Torkel s'arrêta. La pelouse sous la gouttière avait été emportée, laissant à nu la terre humide.

La trace d'un pied nu. Le sol mouillé avait agrandi l'empreinte, mais Torkel estima qu'elle était à peu près de la même taille que celles de la cuisine.

La personne était donc revenue. Vers l'entrée.

Torkel s'engagea sur le perron et gravit en courant presque les marches jusqu'à la véranda. Dans l'entrée, il s'arrêta et attendit que Sebastian le rejoigne. À son arrivée, Torkel tendit la main d'un air autoritaire. Sebastian n'avait que le classeur, il supposa donc que c'était ce qu'il voulait.

Torkel feuilleta rapidement jusqu'à la bonne page.

— On n'a pas trouvé de chaussures de pointure 35/36.

Il referma le classeur et le tendit à Sebastian.

— Donc tu penses que la personne qui a fui est allée prendre un manteau et des chaussures ?

— On dirait bien.

— Il y avait cinq brosses à dents dans la salle de bains du haut, et j'ai aussi trouvé ça.

Torkel et Sebastian firent volte-face. Billy était à la porte de la cuisine avec une petite valise rouge dans sa main gantée.

— C'était dans la chambre des garçons.

Torkel s'approcha.

— Tu as regardé le contenu ?

Billy hochâ la tête.

— Surtout des vêtements. Taille 146 cm. Des vêtements de fille.

Elle était arrivée.

Derrière une clôture basse, la montagne s'ouvrait droit vers l'oubli. Le trou béant dans la roche allait l'engloutir. La cacher au-dehors tout comme elle s'était cachée en dedans.

Accroupie dans les buissons aussi près de l'entrée qu'elle le pouvait sans risquer d'être découverte, elle scruta le terre-plein devant la grotte.

Personne.

On n'entendait pas de voiture ni de voix s'approcher.

Elle se leva et traversa aussi vite qu'elle put la petite clairière jusqu'à la clôture. Une pancarte métallique jaune bosselée représentant un policier levant la main dans un geste d'arrêt avec, en dessous, la mention "Entrée interdite. Les enfants sont sous la responsabilité de leurs tuteurs légaux" était attachée avec du fil de fer aux grosses mailles du grillage.

La clôture semblait faite pour permettre aux plus petits de lire la pancarte. Elle ne faisait guère plus d'un mètre de haut et, ici et là, les piquets étaient couchés par terre.

Elle l'enjamberait sans difficulté.

Avant de s'enfoncer dans le noir, elle hésita. Elle allait avoir faim.

Elle n'avait rien mangé depuis le matin, après avoir avalé le wrap à la grecque – sans les oignons rouges. Rien bu d'autre que le yaourt. Mais ça irait bien. Elle se souvenait de l'avoir entendu dire : l'eau coulait sous terre, se filtrait et gouttait dans les grottes. Formait des lacs souterrains.

Pour manger, on verrait. Elle avait les conserves prises dans la maison. Elle ne voulait pas attendre plus longtemps. Elle était si proche du but. Encore quelques mètres, et elle disparaîtrait pour toujours. Serait hors d'atteinte.

Dehors et dedans.

La fillette se dépêcha, enjamba la clôture et descendit d'un pas décidé dans l'ancienne grotte.

Et elle disparut dans le noir.

— Nicole Carlsten.

Billy épingla une photo au tableau de la salle de l'enquête, tandis que Vanja consultait les papiers qu'elle avait devant elle. Une fillette brune de dix ans leur souriait sur le mur depuis une photo de classe typique.

— Dix ans, résidant à Stockholm. Cousine des garçons.

— Et nous sommes sûrs que c'est elle ? demanda Erik, qui se tenait près de la porte.

— Non, nous ne sommes pas sûrs, répondit Vanja. Mais les Torsson ont dit qu'elle venait de temps en temps pour les vacances, sans savoir si c'était le cas cette semaine-là.

— Et où sont ses parents ? demanda Sebastian en se levant pour s'approcher du tableau.

— Nous avons précédemment cherché à joindre sa mère pour l'informer de la mort de sa sœur, mais elle n'a pas répondu. J'ai parlé à son chef à l'Agence suédoise de coopération internationale pour le développement. Elle est en train de rentrer du Mali.

— Quand sera-t-elle ici ? demanda Torkel.

— Visiblement, la couverture réseau et la ponctualité des vols laissent un peu à désirer au Mali, dit Vanja. Nous ne savons pas vraiment.

— Je veux l'avoir ici dès qu'elle aura atterri, dit Torkel en se levant lui aussi.

Il fit mine de se mettre à faire les cent pas, à son habitude, mais la pièce n'était pas assez grande pour ça, et il resta devant la fenêtre, les bras croisés.

— Les voisins n'ont pas mentionné la présence d'un enfant en plus et, si sa mère est en Afrique, cela explique pourquoi personne n'a signalé sa disparition, résuma-t-il. Donc, pour le moment, nous supposons que c'est elle.

Tous acquiescèrent d'un signe de tête.

— En savons-nous plus sur la fillette ? continua Torkel en se tournant vers Vanja qui s'était replongée dans ses documents.

— Dix ans, parents séparés, vit avec sa mère, son père est au Brésil,

peu de contacts avec lui, voire aucun, si j'ai bien compris.

Sebastian se faisait-il des idées, ou y avait-il une pointe de tristesse dans sa voix ?

— D'après sa maîtresse, elle est intelligente et mûre pour son âge.

Avec un haussement d'épaules, Vanja rassembla les papiers étalés devant elle.

— Elle a dix ans, il n'y a pas grand-chose.

— Sommes-nous certains qu'elle a fugué ?

Tous, même Sebastian, se tournèrent vers Billy.

— Elle peut avoir été enlevée, développa-t-il. Le meurtrier peut avoir emporté son blouson et ses chaussures dans l'entrée, pour que nous ne la recherchions pas.

— Non, dit Sebastian. Si le meurtrier l'avait vue, elle serait morte.

— Qu'est-ce que tu en sais ? répondit Billy, en remarquant lui-même l'irritation qui s'était glissée dans sa voix.

Ce n'était pas la première fois que Sebastian lui faisait la leçon et remettait en cause son jugement, mais il continuait à trouver son ton assuré particulièrement énervant.

— Je le sais.

— Et comment peux-tu en être si certain ?

— C'est mon boulot d'être sûr de moi, et je suis bon dans mon boulot.

Leurs regards se croisèrent. Billy serra les dents. Impossible de l'emporter contre de tels arguments. Quoi qu'en pensent les autres membres de l'équipe, personne ne remettait en cause l'expertise de Sebastian.

— Disparue, et non kidnappée, trancha Torkel, confirmant par là ce que pensait Billy. L'attention de Sebastian se reporta sur la photo au tableau.

Les cheveux bruns étaient attachés en queue de cheval, à part deux boucles qui pendaient en encadrant le visage de la fillette. Un pull rouge, d'où dépassait le col d'un chemisier blanc. Un sourire qui montrait ses dents et se propageait jusqu'à ses yeux bruns grands ouverts.

Sabine aussi avait des cheveux et des yeux bruns.

— Sebastian...

Il fut brutalement ramené à la réalité. Torkel et les autres le regardaient, comme s'ils attendaient de lui une réponse. À quelle question, il n'en avait pas la moindre idée.

— Quoi ?

— La fille. Nicole. Qu'est-ce que tu en penses ?

Sebastian réfléchit un instant avant de répondre.

— Elle s'est cachée dans le séjour. A attendu que le meurtrier soit parti. Est revenue prendre son blouson et ses chaussures pour ne pas

avoir froid.

Il marqua une courte pause en regardant à nouveau la photo de classe :

— Elle ne court pas au hasard, elle reste cachée.

— Où ?

— En tout cas, elle ne veut pas aller voir la police. En deux jours, elle aurait très bien pu venir ici. Elle a un autre but.

Il se tourna à nouveau vers la photo et y posa les doigts, comme si cela pouvait l'aider à en savoir plus sur la façon de penser de la fillette.

— Pas sûr que ça nous semble raisonnable, mais pour elle, ça va de soi. Elle agit rationnellement, mais selon sa propre logique.

— Avec ça, on est bien avancés, dit Billy tout bas, mais pas assez pour que Sebastian et les autres n'entendent pas.

Erik regarda les quatre membres de la brigade criminelle en sentant croître un sentiment de malaise. L'équipe qu'il avait avec lui ne semblait pas parfaitement soudée.

— Alors, que voulez-vous qu'on fasse ? demanda-t-il en se tournant vers Torkel, qui inspira à fond.

Oui, que voulait-il qu'ils fassent ?

Ils avaient une fillette. Probablement traumatisée. Partie depuis plus de deux jours. La chose naturelle aurait bien sûr été de réunir autant de monde que possible pour la chercher, mais c'était risquer de dévoiler au meurtrier qu'il y avait un témoin. En théorie, ils pouvaient ainsi la mettre en danger de mort.

L'alternative était de garder ça pour eux aussi longtemps que possible, ne pas être aidé dans leur recherche et par là risquer de ne pas la trouver.

Il vit que les autres attendaient une réponse.

Cette alternative n'en était pas une.

— On met le paquet.

Torkel estima qu'environ quatre-vingts personnes avaient été rassemblées. La plupart des réservistes mobilisés en urgence et des renforts policiers, mais aussi un certain nombre de volontaires. Une porte-parole de l'association Missing People en promit le double pour le lendemain, si c'était toujours d'actualité. Ils étaient trop nombreux pour tenir à l'intérieur, aussi sortirent-ils devant l'hôtel de police. Ce fut un mélange d'exposé de la situation et de conférence de presse, ceux qui devaient participer activement à rechercher la fillette autour d'Erik Flodin et d'une grande carte, et les journalistes qui couvraient l'intervention en cercle tout autour.

Billy passa dans les rangs pour photographier tous les participants –

Sebastian leur avait rappelé qu'il n'était pas inhabituel qu'un meurtrier cherche à revenir sur les lieux du crime, ou à s'approcher de l'enquête.

Torkel chercha Sebastian des yeux, mais ne le trouva pas. Il avait dû retourner à l'intérieur... Quant à lui, il restait en retrait. Erik connaissait la région, il connaissait les gens, il était mieux placé pour organiser les recherches, même s'il n'était pas formellement chargé de l'enquête.

Torkel promena son regard sur la foule, et y reconnut un visage. Pia Flodin. Elle semblait soucieuse. Après cinq meurtres en deux jours, la disparition d'une fillette de dix ans était bien la dernière chose qu'il lui fallait. Il était un peu surpris de la voir là – ne devrait-elle pas être au service de presse de la commune, occupée à minimiser la gravité de la situation ? Mais c'était clair : toutes les caméras étaient braquées là, et c'était une année électorale.

Torkel continua à regarder l'assemblée et aperçut Axel Weber qui se détachait des autres journalistes pour venir vers lui.

L'année précédente, Weber avait révélé la disparition de deux demandeurs d'asile afghans et démontré le lien entre la mort d'une famille entière dans les montagnes et le Renseignement militaire, mais ça n'avait pas fait de vagues : suffisamment d'acteurs de haut rang s'étaient mobilisés pour étouffer l'affaire – et avaient réussi.

Weber s'approcha de Torkel, son carnet à la main.

— Pensez-vous qu'elle a vu l'assassin ?

— Écoute ce que dit Erik, tu sauras ce que nous pensons.

— Si j'affirme qu'elle a vu l'assassin, est-ce que tu démentiras ?

Torkel se tourna vers le journaliste.

— Nous ne savons pas ce qu'elle a vu ou non. Nous voulons juste la retrouver.

— Pas de démenti, donc ?

Torkel ne répondit pas, reportant son attention vers le briefing qui touchait à sa fin. Il ne restait plus beaucoup d'heures de jour. Tous avaient reçu une photo de Nicole. On leur avait indiqué la maison d'où elle avait disparu. Depuis *a priori* plus de cinquante heures. Ils avaient calculé une vitesse moyenne, en tenant compte du fait qu'elle avait peut-être décrit des cercles. De cette façon, ils avaient défini un certain nombre de zones où elle pouvait plus vraisemblablement se trouver. Ces zones étaient à présent réparties entre cinq groupes plus petits. Chacun avait un chef : Vanja, Torkel, Billy, un officier de la Réserve territoriale et la représentante de Missing People. Chacun responsable des recherches dans sa zone et des rapports.

On distribua numéros de téléphone, talkies-walkies, paniers-repas et thermos.

Erik conclut en disant qu'il resterait là pour servir de liaison entre

les groupes et diriger l'opération. Tout devait lui être rapporté directement.

Les voitures démarrèrent, les lieux se vidèrent rapidement.

Erik regarda le dernier véhicule prendre à gauche dans Bergebyvägen, puis se dirigea vers l'entrée. Pia se glissa à sa hauteur.

— Tu as parlé avec Frank ?

Erik s'arrêta.

— Non.

— Tu ne devrais pas ?

Erik réfléchit. La suggestion de Pia n'était vraiment pas bête. Frank Hedén était le garde-chasse communal. Personne ne connaissait mieux les forêts autour de Torsby que ses chiens et lui, mais il avait eu soixante ans l'année précédente, et on lui avait diagnostiqué un cancer des os quelques mois plus tôt seulement. Erik n'était pas très à l'aise à l'idée de lui demander de l'aide.

— S'il avait voulu participer, il serait venu... commença-t-il, sans terminer sa phrase.

— Si tu veux qu'il accepte, dis que tu viens de ma part, conseilla Pia en lui posant la main sur l'avant-bras.

C'était probablement vrai.

Frank Hedén avait travaillé pendant des années pour les sociaux-démocrates au sein de la commune. Il était à la tête du conseil communal lorsque Pia s'était engagée en politique, et avait suivi son ascension comme une sorte de mentor. Ils étaient proches tous les deux.

Erik réfléchit encore, puis hocha la tête. Ça valait le coup d'essayer.

— Bien, dit Pia en se penchant pour lui déposer un baiser sur la bouche avant de le regarder regagner sa voiture.

Il lui fit un signe de main en s'éloignant, auquel elle répondit avec un sourire qui se fana dès qu'Erik eut disparu.

Il fallait qu'ils retrouvent la fillette.

Il fallait qu'ils mettent un terme à tout ça.

Elle avait googlisé "Torsby" à l'heure du déjeuner : après le site de la commune et Wikipédia, les trois premières pages parlaient exclusivement de meurtres et de morts violentes. Ce n'était vraiment pas bon pour la commune, et ce qui n'était pas bon pour la commune n'était pas bon pour elle.

Et elle voulait que ça se passe bien.

Sebastian était dans leurs locaux provisoires. Il était resté un moment dehors à écouter, mais avait trouvé ça assez inintéressant et était rentré après avoir rejeté fermement et assez peu aimablement la proposition de participer à l'une des battues.

Sebastian Bergman n'allait pas crapahuter en criant dans la forêt. C'était bon pour les militaires ayant dépassé l'âge limite, les lycéens

fatigués par l'école, les chômeurs et les femmes au foyer. Pas pour l'un des meilleurs psychocriminologues d'Europe.

Pas assez de stimulation.

Trop de nature.

Il leva les yeux vers le mur en face de lui.

Nicole...

Qui avait fait ça ?

Probablement un homme, les femmes meurtrières de masse étaient extrêmement rares. Mais qui monte vers une maison avec un fusil, décidé à tuer quatre personnes, dont deux enfants ?

Quelqu'un d'animé par la haine. Qui veut se venger, ou qui ne voit pas d'autre solution à ses problèmes. Il y avait dans tous les cas un mobile personnel, Sebastian en était convaincu. C'était pourquoi la recommandation de Torkel aux voisins de partir quelque temps était complètement idiote. Il ne s'agissait pas d'un fou passant au hasard de maison en maison. C'était ciblé et planifié. Le meurtrier estimait que les Carlsten méritaient de mourir.

Nicole...

Les Carlsten avaient-ils fait quelque chose contre le meurtrier, personnellement ? Probablement. En tout cas, c'était son avis. Mais pourquoi fallait-il punir toute la famille ? Pourquoi les enfants ? Il était important pour lui que tous meurent. Il avait dû chercher avant de trouver le garçon dans le placard...

Sebastian leva les yeux vers la ligne chronologique. ceder menace carlsten devant la piscine. Jan Ceder, c'était autre chose. Il constituait une menace. Il était nécessaire de l'éliminer pour s'en tirer. La famille était le but premier.

les carlsten sont abattus.

Nicole...

Pourquoi maintenant ? Pourquoi les abattre maintenant ? Quelque chose s'était-il passé ou avait-il changé récemment, ou le meurtrier avait-il dû se préparer pour passer à l'acte ? Se convaincre lui-même. En faire des symboles, et plus des êtres humains, pour y arriver. Cela pouvait demander du temps...

témoignage de la voisine. gros plan d'une cartouche vide. moulage en plâtre des chaussures graninge.

Nicole...

La porte était ouverte quand la fille des voisins est arrivée. On n'avait fait aucune tentative pour cacher les corps. Qu'est-ce que cela nous disait ? Que peu importait quand les corps seraient trouvés. Pourquoi ? Le meurtrier n'avait pas fui. Il était toujours dans le coin, ou en tout cas pas très loin. Il avait tué Jan Ceder dans les deux heures ayant suivi l'annonce de sa libération...

ceder mort dans le chenil.

Nicole...

Sebastian interrompit le cours de ses pensées. Ses regards revenaient sans cesse là. Vers cette fillette qui souriait sur la photo de classe, avec ses cheveux sombres et ses yeux bruns.

Sabine aurait eu quelques années de plus.

Il n'avait jamais pensé à elle en ces termes.

Plus grande.

Il n'avait jamais songé à ce que ça aurait été de l'accompagner le premier jour à l'école, ni ne s'était imaginé en père fier de sa fille lors d'un spectacle ou d'une rencontre sportive. Jamais pensé aux joies, aux difficultés et aux découvertes qui l'attendaient au-delà de l'âge de quatre ans. Jamais réfléchi au fait qu'il serait à présent père d'une ado, avec toute la difficulté de la guider peu à peu vers l'autonomie dans le monde des adultes.

Était-ce ce qui le faisait sans cesse revenir à cette photographie ? Y voyait-il vraiment Sabine ? En tout cas, ça ne rimait à rien. Il avait rencontré plein de fillettes aux cheveux sombres et aux yeux bruns depuis ce jour fatal, sans pour autant réagir ainsi.

Nicole...

Sabine n'avait jamais grandi pour lui. Elle était et demeurait la petite curieuse de quatre ans qu'il avait aimée plus qu'il ne l'imaginait. Qui voulait tout, savait tout, essayait tout et qui, pour cette raison, avait assez vite trouvé comment s'échapper d'un lit à barreaux.

Ils avaient une règle. Sabine devait s'endormir dans son lit. Après, qu'elle y reste ou finisse dans le leur au cours de la nuit n'avait pas d'importance. À l'automne 2004, le dernier automne, elle venait presque toutes les nuits. Le plus souvent, il était déjà réveillé par son trotinement sur le parquet du couloir ou, sinon par son "je veux dormir là" juste avant de lancer son oreiller entre lui et Lily et de s'y glisser à son tour. Il la couvrait de sa couette et passait son bras autour d'elle. Le plus souvent, elle lui attrapait les doigts de la main gauche et les serrait. Le pouce droit dans la bouche. Elle se rendormait dans la minute...

Sebastian sursauta quand on frappa à la porte. Une seconde plus tard, Fredrika entra.

— Il reste du café. Tu en veux ?

Sebastian se redressa sur son siège, ses pensées l'avaient vraiment emporté très loin. Il avait l'impression de se réveiller. Combien de temps était-il resté dans ses pensées ? Il se tourna vers Fredrika et vit que l'expression de son visage passait de la question polie à autre chose. Confusion ? Gêne ? Pitié ?

Elle posa sur la table le thermos de café qu'elle avait apporté, avec deux mugs vert et blanc.

— C'est vraiment terrible, dit-elle avec un signe de tête entendu vers le tableau.

Sebastian resta interloqué quelques secondes avant de le sentir : ses joues étaient humides. Avait-il pleuré ? Il se passa rapidement la main sur le visage. Apparemment. D'où la réaction de Fredrika en entrant. Elle ne s'attendait pas à trouver le psychologue de la brigade criminelle en larmes. Mais voilà, c'était un homme sensible qui pleurerait tout seul sur les victimes et la violence absurde. Elle fit pourtant comme si de rien n'était. Elle le réconfortait.

Peut-être aimait-elle les hommes sensibles ?

Peut-être en avait-elle déjà un ?

— Il y a beaucoup de volontaires pour participer aux recherches, dit Sebastian en se raclant un peu la gorge pour retrouver sa voix. Au milieu de tout ça, ça fait chaud au cœur de voir un tel élan de solidarité.

Il leva la tête et croisa son regard. Elle hocha la tête.

— Ton mari y était ? finit-il sur le ton le plus neutre qu'il put.

— Je ne suis pas mariée.

Sebastian hocha la tête en lui adressant un léger sourire. Il n'allait pas lui parler de son petit ami. D'une part parce que sa manœuvre deviendrait trop évidente, et d'autre part parce qu'il était déjà assez certain qu'elle était célibataire. En général, les gens auraient fait suivre l'information sur leur état civil d'un "mais mon petit ami participe à la battue" ou d'un "mon petit ami n'a pas pu y aller", s'ils avaient eu quelqu'un.

— Tu veux du café ? demanda-t-elle en montrant le thermos de la tête. Il est encore chaud.

Sebastian se redressa encore sur son siège. Il avait vraiment besoin de se changer les idées. Une autre soirée solitaire dans sa chambre à fleurs bleues n'avait rien de folichon. Il lui décocha un sourire que d'expérience il savait engageant.

— Seulement si tu m'accompagnes...

Il a l'air vieux, pensa Erik quand Frank ouvrit la porte et le fit entrer. Il avait maigri, sa ceinture très serrée à la taille plissait son pantalon et il flottait dans sa chemise. Ses joues mal rasées étaient creusées, et Erik ne se souvenait pas lui avoir déjà vu de telles poches sous les yeux. La seule chose qui n'avait pas changé était ses cheveux en brosse gris acier qui faisaient toujours penser Erik à un personnage de bande dessinée des magazines de sa jeunesse : Mike Nomad. Erik ôta ses chaussures et suivit le vieil homme dans la cuisine. Se faisait-il des idées, ou Frank s'était-il mis à boiter ? Il avait eu un cancer de la prostate pendant plusieurs années, mais, en octobre de l'année précédente, il avait eu mal au bas du dos et avait fini par consulter un médecin. Des métastases de son cancer de la prostate s'étaient fixées au bas de la colonne vertébrale. Les rayons et la chimiothérapie avaient provisoirement arrêté le processus, mais c'était inopérable et personne ne savait combien de temps il pourrait encore tenir debout.

Erik déclina le café et s'assit à la petite table carrée plaquée contre le mur. Il flottait dans la cuisine une odeur inconnue et pas tout à fait agréable. Graillon et... maladie, se dit Erik en regardant Frank mettre un filtre Melitta dans la cafetière et doser le café.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il, en espérant ne pas avoir un compte rendu médical complet.

— Ça va comme on peut, tu sais, un jour à la fois.

Erik se tut. Que répondre ? Frank alluma la cafetière et rangea la boîte de café dans le placard.

— Pia te salue, dit Erik pour briser le silence.

— Salue-la bien de ma part, j'espère qu'elle passera me voir bientôt.

— Oui, sûrement, c'est juste qu'en ce moment, ça se bouscule...

Frank hocha la tête dans son coin, mais Erik eut l'impression qu'il était déçu qu'ils ne se voient pas plus souvent.

Déçu et seul.

Il réalisa qu'il avait pitié de Frank. Pia et lui en avaient parlé plusieurs fois. L'annonce d'un cancer n'était jamais bienvenue, mais dans le cas de Frank, c'était une catastrophe.

Il avait déjà tellement souffert. Sa femme Aina était morte dans un

accident de voiture voilà un peu plus de huit ans. Ils n'avaient qu'un seul enfant. Hampus avait vingt-huit ans et vivait toujours à la maison. Il ne ferait jamais autre chose, en tout cas n'aurait jamais son propre logement. Il était multihandicapé, infirmité motrice cérébrale, épilepsie et paralysie partielle, et autre chose encore, se souvenait Erik. La commune veillait à ce que Frank reçoive quatre-vingt-cinq heures d'aide par semaine, mais le reste du temps il s'occupait seul de Hampus. Ce qui arriverait à la mort de Frank, Erik ne voulait pas l'imaginer.

Frank non plus, semblait-il.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda-t-il en s'asseyant en face d'Erik et en joignant les mains sur la table.

— Tu as entendu parler de la fillette qui a disparu ?

— Celle qui a vu les Carlsten se faire assassiner ? fit-il en secouant la tête. Une histoire effroyable. Absolument effroyable.

— Tu les connaissais ? répondit Erik.

— Je savais qui c'était. En fait, je ne les avais jamais rencontrés, mais ils n'habitaient qu'à cinq kilomètres d'ici.

Il secoua à nouveau la tête.

— Il faut vraiment qu'on retrouve cette fillette, reprit Erik en se penchant en avant pour donner du poids à ses paroles.

— Oui, je comprends.

— J'ai pensé... ou plutôt Pia a pensé à toi, dit Erik en se redressant. Tu connais la forêt comme ta poche, et elle pensait que les chiens pourraient peut-être aider.

Frank le regarda dans les yeux, et Erik remarqua tout de suite combien il paraissait sceptique.

— Elle a disparu depuis un bon moment, hein ? dit-il en se frottant la barbe.

— Plus de deux jours, cinquante, cinquante-cinq heures peut-être, confirma Erik. Mais nous avons des vêtements à elle, si ça facilite les choses.

— Deux jours, c'est beaucoup, pour que les chiens la trouvent.

C'était au tour d'Erik de hocher la tête. Frank se leva et gagna la cafetière, où passaient les dernières gouttes du liquide brunâtre.

— Je vous aiderais volontiers, vous le savez, mais l'aide à domicile s'en va dans deux heures, et je ne peux pas laisser Hampus tout seul.

— Non, bien sûr.

Erik se tut à nouveau. Les soins dont son fils avait besoin, difficile d'argumenter contre. Mais il se ravisa. Il était quand même marié avec la présidente du conseil communal, et l'aide à domicile était fournie par la commune. Il se redressa un peu avant de faire une dernière tentative :

— Si tu penses que tes chiens peuvent nous être utiles, je peux faire

venir quelqu'un pour ton fils.

Frank remplit sa tasse en silence, reposa la cafetière et l'éteignit en soupirant.

— Si tu as le courage, bien sûr, ajouta Erik.

— Ça ira.

Frank se retourna et, penché sur le plan de travail, but une gorgée de café en réfléchissant :

— Qui serais-je, si je n'essayais pas ?

— Merci.

— Donne-moi un quart d'heure pour me préparer.

Frank s'en alla avec sa tasse. Erik l'entendit monter à l'étage, et se cala au fond de son siège, content de lui. Bien sûr, c'était l'idée de Pia de s'adresser à Frank, mais c'était lui qui avait réussi à le décider à participer aux recherches. En faisant preuve d'initiative. Ah, si ce soir, en rentrant, il pouvait annoncer que Frank et ses chiens avaient retrouvé la fillette...

Comment réagirait-elle ? Contente, et un peu reconnaissante, peut-être. Deux états d'esprit qu'elle n'avait pas beaucoup connus ces derniers temps.

Elle travaillait trop.

Torsby n'était pas la plus grande commune du pays, elle arrivait en 185^e place, Pia avait vérifié, mais il y avait beaucoup à faire. Énormément, en fait. Les derniers mois avaient été inhabituellement durs. C'était le début d'une année électorale, avec tout ce que cela implique en termes de planification et de prises de position. À quoi était venu s'ajouter le scandale alimentaire au Manoir – une des maisons de retraite communales – en février, l'article du *Värmlands Folkblad* sur l'absence de disques enregistreurs dans les véhicules de fonction, FilboCorp et ses sempiternels opposants, le débat sur les rémunérations, une opposition particulièrement agressive qui avait déjà sabré le budget de l'année à venir, alors qu'il ne devait être examiné qu'en juin, et une épidémie de tuberculose dans une des maternelles. Et maintenant : cinq meurtres et une fillette disparue.

Erik était étonné de la voir tenir le coup.

Chaque jour. Jour et nuit.

Elle était politicienne sans interruption. Peut-être davantage qu'épouse ou mère ces derniers temps, pour être honnête. Ça ne risquait pas de s'arranger, si elle obtenait ce qu'elle voulait. Le mois passé, la section Värmland du parti avait décidé de mettre son nom en avant dans la préparation du vote pour un poste de suppléant au sein de la commission exécutive nationale. Là, elle entrerait dans la cour des grands. Aucune chance qu'elle consacre alors moins de temps à la politique. Les journées n'avaient que vingt-quatre heures, et si elle s'en rajoutait quelques-unes dans sa journée de travail, il faudrait bien

qu'elle les prenne ailleurs.

À lui et à la famille.

C'était mesquin de penser comme ça, il le savait, mais il ne pouvait s'en empêcher. Désormais, il travaillait à Karlstad. Le temps qu'il passait en voiture faisait que les heures qu'il leur restait ensemble étaient déjà trop rares à ses yeux. En même temps, elle était vraiment passionnée par ce qu'elle faisait. Elle voulait changer les choses, et croyait dur comme fer que c'était possible. Rendre Torsby meilleur pour tous. Son engagement et son dévouement dépassaient de loin ce qu'Erik avait pu observer chez ses collègues. C'était bien pour ça qu'on la propulsait vers Stockholm. Elle faisait toujours passer d'abord le bien du parti et de la commune.

Peut-être était-ce pour ça qu'il espérait à présent que Frank et ses chiens trouvent la fillette aujourd'hui. Pour qu'il redevienne la personne la plus importante.

Ne serait-ce que pour un soir.

Il faisait froid.

Beaucoup plus froid qu'elle n'aurait cru.

L'air immobile de la grotte ne devait pas être à beaucoup de degrés au-dessus de zéro. Elle se recroquevilla dans la crevasse qu'elle avait trouvée, remonta les genoux vers son visage en se tenant les tibias. Elle avait un peu plus chaud comme ça, mais ça ne compensait pas le froid qui montait de la roche humide. Elle remarqua qu'elle claquait des dents. Elle respira à fond en essayant de se détendre. Ça allait un peu mieux...

Elle songea un instant à ôter son blouson pour s'asseoir dessus, mais y renonça. Il était probablement plus utile sur elle.

Elle ferma les yeux.

Ça ne faisait pas de différence. L'obscurité était si compacte que cela ne changeait rien qu'elle les ouvre ou non.

Mais à présent elle les fermait.

Elle n'entendait que sa respiration. Le silence était si total qu'elle aurait aussi bien pu être sourde. Elle ne s'en apercevrait pas, si elle devenait sourde et aveugle, là-dedans. Ça lui allait. Obscurité et silence.

Personne ne la trouverait.

Personne n'avait retrouvé les garçons. Ceux qui étaient morts ici, dans la grotte.

Elle n'en avait pas l'intention.

Alors pourquoi était-elle là ? Pour que personne ne la retrouve. Pensait-elle rester là pour toujours ? Comment y arriverait-elle ? Les garçons étaient morts. Était-elle venue ici pour mourir ?

Irritée, elle refoula ces questions. Elle était venue ici pour que personne ne la retrouve. Elle ne voulait pas être trouvée. C'était aussi simple que ça. Pas maintenant en tout cas. Plus tard, peut-être. Elle n'avait pas réfléchi plus loin que ça. Fuir, se mettre en sécurité. C'était tout. Bientôt, il faudrait qu'elle réfléchisse plus loin.

Probablement, elle essaierait de joindre maman. Elle saurait sûrement quoi faire.

Mais elle n'avait pas de téléphone. Elle n'y avait pas pensé, quand

elle était revenue. Il était sur son lit, en train de recharger, quand elle regardait la télé avec Fred, quand on a sonné à la porte, quand le coup de feu...

Non !

Elle n'allait pas penser à ça. À ce qui était arrivé là-bas, ce jour-là. Dehors. Ça n'existait pas dedans. Dedans, c'était toujours silencieux et calme. C'était là qu'elle devait aller. Tout entière. S'enfermer entièrement. Maintenant qu'elle était arrivée, elle pouvait se concentrer dessus. Bientôt, elle serait forcée de réfléchir à quoi faire. Mais pas maintenant.

Peut-être jamais.

Peut-être y avait-il tout ce dont elle avait besoin, à l'intérieur. Pourvu qu'elle parvienne à y entrer tout entière. Tout ce qu'elle était. Peut-être n'aurait-elle jamais à quitter le calme de ce lieu qui n'était pas un lieu.

Le silence. L'oubli.

Elle ne remarqua pas elle-même quand elle s'endormit.

Sebastian sortit des toilettes et regagna la pièce un peu angoissante qu'on leur avait attribuée. Il lorgna au passage par les autres portes et croisa le regard de Fredrika à son bureau, dans la deuxième pièce sur le côté droit du couloir. Un signe de tête et un petit sourire, et il continua son chemin. Même s'il sentait qu'elle allait accepter une invitation à dîner, qui les mènerait vraisemblablement à coucher ensemble chez elle ou dans sa chambre d'hôtel à fleurs bleues, il ne lui proposa pas. Son envie avait disparu.

Elle était trop silencieuse. Quand ils avaient bu le café ensemble, elle lui avait trop peu donné prise. Elle ne lui avait pas permis de savoir s'il était ou non sur la bonne voie, l'avait trop de fois forcé à deviner, et donc à faire marche arrière, changer son fusil d'épaule et ajuster le tir. La séduction n'avait pas été cette danse à deux qu'elle devait être pour qu'il continue à s'y intéresser, mais avait tourné au one man show. Il y avait donc renoncé, pour plutôt essayer de contribuer à l'enquête en faisant ce pour quoi il était là : un profil du meurtrier.

Une heure plus tard, Erik était venu lui communiquer ce qu'ils savaient pour le moment sur les fréquentations de Ceder. Elles étaient limitées. Ses camarades de Filipstad n'avaient pas la moindre idée de qui avait bien pu emprunter son fusil. Eux-mêmes n'étaient pas chasseurs, et avaient déclaré ne jamais parler de ça. Les voisins les plus proches décrivaient Ceder comme un loup solitaire. Ils n'avaient aucun contact avec lui. Disaient "bonjour" quand ils le voyaient, ce qui était très rare. Erik lui avait montré leur maison sur la carte affichée au mur. Ces voisins étaient presque à un kilomètre.

Sebastian avait hoché la tête. Ces renseignements plus détaillés sur Ceder le forçaient à reconsidérer un peu les choses. Il n'était plus tout fait certain que Ceder ait menti pour protéger quelqu'un qu'il connaissait bien. Peut-être était-il plus important pour lui de ne pas aider la police que de retrouver la liberté ?

Plus Sebastian en lisait sur Ceder, plus se précisait l'image assez classique d'un rôleur pathologique allergique à l'autorité.

Erik avait continué en signalant qu'ils avaient de nouveau

perquisitionné la maison de Ceder. Fabian avait fait son rapport : rien qui indique que le meurtrier soit seulement entré. Le plus vraisemblable était que Ceder l'avait rencontré dehors. Rien non plus qui permette de clarifier où était passée l'arme.

Ils allaient recevoir les fadettes de l'opérateur téléphonique, mais le journal d'appels de Ceder ne mentionnait rien après sa libération. Bien sûr, il pouvait avoir téléphoné, puis effacé les traces d'un éventuel appel, et dans ce cas, ils le sauraient lundi. La seule personne qui semblait avoir depuis été en contact avec lui par e-mail était une femme en Ukraine. S'il avait des projets de chantage, il n'avait donc pas l'air d'avoir eu le temps de les mettre à exécution avant d'être assassiné.

Sebastian avait remercié, en invitant cependant Erik à répéter tout ça à Torkel et aux autres quand ils seraient de retour. Il avait vu Erik se rembrunir.

— Tu pourrais le faire, non ? avait-il rétorqué sans chercher à retenir son irritation.

— Tu sais, ces gens, qui prennent les messages et qui les transmettent, avait lâché Sebastian en se redressant sur son siège.

Rien à faire, énerver Erik l'amusait, tellement il était incapable de cacher son mécontentement.

— On appelle ça des secrétaires, et je n'en suis pas un.

Erik avait quitté la pièce sans un mot, et Sebastian s'était remis au travail.

Il faisait nuit depuis une heure quand il entendit les autres revenir. Sebastian sortit dans le couloir. Vanja arriva la première, suivie de près par Erik, Torkel et enfin Billy. Sebastian n'eut pas besoin de leur demander. Leurs mines découragées et lasses en disaient assez.

Ils ne l'avaient pas retrouvée.

Il ne voulait pas être un tueur de masse, mais c'était ce qu'il était désormais, d'après la définition de Wikipédia :

“Personne qui tue plusieurs individus lors d'un même événement.”

On fait ce qu'on doit faire, pensa-t-il, assis devant son ordinateur.

Il y aurait bien eu quelque chose sur le Net s'ils l'avaient trouvée, non ?

Il avait surfé partout, cherché sur tous les sites de journaux. Locaux, nationaux et norvégiens.

Rien.

La dernière mise à jour de l'*Expressen* datait de trois heures :

la nuit interrompt les recherches

L'article qui suivait n'apportait rien de nouveau. Un résumé de tous les autres articles rédigés et révisés au cours de la journée.

Les meurtres. La fillette. Sa disparition.

Et encore une fois, que la police ne démentait pas que la fillette pouvait avoir vu le meurtrier.

Les journaux du soir tout particulièrement aimaient ce genre d'histoires. D'abord, toute une famille assassinée. Puis un suspect relâché par la police lui aussi retrouvé mort et, cerise sur le gâteau, une enfant innocente témoin de l'horreur et à présent disparue.

En fuite.

Seule dans les vastes forêts du Värmland.

Il avait même vu un article dans *Aftonbladet* où l'on interrogeait un “expert” sur les plus grands dangers qui l'y attendaient :

– L'hypothermie.

– La soif.

– Fractures ou chute.

– État de choc pouvant conduire à un comportement irrationnel.

Et enfin, ce qui l'avait un peu fait rire :

– Les loups.

Mais il supposait que tout ça servait à faire monter la tension autour des recherches.

C'était justement pour cette raison qu'il y aurait eu de gros titres si on l'avait retrouvée.

Nicole Carlsten.

Comment avait-il pu la rater ?

Et merde, à la fin. Il l'avait fait. Il n'avait pas un instant envisagé qu'ils pussent avoir de la visite, les Carlsten. Mais inutile de ressasser. Ce qui était fait était fait.

Il rabattit l'écran de son ordinateur et se cala au fond de son fauteuil pour réfléchir.

Il se repassa la liste de ce fameux "expert".

L'hypothermie n'était pas vraisemblable, le mois d'avril était déjà bien entamé. Qu'elle meure de soif n'était pas non plus un scénario très réaliste. Il y avait partout des lacs et des ruisseaux. Se blesser dans la forêt était bien sûr possible, et il n'avait aucune idée de ce qu'un état de choc pouvait provoquer chez un enfant. Un comportement irrationnel ? Qu'elle se noie ? Qu'elle se jette sous les roues d'un poids lourd ? De toute façon, il n'osait pas compter là-dessus. Ça semblait trop beau pour être vrai.

Et puis il y avait enfin cette histoire de loup. Personne, à part cette soigneuse du zoo de Kolmården, n'avait été tué par un loup en Suède depuis le début du ^{xix}e siècle, il pouvait supposer qu'elle ne serait pas la première.

Donc, selon toute vraisemblance, elle allait s'en sortir.

Donc on allait la retrouver. Tôt ou tard.

Qu'il ne l'ait pas vue ne signifiait pas qu'elle ne l'avait pas vu.

On fait ce qu'on doit faire, même si ça ne nous plaît pas toujours.

Sa mère le disait. Souvent. Quand elle se levait à 5 heures du matin pour commencer un de ses trois boulots, quand ils avaient déménagé chez sa sœur après avoir été mis à la porte par son père, quand elle avait continué à travailler malgré l'annonce de son cancer, quand elle lui avait tué son chien parce que sa tante trouvait qu'il perdait trop de poils, chaque fois que la vie mettait un obstacle sur son chemin. On fait ce qu'on doit faire.

La vie n'est pas juste.

Une autre devise de sa mère, qui faisait qu'elle n'avait jamais ne serait-ce qu'essayé de changer leur situation.

Il se pencha pour éteindre la lampe de bureau en tirant d'un coup sec sur la petite chaîne qui pendait sous l'abat-jour. Puis il se cala à nouveau au fond de son fauteuil, dans le noir, et regarda par la fenêtre le ciel nocturne saupoudré d'étoiles. La nuit serait froide.

Peut-être allait-elle mourir de froid, malgré tout ?

Il laissa son regard se perdre au loin. Comme ses pensées.

La fillette. Elle l'avait vu. Pourquoi n'allait-elle pas à la police ? Elle avait dix ans. Ne rabâchait-on pas aux gamins dès leur plus jeune âge

d'appeler le 112 et d'aller voir tonton Policier ? Se cachait-elle volontairement ? Elle n'avait pas fait un bruit quand il était dans la maison. Pas un signe de vie alors qu'il exterminait systématiquement tout ce qu'il y avait de rassurant autour d'elle. Le choc, ou un comportement réfléchi ?

C'était la cousine des garçons. Elle était semblait-il assez souvent venue les voir, mais ne connaissait probablement pas très bien les environs. Alors si elle ne voulait pas aller à la police, où pouvait-elle être passée ?

Il sentait la réponse à cette question à portée de main. La pièce manquante du puzzle était sous ses yeux, mais il ne la voyait pas.

Pourtant elle était là. La réponse.

Il la trouverait, il en était sûr. Il fallait cesser d'y penser. Ça marchait comme ça. Refouler le problème, le laisser mariner derrière la tête sans trop y fixer son attention. Laisser le cerveau travailler tranquille. Il allait trouver et, alors, il savait qu'il devrait encore agir.

Il avait cru... erreur, il avait *espéré* que Ceder serait le dernier. Nicole Carlsten n'avait rien à voir avec tout ça.

Mais on fait ce qu'on doit faire.

Et elle devait mourir.

La vie n'est pas juste.

Billy éteignit son ordinateur.

Il ne pouvait pas faire grand-chose de plus ce soir. Il avait saisi et catalogué les résultats de Fabian, mis à jour la base de données et imprimé ce qu'il pensait afficher au tableau le lendemain matin. Il avait brièvement skypé My. Elle avait demandé des nouvelles de l'enquête, il lui avait raconté sa journée.

— C'est terrible, avait-elle dit à propos de la fillette disparue. Billy était d'accord. Elle lui avait demandé quand il pensait rentrer, il lui avait répondu la vérité, qu'il ne savait pas. Ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient, se manquaient, et étaient convenus de se rappeler le lendemain.

Demain. Encore une journée dans la forêt, entrevit Billy. Organiser et participer à une battue n'était pas ce qu'il préférait dans la police. Peut-être pourrait-il demander à Torkel d'en être dispensé ? Si Missing People envoyait le double de bénévoles, peut-être se débrouilleraient-ils sans lui. Sebastian, lui, avait été dispensé, non ?

Billy regarda sa montre. Il était trop tôt pour se coucher, et zapper ne le tentait pas. Il ne tenait pas en place. Sur les nerfs. Se changer et aller encore ce soir courir dix kilomètres ? Se vider la tête. Mais il avait eu sa dose d'air frais et d'exercice en forêt pour aujourd'hui. Il ne pouvait quand même pas être le seul à s'ennuyer.

Elle parut presque étonnée de le voir en ouvrant la porte.

Il brandit une bouteille de vin blanc qu'il avait non sans mal soutirée au restaurant de l'hôtel.

— Inattendu, dit-elle après avoir bu une première gorgée du liquide glacé.

— Quoi ?

— Que tu viennes comme ça, avec du vin.

— Je m'ennuyais tellement, répondit Billy en haussant les épaules. Et puis ça fait longtemps qu'on n'avait pas... traîné, toi et moi.

Vanja sourit. Elle ne connaissait personne de l'âge de Billy qui utilisait autant d'expressions qu'on associait normalement à

l'adolescence. Elle n'avait que trois ans de plus mais, à bien des égards, il lui semblait beaucoup plus jeune qu'elle. Il utilisait Instagram, Twitter, Tumblr, tous ces sites où elle n'allait jamais. Non qu'elle y soit hostile, en aucune façon. Elle n'en voyait juste pas l'intérêt. En ce qui la concernait. Qui suivrait-elle, et qui la suivrait ? Si une chose que les réseaux sociaux révélaient bien, c'était le manque d'amis et de fréquentations.

— Et comment va My ? demanda-t-elle en buvant encore une gorgée.

Après tout, c'était vendredi soir.

— Bien, elle est à fond dans les préparatifs du mariage.

Vanja hocha la tête, ils passaient un bon moment, elle n'allait pas le gâcher en demandant si tout ça n'allait pas un peu trop vite, ni en émettant toute autre critique ou avis qui pourrait passer pour un jugement.

— Quand pourrai-je faire sa connaissance ? demanda-t-elle plutôt.

— Tu l'as déjà rencontrée.

— Je lui ai dit bonjour une fois au foyer de l'hôtel de police, ça ne compte pas.

— Bon, alors il faudra venir manger un bout à la maison un de ces soirs.

Vanja hocha la tête. Il ne s'était rien passé depuis les presque dix mois qu'ils étaient ensemble, peu probable qu'il l'invite maintenant. Mais elle ne dit rien. Elle vida son verre et regarda Billy tandis qu'il la resservait.

— Tu as l'air fatigué.

— Ursula me manque, dit franchement Billy. J'ai l'impression de ne pas faire tout à fait le poids.

Vanja se demanda si ce n'était pas leur ancienne dispute qui travaillait encore Billy. La fois où elle avait dit qu'elle était une bien meilleure flic que lui. Quand même pas. Ils s'étaient expliqués. S'étaient réconciliés. Mais ce n'était plus vraiment comme avant entre eux. Ils le savaient tous les deux. Aucune raison de revenir là-dessus.

— Tu fais un super boulot, dit-elle plutôt en posant sa main sur son bras. Ursula nous manque à tous, mais ce n'est pas parce que tu ne fais pas le job.

— Merci, dit-il en lui souriant faiblement.

Jennifer elle aussi lui manquait. Mais il n'en dit rien.

Jennifer avait travaillé à la brigade criminelle pendant la précédente enquête, alors que tous pensaient Vanja en partance pour les États-Unis. Mais il en avait été autrement, et Jennifer n'avait plus eu sa place dans le groupe. Billy et elle avaient continué à se voir. Elle était marrante. Pas compliquée. Elle ne cachait pas ce qu'elle cherchait dans la police : l'excitation et l'adrénaline. Comme elle n'en

trouvait pas beaucoup à Sigtuna, où elle avait été mutée, ils se retrouvaient de temps en temps au stand de tir. Elle adorait les armes et, Billy devait l'admettre, tirait bien mieux que lui. Ce qu'il avait de plus qu'elle, en revanche, c'était l'expérience d'avoir tiré sur des êtres vivants.

Des hommes.

Edward Hinde et Charles Cederkvist. Il les avait abattus.

Billy aurait aimé pouvoir dire que ça lui avait ôté l'envie de se servir de son arme de service, mais hélas non. Les deux fois, une sensation avait perduré en lui plusieurs jours après. Une sensation positive. Ça lui faisait peur : quand il était avec Jennifer dans les sous-sols de l'hôtel de police de Kungsholmen, il se surprenait parfois à voir une personne à la place d'une silhouette de papier noir. Et ça aiguisait ses sens, accélérait son pouls et lui procurait une... jouissance, à défaut d'un meilleur mot.

Il ne pourrait jamais en parler.

À personne.

Pas à Jennifer, à qui il se rendait compte qu'il disait à peu près tout. Même pas à My : alors qu'elle devait bientôt être sa femme, travaillait dans le coaching et le développement personnel, elle en savait très peu sur ses côtés sombres. Et surtout pas à Vanja. Peut-être quelques années plus tôt, quand ils étaient presque comme frère et sœur, mais plus maintenant, c'était fini. Quelque chose s'était brisé lors de cette dispute, et ils avaient beau se convaincre que c'était réglé, la fissure était toujours là. Jennifer avait pris sa place comme confidente.

— Comment va ton père ? demanda-t-il, en se rendant compte qu'il voulait réellement le savoir.

— On lui a greffé un nouveau rein, ça a l'air de bien se passer, mais je ne vois plus mes parents, répondit franchement Vanja, réalisant combien ils s'étaient peu parlé ces derniers temps.

— Mais tu es de nouveau copine avec Sebastian ?

— "Copine", c'est vite dit...

— D'accord, mais en tout cas, tu ne penses plus qu'il cherche à détruire ta vie ?

— Non.

Billy l'observa. Réponses courtes. Voulait-elle éviter le sujet ? Dans ce cas, elle n'avait qu'à demander d'arrêter.

— À l'hôpital, tu en avais l'air assez persuadée.

— Je sais, mais pourquoi aurait-il voulu m'empêcher de partir aux États-Unis ?

Pour t'avoir près de lui, pensa Billy, sans rien dire.

— Par bien des côtés, c'est un salaud, continua Vanja. Mais j'ai choisi de le croire.

— D'accord. J'espère juste qu'il ne te décevra pas à nouveau.

— J'espère aussi.

Ils restèrent silencieux. Elle était sûre qu'il pensait comme elle. Il s'agissait de Sebastian Bergman. Le risque qu'il la déçoive à nouveau était permanent. Billy vida son verre et le posa sur la table de nuit.

— Dis, je peux utiliser tes toilettes ?

— Bien sûr.

Billy se leva et s'enferma aux toilettes. Le néon poussif révéla une salle d'eau identique à la sienne. Il releva la lunette et ouvrit sa braguette. Tandis qu'il urinait, son regard tomba sur la petite étagère en verre sous le miroir. Dans un verre, une brosse à dents. La brosse à dents de Vanja.

Il lui sembla que l'idée de s'en emparer lui était venue sur le moment, que l'occasion faisait le larron, mais était-ce réellement le cas ? Au fond, n'était-ce pas la raison de sa visite ? Bien sûr, elle se demanderait où elle était passée, ne comprendrait pas comment elle avait pu disparaître, mais n'irait jamais ne serait-ce qu'imaginer qu'il ait pu la prendre. Pour quoi faire ?

Billy tira la chasse, se lava les mains et, après une brève hésitation, il prit la brosse, entoura sa tête dans du papier-toilette, fourra le tout dans sa poche et rejoignit Vanja.

Il resta encore une demi-heure chez elle. Puis regagna sa chambre, plaça la brosse à dents volée dans une enveloppe, dans sa valise. Et maintenant ? Il était plus tard, mais il n'était toujours pas fatigué. Il aurait dû dormir, mais savait très bien qu'il n'arriverait pas à se détendre. Il décida de sortir marcher, prit son blouson, éteignit la lampe et referma la porte derrière lui.

Ce ne fut pas un rêve qui le réveilla cette fois.

Ce fut la main baguée qui se posa soudain sur son visage. Il mit une bonne seconde à reprendre ses esprits, à se rappeler à qui elle appartenait et ce qu'elle faisait dans son lit, puis il se souvint.

Ça n'était probablement pas bien.

Barrer *probablement*.

Ça n'était pas bien.

Il aurait dû faire marche arrière avant que ça aille aussi loin, mais il était trop tard, à présent. La propriétaire de la main se retourna dans son sommeil, et la main suivit en atterrissant sur son torse. Il lui avait couru après sur le parking, en sortant de la réunion du soir. Lâché par pur réflexe une invitation à dîner, sans s'attendre à une réponse positive. Mais ils s'étaient retrouvés ensemble dans un restaurant chinois à moitié glauque. Sebastian avait été ravi de découvrir qu'elle avait de la conversation et était intelligente. Plus tard, les buveurs de bière l'emportant sur les mangeurs, ils avaient décidé de fuir le bruit. Elle connaissait un endroit. Ils avaient échoué à la Tanière de l'Ours. Elle avait continué à boire du vin, lui à la séduire. Des heures plus tard, elle s'était rendu compte qu'elle n'était pas en état de conduire. Son hôtel n'était-il pas près d'ici ? Il se trouvait que oui. Tout près.

Le sexe avait été plus satisfaisant que d'habitude. Inventif et sensuel. Peut-être parce que cela faisait longtemps, peut-être parce qu'ils fonctionnaient bien ensemble. Ils s'étaient endormis juste après 2 heures du matin.

À présent, il était réveillé.

Satisfaction disparue, promiscuité répugnante.

Il fallait qu'il se débarrasse d'elle. Pas question qu'on les voie ensemble.

Ça n'était pas bien, mais peut-être pas vraiment la catastrophe qu'il s'était imaginée juste à son réveil. Il avait couché avec des mères de suspects, parfois avec des suspectes, alors, même si ce n'était pas ce qu'il avait fait de plus malin, baiser avec celle qui dirigeait l'enquête préliminaire était malgré tout prendre la bonne direction.

Pas sûr que Torkel soit du même avis.

Elle n'avait aucune idée de l'heure.

Elle s'était réveillée plusieurs fois, mais avait toujours réussi à se rendormir, en se persuadant qu'il faisait encore nuit. Même si ce n'était pas le cas, que ferait-elle dehors ? Où irait-elle ? C'était ici qu'elle devait rester, désormais.

Le froid n'était plus aussi mordant. Elle se sentait mieux. À l'abri de l'obscurité, elle était parvenue à s'enfermer davantage au-dedans. Recroquevillée dehors, grandie à l'intérieur. Elle aurait voulu oublier complètement qu'il y avait quelque chose hors d'elle-même. Elle resta les genoux remontés contre le menton. Elle ne savait pas combien de temps. Mais elle finit par être obligée de s'occuper de son corps au-dehors.

Elle se remit debout, adossée à la paroi rugueuse, et se glissa hors de l'étroite crevasse.

La main posée sur la roche inégale, elle marcha quelques mètres vers la droite dans le noir puis s'accroupit pour uriner. C'était la première fois depuis des heures. Elle ne buvait pas assez. La grotte était sèche et froide. Pas d'eau ruisselant le long des parois, comme elle l'avait espéré, pas de lacs souterrains. En tout cas elle n'en avait pas trouvé. Pas même une flaque.

Allait-elle à nouveau s'aventurer dehors ? Trouver à boire ? Se procurer encore de la nourriture, et peut-être une lampe de poche ? Ou des allumettes... ?

Mais elle ne voulait pas sortir. Si elle sortait, elle serait obligée d'être dehors. Marcher, être sur ses gardes, approcher des gens. Peut-être la cherchait-on ? Elle voulait rester là. Être dedans.

Elle revint sur ses pas en longeant la paroi de la grotte jusqu'à la crevasse, où elle s'y glissa à nouveau. Là, elle sortit de ses poches ce qu'elle avait pris dans la maison de vacances. Cocktail de fruits rouges au sirop, était-il écrit sur l'étiquette. Elle ne savait pas trop comment ça se présentait, mais ça bougeait dans la boîte quand elle la secouait. Une boîte de conserve. Elle avait besoin d'une pierre pour l'ouvrir. Elle tâtonna, en vain. Allait-elle encore se glisser hors de la crevasse pour chercher ? Non, ça n'en valait pas la peine, décida-t-elle.

Dedans, elle n'avait pas spécialement faim ni soif. Il fallait juste y retourner.

Elle se coucha, remonta les jambes vers son menton et, après moins d'une minute, elle dormait à nouveau.

Il sortit du lit quelques minutes avant que le soleil se montre derrière les arbres au bord du lac. Il n'avait pas besoin de réveil, il se levait toujours avec les premières lueurs du matin.

“Les paresseux sont les serviteurs du diable”, disait sa mère. Elle n'était pas du tout croyante, mais disait ça surtout parce que le petit matin était souvent le seul moment qu'ils passaient ensemble. Après, elle partait travailler, et il dormait d'habitude quand elle rentrait. Sa mère était morte depuis des années, mais il ne pouvait toujours pas dormir le matin.

Il enfila son pantalon, boutonna sa chemise et se frotta les joues. Trois jours qu'il ne s'était pas rasé : il fallait le faire.

Devant le miroir de la salle de bains, il se badigeonna de mousse à raser et déplia son rasoir coupe-chou en laissant ses pensées tourner librement autour du sujet donné :

Que savait-il des Carlsten ?

À part leur engagement fanatique pour l'écologie et un environnement sans poison et leur attitude globalement négative face à tout ce qui sentait la modernité et le progrès. Qu'avaient-ils pu raconter à leur jeune invitée ? Où étaient-ils allés avec elle ? Où une fillette de dix ans, qui ne connaissait pas les environs et ne voulait pas se rendre à la police, irait-elle se cacher ?

La police reprendrait les recherches dès le lever du jour. Allait-il se porter volontaire pour les accompagner ? Non, le risque existait que ce soit juste contre-productif. Et s'il était dans le groupe qui retrouvait la fillette, qu'elle le reconnaisse et le dénonce sur-le-champ. Il fallait qu'il la trouve avant tous les autres, sinon tout aurait été vain. Quelles étaient ses chances ? Minces. Mais il était obligé de tenter un coup. Pas seulement pour lui. L'enjeu était trop grand. Cinq personnes auraient perdu la vie inutilement s'il échouait. Pour rien.

Il rinça à l'eau froide ce qu'il restait de mousse à raser et se sécha soigneusement les joues avec une serviette éponge.

Que savait-il des Carlsten ?

Ils sortaient beaucoup dans la nature. Évidemment. Karin trouvait qu'il manquait une crèche de plein air à Torsby, et avait tenté

d'infléchir les orientations pédagogiques de la maternelle de Fred. Sans succès. Mais ils sortaient beaucoup. Tout le temps. Probablement aussi quand la cousine leur rendait visite. Ils pouvaient donc l'avoir emmenée n'importe où. Encore fallait-il trouver le chemin.

Trouver...

Il y avait là quelque chose à creuser. Il s'interrompt. Trouver... Il croisa son regard dans le miroir. Il touchait au but. Concentration. La pièce du puzzle qu'il cherchait semblait à portée de la main.

Il avait pensé de travers. C'était la faute des policiers et des journalistes.

Ils *cherchaient*. La fillette était *perdue*. Ils la *recherchaient*, parce qu'elle avait *disparu*.

Mais pas du tout. Elle n'était pas perdue, elle n'avait pas disparu.

Elle se cachait, ne voulait pas qu'on la trouve.

Ça faisait une différence. Si elle voulait juste se cacher, il y avait plein de possibilités, se coucher derrière un rocher ou entrer dans un chalet fermé pour l'hiver. Mais cela comportait le risque d'être découverte, trouvée, et elle ne le voulait pas.

Où n'était-on jamais retrouvé ?

Il le savait.

Mais le savait-elle ?

Elle avait passé du temps avec ses cousins, qui habitaient ici depuis plusieurs années. Évidemment qu'ils lui en avaient parlé. Une histoire de fantômes qu'on raconte le soir. Les garçons qui étaient morts. Elle avait forcément voulu y aller, pour voir où ça s'était passé. Entendu la mise en garde, devant l'entrée :

— *Celui qui entre là, personne ne le retrouvera jamais.*

Il y avait beaucoup de paramètres en jeu, et bien sûr beaucoup d'incertitude, mais c'était là que son cerveau l'avait conduit. Il faisait confiance à son instinct. En tout cas, ça valait la peine d'essayer. Plutôt que de rester à la maison chercher sur Internet si on l'avait retrouvée. Et attendre que la police vienne sonner à sa porte.

C'était à sa portée, elle avait eu trois jours pour s'y rendre. Lui, un quart d'heure lui suffirait. Il décida de sauter le petit-déjeuner et d'y aller immédiatement.

À la grotte de l'Ours.

Presque cent soixante personnes se retrouvèrent au petit matin devant l'hôtel de police pour reprendre les recherches. De nouvelles zones furent distribuées aux mêmes responsables que la veille. Torkel s'était fermement opposé à ce que Billy n'y aille pas, aussi lui attribua-t-on un nouveau groupe et une nouvelle destination. Plus loin, plus vaste cette fois. Nicole avait quitté la maison des morts voilà environ soixante-dix heures. Elle pouvait être arrivée assez loin. Erik avait en outre ajouté de nouveaux secteurs à ratisser, maintenant qu'ils étaient presque deux fois plus nombreux, moins accessibles et donc moins plausibles, mais tout à fait possibles. On distribua à nouveau numéros de téléphone, talkies-walkies, sacs de provisions et thermos. Les voitures démarrèrent et les lieux se vidèrent à une vitesse étonnante.

Mais pas complètement.

Une femme d'un certain âge restait là, appuyée sur une béquille. D'un âge certain, constata Erik tandis qu'elle s'approchait à petits pas rapides. Au moins quatre-vingts ans, en tout cas. Écharpe bien nouée autour du cou, chapeau sur la tête et épais manteau qui avait l'air en laine. Le soleil ne chauffait pas encore, mais le ferait bientôt, il n'y avait pas un nuage dans le ciel. Erik supposa que la vieille dame ne suait pas.

— Vous bloquez les portes, avec tous ces gens, dit-elle en rejoignant Erik. Qu'est-ce que c'est que ces manières ?

— Nous avons une fillette disparue et je...

— Oui, oui, le coupa la vieille dame en agitant impatiemment la main qui ne tenait pas la béquille. Je veux porter plainte, dit-elle en tournant vers Erik son visage ridé. Pour meurtre.

Quinze minutes plus tard, Erik raccompagna à l'accueil la vieille dame, Ingeborg Franzén, qui lui avait fait savoir que son mari était président de l'antenne locale du Rotary Club. Tandis qu'il lui indiquait la porte, elle répéta que son mari avait "des relations" et serait informé que sa plainte n'avait pas été prise au sérieux. Erik lui promit que si, sans s'étendre sur le fait que même des plaintes prises au

sérieux pouvaient ne pas être prioritaires. La victime se nommait Flammèche, un chat de gouttière de douze ans avec des traces de sacré de Birmanie. Les pies faisaient un sacré vacarme ce matin quand Ingeborg était sortie chercher le journal et, derrière la maison, elle avait trouvé Flammèche jeté près des poubelles. La nuque brisée. La langue pendait d'une façon telle qu'Ingeborg était certaine que quelqu'un avait étranglé son petit chéri. Erik s'abstint de dire qu'une voiture l'avait peut-être renversé, que son chauffeur était sorti et, après avoir constaté que Flammèche était fichu, l'avait tout simplement jeté sur son terrain. Indélicat, immoral, mais pas impossible ni illégal. Au lieu de quoi il répéta sa promesse de faire tout son possible, tandis qu'il la mettait plus ou moins à la porte.

Mon Dieu, quinze minutes pour un chat crevé, pensa-t-il en regagnant l'intérieur du bâtiment. Et en plus il ne travaillait même plus à Torsby.

Il sortait son pass quand il entendit Dennis l'appeler depuis son guichet à l'accueil. Dennis était le seul à être resté, à part Erik et ce Sebastian Bergman, tous les autres participaient à la battue. Erik se retourna et vit que Dennis lui faisait signe de venir.

— Tu penses que tu pourrais t'occuper de ça ?

Erik jeta un coup d'œil à l'homme qui attendait au guichet.

— C'est un cambriolage, expliqua Dennis quand Erik l'eut rejoint.

— Il ne peut pas voir ça avec toi ? demanda Erik en adressant au visiteur un sourire qui contrastait avec l'irritation contenue dans sa voix.

— C'est que je suis tout seul, le standard n'arrête pas de sonner et...

Comme sur commande, le téléphone se mit à sonner. Erik soupira et se tourna vers l'homme qui attendait.

— Par ici.

D'un geste, Erik l'invita à le suivre, tandis que Dennis répondait au téléphone. À peine Erik et son visiteur partis, la porte de l'hôtel de police s'ouvrit à nouveau. Dennis leva les yeux, le combiné à l'oreille. Les journalistes avaient reçu l'ordre strict de rester dehors, et la plupart s'étaient d'ailleurs portés volontaires pour participer aux battues. S'ils retrouvaient la fillette, ils auraient un témoignage direct, et peut-être une première et unique interview. S'ils ne la trouvaient pas, ils pourraient écrire un article plein de compassion et de vécu sur les recherches acharnées et les sacrifices consentis pour être de bons citoyens. Gagnant-gagnant, en somme.

Mais il vit que ce n'était pas un journaliste. Un type dans les vingt-cinq ans. Employé de Statoil, à en juger par sa tenue. Il regarda autour de lui dans l'accueil désert et se dirigea d'un pas lent vers Dennis, qui lui fit un signe de tête tout en terminant sa conversation en notant un numéro de téléphone avec la promesse que quelqu'un allait bientôt

rappeler. Puis il raccrocha et se tourna vers le nouveau visiteur.

— Que puis-je faire pour vous ?

Devant le tableau blanc, Sebastian écrivait les points principaux de son profilage.

#homme

#plus de trente ans

#connaît le terrain / les habitants

#lien personnel avec les Carlsten

#intelligent / intégré socialement, peut-être en couple.

#organisé / pas de haine ni de colère

#mobile / s'estime forcé / s'est débarrassé d'un obstacle / d'une menace

Là, il crut entendre l'objection de Billy. *Est-ce que ça veut dire qu'il peut avoir agi pour un autre ?*

La réponse était non, à plusieurs titres.

Dans les très rares cas où il était fait appel à des tueurs à gages, il s'agissait exclusivement de criminalité organisée. Rien n'indiquait que la famille Carlsten était mêlée à quoi que ce soit de ce genre. Un tueur professionnel n'utiliserait pas un fusil à chevrotines d'emprunt, et ferait plus d'efforts pour couvrir ses traces. Peut-être même qu'il brûlerait la maison. Il ne serait pas non plus resté dans le coin, et n'aurait pas tué Ceder, dont ils étaient convaincus qu'il savait qui était le tireur. Il y avait tant de choses pour clouer le bec de Billy s'il formulait cette objection que Sebastian espérait presque qu'il le ferait.

On frappa au cadre de la porte et un policier en uniforme que Sebastian avait déjà vu ici et là sans avoir la moindre idée de son nom glissa la tête.

— Vous pourriez prendre la déposition d'un type ?

— Si possible non. Erik n'est pas dans le coin ?

— Il est occupé, et c'est important. Il s'agit de la fillette. Il dit l'avoir vue.

— Il a vu Nicole ?

— Je le fais venir ici ? demanda le policier en hochant la tête.

— Oui, bonne idée, je trouve aussi qu'il faut montrer au plus grand nombre les photos d'une famille massacrée.

Le jeune policier comprit aussitôt sa bourde et se retira.

— Je l'installe dans la kitchenette.

Sebastian soupira. Merde, quelle maison de fous ! À se demander bientôt s'il n'aurait pas mieux valu participer à la battue. Mais ça aurait pu être pire. Malin Åkerblad aurait pu être là. Elle était repartie pour Karlstad dans la matinée, et ne reviendrait pas avant le lendemain soir, s'il ne se passait rien de spécial. Il avait attendu qu'il soit cinq heures et demie pour la réveiller, mais il l'avait secouée pour

qu'elle se lève, et lui avait dit qu'elle devait partir. Elle avait demandé pourquoi et, pour une fois, il avait choisi la vérité :

— Je ne veux vraiment pas que Torkel et les autres te voient. Ils n'apprécieraient pas du tout.

Assaisonnée d'un mensonge :

— Et j'espérais qu'on pourrait recommencer...

Elle avait hoché la tête, elle comprenait et lui fit savoir qu'elle aussi avait bien envie de remettre le couvert la prochaine fois qu'ils se verraient. Sebastian s'était fendu d'un sourire.

Il espérait qu'elle ne le démasquerait pas, qu'elle ne se montrerait pas collante ou affectueuse. La trêve avec Torkel était fragile.

Il quitta la pièce, tourna à droite dans le couloir et gagna en quelques pas la kitchenette. Un jeune homme en vêtements beige et bleu l'attendait. Il portait une casquette sur ses cheveux bruns. Un visage mince et anguleux. Des yeux bruns rapprochés. Cicatrices d'acné sévère sur le visage.

— Racontez-moi, dit Sebastian en s'asseyant en face de lui sans se présenter.

— J'ai vu dans les journaux ce matin que vous recherchiez cette fille, là.

Il montra la photo de Nicole en première page du journal posé entre eux.

— Oui, confirma Sebastian, en attendant la suite.

— Je l'ai vue. Hier.

— Oui, je sais, tout ce que nous voulons savoir, c'est où.

— Au boulot. À la station-service, dit le gars avec un vague geste vers le sigle sur sa chemise. Elle est entrée, j'ai cru qu'elle était avec quelqu'un qui faisait le plein, genre, mais elle a traîné près du frigo, et avait l'air de ne connaître personne.

— D'accord, intéressant, mais où ? demanda Sebastian, de plus en plus impatient.

— Je ne suis pas sûr, mais je crois qu'elle a volé un peu de quoi manger, continua le gars de la station Statoil, comme s'il avait répété son histoire et n'avait pas l'intention de s'écarter du scénario.

— Certainement, opina Sebastian. Où ? demanda-t-il encore, en espérant que la troisième fois serait la bonne.

Une fois revenu dans la salle d'enquête, Sebastian ne mit pas longtemps à trouver la station-service sur la carte. Il y planta une épingle et inscrivit à côté la date et l'heure au marqueur. Il entendit du bruit dans le couloir et vit passer un homme, suivi d'Erik.

— Erik ! glapit Sebastian.

— J'arrive, je dois juste raccompagner ce monsieur, répondit-il en

désignant de la tête l'homme qui le précédait au bout du couloir.

Sebastian se rassit et regarda à nouveau la carte, comme si elle pouvait lui dire où était passée Nicole après avoir fauché de quoi manger dans la boutique de la station-service. Elle était partie de la villa des Carlsten vers le nord-ouest. Avait-elle continué dans cette direction ? Jusqu'où était-elle arrivée, dans ce cas ? Avaient-ils un groupe dans ce secteur ?

— Qu'est-ce que tu voulais ? demanda Erik en glissant la tête dans la pièce.

Il ne faisait aucun effort pour lui cacher sa mauvaise volonté.

— Elle était là hier, indiqua Sebastian. Elle a volé de la nourriture dans une station-service.

Erik avança de quelques pas avec un regard intéressé à la carte pendue au mur.

— Je viens d'avoir un cambriolage dans un chalet de vacances à quelques kilomètres de là.

Il vint se placer à côté de Sebastian pour lui montrer où.

— Une vitre cassée, rien d'autre de volé qu'un peu de nourriture, et quelqu'un semblait avoir dormi sous un des lits.

— Sous le lit ?

— Oui, l'oreiller, la couette et la couverture y étaient encore.

Sebastian réfléchit rapidement.

Fillette apeurée.

Peur de tout, mais forcée de dormir, forcée de manger.

Ça pouvait être quelqu'un d'autre, mais le chalet était dans la bonne direction, et tous les objets de valeur sans aucun intérêt pour une fillette en fuite étaient toujours là.

— Si c'est elle, elle continue vers le nord-ouest. Qu'est-ce qu'il y a, par là ?

— La Norvège, au bout d'un moment...

— On peut quand même supposer qu'elle n'est pas en train d'émigrer, marmonna Sebastian. Qu'est-ce qu'il y a, là-haut, sur le chemin de la Norvège ? continua-t-il en entourant la zone du doigt.

Erik examina la carte de plus près avant de secouer la tête, découragé.

— En fait, rien. Ou si, la grotte de l'Ours, mais il est peu vraisemblable qu'elle connaisse, et si oui, elle n'irait jamais dans un tel endroit.

— Pourquoi pas ?

— Deux gamins y ont disparu, dans les années 1980. Jamais retrouvés.

Erik se tourna vers Sebastian :

— Tous les enfants apprennent que, si on entre là, on ne vous retrouve jamais.

Tout s'éclaira.

— Mais c'est ce qu'elle veut, dit instinctivement Sebastian. C'est là qu'elle se cache.

Il vit la moue sceptique d'Erik et le devança.

— Oui, j'en suis sûr. Appelle les autres, on y va.

Elle fut réveillée en sursaut par un bruit, ça devait être ça.

Il faisait jour dehors, nota-t-elle. Un peu de lumière parvenait jusqu'à l'anfractuosité où elle était couchée, mais pas assez pour la réveiller. Elle ne s'était donc pas enfoncée dans la grotte hors de portée de la lumière du dehors. Il faudrait qu'elle se déplace. Vers le fond. Vers l'obscurité. Vers l'oubli.

Il faisait froid. Son haleine était blanche. Mais ce n'était pas ça qui l'avait réveillée. Elle avait eu froid plus ou moins toute la nuit. Non, elle était sûre que c'était autre chose. Un bruit.

Elle retint son souffle et tourna la tête pour mieux entendre. Son ventre gargouillait, elle ressentait un léger malaise dû à la faim. Mais elle refoula vite cette sensation quand elle l'entendit à nouveau. Un crissement. Un pied sur le gravier, à l'entrée de la grotte.

Il s'arrêta.

Le bruit du gravier déplacé sous son poids semblait se propager et s'amplifier contre les parois nues de la grotte. Où qu'elle se cache, elle devait probablement l'entendre.

Il avait par ailleurs pris des précautions pour passer inaperçu. Garé sa voiture sur un chemin forestier à presque un kilomètre de l'entrée de la grotte, qu'il avait rejointe à pied à travers bois pour que personne ne puisse le voir en passant sur la route. Avant de partir, il avait choisi un Serbu Super-Shorty, seulement quarante-deux centimètres de long, facile à attacher et cacher sous son ciré. Le bruit allait-il le perdre ?

Immobile, il sortit sa lampe frontale de la poche de son ciré et la fixa. Le puissant faisceau de la petite lampe carrée éclaira la paroi la plus proche et l'entrée. Son plan était d'entrer discrètement, en espérant qu'elle ait laissé des traces, ou qu'elle soit forcée de se déplacer à son arrivée, et qu'il l'entende. Bref, de la chasser. À présent, elle l'avait très bien entendu. L'effet de surprise était perdu. Autant y aller jusqu'au bout.

— Nicole ! cria-t-il en avançant de quelques pas tout en détachant la

petite arme du crochet à l'intérieur de son ciré. Nous savons que tu es là. C'est la police !

— Je suis ici pour t'aider.

Nicole rampa au fond de la petite anfractuosité et se plaqua de toutes ses forces à la paroi. Elle entoura ses jambes de ses bras, posa son front sur ses genoux et se fit aussi petite qu'elle pouvait. Sans qu'elle y pense, sa respiration devint profonde et haletante. Dehors, les pas, plus nets, approchaient.

— Nicole ! Tout va bien, tu peux sortir. C'est la police.

Nicole leva les yeux sans lâcher ses jambes. À l'extérieur de l'étroite anfractuosité, elle vit un cône de lumière jouer sur les murs. S'il éclairait dedans, elle n'avait aucune chance de ne pas être découverte.

— Nicole !

Peut-être si elle se plaçait juste à l'entrée étroite ? À droite, la paroi était un peu en retrait, peut-être d'une quinzaine de centimètres. Si elle parvenait à s'y plaquer, il y avait une possibilité qu'il la manque, même s'il éclairait l'intérieur de l'anfractuosité.

Elle étendit précautionneusement les jambes et déplaça son poids pour pouvoir ramper jusque-là. Elle s'aperçut alors qu'elle hyperventilait, et se força à respirer plus calmement. Elle tâtonna et avança un genou. Ce n'était pas loin. Encore trois fois ça et elle y serait. Elle continua à ramper. Encore un peu, se retourner, plaquer le dos contre la paroi de pierre. Elle allait y arriver. Le dernier bout...

Elle le sentit avant de l'entendre. Une des boîtes de conserve glissa de la poche de son blouson et roula avec un bruit sourd.

Il venait d'inspirer pour appeler encore quand il entendit le choc métallique suivi d'un bref roulement sur la pierre.

Il tendit l'oreille. Bien sûr, la grotte pouvait modifier et amplifier les perceptions, mais ça avait l'air proche. Très proche. Doucement, il avança d'un pas en serrant plus fort son arme.

Elle était là.

Il avait eu raison.

Maintenant, il n'y avait plus qu'à la trouver.

Mais c'était une fillette terrorisée, et il avait tout son temps. Ça ne pouvait avoir qu'une seule issue. Un instant, il ressentit presque du chagrin pour ce qu'il allait être forcé de faire, mais il le fallait. C'était sans retour. On fait ce qu'on doit faire, même si cela ne nous plaît pas.

Il balaya à droite et à gauche avec sa lampe frontale. Plus loin, ça se diviserait en un labyrinthe de galeries et de puits, mais ici, il n'y avait qu'un seul chemin. Elle ne pouvait pas être passée ailleurs.

Il s'arrêta. Qu'est-ce que c'était ? Une ombre ? Mais de quoi ? Rien ne dépassait. Non, pas une ombre, une fissure. Pas bien grande, mais assez pour qu'une fillette de dix ans s'y glisse. La lampe dirigée dessus, il parcourut d'un pas décidé les derniers mètres.

Elle y était arrivée. Elle avait trouvé une place. Elle ne pensait pas qu'on puisse la voir en regardant dans la fissure. Elle l'entendit dehors. Plus près. Tout près. De temps en temps, elle voyait la lumière de la lampe tomber sur la paroi sur sa droite. Elle retint son souffle. Peut-être allait-il manquer l'entrée ? La lumière cessa alors de balayer à droite et à gauche et se fixa. Sur la fissure. Sur sa cachette.

Mais il pouvait toujours la manquer. Elle se pressa encore plus fort contre le mur. La roche coupante lui rentrait dans le dos. Alors elle la vit. La boîte qu'elle avait fait tomber. Elle était à un mètre de l'entrée. S'il éclairait à l'intérieur, il ne pouvait pas la manquer. S'il l'avait entendue, alors il avait compris qu'elle était là. Il fallait qu'elle la fasse disparaître. Mais comment ? Elle entendait les pas s'approcher, et la lumière ne quittait plus l'entrée.

Elle allait se jeter en avant pour essayer d'attraper la boîte quand elle les entendit.

Il les entendit aussi. Les bruits. Faciles à identifier. Bruits de moteur, pneus sur le gravier, portières ouvertes et claquées, pas qui s'approchaient, voix... Impossible de dire combien, mais plus d'une personne. La police, ou une des battues, supposa-t-il. Pourquoi pas ? S'il avait su deviner où elle était, ils le pouvaient très bien eux aussi. Et si elle était cachée dans la fissure ? Aurait-il le temps de la tuer ? Ils entendraient la détonation, mais il pouvait disparaître dans le réseau de galeries, se cacher. Mais combien de temps ? Et comment en sortirait-il ? Il ne savait pas à quoi ça ressemblait, tout au fond. Ils iraient chercher des chiens. C'était cuit. Il avait raté sa chance. D'un geste vif, il éteignit sa lampe frontale et, d'un pas rapide et presque silencieux, disparut dans le fond de la grotte.

Erik alluma sa puissante torche quand ils entrèrent dans la grotte.

— C'est profond ? demanda Sebastian quand ils eurent fait quelques pas dans l'air immobile et glacé.

— Personne ne sait. Personne n'a parcouru tout le réseau de galeries.

Mauvaise nouvelle. Si Nicole était venue ici pour disparaître, il était possible qu'elle ait continué aussi loin qu'elle le pouvait. Elle risquait

alors d'être le troisième enfant à ne jamais être retrouvé là-dedans. Mais, à ce qu'ils savaient, elle n'avait pas de quoi s'éclairer. Peut-être que l'obscurité compacte lui faisait croire être arrivée plus loin qu'elle ne l'était en réalité. La faisait se sentir en sécurité alors qu'elle ne s'était pas enfoncée très profond dans la montagne.

Dans leur dos, ils entendirent une autre voiture arriver et, quelques minutes plus tard, Billy les rejoignit, avec quatre autres personnes que Sebastian ne reconnut pas.

— Pourquoi croit-on qu'elle se trouve là ? demanda Billy en promenant le faisceau de sa torche vers le fond de la grotte, devant Sebastian et Erik.

— Nous le savons, c'est tout, répondit Sebastian, et, assez curieusement, Billy s'en contenta.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ici, on a un passage assez large, enchaîna Erik. À trente mètres d'ici, ça se divise en plusieurs galeries plus petites, qui à leur tour se divisent encore plus loin. Il faut réussir à ratisser le plus de surface possible.

— OK, je fais venir plus de monde, avec des cordes, des lampes et tout le toutim, dit Billy avant de rebrousser chemin.

— Restez ici en attendant, ordonna Erik aux quatre personnes arrivées avec Billy. Voyez si les autres ont besoin d'aide quand ils arrivent. Sebastian et moi, on continue d'avancer jusqu'à ce que ça se divise.

Les quatre volontaires hochèrent la tête. Erik et Sebastian s'enfoncèrent dans le noir. C'était assez haut de plafond. Quatre, cinq mètres, estima Sebastian. Pas de jolies stalactites ni rien de ce qu'on associe d'habitude à une grotte. Que des parois gris-brun, dures et nues.

— Nicole ! Je m'appelle Erik, je suis policier. Nous sommes là pour t'aider.

— Elle ne va pas répondre, commenta sèchement Sebastian. Elle ne veut pas qu'on la trouve.

— Nicole ! appela-t-il encore, comme s'il n'avait pas entendu, ou en tout cas n'y faisait pas attention.

Ils continuèrent d'avancer, éclairés par la torche d'Erik.

— Là ! dit soudain Sebastian en montrant sur la gauche.

Erik suivit son geste avec la lampe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en pointant ce qui ressemblait à une ombre étroite dans la paroi.

— Une fissure dans la roche.

Ils s'en approchèrent. Étroit, à peine trente centimètres à l'endroit le plus étroit, estima Sebastian en se penchant. Accessible pour une fillette de dix ans. Erik arriva à sa hauteur et éclaira à l'intérieur. Ça

s'élargissait en une petite cavité. En longueur, quelques mètres carrés en tout et pour tout. Erik promena le faisceau sur les parois rugueuses. Il y avait quelque chose contre un mur.

Une conserve de pulpe de tomates.

Mais pas de fillette.

— Chut.

Sebastian tourna la tête pour avoir l'oreille vers l'ouverture. Il allait se relever quand il l'entendit. Un faible soupir. Comme un petit halètement.

Il se tourna vers Erik et prit la lampe, sans un mot. Il se glissa autant qu'il put sur la droite, passa la main et éclaira vers la gauche.

Une chaussure, un pied et un bout de jambe.

— Elle est là, dit-il en retirant la lampe. Je veux que tu partes. Emmène tout le monde et sortez de la grotte.

Erik croisa le regard de Sebastian et comprit que ce n'était pas le moment de protester ni de poser de questions.

— Je fais venir une ambulance, dit-il en hochant la tête, avant de se diriger vers la sortie.

Sebastian attendit jusqu'à ne plus entendre de pas, puis s'assit sur le sol glacé. Autant s'installer aussi confortablement que possible.

Ça pouvait durer un moment.

— Nicole, je m'appelle Sebastian, et je travaille pour la police, commença-t-il, le visage tourné vers l'étroite ouverture dans la roche.

Pas de réponse. Il n'en attendait pas. Ce serait probablement un monologue.

— Nous t'avons cherchée. Nous savons ce qui est arrivé à tes cousins et leurs parents, continua-t-il.

Pas un bruit. Pas un mouvement.

— Je comprends que tu ne veuilles pas sortir. Je comprends pourquoi tu restes ici, mais te cacher n'arrangera rien.

Il se tourna sur le sol dur et glacé. Il était déjà mal assis, qu'est-ce que ça allait être si ça s'éternisait, comme il le redoutait ? Il repoussa ces idées.

— Ta maman, Maria, est en route, mais elle va sans doute mettre un peu de temps à arriver. Nous pouvons attendre ici si tu veux, mais ce serait plus chaud et plus confortable ailleurs. Et puis tu dois avoir faim. Nous pouvons aller manger quelque part. Ce que tu veux.

Pas le moindre signe qu'elle l'ait seulement entendu.

— Je sais que ce que tu as vécu est terrible, mais tu n'as pas à avoir peur. Tout le monde ici est là pour te protéger.

Immobilité. Silence.

Oui, ça allait prendre du temps.

À l'entrée de la grotte, Billy se grattait les deux écorchures qu'il s'était faites sur le dessus d'une main, tout en regardant au-delà de la rubalise, au niveau de la clôture à moitié piétinée. Il y avait beaucoup de monde, à présent. Deux ambulances et leurs équipes, qui attendaient en fumant près d'une civière à roulettes. Plusieurs journalistes, naturellement. Deux équipes de télévision – Torkel était en train de parler à l'une d'elles – et, sur la petite hauteur à gauche de la grotte, quelques photographes étaient montés pour avoir une vue d'ensemble sur l'opération. Puis tous les curieux. Billy reconnaissait la plupart des visages de ceux qui avaient participé aux battues, mais il y avait de nouvelles têtes. Il estima à soixante-dix le nombre des personnes attroupées pour entrevoir la fillette quand elle sortirait.

Il inspira à fond. L'air était léger et un peu froid, malgré le soleil dans un ciel presque sans nuages. Ça sentait la forêt, l'humidité, la terre. Un instant, ces odeurs ravivèrent les souvenirs du bois derrière le lotissement où il avait grandi, où il passait presque tout son temps libre à des jeux de rôle avec Ray et Peter.

Vanja se fraya un passage dans la foule, salua de la tête un des policiers en uniforme qui souleva la rubalise pour qu'elle se glisse dessous.

— J'ai parlé à l'Agence pour le développement, dit-elle avant d'avoir rejoint Billy. Sa mère atterrit à Landvetter aujourd'hui à 16 h 25.

— Elle sait ce qui s'est passé ?

— Oui, ils le lui ont dit...

— Quelqu'un va la chercher, ou il faut que je descende ?

— À Torkel d'arranger ça, répondit Vanja avant de montrer la grotte de la tête. Comment ça se passe, là-dedans ?

Billy haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Ils y sont depuis longtemps ?

Billy regarda sa montre.

— Bientôt trois quarts d'heure.

— Mais de quoi ils peuvent bien parler ?

Pour le moment, ils se taisaient.

Sebastian avait tout essayé. Tenté de se rappeler tout ce qu'il pouvait avoir lu au sujet de la fillette. Tenté de la mettre en confiance, de lui montrer qu'ils savaient qui elle était.

Visiblement, ça n'avait rien donné.

Sebastian étira ses jambes devant lui, rapprocha ses omoplates et redressa le dos. Ça commençait à être vraiment inconfortable. Il voulait trouver une solution. Pas seulement pour pouvoir quitter cette

obscurité glaciale, mais aussi parce que c'était dans ce genre de situation qu'il était censé être bon. Personne n'avait remis en question son ordre d'évacuer la grotte. Une petite fille traumatisée d'un côté, un psychologue bien formé et compétent de l'autre. On attendait qu'il se rende utile. Jusqu'à présent, ça n'avait rien donné. Il n'avait pas réussi à nouer un lien. Les faits, les promesses, les serments ne suffisaient pas, il fallait qu'il paie davantage de sa personne pour gagner la confiance de la fillette.

Il inspira à fond et baissa un peu la voix, espérant qu'elle paraîtrait ainsi à la fois plus intime et plus sincère.

— Des fois, quand il se passe quelque chose, quand on est triste à cause de quelque chose qu'on a perdu, les gens disent qu'ils comprennent ce que ça fait mais, le plus souvent, ils n'en ont pas la moindre idée. Parce qu'ils n'ont jamais perdu quelque chose de précieux.

Il se tourna et fixa son regard dans l'étroite fissure. Imagina la fillette de la photo punaisée au mur du commissariat là-dedans, en train d'écouter.

— Mais moi, je crois savoir exactement ce que tu ressens. Quand des personnes qu'on aime disparaissent d'un coup.

Il s'arrêta. Était-il sur la bonne voie ? Voulait-il seulement s'engager ? Peu importait ce qu'il voulait, se persuada-t-il. Seul comptait ce qu'il devait faire.

— J'ai perdu ma femme et ma fille dans le tsunami, reprit-il. Tu sais ce que c'est ? Une vague géante. Celle qui a déferlé dans l'océan Indien à Noël 2004.

Il se tut à nouveau. Il était si rare qu'il s'autorise ces souvenirs en état de veille. Il y avait une raison à cela. Il avait encore la possibilité de rebrousser chemin. D'essayer autre chose. Prendre un chemin plus simple. Mais non, les yeux grands ouverts dans le noir, il s'y transporta.

Ce jour-là.

La catastrophe.

— Nous étions sur la plage, ma fille et moi. Elle s'appelait Sabine. Ma femme, la mère de Sabine, était allée courir. Nous jouions dans l'eau quand, soudain, cette vague est arrivée. Plusieurs mètres de haut. J'ai attrapé Sabine au moment précis où elle a déferlé sur nous. Je la tenais de la main droite. Je me suis dit que je ne devais à aucun prix lâcher prise. Mais je ne sais pas comment, elle a disparu. Je n'ai pas pu la retenir. J'en rêve presque toutes les nuits. Je serre la main droite si fort que ça fait mal.

Ce qu'il faisait à ce moment même, remarqua-t-il. Il respira plusieurs fois à fond et se força à desserrer les doigts.

— Elle avait quatre ans. Sabine. Je ne l'ai jamais retrouvée. Je n'ai

jamais non plus retrouvé ma femme. Elles m'ont été arrachées. Comme tes cousins, comme Karin et Emil. Tout était comme d'habitude et, l'instant d'après, tout était brisé. Ça m'a fait si mal que je croyais ne plus jamais ressentir autre chose que la douleur de toute ma vie.

Il se tut à nouveau. Il ne pouvait pas expliquer à une fillette de dix ans que c'était en effet ce qui s'était passé. Que la douleur avait perduré, était devenue un élément naturel de sa vie, que tous ses mauvais choix, toutes ses aventures d'un soir, tous ses efforts couronnés de succès pour s'aliéner son entourage y trouvaient leur origine. Qu'avec la culpabilité, la douleur l'empoisonnait lentement. Au lieu de quoi il se tourna pour pouvoir glisser la main droite dans l'étroite fissure.

— J'ai lâché ma fille, mais... ici, il n'y aura pas de vague, Nicole. Pas de catastrophe naturelle. Seulement... un homme mauvais, et contre les hommes mauvais, je peux te défendre. Si tu prends ma main, je te tiendrai. Je ne te lâcherai pas tant que tu ne voudras pas être lâchée. Quand tu seras guérie. Quand tu n'auras plus mal. Je peux faire ça. Je te promets. Je peux t'aider. S'il te plaît, laisse-moi t'aider...

Il sentit sa voix se briser et se tut. Pour la deuxième fois de la semaine, il sentit les larmes couler sur ses joues. Il tendit le bras autant qu'il pouvait. Il ne s'agissait plus de faire sortir une fillette d'une grotte, mais d'une possibilité de réconciliation.

Il ne s'aperçut d'abord pas qu'elle avait bougé, puis il la sentit :

Une petite main froide dans la sienne.

Il porta Nicole vers l'ambulance. Elle était plus lourde qu'il ne le pensait et les pierres roulaient sur le sentier accidenté. Plusieurs fois, il faillit trébucher et perdre l'équilibre. Nicole se cramponnait à sa nuque. Elle ne produisait aucun son, mais il sentait sa chaude haleine dans son cou. C'était pour lui comme de l'oxygène.

Il allait la sauver.

Cette fois, il ne lâcherait pas prise.

L'ambulance s'approcha au pas, deux ambulanciers les avaient aperçus et accouraient.

— Comment va-t-elle ? demanda le premier arrivé, un homme musculeux couvert de tatouages.

— Ça va, je crois, mais elle est choquée, répondit Sebastian, qui sentit la fillette s'agripper de plus belle quand l'ambulancier lui toucha le front. Elle se détourna et enfouit son visage contre la poitrine de Sebastian.

— Vous voulez que je vous aide à la porter ? demanda précautionneusement l'ambulancier.

Sebastian secoua la tête, se redressa et se remit en marche.

— Non, ça ira. Je m'en occupe.

Il disait cela surtout pour calmer le petit être qu'il tenait dans ses bras : il sentit son corps raide se détendre un peu, pas beaucoup, mais assez pour lui faire comprendre qu'elle lui faisait confiance. Un sentiment extraordinaire qui lui redonna des forces. Il hâta le pas.

— Je prépare la civière, dit l'homme en courant devant eux vers l'ambulance. Sebastian hocha la tête, mais il doutait que Nicole le lâche, même s'ils lui offraient un lit à baldaquin.

— Nicole, tu es à présent en sécurité. Tout le monde veut t'aider, lui dit-il sans obtenir davantage de réponse, mais il sentit qu'elle se détendait encore et que sa respiration se faisait plus calme.

Les mots étaient superflus, son corps disait tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Elle l'entendait.

Ça suffisait.

Une fois à l'ambulance, le personnel avança la civière. Les curieux avaient déjà commencé à s'attrouper autour de la voiture. Les appareils photos et les smartphones étaient brandis, prêts. Soudain, ça l'énerva, ce groupe silencieux qui les attendait. Ils se fichaient bien que la fillette soit vivante ou morte. Ils étaient juste curieux. Un public. Nicole et lui étaient le spectacle qu'ils attendaient.

— Poussez-vous ! leur cria-t-il en arrivant.

Ils semblèrent l'écouter et reculèrent de quelques pas. Il sentit la fillette s'agripper de plus en plus fort à mesure qu'ils approchaient. Comme si elle pressentait qu'ils tenteraient bientôt de l'obliger à lâcher prise. La civière approchait. Les ambulanciers tenaient une couverture orange pâle.

— Nicole, il va falloir que je te pose. Il faut qu'ils t'examinent un peu, pour voir si tu vas bien, dit-il, aussi calmement qu'il put.

Il essaya de caresser ses cheveux :

— Et puis tu verras bientôt ta maman, qu'est-ce que tu en dis ?

Elle réagit immédiatement.

Une lueur dans ses yeux. La peur qui l'emplissait disparut une seconde durant. Il la serra fort contre lui et la fixa du regard, l'inonda de tendresse. Répéta les mots qui avaient produit un tel effet.

— Je vais t'amener à ta maman. Promis. Je vais t'amener à ta maman.

Il savait que la répétition guérissait. Surtout pleine d'amour. Le trauma était un mur, l'amour un chemin pour le traverser, la répétition, le marteau pour briser ce qui barrait le chemin.

L'hôpital de Torsby était étonnamment moderne. Le médecin-chef Hansson, avec son équipe de quatre personnes, les prit en charge à l'arrivée de l'ambulance et sembla compétente aux yeux de Sebastian, veillant à ce que Nicole et lui soient rapidement conduits dans une salle de consultation. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, avec des lunettes et de courts cheveux un peu bouclés. Elle parla doucement à Nicole, mais la fillette ne répondit pas, se serrant davantage contre Sebastian à chacune de ses questions.

La médecin-chef renonça et s'adressa à Sebastian.

— Elle est restée tout le temps aussi peu communicative ? demanda-t-elle gravement.

— Oui, elle me tient comme ça depuis que je l'ai sortie de la grotte, répondit Sebastian.

La médecin-chef hocha calmement la tête et tapota le front de Nicole.

— Nicole, tu es en sécurité ici. Nous voulons juste vérifier que tu vas bien, essaya-t-elle d'un ton maternel.

La caresse sur le front et les paroles apaisantes semblèrent faire un peu d'effet. Sebastian sentit les muscles de Nicole se détendre encore un peu. Hansson se pencha plus près de lui.

— Je vais lui donner un calmant, vous pouvez m'aider ? chuchota-t-elle à son oreille.

— Bien sûr.

Il baissa les yeux vers la fillette. Chercha son regard.

— Le docteur veut te donner un médicament. Tu veux bien ?

Nicole lui adressa un regard interrogatif. Il y avait dans ses yeux une confiance qui l'émut. Il lui sourit affectueusement.

— Tu peux me faire confiance, Nicole. Je veillerai à ce que rien ne t'arrive.

Hansson approcha une pipette de sa bouche. Nicole ne se détourna pas, elle accepta le tube plastique. La médecin-chef en vida le contenu et fit à Nicole une dernière caresse.

— Les gouttes vont mettre un peu de temps à agir. Vous pensez pouvoir m'aider à lui faire quelques analyses, en attendant ?

Sebastian hocha la tête, sans lâcher Nicole des yeux.

— Bien sûr. Avez-vous des nouvelles de sa mère ? Est-elle en route ?

— Je ne sais pas.

— Je peux vous donner le numéro des responsables de l'enquête. Ils devraient savoir.

— Donnez ça à l'infirmière, répondit Hansson en lui indiquant une jeune femme mince en blouse verte avec un chignon brun.

Samira semblait venir du Moyen-Orient, mais elle répondit avec un fort accent du Värmland. Sebastian lui donna le numéro de Torkel, et elle sortit de la pièce pour appeler.

Pendant ce temps, une autre infirmière avait rapproché une table à roulettes pour faire une prise de sang. Sebastian caressa les cheveux de Nicole et parvint à lui faire étendre la main.

Il fallut quinze minutes pour que le tranquillisant commence à agir. En attendant, ils parvinrent à effectuer les prélèvements dont ils avaient besoin et à contrôler son pouls et sa fréquence cardiaque. Nicole le serra de moins en moins fort pendant les analyses, pour finir quelques minutes plus tard par lâcher prise complètement. Comme si toute son angoisse s'écoulait, remplacée par un sommeil réparateur. C'était à présent lui qui ne voulait pas lâcher prise. Même s'il savait qu'il le fallait, il avait beaucoup à faire.

Samira revint. Elle avait joint Torkel. Il devait faire une conférence de presse avant de venir à l'hôpital, mais Vanja arrivait. Sebastian se décida à coucher Nicole endormie dans son lit. Elle était vraiment mignonne, surtout maintenant, sans ses mâchoires serrées et ses yeux inquiets qui guettaient les moindres mouvements. À présent, elle n'était à nouveau plus qu'une fillette de dix ans endormie. Seuls ses écorchures, son visage, ses mains et ses vêtements sales témoignaient de sa fuite de plusieurs jours. Sebastian la borda doucement, prit une compresse sur la table de chevet et la trempa dans l'alcool. Il commença à lui laver le visage. La compresse blanche devint vite grise. Il la jeta et en mouilla une autre. Qui prit de même une teinte grise.

Il ne remarqua pas Vanja dans l'embrasure de la porte.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-elle quand il s'aperçut de sa présence.

Il eut l'impression qu'elle le regardait depuis un bon moment.

— Elle est un peu déshydratée, mais ses analyses sont normales. Elle dort.

— Bien. Tu aurais quelques minutes ?

Sebastian se leva. Avant de partir, il étendit une couverture orange de l'hôpital sur Nicole. À vrai dire, il ne voulait pas la quitter. Cette dernière heure avait été si intense émotionnellement qu'il n'avait pas envie de revenir à la réalité. À l'enquête. À une équipe qui tâtonnait

dans le noir.

Il sortit avec Vanja dans le long couloir vide. Ça aurait pu être n'importe quel couloir d'hôpital en Suède. Sol plastique vert qui reflétait les néons du plafond. Sebastian se demanda si une étude avait été faite pour que ces couloirs donnent envie aux patients de quitter les lieux au plus vite. Il ne se rappelait pas avoir jamais vu ailleurs cette nuance désagréable de vert clair qui couvrait ici les murs et le sol.

Plus loin, il entendit les éclats de voix d'une conversation animée. Sans doute parlaient-ils de la patiente qu'ils avaient admise. De la police. Des meurtres. Dont ils avaient entendu parler dans la presse. C'était comme ça que ça se passait : les événements ne devenaient réels et importants que lorsque les journaux et la télé s'y intéressaient. Ils avaient à présent une survivante. La fillette de "la maison de la terreur", comme l'avait si poétiquement baptisée *l'Expressen*.

— A-t-elle raconté quelque chose ? demanda Vanja.

— Hélas, rien.

Vanja réussit à paraître à la fois étonnée et irritée.

— Rien ? Elle a bien dû dire quelque chose, quand même ?

— Pas un mot. Elle est gravement traumatisée.

Vanja le regarda avec scepticisme.

— Tu veux dire que nous ne sommes pas plus avancés, alors que nous avons un témoin possible ?

— Oui, désolé. Mais nous avons fait du bon boulot. Nous avons trouvé Nicole. C'est le plus important, malgré tout.

Vanja ne répondit pas, mais son regard disait qu'elle n'était absolument pas d'accord. C'était le meurtrier, qu'elle voulait retrouver. Elle était contente qu'ils aient retrouvé Nicole, bien sûr. Mais pour Vanja, la fillette avait une autre fonction. Elle représentait une piste. Une façon d'atteindre le meurtrier. Ce qu'elle pouvait apporter à l'enquête était plus important que son bien-être. Sebastian la comprenait. Il pensait pareil, d'habitude.

— Nous avons une conférence de presse à l'hôtel de ville, dit-elle. Tu veux y participer ?

Sebastian secoua la tête. Il était debout depuis 5 heures.

— À quoi bon ?

— Il y a déjà des gros titres sur Internet qui annoncent que nous l'avons retrouvée, dit Vanja. Si on ne dit rien, les spéculations vont aller bon train.

— Quelle importance ? Ils spéculeront de toute façon.

— C'est la décision de Torkel, et j'estime que c'est la bonne.

Sebastian n'avait pas l'intention de se disputer avec elle au sujet de ce qu'ils savaient tous deux être un mal nécessaire. C'était comme ça.

— Elle a forcément vu quelque chose, affirma Vanja en désignant

Nicole de la tête. Fais en sorte qu'elle se mette à parler. C'est ton boulot.

Puis elle s'éclipsa et disparut au coin du couloir. Il lui laissa avoir le dernier mot.

Ça ne lui faisait plus rien.

Torkel s'avança pour se placer derrière le pupitre en bois clair. Fixés à son bord arrondi, plusieurs micros. Tous munis d'un embout en mousse avec le logo de la chaîne bien visible pour les caméras. SVT, TV4, SR, TT, NRK.

Torkel avait d'abord songé à tenir la conférence de presse dans les locaux de la police, mais il dut vite y renoncer car il n'y avait simplement pas de pièce assez grande. Erik avait proposé de demander l'aide de Pia : à l'hôtel de ville, Torkel s'avançait à présent vers l'estrade où l'on discutait d'habitude d'affaires politiques, et non policières. De toute façon, il n'y aurait pas vraiment de discussion. La plupart des personnes présentes savaient déjà l'essentiel. C'était surtout pour la forme. Une sorte de jeu pour la galerie. Pour montrer "l'ouverture de la police aux médias" comme c'était si joliment formulé dans le mémo de la direction, qui encourageait par ailleurs les grands chefs à ouvrir un compte Twitter.

Torkel attendit sur son perchoir que le brouhaha des journalistes assemblés s'estompe, puis résuma ce qu'ils savaient.

La fillette était de la famille des Carlsten. Elle se trouvait très probablement dans la maison quand la famille avait été abattue, puis avait réussi à se cacher. On l'avait retrouvée – comme tout le monde le savait sans doute – dans la grotte de l'Ours, à environ dix kilomètres au nord-ouest de la ville. La fillette se trouvait actuellement à l'hôpital, ne souffrant à ce qu'on savait pour le moment que d'une légère déshydratation et d'hypothermie, sans autres lésions physiques. S'agissant du meurtre de la famille Carlsten, l'enquête continuait, mais en l'état actuel, il n'y avait pas de suspect. Avant les résultats de l'enquête technique et scientifique, il ne voulait pas se prononcer sur la question de savoir si Jan Ceder avait été abattu avec la même arme, mais on ne pouvait pas exclure un lien entre le meurtre de Ceder et celui des Carlsten.

Torkel se tut et inspira à fond. Venait à présent le moment qu'il détestait le plus dans les relations avec la presse.

— Des questions ? dit-il en balayant du regard la salle où une forêt de mains se levaient et s'agitaient.

Torkel fit signe à une femme rousse qu'il ne reconnaissait pas, au premier rang.

— Avez-vous le mobile du meurtre de cette famille ? demanda-t-elle dans un norvégien mélodieux.

— Non, mais il y avait un mobile, ils n'ont pas été choisis par hasard.

— Comment le savez-vous ? le pressa la rouquine.

— Je ne veux pas me prononcer à ce sujet, répondit Torkel, qui se vit aussitôt demander sur quoi il voulait se prononcer, à propos du mobile.

Vanja était adossée au mur du fond. Torkel lui avait proposé non seulement de participer, mais de diriger toute la conférence de presse, ce qu'elle avait décliné. Elle s'en félicitait, en regardant Torkel répondre calmement à toutes les questions qu'on lui jetait à la figure l'une après l'autre. Ça faisait du bien de travailler à nouveau, songea-t-elle. De ne pas avoir de temps pour se morfondre dans la maladie et les mensonges, de se concentrer sur autre chose, mais elle sentait qu'il lui manquait la patience nécessaire pour conduire une conférence de presse. Elle était beaucoup trop irritable et cassante ces derniers temps.

Comme pour confirmer sa thèse, son humeur se glaça brusquement quand la lourde porte de la salle s'ouvrit et qu'elle vit la retardataire : Malin Åkerblad. Elle s'arrêta juste devant la porte, qui se referma derrière elle, balaya la salle du regard, aperçut Vanja et se dirigea vers elle.

— Vous l'avez retrouvée. La fillette, dit-elle tout bas de sa voix grave, en se plaçant à côté de Vanja contre le mur.

— Apparemment, dit Vanja, sans quitter des yeux l'estrade et son chef.

— Peut-elle identifier le meurtrier ?

— Nous ne savons pas encore, nous ne l'avons pas interrogée.

Elle devina plus qu'elle ne vit Malin hocher la tête.

— Je pensais que vous ne reveniez pas avant demain, dit Vanja, sans qu'il soit possible de ne pas entendre qu'elle aurait préféré la voir arriver plus tard. Ou pas du tout.

— Sebastian est là ? demanda Malin comme si elle n'avait pas entendu le commentaire, en promenant les yeux sur l'assemblée.

Vanja se tourna vers elle, l'examina. Malin Åkerblad était persuadée d'avoir posé la question d'un ton détaché, entre collègues, mais il y avait quelque chose derrière, quelque chose de plus, et Vanja avait de l'oreille.

Sebastian.

Son prénom, un soupçon d'impatience, le petit sourire, probablement inconscient.

Il avait couché avec elle.

Vanja se fichait bien de savoir avec qui Sebastian baisait, ou combien, il avait un problème, une addiction, c'était clair. Mais Malin Åkerblad ?! Cette incompétente qui avait fait relâcher la seule personne susceptible de faire avancer leur enquête ?

C'est avec elle qu'il a couché ?!

Pour Vanja ça aurait été la pire des punitions, mais Malin Åkerblad ne partageait visiblement pas cet avis. Vanja se surprit à se sentir trahie. Depuis qu'ils avaient pris un nouveau départ, les choses se passaient bien entre elle et Sebastian. Il semblait travailler à regagner sa confiance. Et puis le voilà qui va coucher avec leur ennemie commune. Bizarrement, elle se sentait exclue.

— Il est là ? répéta Malin, en voyant que Vanja ne répondait pas. Je ne le vois pas.

— Il est à l'hôpital.

— Ah bon ?

— Nous avons regardé de plus près le cercle des fréquentations de Jan Ceder, se dépêcha de poursuivre Vanja avant que Malin se décide à quitter la salle. Vous vous souvenez de lui ? Celui que vous avez relâché et qui a été abattu ?

Malin ne répondit pas, mais son regard en disait assez.

— Bon, en tout cas, il s'agit d'une petite bande de ratés, continua Vanja. Les flics locaux n'y sont pas allés de main morte. Ceux qui n'ont pas d'alibi ne sont juste pas en état d'avoir fait ça.

— Ah bon ?

Malin semblait vraiment interloquée.

— Pourquoi me parler de ça ? Je veux savoir quand votre travail donne un résultat, pas quand vous rentrez bredouilles.

— Ceder savait qui avait son fusil, et vous l'avez relâché. Que vous dirigiez encore l'enquête préliminaire est pour moi un mystère.

— Je n'aime pas votre ton.

— Je ne vous aime pas.

Elles se toisèrent du regard. Vanja entendait en bruit de fond les questions continuer :

— La fillette était de la famille, n'est-ce pas ? À quel degré ?

— Pas besoin de s'étendre là-dessus.

— Elle était bien la cousine des garçons ?

— Question suivante.

— A-t-elle vu le meurtrier ?

— Nous ne le savons pas, et moins on spéculera, mieux ce sera.

Malin inspira comme pour dire quelque chose, mais sembla se raviser. Elle referma son blouson et s'apprêta à sortir. Vanja l'arrêta.

— Ah, encore une chose...

Malin s'arrêta et adressa à Vanja un regard qui disait le peu

d'intérêt qu'elle accordait à tout ce qu'elle pourrait dire.

— C'est un *sex addict*. Sebastian. Une femme avec un poulx lui suffit. Juste pour que vous sachiez où vous mettez les pieds.

Malin ne lui répondit même pas, elle se contenta de tourner les talons et de prendre la porte. Vanja ne put retenir un petit sourire de satisfaction en dirigeant à nouveau son attention vers l'estrade. Torkel était en train de rassembler ses papiers pour quitter le pupitre. Une femme que Vanja n'avait pas encore vue prit sa place.

— Bonjour tout le monde, si vous voulez bien rester encore un moment... Je suis Pia Flodin, et pour ceux qui ne le savent pas, je suis présidente du conseil communal de Torsby et je voulais juste saisir l'occasion de remercier avant tout Torkel Högberg et son équipe d'être venus ici...

Vanja quitta sa place contre le mur pour retrouver Torkel à la sortie.

— C'était la procureure, qui était là ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Retrouver Sebastian, on dirait.

Torkel lui lança un regard interrogatif, mais son expression laissait penser qu'il connaissait déjà la réponse.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, qu'est-ce que vous en pensez, m^ossieur Högberg ?

— Ta gueule, dit Torkel en souriant malgré tout, avant d'ouvrir la porte.

Ses pensées défilaient aussi vite que les arbres au-dehors.

La voiture de police roulait à vive allure. Le gyrophare projetait des reflets bleus sur les tôles des voitures qui s'écartaient sur leur passage. La policière qui conduisait était silencieuse. Maria Carlsten était assise à l'arrière, dans une odeur de cuir et de désinfectant, mais ne se souvenait pas bien comment elle avait atterri là.

Ils avaient trouvé Nicole.

Vivante.

C'était tout ce qu'elle savait pour l'instant.

Elle aurait dû être heureuse. Folle de joie. Mais c'était impossible. Absolument impossible.

Ces dernières vingt-quatre heures avaient été les pires de toute sa vie. Elle avait des sueurs froides, était épuisée et avait du mal à fixer son regard. Elle ne se rappelait pas la dernière fois qu'elle avait dormi, et pourtant avait du mal à rester assise sans bouger. Tout son corps la démangeait. La panique qui s'était emparée d'elle après ce coup de téléphone à Bamako se lovait toujours en elle. Elle se débattait, s'enroulait et lui donnait la nausée par bouffées. Elle baissa la fenêtre pour avoir un peu d'air frais. Le filet d'air sifflait, l'ouverture était trop étroite. Elle baissa encore la vitre, et le vacarme disparut. Elle rapprocha la tête de l'ouverture et l'air frais souffla sur son visage. Ça faisait du bien, même si l'habitable se refroidissait rapidement. Elle ferma les yeux en essayant d'oublier son angoisse.

Maintenant qu'elle savait que Nicole vivait.

Elle aurait dû être soulagée, elle le comprenait, mais la culpabilité l'en empêchait. Derrière Nicole vivante, il y avait une famille entière anéantie. Sa petite sœur, Emil et les garçons. Elle ne concevait pas comment elle pourrait jamais concilier cette joie et cette peine.

C'était inhumain. Une nausée aiguë la reprit. Sa bouche sèche avait mauvais goût. Elle chercha à tâtons la bouteille d'eau que la policière lui avait donnée, prit une gorgée d'eau tiède, en remplit sa bouche. La rinça un moment avant d'avalier. Regarda à nouveau les troncs et les arbres dehors. Sentit le vent sur son visage. Elle avait froid, mais continua à s'exposer. Ce n'était que justice.

Elle était en route vers un lieu inhumain.

Un lieu qui contenait la plus grande peine et la plus grande joie.

Le grand bâtiment de deux étages avec l'inscription hôpital de torsby au-dessus de l'entrée apparut plus tôt que Maria ne l'aurait cru possible. Un temps, il lui avait semblé que la voiture de police allait rouler éternellement. Qu'elle serait toujours en route vers sa fille, sans jamais arriver.

Et soudain, elle était arrivée.

Plus que quelques mètres avant ce qu'elle avait tant désiré.

Qu'allait-il se passer ? Reprendrait-elle le contrôle, ou continuerait-elle à subir ce qui arrivait sans pouvoir agir ?

Peu importait. L'impatience la saisit. Elle se surprit à ouvrir la portière avant que la voiture soit complètement à l'arrêt. Elle voulait se précipiter à l'intérieur. Trouver sa fille pour ne plus jamais la quitter. La policière à l'avant se pencha vers elle et pour la première fois du voyage haussa la voix.

— Attendez, ils veulent que vous attendiez ici. Ils veulent vous faire entrer par l'arrière.

Maria se fâcha. La colère accumulée déferla soudain en elle. Enfin, se dit-elle. Il était temps. Cela lui donna une énergie dont elle ne se savait pas même capable.

— Je n'ai pas l'intention d'attendre davantage ! dit-elle d'une voix décidée en ouvrant en grand la portière.

Elle allait trouver son enfant.

Elle courut vers les grandes portes vitrées de l'hôpital. Elles allaient s'ouvrir, et Nicole serait là. Elle entendit dans son dos la policière qui l'appelait.

— Attendez ! Maria ! Attendez !

Maria jeta un regard rapide par-dessus son épaule pour voir si la policière avait quitté la voiture pour tenter de la stopper, mais elle se contentait d'appeler. Maria n'aurait pas cru cela si facile. Elle accéléra. L'entrée était devant elle. Elle sentit comme c'était bon d'avoir de l'oxygène dans les poumons et de la force dans les muscles. Elle n'avait plus la nausée. Le bâtiment brun-rouge approchait. Elle vit des gens derrière le reflet des portes vitrées. Ils se déplaçaient en silence.

Elle allait vite.

Rien ne pourrait la stopper.

Rien.

— Maria Carlsten ! ?

Quelqu'un l'appelait. Elle tenta d'ignorer la voix de l'homme qui venait de se lever d'un banc à quelques mètres de l'entrée. Il portait une parka verte un peu trop grande et un pantalon marron. Maria vit

qu'il allait lui couper la route. Faire barrage. Elle hâta le pas. Elle n'avait aucune intention de s'arrêter.

— Je n'ai pas le temps, dit-elle brusquement.

L'homme fit deux pas dans sa direction. Il était grand, en léger surpoids, mais elle comptait forcer le passage. Jouer des coudes si nécessaire.

— C'est moi qui ai trouvé Nicole.

Sa voix était prudente et calme, elle le crut immédiatement.

— Il faudrait que je vous parle.

Maria sentit son élan brisé. La force qu'elle avait ressentie disparut en quelques secondes. Elle s'arrêta. Se tourna vers l'homme immobile qui semblait l'attendre, sûr de lui.

— Je m'appelle Sebastian Bergman, dit l'homme en tendant la main. Je travaille comme psychologue au sein de la brigade criminelle. Votre fille va bien. Je vous le promets.

— Il faut que je la voie, lâcha-t-elle d'un ton suppliant, avant de se remettre en route. C'est tout ce que je veux.

— Vous allez la voir. Mais je dois d'abord vous parler.

Il regarda autour de lui, la prit sous le bras et l'entraîna vers les portes vitrées.

— Venez, prenons un autre chemin. Il y a beaucoup de journalistes là-dedans.

Maria le suivit docilement. Elle n'avait plus la force de protester. Elle vit la femme près de la voiture de police adresser un hochement de tête de connivence à l'homme qui l'avait prise en charge, avant de se rasseoir tranquillement derrière son volant. Ils continuèrent tous les deux à travers l'esplanade, en direction de l'entrée des urgences. Une ambulance était mal garée devant, près de quelques bancs verts. Un des ambulanciers s'y était assis pour fumer. C'était quelque chose que Maria n'avait jamais compris. Comment des personnels hospitaliers, eux qui connaissaient peut-être le mieux les effets nocifs du tabac, pouvaient-ils continuer à fumer. Sebastian s'arrêta devant le banc le plus proche et se tourna à nouveau vers elle.

— Alors voilà. Les médecins ont examiné Nicole, et d'un point de vue strictement physique, elle va très bien. Elle est déshydratée et fatiguée, mais rien de grave.

Elle entendit à sa voix qu'il voulait encore dire autre chose, qu'il tenait sous silence.

— Mais pourquoi voulez-vous donc me parler, alors ? Si tout va bien ? demanda-t-elle, en voyant en lui qu'elle avait raison.

Sebastian inspira un peu trop profond avant de reprendre.

— Parce qu'elle ne parle pas. Nicole n'a pas prononcé un mot depuis que je l'ai retrouvée.

Ces quelques mots faisaient mal. Ils ne disaient pas grand-chose,

mais étaient si lourds. Elle ôta la main de Sebastian de son bras. Elle comprenait ce qu'il avait dit, mais pourtant non.

— Que voulez-vous dire ? Elle ne dit rien ?

Sebastian secoua la tête.

— Pas un mot. Et les médecins ne lui trouvent aucun problème médical.

Maria sentit l'inquiétude et le malaise s'emparer à nouveau d'elle.

— Maria, écoutez-moi. Il n'est pas inhabituel que des personnes traumatisées se réfugient en elles-mêmes. Surtout les enfants. C'est une réaction psychologique. Un puissant mécanisme de fuite et une façon de se protéger d'expériences extrêmes. Et Nicole a vécu quelque chose d'effroyable.

— Elle les a vus se faire tuer ? Ma sœur et... tous les autres ?

Sebastian redoutait que cette nouvelle soit trop lourde pour elle, mais il fallait bien qu'elle l'apprenne un jour.

— Oui.

Il l'observa. Elle eut d'abord l'air de vouloir dire quelque chose, mais regarda par terre. Se tut. Puis se mit à pleurer. Des sanglots silencieux. Sebastian lui prit la main. Chercha ses yeux cachés par ses longs cheveux sombres qui pendaient devant. Les trouva, rouges de larmes et las. L'image de quelqu'un au bout du rouleau.

— Nicole va se rétablir. Elle a juste besoin de temps pour guérir en paix. Et du soutien de celle qui lui est la plus proche.

Maria hocha timidement la tête. Elle aurait aimé que ce soit vrai, mais une montagne de culpabilité lui barrait la route.

— C'est ma faute. Je l'ai laissée. Je n'étais pas là quand c'est arrivé.

Sebastian serra encore plus fort sa main.

— Mais maintenant vous êtes là. C'est ce qui compte. L'horreur a déjà eu lieu. Vous ne pouvez rien y changer. Si vous aviez été là, vous seriez morte. Vous comprenez ?

Maria l'écoutait. Ses paroles semblaient l'aider un peu. Elle leva les yeux vers lui, le regard plus concentré qu'auparavant.

— Mais combien de temps cela va prendre ? lâcha-t-elle au bout d'un moment. Avant qu'elle parle.

Sebastian s'efforça de paraître optimiste, bien qu'il n'en ait en fait aucune idée.

— Ça peut prendre quelques heures. Quelques jours. Quelques semaines.

Sebastian sentit qu'il ne pouvait pas lui mentir. Il en savait bien trop peu pour le moment.

— Davantage si nous avons vraiment de la malchance, poursuivit-il. Mais c'est peu probable. Ce que nous devons chercher à savoir, à présent, c'est si son mutisme est sélectif, ou total.

— Je ne comprends pas, dit Maria en le regardant.

— Il est possible qu'elle parle avec quelqu'un avec qui elle se sent en confiance. On appelle ça mutisme sélectif. C'est beaucoup plus fréquent que le mutisme total. Vous comprenez ?

Maria eut une lueur d'espoir dans les yeux.

— Vous voulez dire qu'elle pourrait parler avec moi ? Mais seulement avec moi.

Sebastian l'encouragea d'un hochement de tête.

— C'est tout à fait possible.

Cette nouvelle sembla redonner à Maria une énergie fébrile, presque dévorante.

— Quand pourrai-je la voir ?

— Bientôt, dit Sebastian, avant d'hésiter : devait-il ou non lui parler de leurs soupçons ?

Il en conclut qu'elle devait savoir. C'était incontournable.

— Nous travaillons sur l'hypothèse que Nicole n'a pas seulement vu les morts, mais qu'elle a aussi vu le meurtrier.

Maria se contenta de hocher lentement la tête. Comme si son quota de chocs était atteint, et que plus rien ne pouvait la surprendre.

— Donc si elle vous raconte quelque chose, vous devez venir m'en parler, continua calmement Sebastian.

Après avoir encore répondu d'un hochement de tête, elle se tourna vers lui.

— Je veux vraiment voir ma fille, maintenant.

— Alors on y va, répondit-il en se levant.

Ils parcouraient en silence le couloir d'hôpital, passaient devant des chambres aux portes identiques. On n'entendait que le froissement de leurs vêtements. Sebastian ralentit au bout du couloir et tourna au coin. Devant la porte suivante, un homme en uniforme montait la garde sur une chaise qui provenait d'une salle d'attente. Sebastian reconnut un des agents croisés au commissariat de Torsby. Dennis ? Quel que soit son nom, il se leva immédiatement en les voyant arriver.

— C'est la mère ? demanda-t-il beaucoup trop fort. Sebastian lui lança un regard noir.

— Oui. Elle doit avoir libre accès à cette chambre. Par ailleurs, l'ordre a été donné qu'elle reste anonyme, alors tu n'es peut-être pas forcé de crier dès que tu la vois, à l'avenir.

Penaud, Dennis baissa les yeux et lâcha un faible pardon. Il s'écarta pour les laisser passer.

Ils entrèrent.

La pièce contenait quatre lits, mais seul le plus proche de la fenêtre était occupé. La fillette semblait dormir, blottie en boule sous la couverture jaunâtre que Sebastian avait jetée sur elle, et dont ne

dépassaient que quelques mèches de ses cheveux sombres. Le corps de Nicole exprimait l'inquiétude d'un être sans défense, comme si même dans son sommeil elle s'efforçait de se faire aussi petite et invisible que possible. Maria s'avança en hésitant vers la petite silhouette sous la couverture. Sebastian vit qu'elle avait du mal à décider comment s'y prendre, une part d'elle ne voulait rien d'autre que se précipiter pour serrer sa fille dans ses bras, mais la vulnérabilité de la fillette endormie la retenait. Elle se tourna vers Sebastian.

— Vous êtes sûr qu'elle va bien ? s'inquiéta-t-elle. Elle ne dort jamais dans cette position, d'habitude.

Sebastian se contenta de hocher la tête. Que dire ? Il fallait qu'elle se rende compte par elle-même des effets de ce qu'avait vécu sa fille.

Maria s'approcha du lit, s'accroupit aussi doucement qu'elle put devant la petite forme. Écarta délicatement la couverture de quelques centimètres, rendant visible le visage de Nicole. Se pencha et entreprit avec des gestes pleins d'amour d'ôter les cheveux qui le cachaient. S'approcha autant qu'elle l'osait sans la réveiller.

— J'avais tellement peur de ne plus jamais te revoir, ma chérie. J'avais si peur, dit-elle.

Elle était à présent à quelques millimètres du front de la fillette. Caressa du bout des doigts les joues et le front de sa fille. Le contact de sa peau la remplissait visiblement de joie.

— Mais tu es là. Tu es là, continua-t-elle, comme si chaque répétition rendait Nicole plus vivante et plus réelle. En silence, elle se pencha et l'embrassa doucement sur le front. Longtemps. Comme si elle voulait que ses lèvres ne quittent jamais sa fille. Le corps de Maria sursauta soudain, sa respiration s'agita et Sebastian entendit de petits sanglots quand toute la tension et la crainte accumulées se dissipèrent. La nouvelle que sa fille était en vie devenait concrète. Littéralement tangible.

Sebastian sentit qu'il aurait dû reculer de quelques pas pour s'effacer devant la scène intime qui se déroulait sous ses yeux. C'était une question de respect, mais aussi la seule attitude possible. Maria avait besoin d'un moment privé avec sa fille, après tout ce qui s'était passé. Mais il avança de quelques pas. Ces retrouvailles le touchaient, il n'arrivait pas à partir. C'était là ce qu'il avait lui-même espéré vivre. Certes avec d'autres personnages, mais dans cette chambre d'hôpital du Nord du Värmland, il les voyait pour de bon, ces retrouvailles. Il se sentit soudain jaloux.

Personne n'était venu à son aide pour sauver Sabine.

Personne ne l'avait conduit dans une pièce pour des retrouvailles.

Personne.

Il tenta de refouler ces sentiments nauséabonds. Il voulait que cet instant demeure pur. C'était trop beau pour être rendu douloureux. Il

voyait devant lui l'espoir, et il avait besoin d'espoir dans sa vie. La peine, il ne connaissait déjà que trop bien.

Du côté du lit, les retrouvailles continuaient. Maria grimpa se coucher au plus près de Nicole, doucement pour ne pas la réveiller.

Sebastian se dit qu'il allait peut-être malgré tout faire comme tout le monde et laisser à Maria cet instant en privé. Au fond, il aurait voulu rester, comme le passager clandestin d'un voyage dont il n'avait lui-même pu que rêver, mais il se sentait intrus. Il fallait qu'il se conduise comme il fallait, aussi se laisser glisser vers la porte. Il avait saisi la poignée lorsque Nicole se réveilla.

Dans un demi-sommeil, elle essaya plusieurs fois de se dégager de Maria avant d'ouvrir ses yeux endormis. Une seconde, elle sembla désorientée. Elle s'arracha violemment à sa mère. Chercha une issue. Sebastian lâcha la poignée et les rejoignit toutes les deux. Il voyait clairement les instincts premiers de son inconscient.

Partir.

Fuir.

Courir.

Maria se figea et lâcha un instant sa fille. Complètement prise au dépourvu par cette réaction violente.

— Ma chérie, c'est moi, lâcha-t-elle en essayant d'attraper le corps agité de Nicole pour la calmer.

L'effet fut immédiat quand le son de la voix familière pénétra la conscience inquiète de Nicole. Elle se figea dans un état étonné, à la frontière du sommeil et de la veille. Cela dura peu. Cet état se dissipa bientôt, et elle parut tout à fait réveillée. Elle ouvrit de grands yeux. Choquée, elle se tourna vers Maria.

Semblait ne pas en croire ses oreilles. N'osait pas se fier à ce qu'elle voyait.

Maria la serra fort contre elle.

Nicole n'y répondit pas tout de suite, comme si elle n'osait pas encore faire confiance à ses sens, mais elle serra bientôt à son tour très fort sa maman. Maria embrassait et caressait sa fille. Chaque geste accompagné d'une quantité de mots. Des mots de paix et d'amour.

Des mots rassurants, la promesse de ne plus jamais la laisser.

Nicole ne lui répondait rien.

Pas un mot.

Allait-elle parler ? Sebastian en doutait. Ces retrouvailles avaient été si chargées d'émotion que quelques mots auraient dû déborder, franchir le seuil intérieur qui bloquait la parole de Nicole. Quelques-uns auraient dû réussir à forcer le passage.

On pouvait espérer qu'un peu plus de temps entre la mère et la fille suffirait à tirer Nicole de son mutisme, mais Sebastian était réaliste. Le traumatisme était probablement plus profond qu'ils n'avaient cru. Il

décida d'essayer lui-même, s'approcha et posa sa main sur l'épaule de la fillette.

— Nicole ? Salut. C'est moi. Tu te souviens de moi ?

La fillette le regarda depuis les bras de sa mère. Elle le reconnaissait. Il en était certain.

— Je t'avais bien dit que tu reverrais ta maman. Je te l'avais promis. C'est bien, hein ? continua-t-il.

Nicole se tourna vers lui. Le regarda au fond des yeux. Sebastian vit sa confiance.

— Nous sommes un peu inquiets que tu ne parles pas, dit-il en la serrant de sa main toujours posée sur son épaule.

Nicole sembla réfléchir à ce qu'il venait de dire. Elle les regarda tous les deux, d'abord sa mère, puis Sebastian, pour revenir à sa mère.

— Je suis là, maintenant. Alors tu peux me parler, Nicole, la supplia à mi-voix Maria en cherchant son regard.

Nicole semblait tourmentée, non qu'elle tentât de parler sans y parvenir, mais plutôt incapable de seulement essayer. Elle comprenait ce qu'ils disaient, mais pas ce qu'elle devait faire pour les satisfaire. Elle enfouit son visage contre la poitrine et l'épaule de sa mère. Soudain, une larme coula de son œil droit. Sebastian décida malgré tout de quitter la pièce. Il était peut-être plus difficile à Nicole d'oser parler en sa présence. Et c'était pour ça qu'il était là. Pour savoir ce que Nicole avait vu. C'était sa mission. Rien d'autre. Même si une part de lui aurait voulu rester un passager clandestin.

— J'attends dehors, dit-il en se dirigeant vers la porte

Maria hocha la tête, compréhensive, mais la réaction de Nicole le stupéfia. Elle se tortilla hors des bras de sa mère et le fixa d'un air suppliant. Il s'arrêta.

— Tu veux que je reste ? parvint-il à demander.

Elle continua à le fixer, ce que Sebastian interpréta comme un oui. Il eut une idée.

— Je reviens. Il faut que j'aille chercher quelque chose. Je reviens tout de suite.

Il sortit sans se retourner.

C'était plus facile ainsi.

Il avait vite disparu. L'homme qui l'avait sauvée.

Il allait revenir.

Il avait dit qu'il allait revenir et elle le croyait.

Mais au-dehors, elle se sentait à nouveau sans défense.

Sans défense et vulnérable.

Au-dedans, les murs tenaient, malgré les mots. Ils s'infiltraient et, contrairement à ses craintes, ils renforçaient sa protection, la baignaient dans la confiance.

Mais au-dehors... La chambre était trop éclairée pour s'y réfugier.

La couverture trop fine pour la cacher.

Tant de monde pouvait la voir, là, au milieu du lit.

Au milieu de la chambre.

Elle était trop visible. Trop facile à trouver.

Mais sa maman était arrivée. Exactement comme l'avait dit l'homme qui l'avait sauvée. Elle sentait bon. Même si elle avait chaud et suait.

Elle se laissait embrasser.

Ça allait un peu mieux.

Mais on continuait à la voir. Maman ne pouvait pas la protéger.

Elle ne pouvait pas protéger maman.

Elle n'avait même pas pu protéger Fred, et il était plus petit.

Personne ne pourrait les protéger toutes les deux si ça arrivait encore.

Personne.

Elle voulait qu'il revienne.

L'homme qui l'avait sauvée.

Sebastian.

Sebastian envoya Dennis chercher du papier et des crayons de couleur. Pendant son absence, il appela Vanja pour faire le point. Elle sembla déçue que Nicole reste muette malgré la présence de sa mère.

— Elles sont seules toutes les deux. Je vais les laisser un moment pour voir si ça change quelque chose.

— Et sinon, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle, sceptique.

— Dans ce cas, ça prendra plus de temps. Mais je pensais la faire dessiner.

— Dessiner ?

— C'est une méthode classique. C'est parfois plus facile pour revenir sur des souvenirs douloureux.

Vanja éclata de rire. Un rire sans humour.

— Donc, tout notre espoir repose sur le fait qu'une fillette de dix ans ait ou non envie de dessiner ?

Sebastian comprenait sa frustration. Il avait lui-même espéré que la chose soit plus facile.

— Oui. À moins que tu n'aies une meilleure proposition ?

Vanja se tut un moment. Il la connaissait assez bien pour savoir qu'elle cherchait une réplique tranchante. Une pirouette qui lui redonne le dessus. Elle n'avait pas l'air de trouver.

— Bon, appelle-moi s'il se passe quelque chose, dit-elle seulement après un long silence. Puis elle raccrocha. Sebastian refourra son mobile dans sa poche et alla au coin voir si Dennis était en vue.

Le couloir était vide.

Évidemment, ce type n'est même pas fichu de dégoter trois crayons de couleur. Irrité, Sebastian regagna la chambre de Nicole, entrebâilla doucement la porte et glissa un œil. Elles étaient exactement comme il les avait laissées. Proches l'une de l'autre.

En entendant des pas s'approcher, il ferma la porte. Dennis arrivait tranquillement, en compagnie de Fredrika. Il portait un bloc de dessin et une grande boîte de crayons de couleur.

— Vous aviez besoin d'être deux, pour aller chercher ça ? demanda Sebastian d'un ton acide.

Dennis secoua la tête.

— Elle est là pour me remplacer. Je suis de garde cette nuit.

Sebastian lui prit le bloc et les crayons multicolores et se tourna vers Fredrika.

— OK, ne laisse entrer personne.

Fredrika répondit d'un hochement de tête – il n'en attendait pas davantage, elle était une des personnes les moins sociables qu'il ait jamais rencontrées.

Maria et Nicole levèrent les yeux vers lui quand il revint dans la chambre. Il les encouragea d'un sourire.

— Bonjour, ce n'est que moi, dit-il avec douceur.

Il posa le bloc et les crayons sur le lit devant Nicole.

— Tu aimes dessiner, Nicole ?

Il laissa la place pour une réponse en sachant qu'elle ne viendrait pas, avant de poursuivre :

— Ça peut être bien de dessiner, au lieu de parler. Mais peut-être que tu n'aimes pas ?

— Elle adore dessiner. Pas vrai, ma grande ? Tu aimes ça, hein ? ajouta Maria d'un ton plein d'entrain, semblant plus que disposée à soutenir la tentative de Sebastian.

— Je laisse le bloc ici, comme ça tu peux t'en servir quand tu en as envie.

Nicole regarda le matériel de dessin, sans pourtant faire mine d'y toucher. Sebastian se tourna vers Maria.

— Je vais prévenir l'hôpital que vous dormez ici ce soir avec Nicole.

— Merci.

— Et dites-nous si vous avez besoin de quelque chose. À manger, à boire, de quoi vous changer, ce genre de choses. Il faut prendre soin de vous, c'est important.

Elle hocha la tête avec gratitude.

— Merci, je veux juste retrouver ma fille. Comme elle était avant.

— Ça va venir, ne perdez pas courage.

— Non, non.

— Bien. Car vous êtes la personne la plus importante pour elle. Voilà pourquoi il ne faut pas hésiter à me demander si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Maria le regarda avec gratitude. Elle n'était pas mal, se dit-il, maintenant que le gros de son stress s'était dissipé et qu'elle commençait à se détendre. Il sentait qu'il avait déjà fait bonne impression. Le calme rassurant dans les situations extrêmes était perçu comme attirant par la plupart des femmes. Il avait sauvé sa fille. S'il se passait quelque chose ce ne serait pas la première fois que la gratitude se transformait en attirance physique. Il la regarda avec tendresse.

— Merci, répondit-elle tout bas.

— De rien.

Du coin de l'œil, il vit que Nicole avait pris le bloc et commencé à dessiner.

— Qu'est-ce que tu dessines, Nicole ?

La fillette se tourna vers lui et lui montra la feuille du dessus. Elle venait juste de commencer, mais il vit tout de suite ce que c'était.

Une voiture jaune à damiers verts.

Les portes arrière ouvertes.

Il la reconnut.

— Joli. Est-ce que c'est l'ambulance que nous avons prise, toi et moi ? demanda-t-il.

Elle retourna le bloc vers elle et continua à dessiner. Une silhouette puissante avec un long manteau vert qui portait quelqu'un.

Nicole était douée. Il vit aussitôt qui c'était.

— C'est moi, ça ?

Nicole leva les yeux. Il lui sembla lire un "oui" dans son regard. Elle se pencha sur son dessin et reprit le crayon. Dessina rapidement quelque chose sur le personnage qui était porté.

De grands yeux.

Pas de bouche.

Elle.

Sebastian avait quitté l'hôpital tout excité.

Nicole avait une impressionnante mémoire visuelle. Son dessin de Sebastian et elle avait beau être simple, il comportait une quantité étonnante de détails exacts.

Que l'ambulancier était tatoué.

Que Sebastian portait des chaussures basses marron.

Qu'il y avait une voiture de police garée un peu plus loin.

C'était de bon augure, et ils continueraient demain, Maria et lui en étaient convenus.

Il se sentit pourtant sur les rotules en entrant dans sa chambre d'hôtel. Il s'étendit sur le lit et s'assoupit, mais fut réveillé par des coups insistants à la porte.

Quand il l'eut ouverte, Sebastian estima qu'il s'écoula au maximum trois secondes avant que Torkel ne commence à l'engueuler. Pas de salutations. Il s'avança juste de deux pas dans la chambre. Sebastian n'eut pas même le temps de lui demander ce qu'il voulait. Cela s'avéra sans grande importance, car Torkel alla droit au fait.

— Dis-moi que tu n'as pas couché avec notre procureure ?!

Sebastian referma la porte derrière Torkel.

— Je n'ai pas couché avec notre procureure.

Il n'était apparemment pas aussi convaincant qu'il l'aurait voulu. Torkel se tourna vers lui, et Sebastian vit une petite veine palpiter sur

sa tempe. Ça ne pouvait pas être bon pour son cœur.

— Bordel, à quoi tu pensais ?

— Tu me connais, répondit Sebastian avec un léger haussement d'épaules désarmant. Je ne pense pas.

— C'est le moment de t'y mettre. Tu travailles pour moi, et donc tu dois suivre mes règles.

Torkel avait toujours l'air au bord de la crise cardiaque et Sebastian était prêt à faire un pas vers lui pour crever l'abcès, même s'il n'appréciait pas les sermons bruyants.

— Je comprends que tu aies pu t'indigner quand il m'est arrivé de finir au lit avec des témoins ou des suspects, mais qu'est-ce que ça peut faire que je baise notre procureure ?

— Ce n'est pas professionnel. Et pour être tout à fait franc, toi et toutes tes femmes, ta façon de te servir, de te foutre des autres relations qu'elles peuvent avoir, de te foutre des autres, ça me reste en travers de la gorge.

Sebastian observa son chef qui le perçait de son regard noir.

— Là, il s'agit d'Ursula, dit Sebastian d'un ton objectif, en s'asseyant sur le lit.

— Il s'agit de ce que tu es absolument incapable de garder ta bite dans ton froc, continua Torkel sans relever la remarque de Sebastian. Et que c'est une attitude qui fait du mal à mon équipe et à moi.

— Qu'Ursula se soit trouvée chez moi...

Torkel fit un pas vers Sebastian et se fit violence pour ne pas pointer sur lui un doigt accusateur.

— Arrête tout de suite ce que tu as commencé avec Malin Åkerblad. Ce soir même ! C'est un ordre.

— Les ordres, ce n'est pas trop mon truc.

— J'aurais pu te le demander, au nom de notre vieille amitié, mais comme tu montres sans arrêt combien tu en fais peu de cas, je n'ai pas beaucoup le choix.

Et il s'en alla.

Trois pas et une porte claquée qui parut laisser la pièce plus silencieuse qu'avant sa venue.

Sebastian souffla lentement. Il ne s'y attendait pas. Après la conversation qu'ils avaient eue dans la chambre de Torkel, il pensait la situation clarifiée, dénouée, classée. Ursula dînait chez un collègue quand on lui avait tiré dessus. C'était le résultat terriblement tragique d'un concours de circonstances – le hasard, rien d'autre. Mais Torkel n'en avait visiblement pas tout à fait fini. La seule chose capable de lui faire tourner la page et aller de l'avant, supposa Sebastian, était qu'Ursula se mette avec lui. Pour de bon. Une liaison, au grand jour. Peut-être un mariage. Mais si Sebastian connaissait bien Ursula, comme il le pensait, cela n'arriverait jamais.

Bon, il devait à présent décider à quoi occuper le reste de la soirée.

Il avait consacré un bon moment à trouver des excuses pour ne pas avoir Malin dans les pattes. Le seul fait qu'elle soit revenue à Torsby un jour plus tôt que prévu et ait demandé après lui à peine arrivée la faisait paraître un peu trop empressée. D'habitude, il essayait d'éviter les reprises et, avec une femme qui recherchait si activement sa compagnie, c'était absolument exclu.

Une fois, ça ne comptait pas.

Deux fois, c'était une fois de trop.

Mais maintenant, il ne savait plus trop.

Il était tiraillé entre sa réticence à encourager Malin et son instinct qui le poussait à s'opposer à Torkel qui, s'il n'avait pas été aussi indigné, aurait compris qu'un ordre direct était la meilleure façon de le pousser à faire exactement le contraire. C'était comme ça que fonctionnait Sebastian Bergman. Comme un enfant capricieux. Une interdiction ouverte pouvait rendre désirable ce qu'au fond il ne voulait même pas.

Sebastian se décida. Beaucoup laissait penser qu'il allait quitter Torsby et Malin Åkerblad dans les prochains jours. Torkel, en revanche, il l'aurait toujours sur le dos. Il ne pouvait juste pas le laisser gagner.

Alors voilà :

Une douche rapide, puis sexe avec leur procureure.

— Avec qui tu parlais ? demanda My dès que Billy prit l'appel. Ça fait une éternité que j'essaie de te joindre.

— C'était Jennifer, répondit Billy en montant un peu sur la pelouse devant l'hôtel. Il aimait marcher en téléphonant, et trouvait sa chambre trop petite et renfermée. Il regarda sa montre : My n'avait peut-être pas essayé de l'appeler une éternité, mais il était resté plus d'une heure au téléphone avec Jennifer.

— Et de quoi vous avez parlé, si longtemps ? demanda My – non prévenu, il aurait pu déceler une once de soupçon dans sa voix.

Mais c'était ce qu'il y avait de bien avec My : il n'y avait pas trace de jalousie entre eux. Elle savait que sa relation avec Vanja était – ou en tout cas avait été – spéciale. Elle savait qu'il voyait régulièrement Jennifer. Des copines du lycée ou de l'école de police se pointaient de temps en temps, mais elle restait cool, et il ne lui avait jamais donné de raison de ne pas l'être. Il n'était tout simplement pas du genre infidèle, et ne l'avait jamais été.

— Je lui ai résumé l'enquête, c'est toujours bien d'entendre l'avis de personnes extérieures.

C'était la vérité, mais pas toute la vérité. Ça avait commencé comme ça, ils avaient juste échangé les nouvelles, Jennifer lui avait raconté ce qu'elle avait fait au boulot depuis la dernière fois, que des choses sans intérêt selon elle, et lui, de son côté, comment les heures terriblement ennuyeuses passées dans les forêts du Värmland leur avaient finalement permis de retrouver la fillette disparue. Ou plutôt, pour être honnête : Sebastian l'avait localisée et extraite de la grotte.

— Tu te souviens, quand on s'est rencontrés, la première fois ? avait demandé Jennifer. À l'époque, je cherchais moi aussi un enfant disparu. Lukas Ryd.

Quand on s'est rencontrés, la première fois... C'était ce qu'aurait pu dire une petite amie. Ou une très bonne copine. C'était intime, d'une façon qui confirmait à Billy que Jennifer avait succédé à Vanja dans le rôle de meilleure amie.

— Oui, je me souviens, dans la carrière, avait-il répondu.

Il aurait pu jurer que Jennifer souriait exactement comme lui.

- Il faisait une putain de chaleur et Vanja avait la gueule de bois.
- Comment va-t-elle, après toutes ces histoires avec son père ?
- Bien, je crois. Elle n'en parle pas beaucoup.

Ensuite, ils avaient parlé plus en détail de l'enquête, et Billy avait avoué son impression de ne pas être à la hauteur. Ça faisait du bien de pouvoir le faire avec une personne qui, contrairement à My, ne l'assommait pas de conseils et d'idées pour surmonter la difficulté en lui expliquant comment penser et que faire, mais qui le comprenait sur un plan personnel, qui avait elle-même dans certaines situations eu la même impression. Pas souvent, à dire vrai – la plupart de ce qui se passait à Sigtuna était largement en deçà des compétences de Jennifer – mais quand même. Une conversation, de la compréhension mutuelle, sans l'exigence de trouver des "solutions", comme avec My.

Avec qui il était en train de parler.

Enfin, il écoutait, surtout. Elle avait envoyé les invitations aujourd'hui, et pris de nouvelles décisions concernant la noce, avec lesquelles elle espérait qu'il serait d'accord, sinon on pouvait encore tout changer, ou à peu près. Elle avait déniché une salle qu'elle trouvait parfaite, il y avait des photos dans la Dropbox, alors s'il pouvait les regarder ce week-end, ce serait top, il fallait qu'elle donne une confirmation au plus tard lundi.

Billy promit d'y jeter un œil et de la rappeler. Puis ils abordèrent des sujets personnels, comment s'était passée sa journée, pour conclure, comme d'habitude, qu'ils se manquaient.

— Tu as déjà essayé le sexe au téléphone ?

Billy arrêta ses cent pas sur la pelouse. Étonné, il devait l'admettre.

— Euh... non. Et toi ?

— Non. Tu veux essayer ?

— Je ne suis pas à l'hôtel.

— Et tu y seras quand ?

— Bientôt, quelques minutes, dit Billy en levant les yeux vers la façade, devant lui.

— Rappelle-moi quand tu y seras.

— D'accord.

Et elle raccrocha. Billy remit le téléphone dans sa poche. Ça, c'était nouveau. Il n'avait vraiment aucune idée de ce en quoi cela consistait. D'instinct, ça lui semblait un brin... gênant. Allaient-ils juste parler, ou bien s'agissait-il d'images, *via* Skype ? Peut-être My avait-elle une idée, et il n'y avait qu'à se laisser faire.

Il allait gravir les quelques marches du perron quand la porte s'ouvrit : Sebastian en sortit.

— Salut, où tu vas ? demanda Billy en bloquant la porte ouverte.

— Comment ça ?

— Je me demandais juste.

— Eh bien, tu peux continuer.

Il descendit l'escalier, suivit l'allée bien entretenue et disparut dans la rue.

Billy le regarda s'éloigner. Sa chambre était vide. Cette occasion ne se représenterait peut-être pas. Personne ne savait combien de temps ils allaient encore rester là. Il n'allait pas pouvoir débarquer chez Sebastian avec une bouteille de vin et en profiter pour lui voler un peu d'ADN en passant aux toilettes. D'une part parce que Sebastian ne buvait pas d'alcool, d'autre part parce que – à la différence de Vanja – il trouverait ça particulièrement suspect. Ils n'avaient pas du tout ce genre de rapports.

Billy réfléchit à nouveau à ce qu'il s'apprêtait à faire. Qu'arriverait-il s'il se faisait surprendre ? Pas grand-chose à perdre du côté de ses rapports avec Sebastian : ils étaient collègues, sans plus. Ce qui était d'ailleurs un peu étonnant, dans la mesure où Billy était le seul à ne pas s'être montré ouvertement négatif à l'arrivée de Sebastian. Et pourtant, il était beaucoup plus proche d'Ursula et Vanja, qui avaient d'emblée voulu en être débarrassées. Mais ce n'était peut-être pas si étonnant : c'étaient des femmes. Billy ne savait pas comment cela se faisait ni pourquoi cela marchait, mais Sebastian semblait avoir un talent presque magique avec les femmes. En tout cas s'agissant de les mettre dans son lit. Au fond, il n'y avait pas là de quoi être jaloux. Il en abusait, comme d'autres abusaient de l'alcool. Probablement se sentait-il aussi mal le lendemain matin qu'un alcoolique après une cuite. Était-ce le cas ? Billy ne savait pas. Et il s'en moquait. Tout ce qui l'intéressait pour l'heure au sujet de Sebastian Bergman était de savoir s'il était ou non le père de Vanja, et pour le savoir, il fallait qu'il prélève de l'ADN.

Il entra dans l'hôtel et s'approcha de la petite réception.

— Bonjour, euh... mon collègue vient juste de sortir, et j'ai laissé mon ordinateur dans sa chambre. Vous pensez que je pourrais vous emprunter sa clé un instant pour aller le chercher ?

Il put.

Il faisait sombre dans la forêt et il roulait furtivement sur le petit chemin forestier. Il avait coupé les phares de la voiture en quittant la nationale et devait à présent naviguer à la seule lumière de la lune. Il se penchait autant qu'il pouvait par-dessus le volant pour au moins essayer de distinguer quelque chose. Pour pouvoir entrer et sortir aussi vite que possible, il voulait se garer au plus près, mais sans être découvert. Au clair de lune, il aperçut une petite ouverture sur le bord du chemin, un champ avec les hautes herbes de l'année précédente. Il ne voulait pas avoir à faire demi-tour en repartant, après : il manœuvra à 180° pour placer l'avant de la voiture dans la bonne direction, sortit et regarda autour de lui. L'hôpital ne devait pas être à plus de quinze minutes à pied. Il décida de rejoindre la grand-route qui passait parallèlement quelques centaines de mètres plus bas, mais de rester à l'orée du bois, pour pouvoir plonger parmi les arbres si quelqu'un passait – hautement hypothétique à 2 h 45 du matin.

Tout Torsby dormait.

Sauf lui.

Il prit son petit sac à dos sur le siège arrière et se mit en chemin. C'était une nuit claire mais froide, la lune brillante jetait sa lueur féérique sur les arbres alentour. Son sac à dos lui semblait lourd, alors qu'il n'aurait pas dû. La culpabilité faisait peser les choses plus lourd, il l'avait remarqué ces derniers temps. Comme si d'autres lois physiques entraient en vigueur quand on faisait ce dont on se serait jusque-là cru incapable.

Certaines choses pesaient plus.

D'autre moins.

Tuer des enfants.

Ce qui pesait le plus lourd.

Il refoula cette dernière pensée. Elle le perturbait toujours plus qu'il n'aurait voulu. Ça faisait mal.

En contrebas, la nationale était déserte, comme il l'avait supposé, mais il resta cependant à l'orée de la forêt, même s'il aurait marché nettement plus vite en descendant dans le fossé.

Mais il s'en tenait au plan. Sans rien y changer. Les plans étaient

faits pour être tenus.

Au bout d'une dizaine de minutes, il aperçut un peu plus loin le haut de l'hôpital. Le bâtiment était à moitié caché derrière un talus herbeux qu'il savait mener au parking arrière. Le talus était couvert de broussailles qu'il comptait utiliser pour monter sans être vu. L'hôpital avait deux entrées principales, la grande à l'avant, et celle des urgences, pour les ambulances. Il n'avait pas l'intention de passer par l'une de ces deux. Il avait prévu d'emprunter une des sorties de secours. Il y en avait plusieurs de chaque côté du bâtiment et il lui était arrivé à plusieurs occasions de voir des membres du personnel sortir fumer en laissant la porte ouverte, même le soir. Avec un peu de chance, elles ne devaient donc pas être sous alarme. Ça valait en tout cas le coup d'essayer. Il coupa par les broussailles, ça sentit soudain une forte odeur sucrée – une odeur qui lui rappelait l'été et les promenades qu'il avait l'habitude de faire. Les derniers mètres avant le haut du talus, il se baissa prudemment en jetant un coup d'œil vers le parking en contrebas, presque désert. Seulement quatre voitures sur une surface qui pouvait en accueillir vingt fois plus. Il attendit un moment pour s'assurer que personne ne se dirigeait vers les rares véhicules stationnés, puis traversa aussi vite qu'il le put le parking désert jusqu'à la porte la plus proche. Là, il sortit des gants noirs de son sac à dos et les enfila. Essayait alors d'ouvrir la porte. Fermée. Elle avait un peu de jeu et il envisagea rapidement de la forcer avec son couteau. Décida plutôt de continuer vers la gauche jusqu'à la sortie de secours suivante, là où il avait vu une fois le personnel prendre une pause cigarette. Il se déplaça à grandes enjambées le long du mur. Arrivé à la porte, il constata qu'il avait de la chance, cette fois. Un des fumeurs avait oublié d'enlever du seuil la pierre qui bloquait la porte. Il entra dans le couloir obscur et referma doucement derrière lui.

La première étape était un succès. Ça allait être plus dur, à présent. Il aperçut dans la pénombre la lueur orangée d'un interrupteur, mais décida de se servir plutôt de sa petite lampe LED. Ouvrit la poche extérieure de son sac, la sortit et l'alluma. Vit qu'il était dans un corridor peint en jaune. Il avança précautionneusement, dépassa un lit d'hôpital stationné là, puis plusieurs portes avec la pancarte *réserve*. Il s'arrêta, revint sur ses pas et entreprit de fouiller les remises. Avec un peu de chance, il trouverait de quoi se changer, ce qui faciliterait ses mouvements à l'étage.

Son plan comportait des faiblesses : le risque d'être découvert et la possibilité d'être identifié. Il pourrait peut-être diminuer ce dernier risque.

La première remise semblait contenir des serviettes, différents types

de protections en papier et de bandages. Il souleva quelques cartons et en trouva un plein de masques. Il en prit un, qu'il plaça devant sa bouche. Sentit son haleine chaude sur ses lèvres et ses joues sous la protection blanche. Ça allait déjà mieux.

Au moins, son visage était partiellement couvert, à présent.

Il continua à chercher. Dans la deuxième pièce, il y avait surtout des couvertures et des draps, mais dans la troisième, la chance lui sourit à nouveau : une réserve de vêtements. Remplie de cartons classés par tailles. Il chercha ceux indiquant 48-50, et choisit la meilleure combinaison : pantalon vert, chemise verte et une charlotte sur la tête. Ça ressemblait probablement à ce qu'on portait au bloc opératoire, et cela pourrait sembler bizarre, quelqu'un déjà en tenue pour une opération à 3 heures du matin. Mais cela le rendrait méconnaissable au possible. Il posa sa LED et se changea à sa lueur. Il plia son manteau et le cacha dans un des cartons. Enfila le pantalon et la chemise par-dessus ses habits. Se couvrit la tête avec la charlotte. Trouva une paire de gants stériles, qu'il enfila à la place des siens. Sortit les choses de son sac à dos avant de le cacher dans un carton à côté de celui où il avait mis son manteau. Malheureusement, sa chemise n'avait pas de poches, et il avait besoin d'un endroit pour cacher le couteau et le petit taser qu'il avait pris avec lui. Il aurait préféré un pistolet, mais il fallait qu'il soit nettement plus silencieux cette fois. La dernière fois, les témoins éventuels étaient à bonne distance.

Ici, ils seraient dans la pièce à côté.

Il ressortit dans le corridor, regagna le lit stationné un peu plus loin, débloqua son frein et essaya de le faire rouler en avant et en arrière. C'était facile, les roues ne grinçaient pas trop, même si l'une d'elles avait l'air de dévier d'un côté.

Il plaça son couteau de chasse et son taser sous l'oreiller.

Il alla ensuite faire un dernier tour dans ses nouveaux vêtements pour étudier les possibilités de fuite. Trouva deux escaliers et un ascenseur. Quatre issues de secours autres que celle qu'il avait empruntée pour entrer. Ça se présentait bien.

Il poussa le lit jusqu'à l'ascenseur. Monter en ascenseur, redescendre par l'escalier. C'était le plan. Il appela la cabine et entendit la machinerie se mettre en marche avec un ronronnement. Il commencerait par le rez-de-chaussée : d'après ce qu'il avait compris, c'était la médecine générale, la fillette devait s'y trouver.

L'ascenseur illuminé arriva. Il entra et examina le panneau de contrôle. Trois boutons : SS, RDC et 1. Il vérifia une dernière fois son matériel sous l'oreiller, puis tira le lit dans l'ascenseur. Il appuya sur RDC, les portes métalliques se refermèrent et la cabine monta en douceur. Il sentit la tension revenir.

C'était sa dernière chance.

L'ascenseur s'arrêta.
Il était arrivé.

L'homme roulait le lit d'hôpital devant lui. Jusqu'alors, il n'avait vu ni rencontré personne. Le couloir au sol luisant en lino vert était désert. Il s'arrêta pour tendre l'oreille. Il devait y avoir du personnel en service de nuit, et il préférait les repérer avant d'être vu. Un peu plus loin, il entendit des voix sortir d'une porte ouverte. Au moins deux personnes. Des femmes, probablement employées de l'hôpital. Il décida de partir dans la direction opposée. Le couloir faisait le tour du bâtiment : dans tous les cas, il pourrait explorer tout l'étage. Mieux valait avoir les voix dans son dos que de devoir passer devant. Les voix des femmes s'estompèrent derrière lui, et on n'entendit bientôt plus que le léger grincement de la roue défectueuse. Il regardait les portes qui défilaient. Toutes semblables : blanches, closes et sans vitre. Il n'y avait à côté aucun nom de patient ni aucune autre information, comme il l'avait pourtant espéré. Ça rendait tout plus compliqué. Il voulait si possible éviter d'avoir à ouvrir chaque porte l'une après l'autre. Cela impliquait un plus grand risque d'être découvert. Il pensait ne pas commencer ainsi : d'abord se faire une vue d'ensemble, au pire faire un tour complet puis, si nécessaire, commencer à inspecter toutes les chambres l'une après l'autre. Les choses difficiles devenaient plus faciles avec une vue d'ensemble. Il le savait d'expérience.

Un peu plus loin devant, une des portes était entrebâillée. Il poussa le lit jusque-là, et s'arrêta. Écouta s'il entendait quelque chose dans la chambre. Un silence de mort. Il y jeta un œil. Ce n'était sûrement pas la porte de la fillette, il ne croyait pas à une chance pareille, mais ça lui donnait la possibilité de voir à quoi les chambres ressemblaient. Les portes se succédaient avec une telle régularité que tout laissait à penser que les chambres étaient toutes identiques. Il lâcha le lit et songea un instant à prendre le couteau, puis décida de le laisser sous l'oreiller.

D'abord une vue d'ensemble.

Agir seulement une fois la cible localisée.

Il poussa doucement la porte et glissa un œil.

Il faisait sombre. La seule lumière venait du couloir, derrière lui. Quatre lits. Trois utilisés. Des femmes, semblait-il. Elles avaient l'air de dormir. Il décida de continuer à avancer. Avec une nouvelle perspective en tête. Il était tellement obnubilé par la fillette qu'il n'avait pas pensé au fait qu'on partageait les chambres, à l'hôpital. Ce n'était pourtant pas une nouveauté pour lui : on avait rarement une chambre individuelle. Ça le contraria. Non que cela change quoi que

ce soit, mais il n'aimait pas se rendre compte qu'il n'avait pas pensé à tout.

Il repartit en poussant le lit. Se sentit tout de suite plus à son aise avec le lit devant lui. Il approchait de l'endroit où le couloir tournait à 90° sur la droite. Il ralentit un peu et contourna doucement l'angle avec le lit. La roue défectueuse rendait le lit plus difficile à manœuvrer qu'il n'aurait cru : il dérapa un peu dans le virage. Il dut le freiner pour qu'il n'aille pas heurter le mur. Tout en rectifiant la trajectoire, il aperçut une silhouette un peu plus loin. Un homme en uniforme de police assis sur une chaise.

L'homme sentit un frisson lui parcourir la moelle épinière, aux aguets. Il ne pouvait pas y avoir d'autre patient avec un planton devant sa porte.

Il était arrivé.

Le policier regarda sa montre, puis appuya la tête contre le mur et ferma les yeux. Peut-être avait-il l'intention de s'assoupir un moment ? L'homme reprit la barre du lit pour le pousser devant lui. Le policier endormi se tourna vers le bruit. Il voit juste quelqu'un en tenue d'hôpital qui pousse un lit, se persuada l'homme, en hâtant cependant le pas pour que le policier ait moins de temps pour réfléchir à ce qu'il y avait de bizarre à ce qu'un chirurgien déplace un lit à une heure pareille.

— Bonjour, bonjour, dit le policier quand le lit passa à la hauteur de sa chaise.

L'homme glissa sa main sous l'oreiller.

— Salut, répondit-il de derrière son masque, en sortant le taser que d'un seul geste il pressa contre le cou du policier et déclencha.

Le petit boîtier en plastique dur noir et jaune se mit à grésiller. Il trouva que ça faisait beaucoup trop de bruit, mais il était trop tard. Le corps du policier fut parcouru de plusieurs spasmes, ses bras s'écartèrent et ses jambes se mirent à gigoter affreusement. Un instant, il sembla que la puissance de la décharge électrique allait faire se lever le policier. Mais il s'affaissa au contraire bientôt avec un bruit sourd. Et resta par terre. Hors de combat.

Sur Internet, il avait lu qu'il avait dix, quinze minutes devant lui avant que cesse sa paralysie. Par acquit de conscience, il resta quelques secondes immobile à écouter si quelqu'un avait entendu quelque chose. Il distinguait faiblement, très faiblement, les voix provenant du foyer du personnel, à condition de tendre vraiment l'oreille. Il avait trouvé sa brève intervention extrêmement bruyante et agitée, mais l'absence de voix ou de pas venant dans sa direction le rassura. La voie était libre. Il enjamba le policier, ouvrit la porte et regarda à l'intérieur.

Une lampe isolée dans un coin était la seule source de lumière dans

la chambre.

Un seul lit était utilisé.

C'était bien.

Et pourtant non. Au lieu d'une petite fille, c'était une femme qui dormait sur le lit. Elle n'avait pas de vêtements de l'hôpital, mais avait l'air de porter les siens.

Ça ne devait pas être la bonne chambre.

Mais il y avait pourtant un policier devant. La présence dans l'hôpital d'une autre personne nécessitant une protection policière était hautement improbable. On était à Torsby. Ça devait être la bonne chambre.

Il fallait de toute façon escamoter le policier : il se glissa dans le couloir, l'attrapa par les jambes et le traîna dans la chambre devant le lit le plus proche de la porte. Puis il ferma la porte et revint auprès de la femme endormie.

Un blouson pendait au chevet du lit, et une paire de chaussures sombres était posée à côté. Il la regarda de plus près. Environ trente-cinq ans. Cheveux bruns, presque noirs, très longs, et un visage rond assez séduisant. Elle n'avait absolument pas l'air d'une patiente. Les patients portaient la plupart du temps des vêtements de l'hôpital. Et puis elle était couchée sur la couverture, assez près du bord, les deux bras vers l'intérieur du lit, comme si elle avait serré quelqu'un contre elle.

N'avait-il pas lu dans un journal que la mère de la fillette était en voyage à l'étranger ? Difficile à joindre ?

La police l'avait probablement trouvée. Mais où était alors la fillette ? Subissait-elle des examens ? Déplacée en pleine nuit, peut-être en urgence ? Mais la mère ne resterait alors pas là à dormir paisiblement ? Ça ne collait pas.

Rien ne collait.

Il s'inquiéta du temps qui filait tandis qu'il restait là, confus, sans but. Il fallait décider quoi faire. Le problème était qu'il n'avait que des théories. Il supposait. Rien de solide.

Sur la petite table de chevet à côté du lit, il vit quelque chose qui tempéra un peu sa confusion. À côté de deux verres, l'un à demi rempli de jus de fruits et l'autre vide, il y avait un bloc et des crayons de couleur. Quelqu'un avait dessiné dans le bloc. Il fit le tour du lit et s'approcha des dessins. Prit le premier et l'examina de près. On y voyait une ambulance stationnée près de quelques arbres et un homme qui portait une fillette. Une fillette avec de longs cheveux sombres et de grands yeux. Ils sortaient de ce qui devait être une grotte.

Il était dans la bonne chambre.

La fillette avait été là. Il se dirigea vers la porte.

Elle devait être tout près. Elle était forcément tout près. Parfois, il y avait des réponses simples à ce qui semblait inexplicable. Il n'y avait pas de toilettes dans les chambres. S'il y avait une raison de se lever en pleine nuit, c'était pour aller faire pipi.

Il se dépêcha d'ouvrir la porte. Le couloir était toujours aussi silencieux. Les toilettes les plus proches étaient à deux portes de la chaise où le policier montait la garde. Il fallait faire vite, maintenant. Son temps était limité. Il s'arrêta à quelques mètres des toilettes.

Il avait vu juste.

Le verrou était tourné sur le rouge.

Occupé.

Il regagna en hâte le lit qu'il avait poussé, souleva l'oreiller et saisit fermement le couteau. Combien de temps s'était-il écoulé ? Le policier aurait besoin d'un moment pour se ressaisir à son réveil, mais pas la femme. Elle serait réveillée dès que l'homme en uniforme par terre se mettrait à s'agiter et à hurler. C'était idiot de l'avoir tiré à l'intérieur. Idiot d'avoir passé si longtemps dans la chambre.

Il avait fait quelques erreurs.

Mais il l'avait trouvée.

Il serra plus fort le manche du couteau et se tint prêt. S'avança sur la pointe des pieds vers la porte close. Là, il colla l'oreille et écouta. Rien. Il se pressa davantage, presque à avoir mal. Toujours rien.

La marque rouge du verrou pouvait-elle signifier que les toilettes étaient hors d'usage, fermées ? Attendait-il couteau brandi devant des toilettes vides ? Il s'apprêtait à forcer le verrou avec la pointe du couteau quand il entendit le bruit caractéristique d'une chasse d'eau. Il se plaqua vite au mur côté gonds, pour être caché quand la porte s'ouvrirait. Mieux valait rester caché le plus longtemps possible, décida-t-il. Il devait vraiment faire peur, avec son masque, sa charlotte et son grand couteau : elle hurlerait probablement en le voyant. Mieux valait la laisser sortir en premier, avec un peu de chance elle lui tournerait le dos. Il aurait le temps de lui couvrir la bouche de la main gauche avant qu'elle le voie, puis de la droite il la poignarderait violemment entre les omoplates. Avec de la chance, il atteindrait le cœur d'un seul coup. Malheureusement, la colonne vertébrale et la cage thoracique pouvaient faire obstacle, et il se préparait à la possibilité qu'il faille s'y reprendre à plusieurs fois. Finalement, il aurait été plus simple de lui trancher la gorge, mais il y avait d'emblée renoncé. Quelque chose dans ce cou délicat de fillette l'en empêchait. Il la verrait davantage comme le petit enfant qu'elle était. C'était une pensée étrange, mais c'était ce qu'il ressentait. Et il savait qu'il fallait s'écouter dans ce genre de situation. On risquait sinon de douter et de perdre ses moyens. Et cela ne devait pas arriver. Il fallait accomplir ça sans état d'âme. Il n'avait pas le droit à l'erreur.

Un déclic du verrou, et la porte s'ouvrit. Plus rapidement qu'il ne s'y était préparé. Mais pas au point de lui faire perdre l'initiative.

Il sortit de derrière la porte, leva le couteau et s'apprêta à bâillonner la fillette tout en abattant de toutes ses forces la lame de son couteau.

Mais...

Ce n'était pas la fillette qui lui tournait le dos.

C'était une dame d'âge mûr, dans une chemise de nuit trop grande marquée du logo du conseil régional du Värmland.

Il tenta de stopper son geste, mais il y avait déjà mis tant d'énergie qu'il n'avait aucune chance. Il parvint cependant à dévier le couteau, de sorte que seule sa main heurta son dos. La vieille s'étala par terre de tout son long. Il sentit qu'il perdait pied. La vieille le vit et hurla de panique. Un instant, il songea à la poignarder quand même, rien que pour la faire taire, mais il hésita. Regarda alentour. Entendit des pas qui approchaient. Des voix. Pour ne rien arranger, une autre personne se mit à crier. Un hurlement encore plus strident que la dame par terre.

La femme dans la chambre.

Elle criait comme une folle. Il avait en tout cas eu raison sur un point. C'était la mère de la fillette.

— Nicole ! l'entendit-il appeler.

Il tourna les talons et courut.

Dieu, ce qu'il courut !

Sebastian n'avait sans doute jamais conduit aussi vite. En tout cas pas en ville. Douze minutes plus tôt, il dormait encore avec Malin Åkerblad dans sa chambre d'hôtel. Son téléphone avait sonné, il avait répondu dans un demi-sommeil. La voix de Maria l'avait aussitôt réveillé. Après une bonne minute, il était parvenu à lui faire passer son téléphone à une infirmière, qu'il chargea de prévenir immédiatement la police. Malin se réveilla, et Sebastian lui résuma ce qui s'était passé tout en s'habillant. Il la força plus ou moins à lui prêter sa voiture et, dès qu'il eut quitté le parking de l'hôtel, il appela Vanja. Elle était vaseuse, il la réveillait, mais elle eut vite les idées claires.

— Quelqu'un a kidnappé la fillette ! cria-t-il presque.

— Quoi ?

— Quelqu'un a kidnappé Nicole. Elle a disparu !

L'étonnement de Vanja se transforma aussitôt en intense concentration, et il lui sembla l'entendre sauter de son lit.

— De l'hôpital ?

— Oui, j'y arrive, dit-il tout en s'engageant dans l'entrée du parking, devant le bâtiment.

— J'arrive.

— Préviens Torkel, essaya-t-il de dire, mais Vanja avait déjà raccroché.

Il savait qu'il n'avait pas à s'inquiéter, elle veillerait à ce que tout le monde vienne. Vanja était pro. Meilleure que lui dans ce genre de situation. C'était elle qui aurait dû être la première sur place. Il arrivait d'habitude bon dernier. Le crime accompli, quand tout le monde était déjà là. Mais pas cette fois. Aujourd'hui, il était le premier. Et il n'y avait pas de temps à perdre. Il se précipita hors de la voiture, franchit en courant les portes de verre de l'accueil. Il y avait du monde qui l'attendait : du personnel au regard inquiet, des patients ébouriffés, en chemise de nuit. Ils le regardèrent avec des yeux interrogatifs, comme s'il allait pouvoir leur apporter des réponses. Mais il n'en avait aucune. Il les ignora et fonça vers les portes du secteur.

L'adrénaline affluait dans son corps. L'avait-il perdue ? Ça ressemblait à un cauchemar. Il vit la chaise vide devant la chambre. La porte ouverte. Ici et là des patients curieux sortis dans le couloir.

— Rentrez dans vos chambres ! leur cracha-t-il avant de disparaître à l'intérieur.

Il trouva Maria qui sanglotait sur une chaise à côté du lit, entourée de deux personnes de l'hôpital. Un peu plus loin, une infirmière s'occupait de Dennis. Il était à moitié couché sur un des lits, l'air anéanti. En deux pas rapides, Sebastian rejoignit Maria.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il aussi calmement qu'il put.

Il savait que le plus important pour l'heure était de donner une impression d'équilibre et de calme. Quelle que soit la panique qu'il ressentait. Le calme permettait aux autres de rester concentrés, renforçait leur capacité à avoir les idées claires. Mais Maria n'était pas calme. Pas du tout.

— Nicole a disparu ! Elle a disparu !

Sebastian se pencha pour prendre ses mains dans les siennes.

— Je sais, je sais. Mais vous devez me dire ce qui s'est passé.

Maria semblait désespérée.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je me suis endormie avec elle... Quand je me suis réveillée, elle n'était plus là, et lui, là, était par terre là-bas.

Elle désigna Dennis, qui s'était levé.

— Et toi, qu'est-ce que tu as foutu, bordel ? le rudoya Sebastian. Tu étais de garde !

Dennis semblait honteux.

— Je sais, j'étais là, dehors, et puis ce type en tenue d'hôpital verte est arrivé en poussant un lit et il avait un taser.

Pas bon, ça. De nuit, armé, des accessoires, habillé pour se fondre dans le paysage. Cela indiquait du sang-froid. Quelqu'un de très décidé. Il refoula l'inquiétude qui le submergeait et se tourna à nouveau vers Maria.

— Nous allons fouiller tout l'hôpital. Nous allons la trouver.

— Mais quelqu'un l'a prise. Vous ne comprenez pas ?

Oh oui, il comprenait. Probablement mieux qu'elle.

Mais il était forcé de garder son calme.

Quelle que soit la suite des événements.

Vanja avait cogné aux portes de l'hôtel pour réveiller Torkel et Billy. Torkel avait promis de faire venir des renforts de Karlstad tandis que Billy partait avec elle pour l'hôpital. Une patrouille de police était déjà sur place à leur arrivée. Depuis l'accueil, ils essayaient d'avoir une vue

d'ensemble. Vanja les chargea de garder l'entrée, pour que seules les personnes autorisées puissent aller et venir. Elle demanda à Billy de rassembler tout le personnel présent pour leur exposer la situation. Ils étaient bien trop peu de policiers pour fouiller efficacement tout l'hôpital, ils auraient besoin de leur aide. Billy devait rapidement les répartir par paires, avec pour mission d'observer et de rapporter. Ils devaient éviter de toucher d'éventuelles découvertes. Billy hocha la tête et disparut rapidement. Elle l'entendit commencer à rassembler les gens, tandis qu'elle se dirigeait à petites foulées vers la chambre de Nicole.

Elle retrouva Sebastian, qui lui fit un résumé rapide, un peu fébrile. Plus elle en entendait, moins cela lui plaisait.

Le policier chargé de surveiller la chambre de Nicole et une septuagénaire avaient été agressés par un homme masqué, en tenue d'hôpital. D'après la dame qui se rendait aux toilettes, l'homme était armé d'un couteau.

Plusieurs membres du personnel avaient vu quelqu'un en tenue de bloc verte s'enfuir en courant. Il allait vite, et ils l'avaient vu s'engouffrer dans l'escalier qui descendait au sous-sol.

Personne n'avait vu Nicole. Elle avait disparu sans laisser de traces.

Sebastian avait l'air plus pâle que d'habitude, et semblait apprécier sa présence.

— On peut se parler dehors ? lui demanda-t-il en montrant discrètement de la tête la mère assise un peu plus loin au bord du lit, lessivée, à bout de forces.

Vanja trouva que c'était une bonne idée, et ils sortirent de la chambre.

— Qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda-t-elle à voix basse. Sebastian la regarda un moment avant de répondre. Il avait juste l'air las.

— Franchement, je crois que c'est foutu. Il a été plus rapide que nous.

— D'abord Ceder, et maintenant Nicole. On passe pour des guignols...

— Pas seulement. On est des guignols, dit sèchement Sebastian. Nous sommes responsables. Nous avons encore une fois perdu la balle.

Vanja ne pouvait qu'être d'accord. C'était bel et bien une catastrophe, que quelqu'un soit parvenu à enlever un témoin clé sous protection policière, une enfant qui plus est. Pour l'enquête, pour la fillette, pour sa mère, mais aussi – et elle n'était pas fière de penser à ça – pour sa carrière. Elle savait que c'était sans commune mesure avec le destin de Nicole, mais Vanja sentait que le petit espoir qu'elle nourrissait d'une nouvelle candidature pour la formation du FBI s'amenuisait. Elle n'était pas responsable de l'enquête, mais quand

même. Ça ferait tache. Honteuse, elle refoula ces pensées et se concentra sur l'essentiel. La fillette. La fillette. La fillette.

— Billy coordonne la fouille du bâtiment. Toi et moi, on prend le sous-sol, dit-elle fermement. C'est bien là qu'il a été vu en dernier ?

Sebastian répondit d'un hochement de tête.

— En tout cas, il en prenait la direction.

— On commence par là.

Ils commencèrent par descendre l'escalier. Pas trop vite, ils ne voulaient rien rater. C'était une étroite cage d'escalier aux murs jaunes, avec des marches en pierre et une rampe verte. Le téléphone de Vanja sonna. Torkel était arrivé à l'hôpital en compagnie d'Erik, et demandait à être mis au courant. Vanja lui exposa son plan pour la fouille du bâtiment. Deux policiers par étage, plus le personnel par équipes de deux. Billy pourrait lui en dire davantage.

— Erik pourrait prendre la déposition de son collègue qui a été agressé, proposa-t-elle. Comme ça, tu pourras te concentrer sur la vieille dame. Elle est la seule à avoir vu l'agresseur de près.

Torkel promit de le faire et de s'occuper des renforts, qui étaient en route. Il y avait un risque qu'ils passent de la pénurie d'effectifs à la surabondance et, sans quelqu'un pour diriger la force d'intervention, tout le monde allait bientôt courir dans tous les sens comme un poulailler en folie.

— Une des infirmières pense que le lit utilisé par l'homme venait d'ici, dit Sebastian en raccrochant.

— Comment l'a-t-elle vu ? demanda Vanja. Il doit y avoir autant de lits qu'on veut, ici.

— Apparemment, ils avaient fait un inventaire la semaine dernière, en marquant ceux qui devaient être réparés. Le lit, là-haut, avait cette marque.

Vanja réfléchit un moment.

— Il est donc monté par l'ascenseur, conclut-elle.

Arrivés en bas, ils s'arrêtèrent devant une porte en tôle jaune, passablement cabossée, qui semblait avoir vécu.

— Y a-t-il des entrées, à ce niveau ? demanda Sebastian.

— Des sorties de secours. Plusieurs.

Vanja allait ouvrir la lourde porte quand elle marqua un temps d'arrêt. Elle écarta un pan de son blouson, sortit son arme de service et actionna la culasse pour engager une balle dans la chambre. Les parties mobiles de son SIG Sauer émirent un cliquetis métallique. Sebastian la regarda avec scepticisme.

— Je ne pense pas qu'il soit encore là. Jusqu'à maintenant, il a été plus malin que ça, dit-il en ouvrant lui-même la porte, qui donnait sur

un couloir plongé dans la pénombre. Il s'y engagea. Vanja derrière lui. Elle vit la diode orange d'un interrupteur à côté du montant de la porte, et alluma. Des néons clignotèrent et éclairèrent devant eux le couloir en béton brut menant aux réserves. À droite, la porte de l'ascenseur. Vanja nota de demander aux techniciens d'essayer d'y trouver des empreintes digitales, tandis qu'ils avançaient en silence, guettant le moindre bruit qui puisse trahir la présence de quelqu'un. Ils n'entendaient que le ronronnement monotone de la ventilation et leurs pas.

Un peu plus loin, trois portes de remises.

Ils s'arrêtèrent devant la première. Vanja leva son arme et Sebastian ouvrit la porte. Il faisait sombre, il chercha à tâtons un interrupteur, l'activa. Sebastian resta sur le seuil. Dans la remise, plusieurs cartons étaient éventrés. Éparpillés tout autour par terre, des vêtements d'hôpital verts et blancs. Surtout des pantalons et des chemises.

— C'est ici qu'il a pris ses vêtements, dit sèchement Sebastian.

— Mmm, ne touche à rien. Billy va vérifier si on peut relever des empreintes ADN, ou autres.

Sebastian passa sans un mot à la pièce suivante. Ouvrit et alluma. Là, il y avait surtout des couvertures et des draps, bien pliés et rangés sur des étagères. Aucun désordre, ici, ce qui renforçait leurs soupçons sur ce qui s'était passé dans la première remise.

La dernière pièce semblait elle aussi intacte, pleine de cartons de bandages, couches et autres protections en papier. La tension retomba un peu, et Vanja commença à trouver que son arme chargée était plus embarrassante qu'utile. D'un geste sûr, elle la rangea dans son étui.

— En tout cas, il était pressé de partir d'ici. Il a fait preuve d'un tel professionnalisme jusqu'ici que, s'il en avait eu le temps, il aurait probablement fait le ménage.

— Sa façon d'agir est globalement difficile à cerner, cette fois-ci, opina Sebastian. Pourquoi irait-il la kidnapper ? Ça ne colle pas.

Vanja le regarda gravement. Puis dit ce qu'ils avaient tous deux à l'esprit depuis leur arrivée à l'hôpital, sans oser mettre des mots dessus :

— Donc en fait, c'est son corps qu'on recherche.

Sebastian se contenta de hocher la tête. Il l'imaginait. Nicole. Pâle et ensanglantée. Poignardée. Liquidée. Planquée quelque part sous des cartons.

Il tenta de chasser cette image, mais elle s'incrustait.

Certaines images étaient comme ça. Il le savait. Dans le pire des cas, il fallait apprendre à vivre avec, toute sa vie.

Celle de Nicole morte en serait une. Il le savait.

Ses pensées furent interrompues lorsqu'une infirmière poussa la porte en tôle par laquelle ils étaient entrés. Ils virent à son regard

hagard qu'elle avait quelque chose à dire.

— On l'a trouvée ! On l'a trouvée ! cria-t-elle.

L'image revint.

Peut-être pour rester.

Il le reconnut immédiatement. Bien sûr, l'endroit était différent. Les choses qu'elle avait utilisées aussi. Mais c'était sa façon de les ordonner autour d'elle. La couverture qu'elle avait placée par-dessus. Les cartons empilés devant la petite cavité. C'était une cachette qu'elle s'était aménagée. Un endroit où elle se sentait en sécurité. Protégée de ce qu'elle fuyait. Dans une réserve de linge, au deuxième étage, elle avait recréé la fissure de la grotte de l'Ours.

Une aide-soignante avait remarqué que deux cartons n'étaient pas à leur place. Ils étaient par terre devant l'armoire à draps, comme s'ils étaient tombés là, avec une couverture par-dessus et deux oreillers, un de chaque côté des cartons, qui empêchait de voir par-dessous. Elle avait elle-même des enfants, et savait reconnaître une cabane. Elle avait alors déplacé un des cartons, regardé et vu les yeux apeurés de Nicole briller tout au fond, sous l'étagère du bas.

Quand Sebastian arriva, Maria avait réussi à la faire sortir. Elle était dans ses bras, pâle, agrippée de toutes ses forces. Maria reniflait de bonheur.

Nicole ne disait rien.

Mais elle le regarda avec des yeux éloquents. Elle voulait partir. Retourner dans sa cachette. Sebastian la comprenait. Les adultes avaient été incapables de la protéger.

Ni maman, ni la police. Ni lui.

Elle s'était débrouillée toute seule.

Sebastian n'était pas seulement soulagé, mais aussi fier d'elle. Elle était vraiment une survivante. Il lui sourit.

— Salut, Nicole, on s'est fait du souci pour toi.

Elle ne répondit pas, mais il la vit se tendre légèrement vers lui. Maria le remarqua aussi et regarda sa fille, étonnée. Sebastian tendit la main dans sa direction.

— Tu veux venir me voir ? demanda-t-il d'une voix douce.

Nicole se dégagea et le rejoignit. Il vit que c'était dur pour Maria. De laisser partir l'enfant qu'elle venait juste de retrouver. Sebastian essaya de l'apaiser.

— Je la redescends juste. Dans la chambre.

Maria hocha la tête et Sebastian souleva la fillette. Son corps était chaud et un peu en sueur, ses muscles tendus, mais pas autant que la dernière fois qu'il l'avait porté. Il la sentit se détendre aussitôt dans ses bras. Être si important pour elle. Qu'elle l'ait choisi, lui fasse

confiance.

C'était une sensation puissante.

Mais il y avait une question qu'il devait poser. Il s'efforça de le faire avec le plus de douceur possible.

— Est-ce que tu l'as vu ? Est-ce que c'est pour ça que tu t'es cachée ici ?

Nicole le regarda, interloquée. Comme si elle ne comprenait pas de quoi il parlait. Il essaya à nouveau.

— L'homme qui était ici, tu l'as vu ?

Sa voix un peu plus dure. Le regard de la fillette toujours aussi perdu que l'instant d'avant. Elle n'avait très clairement aucune idée de ce dont il parlait. Il était soulagé qu'elle ignore à quel point elle avait frôlé la catastrophe. Il caressa ses cheveux lisses.

— Ou bien tu es venue ici juste parce que tu voulais dormir ? Parce que tu te sentais mieux là ?

Elle détourna les yeux d'un air honteux, comme si elle avait fait une bêtise. Il essaya de la réconforter d'un sourire.

— Tu ne dois pas avoir honte, dit-il, sentant combien les mots ne suffisaient pas à communiquer ce qu'il voulait vraiment dire.

Combien il était heureux qu'elle ait échappé non seulement au danger, mais aussi à la conscience du danger.

Il la souleva bien haut, de façon à ce que sa tête repose sur son épaule, puis se retourna. Fit un signe de tête à Maria, puis à Vanja, qui regardait la fillette.

— Je la descends, puis nous discuterons de la suite des événements.

— Je ne veux pas être dans cette chambre, dit Maria en chemin. Je ne m'y sens pas en sécurité.

— Je comprends. Nous allons trouver un autre endroit pour vous deux, répondit Sebastian.

Il choisit de descendre par l'escalier. Croisa les regards des membres du personnel qui les regardaient avec curiosité.

L'homme avec la petite fille dans ses bras.

La maman derrière.

Comme une famille, sauf que non.

Il arriva dans leur chambre. Posa Nicole sur le lit près de la fenêtre, surpris de la facilité avec laquelle elle lâchait prise. Elle lui faisait vraiment confiance, voilà pourquoi elle ne s'agrippait plus autant à lui. Elle savait qu'il allait revenir. Il regarda autour de lui dans la chambre et comprit exactement ce que Maria voulait dire. Son regard tomba sur le bloc et les crayons sur la table de chevet. Elle avait fait un nouveau dessin. Il apparaissait sous le premier. Il le prit et le regarda de plus près.

Beaucoup de brun et de noir. De larges traits. Une petite fille dans une grotte. Quelques adultes à proximité, en train de la chercher. La fillette était petite et cachée. Les autres silhouettes beaucoup trop grandes. Les proportions étaient fausses, mais c'était aussi petite que ça qu'elle s'était sentie dans la grotte. Il se tourna vers Maria.

— Quand a-t-elle fait celui-là ?

— Juste après votre départ, hier.

Sebastian se tourna vers Nicole, qui le regardait, tranquillement assise sur le lit. Elle se sentait soulagée. Au milieu de tout ce chaos, c'était une petite victoire.

— Ça marche ! dit-il.

Maria le regarda, interloquée.

— Qu'est-ce qui marche ?

Sebastian parla plus bas, pour que Nicole n'entende pas.

— Elle dessine ses souvenirs. Regardez, là, c'est juste avant qu'on la trouve dans la grotte. Elle remonte le temps. D'abord moi et l'ambulance, puis la grotte...

— Vous voulez dire que peut-être... s'inquiéta Maria avant que Sebastian l'arrête.

— Chut... On verra. Ce qui compte, c'est qu'elle continue, dit-il en essayant d'avoir l'air à la fois apaisant et encourageant.

Maria n'avait pas l'air autant convaincue. L'idée des dessins qui pourraient venir l'effrayait.

— Parce que, comme ça, vous saurez ce que vous voulez, reprit-elle d'une voix blanche. Elle dessine ses cousins morts et vous résolvez votre enquête.

Sebastian ne savait pas quoi dire. Ce qu'elle disait était à la fois vrai et faux. Il se faisait du souci pour Nicole. Mais il voulait aussi résoudre l'enquête. Pour elle.

— Je crois qu'aucun de nous ne veut que cet homme reste en liberté.

Maria ne répondit pas, mais hocha la tête au bout d'un moment.

Il fallait que Nicole puisse continuer à dessiner.

C'était pour eux la seule façon de trouver la paix.

Après les événements de la nuit, Torkel avait augmenté la surveillance. Deux policiers en uniforme les suivirent dans l'ascenseur vers la nouvelle chambre, loin du rez-de-chaussée. Nicole était silencieuse et toute petite dans un fauteuil roulant, flanquée de Sebastian, avec Maria derrière elle. Des doubles portes s'ouvrirent automatiquement à l'approche du petit groupe sur un couloir identique à celui qu'ils avaient laissé. Torkel et Vanja attendaient tout au fond, près d'une porte ouverte. Une fois là, Sebastian jeta un œil par la porte. Nouvelle pièce, mêmes murs sales, même sol en linoléum gris-vert éraflé. Deux lits. Mais aussi dans un angle un petit canapé deux places et un fauteuil en tissu orange autour d'une table basse carrée, et une grande fenêtre donnant sur le couloir.

— Il faut que je parle avec mes collègues, dit Sebastian en s'adressant directement à Nicole. Mais on reste ici, comme ça tu peux toujours me voir par la fenêtre.

Aucune réaction de la fillette, et il n'en attendait pas, mais elle était visiblement satisfaite de cet arrangement, car elle suivit Maria dans la chambre sans protester ni essayer de s'accrocher à lui.

— Laissez les rideaux ouverts, s'il vous plaît, dit Torkel dans le dos de Maria, qui répondit d'un hochement de tête.

Les deux policiers se placèrent de part et d'autre de la porte.

— Que savons-nous de cette nuit ? demanda Sebastian dès qu'ils furent seuls.

— L'hôpital a des caméras de surveillance à l'entrée et au-dessus des urgences. Billy est allé demander les enregistrements, répondit Torkel. Et comment va la fille ? continua-t-il en montrant de la tête la chambre voisine.

— Difficile à dire, mais elle a commencé à dessiner, c'est un pas dans la bonne direction.

Sebastian fit un geste de la main droite, dans laquelle se trouvaient les dessins de Nicole.

— Je peux les voir ?

Vanja tendit la main, Sebastian lui passa les deux feuilles.

— Mais elle ne parle pas ? continua Torkel.

— Pas un mot.
— Savons-nous comment elle a échappé à la surveillance ?
— Dennis dit qu'il est allé chercher du café vers onze heures et demie. Mais il n'est pas non plus impossible qu'il ait piqué du nez à un autre moment.

Sebastian poussa un soupir las. Il regarda dans la chambre où Nicole venait de descendre de son fauteuil roulant pour se coucher sur le lit. Maria la borda, prit un livre dans le petit sac accroché au dossier du fauteuil et s'assit au bord du lit. Nicole avait la tête tournée sur le côté, et ne quittait pas Sebastian des yeux. Il lui fit un petit signe de la main.

— Et Ursula, comment va-t-elle ? demanda Vanja en levant les yeux des dessins.

— Elle va avoir un nouvel œil, alors ça va... aussi bien que possible, répondit Torkel en se tournant vers Sebastian.

Ça aurait dû être à lui de poser la question, de montrer de l'intérêt et une certaine délicatesse, mais c'était bien sûr trop demander.

— Rien de suspect dans les finances des Carlsten pour le moment, continua Torkel. Nous n'avons trouvé aucune importante sortie ou entrée d'argent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Vanja montra le dessin à Sebastian. Celui de la grotte.

— C'est dans la grotte, dit Sebastian. Elle commence avec ce qui est le plus près, et remonte dans le temps. Tu as l'ambulance sur le premier dessin, puis l'intérieur de la grotte sur le second. Elle se rapproche de la maison et de ce qui s'y est passé.

Vanja hocha la tête et regarda à nouveau le dessin. Torkel remarqua sa mine préoccupée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— J'étais à l'entrée de la grotte, mais ça a dû m'échapper...

Elle brandit à nouveau l'image et désigna l'homme avec un "V" peint en jaune qui rayonnait de sa tête.

— Qui parmi vous avait une lampe frontale ?

— Erik a confirmé qu'aucun de ses hommes n'avait de lampe frontale lors de l'intervention dans la grotte.

Torkel avait le visage fermé quand ils se retrouvèrent devant la chambre de Nicole à peine un quart d'heure plus tard.

— Notre meurtrier était dans la grotte, il était ici à l'hôpital. Il a l'air d'avoir décidé de la faire taire.

— Comment savait-il qu'elle était dans la grotte ? s'interrogea Vanja.

— Il connaît les environs. Il est de la région, dit Sebastian en

regardant par la fenêtre Nicole sur le dos dans son lit, les yeux clos.

Maria posa le livre et s'installa sur le canapé.

— Comme je le disais, ajouta-t-il.

— Erik Flodin et ses hommes sont aussi de la région, glissa Vanja. Et ils n'y ont pas pensé.

— Flodin est un guignol, soupira Sebastian, avant de se tourner vers ses collègues. Nous avons affaire à un homme intelligent et décidé.

— S'il est de la région, je propose que nous déplaçons Nicole, dit Torkel d'un ton ferme. Nous la déplaçons vers une de nos adresses sûres à Stockholm.

— Est-elle en état de voyager ? demanda Vanja en jetant un regard à l'être maigre et pâle dans le lit d'hôpital.

— Je vais voir avec les médecins, mais à ce que j'ai compris, elle n'a aucune lésion physique, et puis elle est de Stockholm, ce sera comme rentrer chez elle.

— Je l'accompagne, dit Sebastian d'un ton qu'il espérait ne pas laisser place à la discussion.

Torkel le regarda cependant l'air interloqué.

— C'est un témoin traumatisé, je suis psychologue, expliqua Sebastian d'un ton excessivement pédagogique, comme s'il s'adressait à un petit enfant. Elle est sortie de la grotte parce qu'elle me fait confiance. Je serai plus utile auprès d'elle qu'ici à vérifier des comptes bancaires, visionner des bandes de vidéosurveillance, chercher des empreintes de pas dans des grottes escarpées, ou que sais-je encore.

Il se tourna à nouveau vers la chambre voisine. Les cheveux presque noirs de Nicole étaient étalés sur l'oreiller, ses petites mains posées sur son ventre, les bouts des doigts se touchant presque. Sa respiration était calme. Une tendresse indescriptible l'emplit tandis qu'il la regardait. Une tendresse, et la volonté de la protéger. Ce qu'il ne pouvait faire qu'en restant avec elle.

— Elle me fait confiance. Plus qu'à sa mère pour le moment. En plus, je lui ai promis de rester à proximité, conclut-il, surpris lui-même du ton sensible de sa voix.

Même si on venait de lui parler comme s'il était un idiot, Torkel reconnut la justesse du raisonnement.

La fillette devait quitter Torsby.

Elle s'était endormie la tête contre son épaule.

Sebastian avait pensé s'asseoir à l'avant et laisser Maria et Nicole prendre leurs aises à l'arrière, mais au moment d'embarquer, il avait été clair que Nicole les voulait tous les deux. Ils se trouvaient donc tous les trois serrés sur la banquette arrière de l'Opel Zafira Tourer marron qui devait les ramener à Stockholm.

Une fois la décision prise de déplacer Nicole, tout était allé vite. Juste après 9 heures, la voiture banalisée s'était présentée à l'entrée des urgences, qui était couverte et en partie à l'abri des regards. Sebastian, Maria et Nicole étaient rapidement montés à bord, sans qu'aucun journaliste ne remarque apparemment leur départ.

Ils roulaient depuis maintenant une heure. La voiture faisait un 110 régulier sur l'E18 vers l'est. Fredrika conduisait. Juste après Sunne, elle avait demandé la permission de mettre la radio, mais s'était tue le reste du temps. Sebastian remerciait sa bonne étoile de ne pas avoir couché avec elle, car ce silence aurait été un peu inconfortable, alors qu'il était à présent le bienvenu.

Quand il avait été clair qu'ils regagnaient la capitale, Billy s'était proposé pour les conduire, mais Torkel voulait le garder à Torsby. Les bandes des caméras de surveillance de l'hôpital n'avaient rien donné, mais ils disposaient d'une fenêtre temporelle où concentrer leurs recherches : le policier de garde avait regardé sa montre juste avant son agression au taser.

Ils visionnaient à présent les enregistrements des caméras de surveillance routière à la recherche d'un véhicule se rendant à l'hôpital. À cette heure de la nuit, peu de voitures circulaient. Il n'y avait malheureusement pas beaucoup de caméras dans l'agglomération de Torsby, et si la personne qu'ils recherchaient connaissait aussi bien la région que le pensait Sebastian, il devait très vraisemblablement avoir évité les caméras existantes, mais il fallait malgré tout essayer.

Vanja allait monter à la grotte en compagnie de Fabian Hellström pour voir s'il était possible de trouver des traces de la personne qui y était avant l'arrivée d'Erik et Sebastian. Ils étaient tous deux absolument certains de ne pas avoir vu de voiture stationnée à proximité, donc la personne devait s'y être rendue à pied. En tout cas en partie. On avait publié un appel à témoins, afin que se manifeste quiconque ayant vu une voiture garée dans un périmètre de quelques kilomètres autour de la grotte dans la matinée de samedi. Pour le moment, personne n'avait appelé.

— Besoin de s'arrêter ? demanda Fredrika quand un panneau annonça une aire, un kilomètre plus loin.

Sebastian et Maria se regardèrent et Maria secoua la tête.

— Pas besoin, merci, répondit Sebastian en se redressant un peu, doucement pour ne pas réveiller Nicole.

Il était fatigué, il avait à peine dormi deux heures la nuit précédente. Ce qu'il y avait de bien avec cette nuit mouvementée et ce départ rapide, c'était qu'il n'avait pas revu Malin Åkerblad. Il avait tout juste eu le temps de passer en vitesse prendre ses affaires à l'hôtel.

Là, une surprise l'attendait. Il avait croisé le portier en rejoignant sa chambre.

— J'espère que j'ai bien fait de laisser entrer votre collègue, hier soir.

Sebastian s'était arrêté et avait apparemment semblé si étonné que le jeune homme avait aussitôt précisé :

— Votre collègue, Billy Rosén, avait oublié son ordinateur dans votre chambre, et vous étiez sorti.

Sebastian avait tenté de comprendre les informations contenues dans ces deux phrases, en vain. Billy n'était pas une seule fois entré dans sa chambre depuis leur arrivée, et y avait moins encore oublié son ordinateur. Mais Sebastian ne voulait pas en faire toute une histoire. Il s'était contenté de hocher la tête, de façon presque exagérée.

— Ah, oui, bien sûr, ça va. Absolument. Pas de problème.

Tout en rassemblant rapidement ses affaires, il avait essayé de déterminer les raisons qui avaient bien pu pousser Billy à accéder à sa chambre. Il n'en avait trouvé aucune. Rien ne semblait manquer. Mise sur écoute ? Caméra de surveillance ? Et pourquoi ? Tout ce que Billy pouvait espérer voir, c'était un peu de sexe. Mais ça semblait bien tiré par les cheveux... Quelle en était donc la raison ?

Il s'était contenté de savoir que cela avait eu lieu. Savoir pourquoi serait pour plus tard.

Ces réflexions le reprirent dans la voiture, mais il était trop fatigué pour se concentrer. Dans l'habitacle, il faisait une température constante de 21°C, le moteur ronronnait, le volume de la musique était bas et la tête de Nicole reposait contre son épaule.

Sebastian s'appuya contre la vitre et s'endormit lui aussi.

Trois heures plus tard, ils s'arrêtèrent sur Sofielundsvägen à Enskedalen, au sud de Stockholm. Fredrika les informa que c'était la première fois qu'elle voyait pour de bon le Globe, tandis qu'ils passaient devant le bâtiment sphérique et, un court instant, Sebastian craignit l'accident en la voyant se pencher sur le volant pour ne pas en perdre une miette.

Arrivés à destination, elle attendit dans la voiture tandis que Sebastian, Maria et Nicole montaient à l'appartement, au premier étage. Un trois-pièces. Lumineux et clair, avec parquet dans l'entrée et le séjour, derrière deux grands placards blancs à portes coulissantes, flanqués d'une banquette en velours vert.

— Ne prenez que le nécessaire pour les prochaines vingt-quatre heures, dit Sebastian après avoir ôté ses chaussures pour entrer dans l'appartement. Plus tard, vous pourrez faire des listes, et on enverra

quelqu'un ici.

Maria hochâ la tête et prit Nicole par la main.

— On commence chez moi ? proposâ-t-elle à Nicole en disparaissant avec elle dans la chambre du fond sur la droite.

Sebastian fit quelques pas et jeta un œil dans le séjour. Rayonnages sur un mur. Canapé d'angle beige avec des coussins aux couleurs vives sur un épais tapis brun sous la grande fenêtre. Devant, une table basse aux pieds métalliques. Téléviseur à écran plat sur le mur d'en face. Livres et films sur les étagères, mélangés à des photos dans des cadres Ikea. Sebastian en prit une. Nicole plus jeune – quatre, cinq ans peut-être – entre Maria et un homme aux traits sud-américains. Son père, supposa Sebastian. La séparation ne s'était visiblement pas mal passée au point que Maria veuille le rayer de leur vie quotidienne. D'un autre côté, elle ne lui avait pas donné de nouvelles depuis son retour en Suède, à la connaissance de Sebastian : on pouvait sans doute parler d'une relation neutre.

Il remit la photo en place et sortit de la pièce. Il entendit Maria bavarder dans ce qu'il supposait être la chambre de Nicole, et s'y rendit en traversant la cuisine lumineuse.

Il s'arrêta sur le seuil. Près de son lit, Nicole était en train de ranger trois livres dans un petit sac à dos, tandis que Maria prenait des vêtements dans un des placards. Les images affluèrent sans crier gare et le transportèrent dix ans plus tôt.

Vers une autre petite fille, un autre lit, un autre sac à dos.

L'ours Bamse imprimé dessus.

Et Sabine qui faisait sa valise pour son voyage en Thaïlande avec la concentration et le soin dont seule une enfant de quatre ans est capable. Des livres, des barrettes, une brosse à cheveux rose, un diadème en plastique avec au milieu la Cendrillon version Walt Disney serti de faux diamants, un petit porte-monnaie avec l'argent de poche donné par sa grand-mère et Drake, son doudou-dragon orange avec des écailles vertes sur le dos et au bout de la queue, qu'elle avait eu pour son deuxième anniversaire et dont elle ne se séparait jamais.

Sebastian n'avait plus songé à Drake depuis... Oui, depuis quand ? Depuis ce jour-là. Il était resté dans la chambre d'hôtel quand ils étaient descendus à la plage le deuxième jour. Il n'aimait pas se baigner.

— C'est parce qu'il crache du feu, avait expliqué Sabine avec la voix pleine de la sagesse d'une fillette de quatre ans tout en bordant Drake dans son lit. Et donc ce n'est pas bon pour lui d'être mouillé.

Puis ils étaient partis.

Vers la plage.

Vers la vague.

— Je vous attends dans la voiture, parvint à dire Sebastian malgré

la boule qui grossissait au fond de sa gorge.

Nicole le regarda depuis le lit, aussitôt inquiète. Elle regarda Maria, puis Sebastian, comme si elle n'arrivait pas à décider avec qui elle voulait être.

— Ou plutôt, non, reprit Sebastian en se raclant la gorge, face à la réaction de Nicole. J'attends dans le séjour. Je ne vais nulle part.

Il réussit à se fendre d'un petit sourire adressé à Nicole :

— Finissez tranquillement vos bagages.

Ce fut finalement la cuisine. Une table pour quatre. Réfrigérateur, congélateur et micro-ondes encastré à une hauteur convenable. Photos, dessins et mémos fixés avec des aimants multicolores. Plan de travail parfaitement en ordre. Une bouilloire et un moussEUR à lait dans un coin, quelques livres de cuisine dans l'autre. L'égouttoir essuyé, pas de vaisselle dans l'évier. Une cuisine rangée dans la perspective d'une absence prolongée. Sebastian ouvrit les portes lasurées en blanc des placards jusqu'à trouver un verre, ouvrit l'eau froide, la laissa couler dix secondes, remplit son verre et le but. Il s'appuya au plan de travail et fixa l'affiche encadrée représentant les animaux du Nord, au-dessus de la table de la cuisine. Il passa en revue ceux qu'il connaissait et savait nommer.

Dix minutes plus tard, ils avaient regagné la voiture.

À Farsta, l'appartement de la police était aussi un trois-pièces, mais là s'arrêtait toute ressemblance. Celui de Maria et Nicole était un foyer. Personnel, pensé, habité. Celui-ci pouvait au mieux être qualifié de fonctionnel. Une odeur de renfermé les accueillit sur le seuil, et l'impression de décrépitude s'accrut une fois dans le hall d'entrée. Elle était en grande partie due à un grand trou dans le plâtre d'un des murs, probablement quelque chose de trop lourd pendu là et qui était tombé. Nicole glissa sa main dans celle de Maria tandis qu'elles inspectaient le logement pièce à pièce.

Les meubles étaient intacts et propres, mais aucun ne semblait vraiment assorti. On avait l'impression que les habitants se les étaient procurés en fonction des besoins, sans prêter attention à ce qu'il y avait déjà dans l'appartement, ce qui donnait à l'ameublement un air de marché aux puces.

Une policière en civil qui se présenta sous le nom de Sofia les attendait dans la rue et les avait suivis jusqu'à l'appartement au troisième étage. Elle s'était assise dans le fauteuil en face du canapé où Nicole s'était blottie contre Maria. Elle expliqua que la menace était faible, compte tenu de leur déplacement à Stockholm, à cette adresse secrète, mais qu'il y aurait cependant une patrouille dans le quartier toutes les deux heures, vingt-quatre heures sur vingt-quatre,

pour ne pas attirer l'attention par des visites ou par la présence de gardes statiques devant l'immeuble ou en bas des escaliers.

Maria reçut également une alarme à porter au poignet, ainsi qu'un téléphone préprogrammé dont il suffisait de presser une seule touche pour parler à un policier, à toute heure du jour et de la nuit.

Sebastian revint après un tour de l'appartement et un passage aux toilettes, au moment où Sofia s'en allait. Elle serra la main de Maria et le salua de la tête en passant devant lui.

— Il va falloir faire les courses, dit Sebastian une fois la porte d'entrée refermée. Il n'y a pas grand-chose dans le frigo.

Maria hocha la tête avec lassitude et se cala au fond du canapé avec un soupir de découragement.

Sebastian s'attendait à la voir accuser le coup. Tout s'était bousculé depuis son atterrissage à Landvetter. L'annonce de la mort de ses proches, l'inquiétude pour sa fille, les événements de l'hôpital et le départ rapide, comme s'ils étaient en fuite. Elle avait enfin la possibilité de se reposer et digérer.

— Comment ça va ? demanda Sebastian en approchant d'un pas quand il la vit au bord des larmes.

— C'est... tellement irréel.

Maria lâcha un rire sans joie :

— Ma sœur a été assassinée et Nicole a vu celui qui a fait ça.

Elle serra sa fille plus près d'elle :

— Et maintenant, elle ne parle plus.

— Elle reparlera, dit Sebastian en venant s'asseoir près d'elle dans le canapé. Je vous le promets.

Maria se contenta de hocher une nouvelle fois la tête en caressant les cheveux de Nicole. Sebastian réfléchit à ce qu'il devait dire, à ce qu'il pouvait dire, mais il n'y avait pas grand-chose qui n'ait été dit ou qui puisse changer quoi que ce soit. C'était une épreuve que Maria était obligée de traverser : si elle avait besoin de parler, il pouvait être là pour elle, mais débiter des paroles de consolation qu'on ne lui avait pas demandées pourrait vite paraître galvaudé et forcé. D'autant plus qu'ils ne se connaissaient pas vraiment bien. Pas du tout, à vrai dire.

— Je sors faire des courses pour vous préparer à dîner, dit Sebastian en se levant du canapé. Je reviens vite, ajouta-t-il d'une voix apaisante en voyant Nicole lever la tête de la poitrine de Maria.

Sebastian sentit qu'elle le suivait du regard tandis qu'il quittait la pièce, mais au moins elle resta dans le canapé, le bras de Maria autour d'elle.

— Merci, entendit-il dire Maria avant qu'il arrive dans l'entrée pour mettre ses chaussures.

Pas de quoi, pensa-t-il. Cela n'avait rien d'un sacrifice. Au contraire. Il attendait cette soirée avec impatience.

Dans sa cuisine, Erik poêlait des röstis. Les escalopes doublement panées s'égouttaient un peu dans un plat et le beurre aux câpres et anchois attendait au réfrigérateur. Il avait connecté son téléphone à la stéréo de la cuisine et chantait en écoutant un tube de Lars Winnerbäck sur sa *playlist* Spotify. Il aimait faire la cuisine. Depuis toujours. Pour lui, c'était un moment de détente idéal. Peu importait comment s'était passée sa journée. Une heure de concentration totale devant ses casseroles était tout ce qu'il lui fallait pour se remettre sur les rails. Ce soir, il lui en faudrait peut-être un peu plus. Une journée dingue. La plus dingue de sa vie. Les meurtres de la famille Carlsten et de Jan Ceder n'étaient déjà pas drôles, mais un assassin qui se déguise en médecin pour approcher un témoin de nuit à l'hôpital, on se serait cru dans un film d'action américain. Depuis qu'on l'avait réveillé à 3 heures ce matin, il remerciait sa bonne étoile de ne plus être responsable de l'enquête.

— Papa.

Il se retourna tout en tendant la main pour baisser le volume. La voix de Winnerbäck s'estompa, et Erik vit bientôt, à la mine de sa fille, que ce n'était pas une seconde trop tôt. Alma avait eu douze ans quelques semaines plus tôt, et très peu de ce qu'entreprenaient Pia et Erik n'était pas ridicule ou nul à ses yeux. Erik supposa que son duo avec Winnerbäck péchait sur les deux tableaux.

— Tu n'as pas entendu frapper, ou quoi ? dit Alma en réussissant avec ces quelques mots à lui signifier qu'elle le tenait personnellement pour responsable d'avoir été forcée de quitter sa chambre pour aller ouvrir.

— Qui c'est ? demanda Erik en baissant le feu sous les röstis.

Alma se contenta de hausser les épaules avant de regagner sa chambre. Erik s'essuya les mains sur un torchon et sortit dans le hall. Sur le seuil, il trouva Frank, l'air de s'excuser sans avoir à dire un mot.

— Pardon si je dérange, vous étiez en train de dîner ?

— Non, ne t'inquiète pas, entre, dit Erik en lui serrant la main. J'appelle Pia.

— En fait, c'était toi que je venais voir, dit Frank en quittant ses

bottes pour suivre Erik à la cuisine.

— D'accord, tu veux rester manger ? C'est prêt dans dix minutes.

— Non merci, il faut que je retourne m'occuper de mon gamin.

Dans la cuisine, Frank tira une des chaises pour s'asseoir, tandis qu'Erik retournait à ses fourneaux.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda Erik en retournant ses pommes de terre râpées. Parfaitement poêlées.

— J'ai entendu dire que vous cherchiez une voiture qui aurait stationné près de la grotte de l'Ours hier.

— Oui, c'est exact.

— J'en ai vu une.

Erik se tourna vers Frank, qui se pencha en joignant les mains sur la table.

— Quelqu'un a appelé la commune dans la matinée pour signaler un chevreuil écrasé dans ce coin-là, alors j'y suis allé et je me suis garé... tu as une carte ?

Erik hocha la tête et quitta la cuisine. À peine une minute plus tard, il revint avec une carte routière qu'il déplia devant son hôte.

— Je me suis garé là.

Frank indiqua un point sur la carte. Erik nota que c'était environ à un kilomètre de la grotte de l'Ours :

— Un peu plus loin, sur ce petit chemin, il y avait une voiture.

Frank sortit un mouchoir de sa poche pour s'essuyer le nez qui coulait pour être sorti en cette fraîche soirée d'avril.

— J'ai d'abord pensé que c'était la voiture qui avait écrasé le chevreuil, mais il n'y avait personne dedans ni à proximité.

— Tu te souviens du modèle ? demanda Erik en retournant à la préparation de son dîner.

— C'était une Mercedes, j'ai vu l'étoile à trois branches, mais je n'ai aucune idée du modèle.

— Quelle couleur ?

— Bleu foncé, presque noire.

— Si tu la voyais en photo, tu la reconnaîtrais ?

— Peut-être, je ne sais pas.

— Et tu ne te souviens pas de l'immatriculation ?

— Non, désolé.

Erik se demandait ce qu'il pouvait faire de cette information. Contacter Torkel, bien sûr. C'était le genre de données auxquelles la brigade criminelle devait forcément avoir accès. Ils allaient probablement vouloir entendre Frank pour essayer de lui faire retrouver de quel modèle il s'agissait, puis consulter le registre des immatriculations et, dans le meilleur des cas, trouver un ou plusieurs véhicules enregistrés à une adresse des environs.

— Combien de temps peux-tu laisser Hampus ? demanda Erik en

essayant d'organiser un planning.

Frank regarda sa montre.

— L'aide à domicile s'en va dans une demi-heure. Pourquoi ?

— Il faut que tu parles à la brigade criminelle, expliqua Erik. Ils vont tenter d'identifier cette voiture.

— Ils sont les bienvenus chez moi, dit Frank en se levant. Tu peux leur indiquer où j'habite.

Erik le raccompagna, puis revint à son dîner.

Sebastian était assis sur le canapé pelucheux gris-vert, Nicole près de lui, et lui faisait la lecture d'un des livres qu'elle avait apportés.

La Prophétie du Gris.

À première vue, l'histoire d'un frère et d'une sœur tombés dans un monde souterrain où la fille était vénérée comme une princesse par les cafards et devait sauver le royaume de la guerre, tandis que tous deux portaient en quête de leur père disparu et d'une issue pour retrouver le monde réel. Maria avait dit que c'était de l'*heroic fantasy*.

Sebastian trouvait que c'était vraiment de la merde.

Mais il était forcé d'admettre avoir passé une soirée agréable.

Il avait préparé le dîner avec Maria et Nicole pour les aider et leur tenir compagnie à la cuisine. Nicole avait consciencieusement haché des oignons et râpé des carottes pour sa bolognaise pendant que Maria mettait le couvert et allumait deux affreux chandeliers en porcelaine vert foncé qu'elle avait trouvés sur le rebord de la fenêtre. Au dîner, Nicole avait mangé les pâtes avec apparemment bon appétit. Sebastian avait fait les frais de la conversation, pour que l'ambiance à table paraisse la plus normale possible. Il avait interrogé Maria sur son travail à l'Agence pour le développement et son séjour au Mali, mais s'était surtout concentré sur Nicole : sa classe, les matières qu'elle préférait et aimait le moins, ses copains, etc. Naturellement, Nicole n'avait pas répondu ni participé verbalement en aucune façon, mais Sebastian lui adressait cependant toutes ses questions directement et Maria, après avoir laissé à sa fille la possibilité de répondre elle-même, terminait toutes ses phrases par "n'est-ce pas, ma chérie ?" ou "c'est bien ça, hein ?" pour que Nicole se sente malgré tout partie prenante.

Après le dîner, Sebastian et Maria avaient rangé et fait la vaisselle, tandis que Nicole s'était remise à dessiner.

— Elle s'est inquiétée quand vous êtes sorti faire les courses, avait dit Maria à voix basse en désignant sa fille de la tête, à la table de la cuisine. Elle était tout le temps comme scotchée à moi.

Sebastian s'était tourné vers Nicole. Il avait à nouveau été surpris de la tendresse qui s'éveillait en lui. Nicole avait posé son crayon et s'était calée au fond de sa chaise.

— Je peux voir ? avait demandé Sebastian en s'approchant pour regarder le dessin qu'elle avait devant elle.

Une maison dans une forêt. Un carreau cassé à la porte vitrée d'une véranda. Sebastian avait supposé – sans l'avoir vue – que c'était la maison où elle s'était introduite pendant sa fuite vers la grotte de l'Ours, où elle pensait trouver un peu de sécurité. Seule la moitié des murs extérieurs étaient dessinés, le reste était une sorte de coupe. Un séjour, une cuisine et une chambre où une petite fille aux cheveux sombres s'était allongée sous un lit.

— Je peux aussi garder celui-là ? avait demandé Sebastian.

Nicole avait croisé son regard, sans un mot bien sûr, ni un hochement de tête ou toute autre chose qui indique qu'elle l'ait même entendu. Mais pas non plus de protestation quand il avait pris le dessin pour le rouler.

— Vous pourriez rester un moment, le temps que je prenne une douche ? avait demandé Maria.

Sebastian avait avoué qu'il avait tout son temps, personne ne l'attendait.

Maria resta longtemps sous le jet d'eau chaude, dans l'espoir que, par miracle, elle emporte un peu de son chagrin et de son découragement.

Mais non.

Dans son travail, elle voyait la souffrance de près. Elle s'impliquait, compatissait avec les victimes et leurs proches, et réussissait toujours à garder la distance professionnelle nécessaire pour ne pas être emportée et sombrer.

Mais à présent, c'était elle qui était en train de sombrer, lui semblait-il.

Elle appuya le front sur le carrelage et pleura à gros sanglots, mais en silence, et sentit pour la première fois depuis son retour combien elle était fatiguée et vidée, maintenant qu'elle n'était plus obligée de se montrer forte devant Nicole. Ses jambes se déroberent. Elle s'affaissa et resta assise dans la douche, sous l'eau ruisselante.

Elle avait l'impression de ne jamais pouvoir se relever.

Quand, une bonne demi-heure plus tard, elle sortit de la salle de bains, elle trouva Sebastian assis dans le canapé gris-vert avec Nicole près de lui, en train de lire à haute voix un des livres qu'elle avait pris à la maison. Maria s'arrêta sur le seuil du séjour pour les observer.

Il avait vraiment une patience infinie avec Nicole, ce Sebastian Bergman. Au milieu de toutes ces ténèbres, cette incertitude et ce

chaos, il était le point fixe dont Nicole n'était pas la seule à avoir besoin, réalisa Maria. Elle n'aurait jamais fait face à ces derniers jours sans lui. Appuyée au chambranle de la porte, elle écoutait sa voix changer de ton et même d'accent selon les différents personnages du livre. Elle se laissa absorber par l'histoire, exactement comme Nicole, et se surprit à être presque un peu déçue quand le chapitre s'acheva et qu'il referma le livre en le posant sur la table basse.

— Je crois qu'il va être l'heure, dit-il en se levant.

Nicole le regarda d'un air inquiet, se mit elle aussi sur pied et alla se serrer contre Maria.

— Ça va aller ? dit-il tout en prenant son manteau accroché dans le hall.

Maria hocha la tête, mais s'entendit demander :

— Est-ce que vous pourriez rester ?

Sebastian s'arrêta et l'interrogea du regard.

— Nicole dort de toute façon avec moi, vous pouvez prendre l'autre chambre, continua Maria avec un mouvement de cou vers l'intérieur de l'appartement. Si vous voulez, bien sûr.

Sa réponse eut à peine le temps de se formuler dans sa tête qu'elle était déjà sur ses lèvres :

— Bien sûr, je peux rester, dit Sebastian en se débarrassant de son manteau.

Torkel déplia son ordinateur portable et allait se mettre à rédiger un court rapport sur sa conversation avec Gunilla et Kent Bengtsson quand on frappa à la porte.

La soirée avait été riche en événements.

Sur le coup des 8 heures, Erik Flodin avait téléphoné pour signaler qu'un témoin avait vu une voiture garée dans la bonne zone à la bonne heure mais, au moment précis où Torkel allait faire venir Billy pour retrouver Erik et se rendre sur place, il avait reçu un appel d'un certain Kent Bengtsson, voisin des Carlsten, qui avait trouvé à son retour la carte de visite de Torkel dans sa boîte aux lettres. Torkel avait rapidement changé ses plans. Vanja et Billy accompagneraient Erik chez le témoin, tandis qu'il irait parler avec les Bengtsson, où il était le bienvenu malgré l'heure tardive.

Il était revenu dans sa chambre d'hôtel depuis à peine une demi-heure quand il ouvrit à Vanja : le carton blanc qu'elle portait emplit immédiatement la chambre de Torkel d'une odeur de gaillon.

— Tu en veux ? demanda Vanja avec un geste vers le hamburger et les frites que contenait l'emballage.

— Non merci, j'ai réussi à me faire préparer un sandwich quand je suis rentré, répondit Torkel en entrouvrant sa fenêtre, ce que Vanja ne relia visiblement pas aux effluves de son repas.

— Comment ça s'est passé ? Que disent les Bengtsson ? demanda Vanja en entamant sa malbouffe à belles dents.

Oui, qu'avaient-ils dit, finalement, songea Torkel. Aucun des deux époux Bengtsson n'avait été particulièrement bavard, leurs réponses avaient été laconiques et rien dans le peu qu'ils avaient dit ne modifiait vraiment l'image que la police se faisait de leurs voisins. Sympathiques, appréciés, un fervent engagement pour l'environnement, au sujet duquel ni Gunilla ni Kent n'avaient d'opinion, même s'ils savaient que d'autres s'en étaient agacés.

— Quels autres ? avait demandé Torkel, recevant la même réponse que précédemment : Jan Ceder et Ove Hanson étaient les plus ouvertement hostiles à la famille, mais il fallait aussi dire que les Carlsten avaient déposé des plaintes contre eux.

À quoi s'ajoutaient quelques commentaires et ragots. Rien de grave. Et ils juraient être incapables de comprendre qui pouvait bien en vouloir à leur vie. C'était tellement affreux. Surtout pour les petits garçons. Ils étaient souvent venus chez les Bengtsson voir les chevaux.

— Rien que nous ne sachions déjà, finalement, résuma Torkel à Vanja, qui hocha la tête.

— Où étaient-ils passés, depuis jeudi dernier ? demanda-t-elle en plongeant quelques frites dans le rond de ketchup qui flanquait le hamburger.

— Un soixantième anniversaire, ou quelque chose comme ça, vendredi à Karlstad, où ils sont restés pour le week-end.

— Pas traumatisés par ce qui s'est passé au point de renoncer à aller faire la fête, en somme, constata Vanja.

— J'ai eu l'impression qu'ils ne connaissaient pas vraiment les Carlsten. Pas de l'hostilité, juste... un manque d'intérêt.

Torkel haussa les épaules :

— Et vous, comment ça s'est passé ?

— Bof, ce Frank a dû regarder des photos de tous les modèles de Mercedes depuis 1970, tu vois le genre.

— Et ?

— Il n'était sûr de rien, à part que c'était une Mercedes. Billy va te résumer ce qu'on en a tiré. Tu es sûr que tu n'en veux pas ?

Vanja poussa le carton vers Torkel qui déclina en levant les mains.

On frappa de nouveau et Billy entra, son ordinateur à la main.

— Salut. Vanja vient juste de me dire que votre petite excursion n'avait pas donné grand-chose, l'accueillit Torkel.

— Ne dis pas ça, répondit Billy, l'air beaucoup trop exalté pour être rentré bredouille.

Il s'assit sur le lit de Torkel, son ordinateur sur les genoux, l'écran tourné vers Torkel et Vanja.

— Il n'était pas sûr, mais tout indiquait qu'il s'agissait d'un modèle récent.

Billy ouvrit une page web avec un diaporama. Des variantes de Mercedes défilaient à l'écran.

— Ça pourrait être une classe A, une classe C, coupé ou même combi, une CL, une CLA, une CLS...

— OK, l'interrompit Torkel. Ça peut être plein de modèles, j'ai pigé. Continue.

Billy le regarda, l'air presque déçu de ne pas pouvoir continuer à feuilleter les voitures, mais il fit disparaître le diaporama et ouvrit une autre page.

— Il y en avait trop pour que ça nous soit d'une aide quelconque, mais j'ai quand même cherché les modèles possibles dans le registre des immatriculations pour voir s'il y en avait, et dans ce cas combien,

dans la région.

Billy s'étira sur le bord du lit et ne put retenir un petit sourire, ce qui révéla à Torkel qu'il avait trouvé quelque chose. Finalement, la soirée n'avait pas été perdue.

— Devine qui possède une CLS 350 de 2011 ?

— Qui ? demanda Torkel, réussissant d'un seul mot à lui faire comprendre qu'il n'avait pas envie de jouer aux devinettes.

— Ove Hanson, dit Billy en sortant les informations de son ordinateur.

— On le connaît ? demanda Vanja, la bouche pleine de la fin de son cheeseburger.

— Il possède la base nautique, les Carlsten l'ont dénoncé pour utilisation de peintures interdites, dit Torkel en se penchant pour lire.

— Un résumé du bref interrogatoire effectué par la police locale vendredi dernier se trouve dans le même dossier que la plainte des Carlsten, conclut Billy en se tournant vers Torkel. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

Torkel se redressa et fit quelques pas dans la pièce. Réfléchit.

— Il chasse ?

— Il a un permis pour deux fusils, opina Billy. Alors je suppose que oui.

Torkel tourna encore un peu en rond dans la chambre. C'était bien, ça. C'était peut-être la percée dans l'enquête dont ils avaient besoin. Il jeta un coup d'œil rapide à sa montre. 11 heures tout juste passées. Quelques heures de repos bien mérité n'y changeraient rien.

— On lit tout ce qu'on a sur lui et on le cueille demain matin à la première heure, décida Torkel.

Les autres hochèrent la tête. Après quelques minutes de discussion sur la répartition des tâches pour le lendemain, ils s'en allèrent.

Seul dans sa chambre, Torkel referma sa fenêtre et songea à appeler Ursula. Il aurait voulu, il avait envie d'entendre sa voix, mais il estima qu'il était trop tard. Il l'appellerait demain. Avec un peu de chance, il pourrait lui annoncer qu'il avait un peu avancé vers la résolution de l'enquête.

Il ôta le couvre-lit et s'apprêtait à passer dans la salle de bains quand son téléphone sonna. Il espérait que ce soit Ursula, mais c'était un autre nom, un autre numéro.

— Il est tard, dit-il en décrochant.

— Je sais, désolé pour ça, dit d'un ton sincère Axel Weber à l'autre bout du fil. Je voulais juste te dire une chose.

— Ah oui, et quoi ?

Torkel était toujours laconique et inamical.

— J'ai des jeunes collègues, à Stockholm...

Weber se tut, comme s'il ne savait pas comment continuer.

- Vous avez déplacé la fillette, n'est-ce pas ?
- Pas de commentaire. Bonne nuit, dit Torkel en s'apprêtant à raccrocher.
- Attends, attends, ce n'est pas pour ça que j'appelais.
- Il inspira à fond, comme s'il devait une dernière fois peser le pour et le contre :
- Ils savent où elle est et nous le publions demain.

elle se cache ici

En gros caractères.

Suivi d'un sous-titre plus petit, mais toujours tape-à-l'œil :

elle a survécu à la maison de l'horreur

Le reste de l'image occupé par une photo, granuleuse, comme prise au téléobjectif, sans doute un choix éditorial pour renforcer l'impression de sensationnel et de scoop, supposa Torkel. Avec les possibilités techniques d'aujourd'hui, il n'y avait aucune autre raison que l'image ne soit pas nette. Elle montrait une partie de l'immeuble où Nicole et Maria étaient arrivées moins de vingt-quatre heures plus tôt. Facile à identifier si on le voulait, malgré la mauvaise qualité de la photo. Un ovale clair qui pouvait très bien être un visage de fillette à une fenêtre du troisième étage, entourée de rouge pour que personne ne rate où elle se trouvait exactement ou n'aille remettre en question l'information.

— C'est publié, conclut Torkel après avoir décrit la une à Sebastian au téléphone.

— Ils donnent l'adresse exacte ? demanda Sebastian tout en essayant de mesurer l'ampleur de ce qu'il venait d'entendre.

Ils allaient encore déménager. La question était simplement où, mais, à sa propre surprise, une réponse lui vint immédiatement.

— Ils écrivent : *un immeuble collectif anonyme de Farsta*, répondit Torkel tout en survolant à nouveau l'article. Mais avec la photo, ce ne sera pas difficile de vous retrouver, pour celui qui veut vraiment.

— Quelqu'un a tenté de la tuer à deux reprises ! Putain, ils réfléchissent, ou quoi ?

Dans le séjour, Sebastian baissa la voix jusqu'à chuchoter.

— Probablement pas. En tout cas, je vous ai fait mettre sous bonne garde. Nous plaçons deux hommes dans l'escalier.

Sebastian hocha la tête, tandis que sa bouffée d'irritation l'empêchait de rester calme. Il se mit à tourner en rond dans la pièce, tout en continuant à siffler dans le combiné.

— Elle a besoin de calme, et d'une vie aussi normale que possible.

— Personne ne pourra approcher, l'assura Torkel avec emphase.

— Une vie normale ne signifie pas l'isolement et une menace permanente, dit Sebastian en entendant qu'il reprenait son ton exagérément pédagogique. On doit pouvoir sortir librement si on en a envie, continua-t-il. Sans journalistes ni photographes dans les buissons, ni quelqu'un qui essaie de lui tirer dessus.

Torkel envisagea un instant d'expliquer à Sebastian que le temps où les photographes se cachaient dans les buissons pour planquer était révolu depuis quelques décennies, mais il comprenait ce que son collègue voulait dire.

— Nous allons la déplacer, décida-t-il rapidement. Nous avons d'autres adresses sûres.

— C'est bien ça le problème, répondit Sebastian, presque étonné de devoir mettre les points sur les *i* : Vous n'avez *pas* d'adresses sûres, parce qu'il y a une fuite chez vous.

— Qu'est-ce que tu en sais ? rétorqua Torkel, d'instinct sur la défensive, comme toujours quand on critiquait son organisation.

— Tu viens juste de me le lire.

Torkel ne mit pas longtemps à comprendre que Sebastian avait raison. Le journal qu'il avait sous les yeux en était la preuve. L'information sur la cachette de Nicole et Maria ne pouvait venir que du sein de la police. Le choix n'était pas immense et Torkel se jura de dénicher coûte que coûte le coupable, au lance-flammes si besoin, et de veiller à ce qu'il ou elle ne travaille pas une minute de plus dans la maison.

Mais ce serait pour plus tard.

— Qu'est-ce que tu proposes, alors ? demanda-t-il en jetant le journal sur son lit.

Sebastian s'autorisa à formuler l'idée qui était née dès que Torkel lui avait annoncé que leur cachette avait été découverte.

— Elles peuvent habiter chez moi.

Torkel ne répondit pas immédiatement, ce que Sebastian interpréta comme une résistance initiale à son idée.

— J'ai de la place, elles auront leur propre chambre, et personne – à part toi et l'équipe – n'aura à savoir où elles sont.

Torkel sentit quelque part qu'il aurait dû dire non, qu'il ne saurait en être question, que c'était une mauvaise proposition, qui allait contre tous les règlements possibles. Mais le problème, c'était que ce n'était pas une mauvaise idée. Pas du tout.

Au contraire.

La fillette s'était prise d'affection pour Sebastian, et Torkel était persuadé qu'il pouvait lui faire du bien : même s'il s'agissait d'un esprit traumatisé, c'était dans ses cordes. Torkel ne lui faisait pas confiance pour grand-chose, mais pour ça, oui. Ils avaient un problème urgent et Sebastian lui avait donné une solution qui pouvait

fonctionner, du moins pour commencer.

— Je vous envoie une voiture, dit Torkel. Quand pouvez-vous être prêts ?

— Comme c'est grand, chez vous !

Sebastian sursauta en l'entendant. Après les avoir débarrassées de leurs manteaux et invitées à entrer pour visiter, il était resté dans l'entrée, le regard fixé sur cet endroit du mur.

Encore.

Ça faisait maintenant plusieurs jours, mais que croyait-il ?

Qu'il aurait oublié ?

Qu'il aurait pu entrer dans son appartement sans voir le rouge et sentir l'odeur de fer du sang ?

Il comprit que c'était ça : quelque part, il avait en tout cas espéré que la compagnie d'autres personnes vivantes chasserait les souvenirs et, en quelque sorte, purifierait ce domicile où il avait de plus en plus de mal à vivre. Mais visiblement, il n'en était rien.

Pas encore, en tout cas.

Il se détourna alors du mur et regarda Maria sur le seuil du séjour, Nicole accrochée à sa taille.

— Pardon, vous disiez ?

— Vous avez un grand appartement.

— Oui. Oui, c'est vrai.

Sebastian se tourna vers l'étagère à chapeaux, y prit un cintre pour pendre le manteau de Maria.

— Vous vivez seul ici ? demanda Maria en s'avançant avec Nicole dans le petit couloir qui conduisait au reste de l'appartement.

— Oui, répondit Sebastian en pendant le blouson de Nicole à un crochet.

Maria s'arrêta devant une porte close peinte en blanc.

— Qu'est-ce qu'il y a, derrière ?

— Ouvrez voir.

Maria s'exécuta.

— Je pensais que vous pourriez vous installer là, dit Sebastian en les rejoignant à la hâte.

— C'est une très belle chambre, répondit Maria en entrant.

Sebastian regarda alentour et vit qu'elle avait raison. C'était une belle chambre, quand bien même un peu étroite. Lily avait insisté

pour qu'ils aient une chambre d'amis, qu'elle avait meublée à l'occasion d'une seule vente aux enchères à Norrtälje, assez cher pour ce que c'était. Un papier peint bleu clair, une élégante commode blanche et un bureau rococo le long d'un mur. Des portraits photographiques en noir et blanc dans des cadres noirs au mur. Sous la fenêtre aux rideaux blancs, un large lit avec tête et pied en fer forgé lourdement orné. Le tout venant de la même succession. Même les tableaux. Ils n'avaient aucune idée de qui étaient ces personnes jadis endimanchées pour poser chez le photographe, mais Lily avait trouvé qu'il fallait les garder avec le reste du mobilier. De jolis objets qui allaient bien ensemble, mais qui avaient besoin d'êtres vivants pour être plus qu'une belle chambre, pour faire partie d'un foyer.

— Vous croyez que vous pourrez partager le lit, ou j'apporte un matelas supplémentaire ? demanda Sebastian.

— Non, ce sera parfait, dit Maria en se tournant vers lui. Merci pour votre... sollicitude. J'apprécie, vraiment.

Un bref silence se fit à nouveau avant que Sebastian inspire profondément et recule d'un pas.

— J'ai peur de ne pas avoir grand-chose à la maison, alors pendant que vous vous installez, je vais sortir faire des courses, dit-il d'une voix un peu plus forte qui brisa efficacement la petite intimité qui s'était créée, tout en désignant vaguement la porte d'entrée d'un geste du pouce par-dessus l'épaule. Ensuite je me disais qu'on pourrait discuter un peu, Nicole et moi.

Il se tourna vers Nicole, qui examinait en silence les photographies près de la commode blanche :

— Ça te dirait ?

Nicole tourna la tête et croisa son regard. Puis hocha faiblement la tête. Pas un grand geste. Un instant fugace, mais bien réel. Une réaction. Une porte entrouverte vers sa prison volontaire.

Sebastian lui sourit avec tendresse et, pour la première fois depuis ce fameux soir, il ne lorgna pas vers le mur de l'entrée en quittant l'appartement.

Ove Hanson était une sorte de colosse.

Torkel le regarda passer dans le couloir quand les agents de la police locale le conduisirent dans la salle d'interrogatoire. Deux mètres et quelques et Torkel supposa que, mis sur une balance, il dépassait les cent quarante kilos. Peut-être davantage. Des tatouages bleu sombre dépassaient du col de son pull. Boucle à l'oreille. De grosses mains avec d'autres tatouages sur le dessus et une barbe noire hirsute complétaient le portrait d'une brute potentielle. Torkel savait son préjugé énorme, mais il n'avait aucune difficulté à l'imaginer se promenant dans la villa blanche avec un fusil de chasse.

Il fut interrompu dans ses pensées par Erik, qui glissa la tête dans la pièce.

— Ils ont mis Ove Hanson en salle 1.

— Merci, dit Torkel en se levant. On attend un avocat ?

Erik secoua la tête.

— Il n'en veut pas.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Torkel, tout en ramassant les pages du premier interrogatoire de Hanson qu'il était en train de relire.

— Juste que nous voulions l'entendre en lien avec les meurtres des Carlsten.

— Et il ne veut pas être défendu ?

Erik agita encore la tête, et quitta le seuil de la pièce. Torkel sortit dans le couloir en jetant un œil à sa montre. Il aurait le temps d'aller prendre un café en attendant Vanja. En arrivant dans la matinée, il avait vu un technicien s'affairer avec la machine, alors il devrait y avoir quelque chose de chaud à boire.

Vanja laissa l'eau froide s'égoutter de son visage tandis qu'elle étudiait son reflet.

Cernes sombres sous les yeux. Elle dormait mal désormais. Se réveillait après quelques heures seulement de sommeil, n'arrivait pas à se rendormir, somnolait un moment et se réveillait à nouveau. Elle ne

savait pas bien pourquoi. Elle n'était pas dévorée par l'inquiétude en se réveillant, aucune pensée consciente ne la taraudait, aucun problème laissé irrésolu.

Elle ne dormait pas, c'était tout.

Cette nuit, elle avait rêvé. De Valdemar – même dans son rêve elle ne pensait pas à lui comme son père – et d'une promenade au parc de Djurgården. Ils s'étaient arrêtés au bord de ce lac dont elle n'avait jamais su le nom mais où les aigrettes faisaient leur nid parmi les arbres. Ils avaient parlé. De tout. Comme ils en avaient l'habitude. Quand il était encore l'homme le plus important de sa vie.

Avant les mensonges qui avaient tout détruit...

Dans son rêve, il lui passait le bras autour de l'épaule, tandis qu'ils continuaient le long du canal. Elle avait senti la chaleur de sa main à travers son mince blouson. Elle s'était sentie en sécurité. Aimée.

C'était bon.

Dans son rêve...

Avec un soupir irrité, elle tira deux serviettes en papier du distributeur et s'essuya le visage. Elle ne pensait jamais devoir se l'avouer, surtout après les événements de ces derniers mois, mais Sebastian lui manquait. Elle n'avait rien à reprocher à Torkel et Billy mais, si elle devait un jour parler avec quelqu'un de la trahison de Valdemar et Anna, ce serait avec Sebastian.

Curieux, mais vrai.

Elle ne l'aimait pas.

Elle ne lui faisait même pas confiance.

Mais les fois où elle avait imaginé se livrer à quelqu'un, vider son sac, ne plus tout porter sur ses épaules, c'était le nom de Sebastian qui lui venait à l'esprit.

Mais il était à Stockholm, et elle avait un interrogatoire à conduire.

Elle jeta les serviettes dans la corbeille et, avec un dernier coup d'œil au miroir, elle sortit des toilettes à la recherche de Torkel.

— Voici Vanja Lithner, et je suis Torkel Höglund, nous sommes de la brigade criminelle.

Ove Hanson se contenta de hocher la tête quand ils tirèrent leurs deux sièges en face de lui. Vanja mit en route le petit magnétophone près d'elle, en bout de table et enregistra la date, l'heure, et le nom des personnes présentes dans la petite pièce. Puis elle demanda d'un regard à Torkel s'il voulait commencer. Il voulait bien.

— Parlez-nous de la famille Carlsten, dit Torkel en se penchant en avant, les mains jointes devant lui.

— Que voulez-vous que je vous dise à leur sujet ? répondit Ove Hanson d'une voix grave étonnamment bien modulée, qui ne cadrait

pas avec son physique de brute. Je ne les aimais pas, ils m'avaient dénoncé à la police pour une connerie. Mais je ne les ai pas tués.

— Quel genre de connerie ?

— Je vendais un type de peinture pour bateau dont l'utilisation est interdite pour des raisons environnementales, répondit-il tout en signifiant à Torkel d'un regard qu'il savait que le policier était déjà au courant de tout ça. L'utilisation, mais pas la vente, conclut-il en embrassant du regard ses deux interlocuteurs.

Vanja ouvrit le dossier qui se trouvait devant elle et y plongea rapidement les yeux. C'était surtout pour la galerie, elle connaissait par cœur le précédent interrogatoire, mais ça donnait toujours un peu plus de poids aux questions si la personne interrogée avait l'impression qu'elles se fondaient sur des faits documentés.

— Vous n'avez pas d'alibi pour le jour des meurtres, dit-elle en le regardant droit dans ses yeux bruns, sous ses sourcils broussailleux.

— J'en ai pour certaines parties de la journée, répondit-il calmement en soutenant son regard. Je crois me souvenir que vous ne saviez pas dire exactement quand c'était arrivé.

Ce qui était vrai. Ove Hanson avait en effet rendu compte en détail de ses occupations ce mercredi-là. Quelques heures, ici et là, il y avait des trous, personne ne pouvant attester ses dires, mais comme ils ne connaissaient pas avec certitude l'heure à laquelle les Carlsten avaient été tués, ils ne pouvaient pas faire le lien entre le crime et ces heures sans alibi.

Vanja laissa tomber.

Changea son fusil d'épaule.

— Que faisiez-vous samedi entre neuf et onze ?

— Samedi dernier ? Avant-hier ?

— Oui.

— Entre 9 et 11 heures du matin ?

Vanja hocha la tête.

— J'étais sans doute à la boutique. On ouvre à 10 heures le samedi.

— Vous étiez *sans doute* à la boutique ? glissa Torkel.

— J'étais à la boutique, corrigea Ove avec un regard las à Torkel.

— Vous étiez seul ? demanda Vanja.

Ove reporta son attention vers elle.

— Je fais l'ouverture seul, puis nous sommes deux à partir du déjeuner jusqu'à la fermeture à 4 heures.

— Donc vous étiez seul dans la boutique samedi matin.

— Oui.

— Avez-vous eu des clients ? Quelqu'un qui vous a vu ?

— Qu'est-ce qui s'est passé, samedi ?

Torkel et Vanja échangèrent un regard. Torkel hocha la tête. Vanja regarda à nouveau dans son dossier, comme pour y chercher des faits

auxquels confronter Ove. Dans ce cas précis, il n'y en avait pas. Que des suppositions. Des indices, en étant généreux.

— Votre voiture a été vue à proximité de la grotte de l'Ours, où nous avons par la suite retrouvé Nicole Carlsten, mentit avec aisance Vanja en le regardant à nouveau dans les yeux.

La vérité était qu'une voiture qui *pouvait* être celle d'Ove Hanson avait été vue près de la grotte, mais la vérité ne les aidait pas pour le moment.

— La fillette de la maison ? s'étonna sincèrement Ove. Je ne suis pas allé du côté de la grotte de l'Ours samedi dernier, continua-t-il en l'absence de réaction à sa question.

— Alors comment expliquez-vous que votre voiture y était ? demanda Vanja en refermant lentement le dossier.

— Elle n'y était pas.

— Vous en êtes certain ? Vous ne l'avez pas prêtée ? Personne d'autre pourrait avoir pris les clés à votre insu ?

Torkel fit un geste des mains signifiant qu'ils avaient vu plus bizarre que ça. Vanja attendait, tendue. Si c'était bien la voiture d'Ove que le témoin avait vue en forêt, Torkel lui donnait à présent la possibilité d'expliquer comment elle était arrivée là sans qu'il soit personnellement impliqué. Cela leur confirmerait qu'ils étaient sur la bonne voie. Ensuite ne resterait plus qu'à confondre le mensonge.

— Non, j'ai pris ma voiture pour aller travailler le matin, et personne ne l'a plus conduite de la journée.

Vanja soupira de déception. Il n'avait pas mordu à l'hameçon. Elle ne percevait pas non plus de fausseté dans son ton. Peut-être un brin de lassitude. Elle eut l'impression qu'Ove Hanson avait souvent été interrogé ou accusé au cours de sa vie, uniquement en raison de sa taille et de son apparence sauvage. Vanja fit une dernière tentative.

— Donc, vous ne pouvez pas expliquer comment votre voiture a atterri devant la grotte de l'Ours samedi dernier ?

— Elle n'y était pas, répondit le géant, sûr de lui.

Torkel et Vanja échangèrent un rapide coup d'œil et restèrent silencieux. La plupart des Suédois n'aimaient pas le silence. Voulaien le remplir. Parfois, cela portait ses fruits, quand la personne interrogée se répandait en explications et hypothèses au sujet desquelles la police ne l'avait pas questionnée. Après seulement quelques secondes, cela parut marcher aussi avec Ove Hanson, qui se tortillait un peu sur son siège et inspira :

— Quelle était l'immatriculation de la voiture, là-bas ?

Nouveau regard rapide entre Torkel et Vanja. Pas d'explication. Pas d'hypothèse pour les tirer de l'ornière. Une question.

Ils avaient trois possibilités.

Mentir : ils connaissaient le numéro d'immatriculation de la voiture

d'Ove.

Botter en touche : tout simplement ne pas répondre à la question.

La vérité : dire qu'ils ne savaient pas.

Vanja laissa Torkel décider.

— Écoutez, dit-il avec un soupir de lassitude qui signalait que sa patience s'épuisait. Vous apparaissez dans cette enquête parce que vous avez un mobile.

Option numéro deux, nota Vanja.

— Une plainte qui n'a mené à rien ? Ce n'est pas un mobile.

Ove Hanson se pencha au-dessus de la table :

— J'en connais plusieurs qui ont un meilleur mobile que ça. Cent fois meilleur.

Il était temps d'agir de façon plus défensive.

Il n'aimait pas ça, mais réveillé depuis le lever du soleil, il ne voyait pas d'autre solution. Il continuait à ressasser combien il avait failli réussir dans la grotte. S'il était arrivé cinq minutes plus tôt, la fillette ne serait plus un problème. Elle était là, dans la cavité derrière la fissure de la roche.

Il était sur la bonne piste.

Au bon endroit.

Mais au mauvais moment.

Il n'aurait même pas eu besoin de cinq minutes, trois auraient suffi. Deux même. Et tous ses soucis auraient disparu.

Un bref instant, il avait caressé l'idée de les abattre tous les deux. La fillette et l'espèce de policier légèrement obèse qui s'était assis pour lui parler et avait peu à peu réussi à la faire sortir de sa cachette. Les tuer aurait été simple. Mais comment aurait-il réussi à s'échapper ? Les détonations se seraient entendues, le bruit amplifié par la montagne se serait propagé dehors, devant, là où ça grouillait de policiers. Il aurait pu courir dans la direction opposée. Dans le noir, plus profond dans la grotte, mais personne ne savait seulement s'il y avait une autre issue. Il aurait été prisonnier.

Il avait donc été forcé de les laisser partir. Disparaître.

Ensuite l'hôpital.

Là, ça aurait dû être simple. Mais il ne l'avait pas trouvée.

Il avait été efficace, s'était démené mais, en se levant pour aller brancher la cafetière, il avait regardé la réalité des faits : par deux fois, il avait été près du but, par deux fois elle lui avait échappé. Il n'aurait pas de troisième chance. Il serait désormais impossible d'arriver jusqu'à elle.

La fillette était en vie. Les journaux écrivaient qu'elle ne parlait pas. C'était sans doute vrai, car sinon, à l'heure qu'il était, la police serait sûrement déjà venue frapper à sa porte.

Car elle l'avait forcément vu, non ?

Il partait de cette hypothèse. Donc que lui restait-il à faire ? Veiller à ce qu'il reste aussi peu de preuves matérielles que possible si – ou

plutôt quand elle se déciderait à raconter ce qu'elle avait vu. Rien chez lui ne devait pouvoir le relier aux meurtres.

Il estimait avoir pensé à peu près à tout. Il avait choisi des routes sans vidéosurveillance pour aller et repartir de l'hôpital, il s'était garé suffisamment loin pour que quelqu'un voyant et reconnaissant sa voiture ne puisse pas faire le lien – comme il l'avait fait à la grotte de l'Ours – et il était entré dans l'hôpital par une issue de secours sans caméras de surveillance à proximité.

Il était presque certain que personne ne pourrait prouver qu'il s'était trouvé dans la grotte de l'Ours ou à l'hôpital.

Le fusil qu'il avait utilisé chez les Carlsten était revenu chez Jan Ceder. Il avait changé de pneus à Filipstad, pour que d'éventuelles traces de pneus ne puissent pas mener jusqu'à lui.

Et le reste ?

Il fallait qu'il réfléchisse.

Il alla chercher dans un tiroir de la cuisine un petit carnet et un stylo-bille publicitaire pour le tunnel de ski de fond de Torsby.

Il s'agissait d'être méticuleux. De ne rien oublier. De tout noter méthodiquement.

Il se rassit à la table de la cuisine. Vida le fond de sa tasse de café, posa le crayon sur le papier et se mit à écrire.

Brûler les vêtements de chez les Carlsten

Brûler les vêtements de la grotte

Brûler les chaussures

Ça lui faisait un peu mal. Il aimait beaucoup ses chaussures. Presque neuves, en plus.

Mais on fait ce qu'on doit faire.

Nettoyer le coffre de la voiture

Il avait lu quelque part que le nettoyage vapeur était ce qu'il y avait de mieux pour faire disparaître toutes les taches. Mais était-ce nécessaire ? Le fusil de Ceder pouvait-il avoir laissé la moindre trace dans sa voiture ? Qu'elle ait transporté des armes n'avait rien d'étonnant en soi, il avait plusieurs permis. Il laissa tomber, mais ajouta un point d'interrogation.

Non prioritaire.

Quoi d'autre ? Qu'est-ce qui pouvait encore le confondre ?

Le fusil, la voiture, les vêtements, les chaussures... Il ne trouvait rien d'autre.

Brûler la liste

écrivit-il pour finir. Il laissa le carnet sur la table de la cuisine et monta à l'étage se changer pour commencer vraiment sa journée.

Son regard tomba sur l'ordinateur, dans son bureau, et il décida rapidement de ne pas le rallumer. Il pouvait facilement rester une heure ou plus devant l'écran. En même temps, il lui avait été

indispensable pour trouver des informations sur les progrès de l'enquête. Les journaux du soir se montraient parfois d'une précision effrayante.

Il se persuada que c'était malgré tout pour son bien, et qu'il se contenterait de feuilleter rapidement les pages qu'il avait déjà marquées. Pas davantage. En deux pas, il fut devant et d'une chiquenaude à la souris fit sortir l'écran de sa position de veille. Il se pencha sans s'asseoir, tellement ce serait vite fait, et cliqua sur la page d'accueil de l'*Expressen*. Le débit de sa connexion était correct, la page se mit à jour en quelques secondes.

Il s'assit malgré tout.

elle se cache ici

En gros caractères.

Suivi d'un sous-titre plus petit, mais toujours tape-à-l'œil :

elle a survécu à la maison de l'horreur

Il lut avec intérêt le texte de l'article et regarda à nouveau la photo granuleuse avec l'ovale clair à la fenêtre.

La fillette qui lui avait échappé.

Il faudrait ajouter un point à la liste, dans la cuisine.

Aller à Farsta

Acheter à manger lui avait pris beaucoup plus de temps que prévu. Surtout parce qu'il n'avait pas l'habitude de faire les courses pour quelqu'un d'autre. Quand Ellinor avait habité chez lui, il avait bien sûr commencé à chercher d'autres boutiques que le 7-Eleven et les halles d'Östermalm, mais là, c'était différent. Il fallait faire les courses pour une fillette de dix ans et sa mère. Il ne savait pas par où commencer. Qu'aimait une enfant de dix ans ? Il commença par des Crousti'Miel et des yaourts aux fruits à l'emballage multicolore. Puis il empila dans son caddie du pain tranché, du beurre, du pâté de foie, du fromage, du jambon fumé, du lait, du chocolat en poudre O'boy et du jus d'orange. Petit-déjeuner, réglé. Suivaient le déjeuner et le dîner. Là, il y avait l'embarras du choix et, ce qui ne simplifiait rien, il ne savait pas bien si c'était lui ou Maria qui allait faire la cuisine. Nicole et sa mère étaient ses invitées, ce serait bizarre de revenir avec quelques sacs de produits de base en s'attendant à ce que Maria se mette aux fourneaux. Certes, il l'espérait, mais il fallait qu'il ait un plan B si ce n'était pas le cas.

Il arriva au rayon surgelés et entassa plein de plats tout faits, puis de la purée en flocons, des knacks, du ketchup, des gaufres, de la

crème fouettée et de la glace. Quand enfin il passa en caisse, ce festin lui coûta 1 500 couronnes, et il avait quatre lourds sacs à traîner jusqu'à la maison.

Il coupa par Östermalmstorg. La poignée des sacs plastique lui sciait les mains, mais il se sentait inspiré et de bonne humeur. On l'attendait à la maison.

Des personnes qui avaient besoin de lui.

Tout en marchant, il regarda autour de lui. D'autres gens pressés de rentrer chez eux, allant ou revenant d'un rendez-vous, et il se sentit soudain partie prenante de la vie autour de lui. Ce n'était plus seulement des corps en mouvement. Ils allaient quelque part.

Il le comprenait : voilà ce que c'était d'être nécessaire. La vie avait une direction. Il suivit le mouvement et pressa le pas vers chez lui.

Quand, cinq minutes plus tard, les mains endolories, il s'engagea dans Grev Magnigatan, il s'arrêta et posa ses sacs. Leva les yeux vers son appartement et réalisa qu'il n'avait pas une seule fois songé à la sempiternelle odeur de détergent qui flottait dans son entrée, ni à aucun moment traîné des pieds à l'idée de rentrer chez lui. Au contraire. Pour la première fois depuis longtemps, il avait hâte d'ouvrir la porte neuve.

Il remarqua un mouvement à la fenêtre du séjour. Un petit visage pâle apparut derrière la vitre. Nicole. Elle semblait l'avoir aperçu. Elle se pressa davantage à la vitre, sans doute pour mieux voir. Il ignora son regard pour ne pas l'encourager. En même temps, il sentit ses jambes fatiguées se mettre en route, et la douleur de ses paumes avait presque disparu.

Il n'était pas seulement nécessaire.

Il était désiré.

— Vous devez veiller à ce que Nicole ne s'approche pas des fenêtres, dit-il en posant ses sacs dans l'entrée.

— Je ne l'ai laissée qu'un instant, entendit-il dans la cuisine.

Une seconde plus tard, Maria se précipitait dans le séjour, un filtre Melitta à la main.

— Nicole ! Descends de là ! cria-t-elle, presque en colère.

Sebastian entendit la fillette sauter d'un bond sur le parquet. Un bruit de pieds nus, et ce détail le réjouit. Quand on se mettait pieds nus, on devait être à l'aise. Se sentir chez soi.

Il laissa ses sacs et entra lui aussi dans le séjour. Nicole était à côté de sa mère. Un des antiques fauteuils derrière elle était tourné vers la fenêtre, elle l'avait probablement utilisé pour voir dehors. Il passa devant elle et tira les lourds rideaux verts d'un geste démonstratif. C'était Ellinor qui les avait posés et, d'abord, il en avait détesté

l'apparat prétentieux, mais il avait appris à les apprécier, car ils permettaient de se couper efficacement du monde extérieur.

— On ne regarde plus par la fenêtre. D'accord ? dit-il, en essayant de prendre un ton aimable mais ferme. J'ai acheté plein de choses à manger. Je ne savais pas ce que vous aimiez.

Il les emmena dans l'entrée. Maria souleva deux des sacs.

— Ça va être intéressant, dit-elle en partant la première vers la cuisine. J'ai très faim.

Elle posa ses sacs sur la table de la cuisine et commença à les vider. Sebastian prit ceux qui restaient et la suivit.

— Regarde Nicole ! O'boy. Spaghettis. Boulettes de viande. C'est bien, hein ?

Elle continua à vider les sacs et tomba sur trois boîtes de surgelés en carton rouge vif. Moins enchantée.

— Daube du marin à la sauce brune ? Vous n'avez jamais eu d'enfants, hein ? dit-elle en jouant le scepticisme.

Il était clair qu'elle appréciait la trivialité quotidienne de la situation, la banalité de la conversation. Pas très étonnant, après la tension extrême de ces derniers jours.

— Non, jamais.

Le mensonge vint par réflexe. Il ne parlait jamais de Sabine et Lily. Les femmes avaient tendance à s'y accrocher. À vouloir en savoir plus. Ce qui était arrivé. Et, après l'avoir entendu, combien ça avait dû être terrible. Pourtant, avec Maria, il ne se sentait pas aussi oppressé émotionnellement que d'habitude. Peut-être aurait-il même pu lui dire la vérité ? Mais il était trop tard.

— J'ai aussi pris de la glace et de quoi faire des gaufres, si ça vous dit, dit-il pour changer de sujet.

— Nous adorons les gaufres, n'est-ce pas, ma chérie ?

— Alors il faut juste que je retrouve le moule à gaufres, dit Sebastian en se tournant vers le placard pour chercher.

Il lui semblait bien avoir vu un moule à gaufres quelque part, il y avait longtemps. Il ne se rappelait pas l'avoir jamais utilisé, mais était certain d'en avoir vu un. Il s'agenouilla, et commença ses recherches par le placard du bas, juste à droite de la cuisinière. C'était là que les gens avaient l'habitude de ranger les gros ustensiles de cuisine, c'était en tout cas ce que faisait sa mère et, s'il avait lui-même un jour rangé ce moule à gaufres, son inconscient devait l'avoir poussé à le ranger là. Il trouva un robot, de grandes casseroles et des poêles sur trois étagères. Comment tout cela était-il arrivé dans son armoire ? Ellinor en avait peut-être acheté une partie, mais pas tout. Lily ? Mais ils n'avaient pas beaucoup habité cet appartement, ils avaient surtout vécu à Cologne. Dans son dos, il entendait Maria qui continuait à inventorier les courses. Elle montrait à Nicole grimpée sur une des

chaises la glace, les confiseries et les fruits. Cela semblait plaire à Nicole, qui participait activement des yeux à ce joyeux déballage. C'était agréable, et il continua ses recherches. Changea de placard. Derrière une marmite à fondue qu'il n'avait non plus aucun souvenir de posséder, il aperçut un fil électrique noir si ancien qu'il avait une sorte de gaine textile. Il écarta la marmite et découvrit enfin le moule à gaufres. Il était imposant, en bakélite, antédiluvien. En tout cas, il se souvenait à présent d'où il le tenait. Un héritage de son oncle paternel. Il avait rempli quelques cartons de bibelots, rien que pour faire enrager son père qui s'était mis en tête de tout récupérer. Était-il seulement en état de marche ? Il ne l'avait jamais utilisé. Il posa le moule à gaufres sur le plan de travail et se tourna vers Maria. Il allait dire quelque chose au sujet de l'objet hors d'âge quand une sonnerie hargneuse de portable retentit dans la cuisine.

— C'est le mien. Je l'ai allumé pour écouter mes messages, dit Maria en sortant de sa poche un téléphone à écran tactile. Elle le regarda.

— Je ne reconnais pas le numéro.

Sebastian ressentit une pointe d'inquiétude.

— Je réponds ? continua-t-elle, hésitante, en s'approchant de lui, son téléphone à la main.

Sebastian hésita une seconde.

— Ne dites surtout pas où vous êtes. C'est le plus important.

Elle passa son doigt sur l'écran pour répondre et approcha le téléphone de son oreille.

— Allô ?... Oui, c'est moi.

Sebastian s'approcha de quelques pas. Il entendait faiblement la voix d'un homme à l'autre bout du fil, mais pas ce qu'il disait. Mais Maria oui.

— Oui, c'est exact.

Elle semblait étonnée. Pas effrayée ni inquiète, ce qui rassura Sebastian : au moins l'appel n'était pas menaçant. Mais sa curiosité grandissait. Soudain, Maria s'indigna :

— Je ne peux pas penser à ça pour le moment.

Son indignation se mua en colère. Ce fut rapide.

— Non, je ne comprends pas comment vous pouvez m'appeler comme ça.

Puis elle raccrocha abruptement. Regarda Sebastian. Irritée, prête à exploser.

— C'était un journal ? Parfois, ils peuvent être assez infects, dit-il en s'approchant.

Il avait envie de la calmer en posant son bras sur ses épaules.

— C'était un avocat. Il voulait savoir si je voulais vendre la maison.

— Quelle maison ?

— Celle où vivait ma sœur.
Sebastian semblait avoir du mal à comprendre.

— Quelqu'un voulait vous acheter la maison ? Une semaine après les meurtres ?

— Oui, une société. Filbo, ou quelque chose comme ça. Des salauds insensibles, hein ?

Sebastian tendit la main vers elle. Ça voulait dire quelque chose, il en était persuadé. Il fallait qu'il en ait le cœur net.

— Je peux vous emprunter votre téléphone ?

Maria le lui passa gauchement. Sebastian vit aussitôt qu'il était trop moderne pour lui.

— Où voit-on les derniers appels reçus ? demanda-t-il en lui rendant le téléphone.

Quelques pressions et de simples passages du doigt sur l'écran plus tard, il l'avait à nouveau.

Un numéro en 08.

L'indicatif de Stockholm.

Après deux sonneries, un homme répondit.

— Lex Legali, Rickard Häger.

Sebastian reconnut le ton et le registre de cette voix sombre.

C'était l'homme qui venait de parler à Maria.

Sebastian s'était enfermé dans son bureau. Il avait essayé de ne pas trop inquiéter Maria, mais sa conversation âpre avec Rickard Häger ne l'avait pas vraiment rassuré. Il s'était efforcé de garder un ton neutre et professionnel, mais Häger s'était dérobé, avait refusé de répondre, au point qu'il avait dû passer le téléphone à Maria pour qu'elle lui donne mandat de lui parler. Comme cela ne marchait pas non plus, Sebastian l'avait menacé d'une enquête de police à grande échelle. Et là on lui avait au moins répondu.

Häger représentait Filbo Sweden AB, filiale de FilboCorp, une compagnie minière cotée à la Bourse de Toronto. Rickard s'était excusé si sa proposition, si peu de temps après la tragédie, avait pu paraître inconvenante, mais son client voulait très tôt manifester son intérêt pour la propriété. S'ils avaient bien compris, Maria en était désormais l'unique propriétaire. Faire une offre à la personne qui contrôlait cent pour cent du bien n'était pour lui en rien surprenant.

C'étaient juste les affaires.

Sebastian avait essayé de lui tirer les vers du nez. Avaient-ils déjà approché la sœur de Maria aujourd'hui décédée ?

Häger avait refusé de répondre.

Sebastian avait à nouveau agité la menace d'impliquer ses collègues et la presse, mais n'avait rien obtenu d'autre. Rickard Häger était sans

conteste un habile avocat.

Mais il aurait désormais l'habile brigade criminelle sur le dos. La question était de savoir comment convaincre Torkel de s'intéresser à cette piste, et ne pas en rester à un simple refus.

Le mieux était de dire ce qu'il en était. Torkel devait être frustré de ne pas avoir de mobile, et cette conversation avec Lex Legali leur en fournissait un, le meilleur depuis bien longtemps.

Peut-être d'autres personnes s'intéressaient-elles à la propriété ?

Peut-être pouvait-on en trouver davantage au sujet de FilboCorp ?

Il décida de prévenir Torkel.

La petite pièce qu'on leur avait attribuée à l'hôtel de police de Torsby n'ayant pas de vidéoprojecteur, Billy fit tourner son ordinateur portable pour que toutes les personnes présentes puissent bien voir l'écran. Trois pioches, que Torkel associa à l'Amérique de la ruée vers l'or du ^{xix}e siècle, formaient un triangle. Entre ces pioches, un F et un C en vert, probablement du *greenwashing*, et, au-dessus du tout, un engrenage en filigrane, ou en tout cas son évocation.

— FilboCorp, annonça Billy en faisant tourner l'ordinateur. Compagnie minière canadienne. Fondée en 1918, des activités dans le monde entier. L'actionnaire principal est John Filbo, petit-fils du fondateur Edwin Filbo.

— Abrège l'historique, dit Torkel en embobinant le doigt pour mimer l'avance rapide.

— À l'heure actuelle, ils exploitent deux mines en Suède. Une de cuivre et de pyrrhotite à Røjträsk, juste au nord de Sorsele, et une autre autour de Kurravaara, du côté de Kiruna, reprit Billy en se penchant pour faire apparaître, d'un clic, une carte avec deux points rouges. Heureusement, pensa Vanja. Elle aurait eu un certain mal à placer correctement Kiruna sur la carte. Tout en haut, au milieu de nulle part. Quant à la localisation de Sorsele, elle n'en avait pas la moindre idée. Sans parler de Røjträsk ou de l'autre endroit dont elle avait déjà oublié le nom.

Le téléphone de Torkel se mit à vibrer sur la table. Il se pencha pour regarder l'écran. Sebastian.

— Il faut que je prenne l'appel, souffla-t-il en sortant dans le couloir avec le portable.

— Ce n'est pas vraiment le moment, dit-il d'emblée. C'est important ?

— Un avocat vient d'appeler Maria. Une compagnie minière veut acheter le terrain à Torsby.

— FilboCorp, oui, nous sommes déjà sur cette piste.

Torkel crut presque entendre le souffle coupé de Sebastian. Il s'attendait sûrement à délivrer une information importante, une percée dans l'enquête dont il pourrait s'attribuer les honneurs, et voilà

qu'ils savaient déjà. Torkel supposa que cela en disait long sur l'état de leur relation, mais il ressentit un bref instant de pure joie en devinant la déception de Sebastian.

— De quoi s'agit-il ? entendit-il son collègue demander.

— Nous ne savons pas encore mais, d'après Ove Hanson, FilboCorp voulait commencer une exploitation dans la zone où habitaient les Carlsten. Mais ils refusaient de vendre leur terrain.

— On se fait assassiner pour ça ?

— Il s'agit de beaucoup d'argent.

C'était tout dire. L'amour, la jalousie et peut-être la garde des enfants étaient les mobiles de meurtre les plus communs, mais l'argent tenait le haut de l'échelle. La cupidité était décidément le péché capital qui fauchait le plus de victimes. Une belle somme à portée de main pouvait faire passer toutes les bornes à certaines personnes.

— Écoute, s'il n'y avait pas autre chose... dit Torkel en jetant un regard dans la pièce où Vanja, Erik et Billy ne faisaient rien d'autre que l'attendre.

— Non, je voulais juste te rendre compte de cet appel.

— Merci.

Torkel hésita, puis décida de faire attendre la réunion encore quelques secondes.

— Comment va la fillette ?

— Bien, elle va bien.

— J'en suis ravi. Tu m'appelles si elle devait raconter quelque chose.

— Qu'est-ce que tu crois ?

Torkel allait répondre quand il remarqua un changement sur la ligne. Moins de friture. Plus de silence. Sebastian avait raccroché. Torkel soupira, puis regagna la petite pièce.

— La mine de Kurravaara, celle du côté de Kiruna, reprit Billy quand Torkel se rassit, comme si cette courte interruption n'avait pas eu lieu. Il s'y est passé quelque chose de semblable.

— Quoi ?

— Enfin, semblable...

Billy retourna l'ordinateur vers lui et en quelques clics rapides fit s'afficher ce qu'il cherchait. Il lut sur l'écran :

— Un certain Matti Pejok s'est opposé au projet minier en refusant de vendre son terrain, a fait appel de toutes les décisions, mobilisé l'opinion dans la presse.

— Comme les Carlsten, c'est ça ? demanda Torkel en cherchant le regard d'Erik pour y trouver une confirmation.

Erik hocha la tête vers lui.

— Après leur avoir empoisonné la vie plus de deux ans durant, Matti Pejok a disparu, reprit Billy en regardant les autres par-dessus

l'écran.

— Mort ? demanda Vanja.

Billy secoua la tête.

— Disparu. La compagnie minière a pu produire un acte de vente, mais son frère, Per Pejok, est persuadé que sa signature est falsifiée.

Torkel digéra ces nouvelles en silence.

Ils allaient devoir enquêter de plus près sur FilboCorp, cela ne faisait aucun doute. Mais pour le moment, personne dans la compagnie ne savait qu'une enquête pour meurtre dans le Värmland s'intéressait à elle. Une compagnie minière multinationale.

Torkel ne se faisait aucune illusion : ils trouveraient en face d'eux une armée d'avocats d'affaires aguerris, mais plus ils en sauraient avant de s'adresser à eux, plus ils auraient du mal à faire obstruction.

Il fallait qu'ils en sachent plus. Bien plus.

Et il pensait que leur collègue local pourrait les y aider.

— Que savez-vous de l'exploitation minière ?

Pia Flodin posa sur la table quatre tasses de café qu'elle était allée chercher dans la kitchenette, un peu plus loin dans le couloir de son bureau, au deuxième étage de l'hôtel communal. Si elle nourrissait la moindre pointe de ressentiment à l'égard de Torkel à la suite de leur dernière entrevue, elle le cachait bien. Elle était accueillante comme un rayon de soleil.

Torkel et Vanja étaient installés sur le canapé qui, avec le fauteuil où s'étalait Billy, formait un petit salon dans un coin de la vaste pièce. Elle tira son siège de derrière son bureau et s'y assit, en face du canapé. Erik resta debout.

Vanja promena son regard dans la pièce. Grand tapis persan devant et sous le bureau. Dessous, un parquet sombre poli. Un papier peint vert qui donnait de la gravité, un peu comme dans les salles des vieux châteaux. Deux grandes fenêtres aux rideaux verts. Des tableaux dans de lourds cadres sur trois des murs, que Vanja supposa demeurer là quel que soit le vainqueur des élections communales. Sur le quatrième, derrière le bureau, des objets plus personnels. Une photo dédicacée de Pia avec l'ancien premier ministre Göran Persson, une semblable avec l'entraîneur de foot Sven-Göran Persson, la une encadrée du *Sport-Expressen* titrant sur le tunnel de ski de fond. D'autres photos où on serrait des mains en souriant à l'objectif. Un dessin d'enfant jauni à la lumière, mais où on pouvait encore lire *La meilleure maman du monde* en grandes lettres malhabiles. Bien sûr, Vanja n'était pas l'as de la déco – chez elle, selon une hiérarchie stricte, la fonction l'emportait toujours sur l'esthétique ou le personnel – mais elle sentait émaner de cette pièce l'expression d'un

mélange de narcissisme et de pouvoir. Mais en même temps, Pia était une politicienne, à quoi s'attendait-elle ?

— En fait, rien, entendit-elle Torkel répondre à la question préliminaire de Pia.

Il se pencha pour prendre une tasse de café et y trempa les lèvres. Beaucoup plus chaud que celui de la machine du commissariat, pourtant censée être réparée. Voilà la température que devait avoir le café.

— Voilà quelques années, je n'y connaissais rien non plus, mais j'ai dû apprendre. Ouvrir une mine n'est pas une mince affaire, je dois dire. Du lait ?

Elle leur présenta un petit pot blanc. Vanja et Torkel secouèrent la tête. Billy tendit sa tasse. Torkel nota que Pia n'en avait pas apporté pour son mari. Soit elle savait qu'il n'en voulait pas, soit elle avait tout simplement décidé qu'il avait eu sa dose de caféine pour la journée. En songeant à ce qu'il avait vu jusqu'à présent du couple Flodin, il penchait plutôt pour la deuxième hypothèse.

— Depuis combien de temps la compagnie FilboCorp envisage-t-elle d'exploiter par ici ?

— Voyons, quand ont-ils eu leur permis de prospection... ?

Pia se tourna vers son mari, comme pour qu'il l'aide à se souvenir.

— Il y a six, sept ans peut-être, dit-elle sans attendre une éventuelle réponse de sa part.

Erik confirma cependant d'un hochement de tête depuis la porte.

— Le projet était abandonné depuis plus de deux ans, alors je n'ai pas pensé une seule seconde qu'il pouvait y avoir un rapport.

— Moi non plus, glissa Erik. Pas une seconde.

— Ont-ils vraiment appelé cette pauvre femme pour lui acheter la propriété ? s'indigna Pia, comme si elle le prenait pour une offense personnelle.

— Oui.

— Aucun tact. Je dois dire.

Pia secoua sa tête bien frisée.

— Vraiment aucun tact...

Erik renchérit à nouveau d'un hochement de tête, et Torkel ne sentit aucune raison d'insister sur le sujet.

— FilboCorp, dit-il pour remettre la conversation sur les bons rails.

— Oui, FilboCorp a demandé un permis de prospection du terrain, là-haut, il y a huit, neuf ans peut-être.

— Qu'est-ce qu'un permis de prospection ? demanda Vanja en reposant sa tasse.

— Cela autorise une entreprise à cartographier les caractéristiques du sous-sol, dans le but de localiser la présence de certains minéraux dans une zone donnée, répondit Pia. Vanja eut l'impression que la

formulation sortait tout droit d'un document officiel.

— Et ce, même s'ils ne possèdent pas le terrain ? demanda Torkel.

— Oui, selon la loi minière, on peut obtenir l'autorisation de prospecter un filon quel que soit le propriétaire du terrain. Mais ce n'est pas nous qui le décidons, il y a une administration centrale qui statue là-dessus.

— La Commission aux mines, glissa Erik.

— Donc FilboCorp s'est vu attribuer un... Torkel chercha le terme.

— Permis de prospection, c'est ça. La Commission aux mines, le conseil régional et la Cour environnementale ont donné leur accord.

— Et quand était-ce ? demanda Billy, son ordinateur sur les genoux. Ce serait à lui de placer les informations du jour sur la ligne chronologique de l'enquête, alors autant essayer d'être le plus précis possible.

— Six, sept ans, comme je le disais. Je peux vérifier la date exacte, si vous voulez.

— Oui, merci.

— Bon, ils ont donc obtenu leur permis, et après ?

Torkel poussait à la roue, conscient que cette nouvelle piste allait leur donner beaucoup de travail supplémentaire. Il était forcé d'abréger la pause-café à l'hôtel communal.

— Avant de commencer, le titulaire du permis doit établir un plan de chantier et le communiquer aux propriétaires des terrains, qui ont la possibilité d'exprimer des objections.

— Et les Carlsten avaient des objections, constata Torkel.

— Oui, mais ça n'a finalement rien empêché. Ils ont fait appel de toutes les décisions, si bien que la compagnie minière a tout simplement fini par décider de prospecter en évitant leur terrain.

— Je ne comprends pas, dit Vanja. Quand ont-ils renoncé, alors ?

— Longtemps après. Encore une fois, ouvrir une mine n'est pas une mince affaire.

Elle eut un petit sourire qui signifiait que fichtre oui, elle avait appris à ses dépens combien c'était difficile et le temps que cela prenait.

— La prospection a montré que le filon était suffisant pour continuer, mais qu'il était clair que la veine principale passait sous le terrain des Carlsten, et que sans y avoir accès, le projet perdait toute viabilité économique.

— Et alors ils ont dit non, compléta Vanja.

Comme Torkel, elle en avait un peu assez de la leçon sur l'exploitation minière mais, en voyant Pia secouer énergiquement la tête, elle comprit qu'il allait falloir encore patienter un peu avant d'être considérés au niveau.

— Non, FilboCorp est allé de l'avant, en se procurant les

autorisations nécessaires à une nouvelle exploitation minière.

— Pourquoi le faire, sachant qu'ils n'auraient pas le terrain des Carlsten ? demanda à juste titre Billy.

— Ils devaient espérer que la situation s'arrange entre-temps, et voulaient disposer de toutes les autorisations, *au cas où* ils trouvaient un accord avec les Carlsten, pour pouvoir tout de suite commencer l'exploitation. Ils ont donc obtenu une concession, conformément à la loi minière, un permis conditionnel selon la loi sur l'environnement et quand nous, à la commune, nous leur avons délivré un permis de construire selon le plan de chantier établi, il ne leur manquait plus que la cession des terrains, par contrat avec les propriétaires.

— Mais les Carlsten ont refusé.

Les trois policiers sursautèrent presque en entendant la voix d'Erik.

Visiblement, ils avaient tous trois presque oublié sa présence.

— Avec obstination.

Pia opina du chef.

— Sans le terrain des Carlsten, le projet n'était pas viable économiquement. On a tenté de trouver un accord mais, quand on a commencé à évoquer une expropriation, c'est monté à la Cour de justice européenne et d'autres instances internationales. FilboCorp aurait pu gagner, mais tous ces procès se seraient éternisés, aussi la compagnie a-t-elle décidé de se retirer du projet il y a... deux ans environ.

Pia fit un geste signifiant qu'elle avait fini son histoire. Elle se pencha pour prendre sa tasse, dont Torkel supposa le contenu descendu à peu près à la même température que le café de la machine au commissariat.

Il se cala au fond du canapé pour mettre un peu d'ordre dans ses idées.

La compagnie minière obtient les permis et tous les feux verts politiques pour commencer une nouvelle exploitation. Une famille dit non. La compagnie voit ainsi la possibilité d'un important profit lui échapper.

Un mobile de premier choix.

Et il était faux qu'ils s'étaient retirés du projet. L'appel reçu par Maria Carlsten prouvait le contraire. Ils étaient toujours intéressés, au plus haut point.

Mais les actionnaires de FilboCorp n'étaient sans doute pas les seuls à perdre de l'argent dans l'abandon du projet.

— Avec combien de propriétaires fonciers la compagnie devait-elle trouver un accord ? demanda alors Vanja.

Torkel fut frappé par la synchronisation de leur raisonnement.

— Avec tous, dit Pia, en haussant les épaules pour montrer qu'elle estimait qu'ils auraient dû s'en informer par eux-mêmes.

- Et combien y en avait-il ?
- Cinq, en comptant les Carlsten.
- Il nous faut la liste des quatre autres.

Billy était devant le tableau blanc, et se demandait s'il devait barrer le nom *Carlsten* de sa courte liste. Ils étaient morts, et donc plus aussi intéressants que les autres pour la poursuite de l'enquête, mais tous ceux qui liraient le tableau le savaient. Ne pas les effacer permettait de donner une idée plus complète des personnes concernées par les projets de FilboCorp. Il fallait décider.

Il les laissa.

Sans les barrer.

Il recula d'un pas. La ligne chronologique était mise à jour avec l'activité de FilboCorp dans le secteur, d'après les documents fournis par Pia Flodin. Côté gauche, il avait inscrit les noms des cinq propriétaires fonciers, et les informations dont ils disposaient à leur sujet. À part les Carlsten, il y avait :

hedén – frank et son fils hampus

bengtsson – gunilla et kent

torsson – felix, hannah et leur fille cornelia

andrén – stefan

Les renseignements accompagnant chaque nom étaient succincts. Ils avaient complété leur état civil comme ils pouvaient. Erik leur avait parlé de Frank Hedén. Veuf, avec son fils handicapé. Ancien collègue de Pia, mais désormais garde-chasse communal. Apparemment atteint d'un cancer.

Torkel avait dit ce qu'il savait des familles Torsson et Bengtsson après les avoir rencontrées. Ce n'était pas grand-chose. Il faudrait tous retourner les voir. En un après-midi, ils étaient passés de simples voisins et éventuels témoins à suspects potentiels.

Au fond, celui dont ils ne savaient rien était Stefan Andrén. S'ils ne l'avaient pas interrogé au sujet des meurtres, c'était parce qu'il n'habitait pas le voisinage des Carlsten. Et même pas Torsby. Il possédait un bois dans la zone en question, mais vivait à Londres. Quarante-cinq ans. Célibataire. Analyste pour une banque d'investissements. Pour le reste, inconnu.

Torkel entra dans la pièce, quelques dossiers sous le bras et, avant que Billy ait le temps de lui dire que le tableau était mis à jour et de lui demander ce qu'il devait faire, il le précéda :

— Tu vas aller à Kiruna, dit-il en tirant une chaise pour s'asseoir.

Billy espérait avoir mal entendu. Kiruna ? Déjà, rester encore un ou deux jours de plus à Torsby, ce n'était pas réjouissant, mais Kiruna ?

En avril ? Y faisait-il seulement déjà jour ? En tout cas, c'était encore sous la neige.

— Qu'est-ce que tu veux que j'aïlle y faire ? demanda-t-il, chaque syllabe chargée de réticence.

— Regarder de plus près cette affaire de FilboCorp, répondit Torkel sans laisser paraître qu'il avait compris la mauvaise volonté de Billy.

— Je ne pourrais pas juste éplucher le dossier ?

— Je veux que tu aïlles parler avec ce Pejok, le frère du disparu, et que tu consultes cet acte de vente.

— Tu sais, il y a des scanners, tenta Billy. Et des téléphones. Skype...

— Les scanners et Skype ne te mettent pas les yeux dans les yeux avec les gens, répondit Torkel en ouvrant démonstrativement le premier dossier de la pile pour se plonger dans sa lecture.

La conversation était terminée.

— Skype si, d'une certaine façon... tenta encore Billy.

— Va à Kiruna.

Billy soupira, découragé. Son chef, des ordres, il ne pouvait pas faire grand-chose.

— Est-ce que je peux au moins y aller avec Vanja ? Comme ça, on pourra se répartir les tâches, et ne pas prolonger inutilement le séjour.

— Non, j'ai besoin d'elle ici.

— Je peux emmener quelqu'un d'autre ?

— Bien sûr, soupira Torkel. Prends qui tu veux, mais pars dès que possible.

Billy se contenta de hocher la tête et quitta la pièce. Il jeta un coup d'œil à son portable.

Rendre sa chambre d'hôtel.

Regagner Stockholm.

Peut-être n'aurait-il pas le temps de gagner Kiruna dans la soirée ? Dans ce cas, il devrait passer la nuit à Stockholm. À la maison. Avec My. Le sexe au téléphone n'avait pas du tout marché. Il ne voulait même pas y penser. Ça avait été incroyablement... embarrassant et... non, il ne voulait vraiment pas y penser.

— Appelle Gunilla, elle s'occupera des billets d'avion pour toi et la personne que tu emmèneras, lui lança Torkel au moment où il sortait.

Way ahead of you, songea Billy, tandis que les premières sonneries parvenaient déjà au téléphone de l'assistante de Torkel. Elle allait avoir la joie de trouver comment lui faire quitter l'endroit où il ne voulait pas rester, pour gagner celui où il ne voulait pas aller.

Il avait beaucoup appris au cours de ses années à la brigade criminelle. Entre autres à faire vite ses valises. Un quart d'heure après

être arrivé dans sa chambre, il était prêt à la quitter. Entre-temps, il avait rassemblé ses affaires et passé les coups de fil nécessaires.

D'abord à Jennifer.

Sa voix était enjouée comme toujours quand elle lui répondait au téléphone, et encore davantage quand il lui avait demandé de l'accompagner à Kiruna.

Pour le boulot.

Avec la brigade criminelle.

— Pourquoi ce n'est pas Vanja, ou quelqu'un d'autre de l'équipe ? avait-elle demandé, après avoir accepté le voyage en sautant de joie, malgré le délai très serré.

La question n'avait pas surpris Billy. Ce n'était pas un secret de savoir que Jennifer avait été terriblement déçue quand Vanja n'avait pas été retenue pour cette formation au FBI, ce qui la privait du poste qu'elle avait brièvement occupé à la brigade criminelle. Jennifer était trop intelligente pour en vouloir à Vanja, elle savait que ce n'était pas sa faute si elle avait été renvoyée à Sigtuna, mais les sentiments étaient les sentiments, ils étaient irrationnels et elle avait toujours une dent contre Vanja, ce dont s'était rappelé Billy en l'entendant prononcer son nom avec insistance.

— Torkel veut la garder à Torsby, Ursula est toujours absente, il n'y a personne d'autre, répondit-il, conformément à la vérité. Et franchement, je préfère y aller avec toi.

Elle lui avait ri au nez :

— *I bet you say that to all girls.*

Ils étaient ensuite revenus à des considérations terre à terre : Jennifer avait exprimé son inquiétude de ne jamais réussir à obtenir son détachement en si peu de temps. Billy avait promis de s'en occuper.

Son appel suivant était donc adressé au chef de Jennifer. Magnus Skogsberg, de la police de Sigtuna. Billy lui avait rapidement résumé la situation : la brigade criminelle avait besoin qu'on lui détache Jennifer Holmgren dans le cadre d'une importante enquête en cours.

Oui, ça avait un rapport avec le massacre de la famille à Torsby.

Non, elle devrait aller à Kiruna.

Non, Billy ne pouvait pas dire pourquoi.

Oui, Billy comprenait que ça créait des problèmes à la police de Sigtuna, que sa demande était bien trop tardive et n'empruntait pas les canaux réglementaires.

Oui, il comprenait qu'un planning de service ne pouvait pas s'improviser en un tournemain, mais pouvait-il malgré tout envisager de se passer de Jennifer quelques jours durant ? Torkel Höglund l'apprécierait vraiment beaucoup.

Billy ne cessait de s'étonner combien le seul nom de Torkel ouvrait

les portes dans les cercles policiers. Billy ne le connaissait que comme le chef qui dirigeait la brigade criminelle d'une main ferme mais pourtant presque invisible. Il ne faisait pas une grande affaire de son autorité. Pas besoin : elle ne faisait aucun doute. Chaque fois que Billy parlait de Torkel hors de l'équipe, il avait l'impression de travailler pour une tout autre personne. Une légende. Respectée, admirée, mais aussi crainte. Une personne dont la parole avait un poids incroyable et dont on recherchait l'amitié, ou du moins la considération. Magnus Skogsberg ne faisait pas exception. Le congé de Jennifer s'était finalement arrangé. Elle pouvait partir avec la brigade criminelle. Billy pouvait-il bien saluer Torkel de sa part ?

Gunilla l'avait ensuite rappelé pour lui dire qu'il n'aurait pas de vol pour Kiruna avant le lendemain matin. Elle lui avait réservé une voiture chez Hertz, sur Bergebyvägen. Il avait juste à passer la prendre. Elle allait maintenant s'occuper des billets d'avion, de l'hôtel et de la voiture de location à Kiruna. Serait-il accompagné ?

Billy lui avait dit que Jennifer serait du voyage, l'avait remerciée et avait raccroché tout en tirant la fermeture éclair de son sac de voyage. Elle était bonne, Gunilla. Rapide, efficace, toujours à la recherche de solutions. Vanja était persuadée que Gunilla était un peu amoureuse de Torkel. Elle en avait vu des signes, avait-elle dit, sans préciser de quels signes il s'agissait. Billy avait fait remarquer qu'à sa connaissance, Gunilla était mariée et avait trois enfants. Quel rapport ? avait demandé Vanja. Ils n'avaient jamais pu tirer la chose au clair.

Billy prit son sac.

Fin prêt.

Son regard tomba sur l'enveloppe matelassée achetée au supermarché ICA, qui était restée sur le petit bureau. Adressée, timbrée, plus qu'à être postée. Elle contenait la brosse à dents de Vanja dans un sac plastique et, dans un autre, des cheveux de Sebastian ainsi qu'un petit bout de papier toilette taché de son sang, probablement une coupure en se rasant, que Billy avait trouvé dans la poubelle de sa salle de bains.

Il était parfaitement décidé à mener à bien son projet quand il avait volé la brosse à dents de Vanja et quand, au prix d'un mensonge, il s'était introduit dans la chambre de Sebastian mais, une fois le tout dans l'enveloppe, il s'était mis à hésiter, et l'envoi était resté en attente. Maintenant, il fallait qu'il tranche : voulait-il vraiment savoir ? Qu'en ferait-il, si ses soupçons s'avéraient fondés ? Ne ferait-il pas mieux de laisser tomber ?

Il attrapa l'enveloppe au passage en partant. Quelle que soit sa décision, il ne pouvait pas la laisser traîner dans la chambre. Il avait un long trajet en voiture jusqu'à Stockholm pour se décider.

Et il lui restait un coup de téléphone.

Il attendit d'être au volant de la voiture pour appeler My. Une Ford Focus ST. Quasi neuve, seulement mille sept cent quatre-vingt-dix kilomètres au compteur. Agréable à conduire. Billy se maintenait à cent trente sur l'E45 en direction de Sunne quand il coupa Spotify sur son téléphone et composa le numéro de My. *The Gambler* de Xzibit disparu, remplacé dans les haut-parleurs par les sonneries uniformes du téléphone. My répondit à la troisième.

— Salut, chérie.

— Salut, qu'est-ce que tu fais ?

Billy se surprit à hausser la voix. Impossible de garder une voix normale quand on utilisait le micro intégré en voiture. C'était une loi naturelle.

— J'ai un client qui arrive dans cinq minutes, dit My, et Billy l'imagina en train de regarder sa petite montre en or.

C'était la seule chose qu'il pouvait se représenter d'elle. Il n'était jamais allé la voir dans son cabinet. D'après elle, il n'y avait pas grand-chose à voir. Deux fauteuils très confortables se faisant face autour d'une petite table. Un bureau à l'autre bout de la pièce, un tapis Ikea entre les deux, et une machine Nescafé rudimentaire. C'était tout. Elle louait dans un immeuble de bureaux une pièce qui ne dépassait pas les douze mètres carrés.

Elle parlait de ses clients. Aux yeux de Billy, il s'agissait plus de patients. On pouvait les diviser en deux groupes principaux. Des dirigeants d'entreprise qui avaient besoin d'être aidés dans leur rôle de chef et des personnes en recherche qui voulaient atteindre "tout leur potentiel" et "être vraies avec elles-mêmes". Billy savait qu'elle leur rendait service, que les gens se sentaient vraiment mieux et avaient l'impression de s'être développés après leurs séances chez elle, mais il ne comprenait pas comment elle faisait pour les supporter.

— Il y avait quelque chose de particulier, ou on peut se reparler plus tard ? demanda-t-elle.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, continua Billy en feignant de ne pas avoir entendu qu'elle n'avait pas le temps. Cinq minutes avant le prochain client. Il en avait besoin de deux.

— Commence par la mauvaise, dit-elle avec un petit soupir, comme si elle s'attendait au pire.

— Je pars pour Kiruna demain.

— Kiruna ?

— Kiruna.

— Qu'est-ce que tu vas faire, là-bas ?

— Travailler.

— OK.

Un certain découragement dans la voix. Comme si Torsby depuis jeudi ne suffisait pas.

— Et la bonne nouvelle ?

— Je rentre. Je prends l'avion à Arlanda demain matin, donc je serai à la maison ce soir.

— Tu reviens ?

Joie sincère. Il pouvait l'entendre sourire. Il souriait lui aussi.

— Je suis en route. J'arrive bientôt à Sunne.

— Tu m'as vraiment manqué. Et tu sais quoi, je peux venir avec toi demain.

Le sourire de Billy se figea un peu. Que voulait-elle dire ? L'accompagner à l'aéroport ? Mais quelque chose dans le ton de sa voix lui fit penser que c'était plus que ça.

— Euh... qu'est-ce que tu veux dire ?

— À Kiruna. Je peux venir avec toi. Je n'ai pas d'autres clients cette semaine. Je pensais prendre ces quelques jours pour me concentrer sur le mariage mais comme ça, on pourrait le faire ensemble. À Kiruna.

Il aurait dû se réjouir, mais ce n'était pas comme ça qu'il voyait les choses. Ce n'était pas ce qu'il voulait. Mais il ne fallait pas qu'elle le sache. Il s'agissait de réfléchir rapidement.

— Ce n'est pas une bonne idée, lâcha-t-il avant d'avoir eu le temps de penser beaucoup plus loin.

— Pourquoi non ? répliqua-t-elle comme prévu du tac au tac.

Parce qu'il partait avec Jennifer. Parce qu'il avait envie d'y aller avec Jennifer. Parce que le plan était d'y aller avec Jennifer. Il joua sa carte la plus sûre. Le travail.

— J'y vais pour travailler.

— Pas tout le temps, quand même ?

— En principe, si.

— Y compris le soir et la nuit ?

Il devina qu'elle commençait à comprendre qu'il ne voulait pas d'elle. Elle savait bien écouter. Entendre les nuances, ce qu'il y avait entre les lignes, ce que les mots révélaient. Ça faisait partie de son travail, et elle était douée pour ça.

— Je suis désolé, je serais bien parti avec toi à Kiruna, mais ce n'est pas une bonne idée.

Il estima qu'il avait trouvé la bonne douceur teintée de tristesse dans la voix.

— C'est la brigade criminelle qui m'envoie.

— Je paierai ma part, si c'est ce qui t'inquiète.

— Ce n'est pas ça, c'est juste que... Je travaille et je ne crois pas pouvoir emmener ma petite amie avec moi.

Il y eut un court silence. Billy supposa qu'elle réfléchissait si elle

allait revenir à la charge ou non. Elle choisit la deuxième solution.

— OK, c'était juste une proposition.

— Je suis désolé, mais ça ne marche pas, répéta Billy, d'un ton sincèrement triste.

— OK. Écoute, mon client arrive, alors...

Elle ne finit pas sa phrase, mais ce n'était pas non plus nécessaire. La conversation était terminée.

— OK, à ce soir. Je t'aime.

— Je t'aime aussi. Fais attention sur la route.

Et elle disparut. Inconsciemment, Billy relâcha un peu l'accélérateur. Ça ne s'était pas du tout passé comme prévu. Il allait travailler à Kiruna. En principe tout le temps, et il ne connaissait personne dans la police qui emmenait sa compagne en déplacement de service. Donc tout ce qu'il avait dit était vrai. Et pourtant, il avait l'impression de lui avoir menti.

Il reconnecta Spotify. Xzibit reprit là où il l'avait coupé. *Man vs Machine*. Son meilleur album, pour Billy. Il monta le volume et accéléra à nouveau.

Torkel attendait près d'une des voitures à l'arrière du bâtiment que tout le monde soit prêt. Les renforts avaient été informés, répartis par groupes, et étaient en train de charger leur matériel dans les véhicules qu'ils emprunteraient pour se rendre aux différentes adresses. Il avait été décidé que Torkel irait avec l'un des groupes chez les Bengtsson, tandis que Vanja et Erik commenceraient chez Hedén. Le premier à avoir terminé enchaînerait chez les Torsson.

La porte s'ouvrit et Torkel vit Vanja sortir au soleil. Elle cligna plusieurs fois des yeux pour s'habituer à la lumière soudaine. Elle avait vraiment l'air fatiguée, se dit Torkel. Cernes noirs sous les yeux, cheveux ternes autour de son visage blême. La main en visière pour se protéger du soleil rasant, elle s'approcha.

— On va pouvoir y aller ? demanda-t-elle en balayant du regard l'arrière de l'hôtel de police.

— Je crois, répondit Torkel. Comment tu vas, toi ?

Vanja se tourna vers lui, interloquée.

— Bien, pourquoi ?

— Tu as l'air un peu crevée.

— Je ne dors pas très bien, c'est tout, rien de grave.

— Tu manges correctement ?

Vanja hésita. Torkel ne savait pas, dut-elle se convaincre. Ce n'était pas pour ça qu'il demandait. Il ne savait rien de ses vieux démons. Ceux qui sommeillaient désormais. Personne ne savait. À part Valdemar. Il l'avait aidée à traverser les périodes les plus dures. Il

était resté infatigablement à ses côtés tout au long du chemin. Comme l'aurait fait un père. N'avait jamais cessé de croire qu'ils s'en sortiraient. Ensemble. Et c'était ce qu'ils avaient fait. Malgré tout ce qu'elle avait traversé ces derniers mois, jamais elle n'avait ressenti le besoin de cesser de manger. Jamais elle ne s'était regardée dans le miroir en se disant qu'elle irait mieux si seulement elle était différente. Elle n'avait pas lié sa déprime et sa souffrance à son corps. Elle ne voulait pas se punir. Les autres, oui, mais pas elle.

— Mais oui, ne t'inquiète pas pour moi, répondit-elle. Et c'était vrai : pas besoin de s'inquiéter pour elle. En tout cas pas pour la nourriture.

— Tu sais où me trouver si tu as besoin de parler.

Vanja hocha la tête en lui adressant un petit sourire. Torkel fut frappé : cela faisait longtemps qu'il ne l'avait pas vue sourire.

— Merci, mais ce n'est vraiment pas nécessaire. J'ai eu beaucoup de soucis, mais je vais bien.

Elle le quitta avec un nouveau sourire et se dirigea vers une des voitures, où Erik attendait. Torkel la suivit des yeux. Quelque chose clochait. Ce n'était pas seulement Vanja, mais toute l'équipe. Ça clochait déjà au début de l'enquête, et ça ne s'était vraiment pas arrangé.

Sebastian était à Stockholm avec leur principal témoin.

Billy était à son corps défendant en route pour Kiruna.

Et Ursula, bien sûr.

C'était peut-être pour ça que tout semblait si pénible. Ils formaient une équipe. Quatre personnes – cinq en comptant Sebastian, ce que Torkel faisait à peu près une fois sur deux en pensant à son groupe – qui s'étaient développées ensemble. Avaient grandi ensemble. Avaient fait corps. S'étaient soudées. Le tout plus grand que la somme des parties. Qu'un seul manque, et tout l'équilibre était défait. C'était probablement ce qui s'était passé. De là l'impression si étrange que tous étaient un peu en rupture. Torkel espérait que le travail de cette journée leur apporterait la percée dont ils avaient tant besoin.

Il voulait s'en aller d'ici.

Il ressentait rarement ça en mission, mais tout ce qu'il voulait, désormais, c'était rentrer. Loin de Torsby, loin de FilboCorp, loin des familles massacrées et loin de Malin Åkerblad.

Après la réunion à l'hôtel communal, Torkel avait appelé leur procureure pour l'informer de ses projets : interroger à nouveau les quatre propriétaires fonciers concernés par le refus des Carlsten de céder leur terrain, tout en procédant à la perquisition de leurs quatre domiciles. Il s'attendait à ce qu'elle y voie une avancée importante de l'enquête, mais elle était pleine de surprises.

— Disposez-vous d'éléments suffisants en l'état pour perquisitionner

chez eux ? avait-elle aussitôt demandé.

— Le “non” à la mine de la famille Carlsten leur a coûté plusieurs millions. Que vous faut-il de plus ? demanda Torkel, étonné de ne pas réussir à contenir son irritation.

— J’aimerais bien voir de quel fondement vous disposez pour exécuter une mesure de cette ampleur et par ailleurs passablement attentatoire à l’intégrité.

— Je viens de vous le dire. La famille Carlsten a dit “non” à la mine, ce qui a coûté plusieurs millions à chacune de ces familles. Voilà le fondement.

— Cela ne suffit pas pour envahir le domicile des gens.

Torkel ferma les yeux. Une perquisition était une mesure de police, pas l’invasion d’un domicile. Il avait choisi cette mesure pour faire avancer leur enquête. *Mon* enquête, se corrigea-t-il lui-même. Le moment était venu de montrer qui décidait vraiment.

— Je n’ai pas demandé la permission, dit-il avec une telle autorité dans la voix que le message ne pouvait pas lui échapper, même sans comprendre la langue. Je vous ai juste informée de ce que nous comptons faire.

— C’est quand même moi qui dirige l’enquête préliminaire, dit Malin dans une tentative de reprendre le contrôle, mais Torkel l’interrompt :

— Je me fiche royalement de ce que vous considérez comme un fondement suffisant pour agir, continua Torkel sans élever la voix, mais avec plus de tranchant. Je suis un policier enquêteur, et je peux prendre tout seul la décision d’une perquisition. J’aurais trouvé sympathique de vous avoir de notre côté, mais puisque vous ne voyez pas les choses comme moi, vous pouvez considérer cette conversation comme une mise à jour, et rien d’autre.

Et il avait raccroché. Il avait refusé ses deux appels suivants et reçu un sms où il avait juste lu le mot “inacceptable” avant de l’effacer. Après quoi, il n’avait plus entendu parler d’elle. Peut-être lui causerait-elle des soucis, mais il ne le pensait pas. Il lui restait la carte Ceder. La décision qu’elle avait prise de le relâcher avait considérablement compliqué leur travail, et en outre permis un nouveau meurtre. Malin Åkerblad ne devrait donc pas être un problème.

Torkel regarda autour de lui.

Tous semblaient prêts pour le départ.

Il vit Erik et Vanja monter à bord d’une voiture et s’éloigner, suivis de deux autres. Il se tourna vers les véhicules restants et vit près de l’un d’eux Fabian qui lui faisait signe qu’ils étaient prêts à le suivre. Torkel répondit d’un signe de la main et se mit au volant.

Il voulait vraiment partir d’ici.

Erik n'était pas très content, au volant, Vanja à côté de lui.

D'une part parce qu'ils se rendaient chez Frank, un homme qu'Erik considérait comme un ami de la famille et qui allait à présent être regardé comme un suspect. Ils allaient l'interroger. Fouiller sa maison.

C'était là la deuxième cause de l'inquiétude d'Erik.

Torkel avait été clair : il ne voulait pas seulement interroger les personnes de la liste. Il voulait perquisitionner chez chacune d'entre elles. Il fallait des renforts, que Torkel voulait emprunter aux districts voisins. Karlstad et Arvika étaient les plus proches.

Torkel s'était proposé pour téléphoner, mais Erik pensait qu'il valait mieux qu'il fasse la demande lui-même. Il risquait sinon d'entendre qu'il se cachait derrière la brigade criminelle, qu'il avait totalement perdu le contrôle.

Arvika n'avait pas posé de problème. Travailler avec Regina Hult était simple. Elle avait écouté ce dont il avait besoin et pourquoi, et lui avait immédiatement envoyé quatre policiers qualifiés pour la mission. Restait Karlstad.

À Karlstad, il y avait Hans Olander.

— Comment ça ? demanda Olander dès qu'il avait entendu qui appelait.

Une question tout à fait légitime de la part d'un chef haut placé mais qui, dans la bouche d'Olander, sonnait plutôt comme Ça ne va pas fort, hein ?

— L'enquête avance, c'est pour ça que j'appelle. J'aurais besoin de renforts, immédiatement. Pour peu de temps.

— Des renforts. Et pour quoi faire ?

Erik avait hésité. Torkel lui avait déconseillé de mentionner FilboCorp ou tout autre détail de l'enquête, puisque plus de personnes au courant signifiait plus de risques de fuites.

— Nous allons procéder à plusieurs perquisitions aujourd'hui, avait dit Erik. Il fallait au moins qu'Olander le sache, pour qu'il lui envoie les bonnes personnes.

— Donc vous approchez de la solution ?

— Nous espérons.

— J'espère aussi. On n'apparaît pas très pros dans la presse, c'est le moins qu'on puisse dire.

Erik n'avait pas relevé. Il savait qu'Olander utiliserait cette conversation pour l'atteindre d'une façon ou d'une autre. Il allait bientôt savoir comment.

— Je pensais t'envoyer Per, pour te donner un coup de main.

Erik voyait le scénario se dérouler : Per Karlsson, l'autre candidat à son poste, arrive à Torsby après une semaine d'enquête, est présent au

moment où elle s'achève, et Olander ne manque pas de souligner que l'enquête a été résolue une fois Per Karlsson sur place. Son candidat pour le poste d'Erik. On avait donc eu tort de choisir Erik.

— C'est l'enquête de la brigade criminelle, nous nous contentons de les assister, avait dit Erik sans hausser la voix. Il n'avait pas l'intention de faire ce plaisir à Olander. Je ne sais pas ce que Per pourrait faire ici.

— La même chose que toi, mais j'espère un peu mieux.

— C'est l'enquête de la brigade criminelle...

— Oui, tu l'as dit, l'avait coupé Olander.

— Ils n'ont pas demandé un autre commissaire, avait continué Erik en ignorant la pique. Ils ont besoin de monde pour procéder à quelques perquisitions.

— On ne peut pas dire que je déborde d'agents dont je ne sais pas quoi faire.

Erik n'en croyait pas ses oreilles. Comptait-il refuser de les aider ? Sa mauvaise volonté à l'égard d'Erik irait-elle jusqu'à faire obstruction à l'enquête ? C'était une chose de ne pas l'aimer, c'en était une autre de manquer de professionnalisme, d'être un mauvais policier et un mauvais chef.

— Tu ne peux pas te passer de trois personnes ? avait-il demandé, en veillant à bien faire entendre qu'il n'y croyait pas un seul instant.

— C'est dur, en ce moment, il y a beaucoup de malades avait persisté Olander.

Erik avait fermé les yeux. Un jour, il faudrait prendre le taureau par les cornes. Faire face à Olander. Il avait espéré avoir le temps de prendre un peu d'épaisseur, d'avoir fait son trou à son poste pour que sa parole pèse davantage, et peut-être aussi de trouver quelques grands chefs pour le soutenir, mais il en avait assez des petits jeux tordus d'Olander.

— Hans, je sais ce que tu essaies de faire, avait-il dit avec calme et clarté. Mais ça n'apparaîtra pas comme mon échec. Tu auras refusé d'envoyer des renforts, tout le monde le saura et le comprendra. Ça te reviendra à la figure, pas à la mienne.

Silence à l'autre bout du fil. Au point qu'Erik avait commencé à se demander si la ligne n'avait pas été coupée, ou si Olander n'avait pas raccroché.

— Hans... ?

— Tu as besoin de combien de personnes ?

C'était sorti d'un coup. Impossible de ne pas entendre la colère contenue dans sa voix.

— Trois, si possible quatre.

— Ils arrivent.

— Merci.

Erik s'apprêtait à prendre congé et à raccrocher quand il avait à nouveau entendu la voix d'Olander. Sombre et de mauvais augure.

— Mais écoute, Erik. Tu as encore cette semaine, et après je prendrai moi-même les choses en main et là, c'est sûr, ce sera *ton* échec. Même les copines de ta femme n'y pourront rien.

Nouveau silence. Cette fois, le commissaire divisionnaire avait raccroché.

Erik avait rangé son téléphone. Et voilà, c'était sorti. L'amitié de Pia avec la cheffe régionale de la police. Défier Olander avait peut-être été une erreur. Une erreur qui pouvait affecter sa carrière future dans la police.

Voilà à quoi il songeait quand il gara la voiture dans la cour de Frank Hedén.

— Bon, on y est, dit-il, et il réalisa en entendant sa voix qu'il n'avait pas dit un mot de tout le trajet à Vanja, qui regardait à présent avec curiosité le bâtiment à travers le pare-brise. Une fois, Torkel avait dit qu'elle était la meilleure avec qui il ait jamais travaillé.

Erik espérait que ce soit vrai, et que cette journée de travail leur permettrait d'avancer. Ils en avaient tant besoin.

Il ne voulait vraiment pas être muté.

Ils avaient en principe évité d'évoquer la conversation de l'avocat avec Maria le reste de la journée. Cela avait été difficile au début mais, en voyant combien Nicole s'inquiétait quand ils en discutaient, ils avaient d'un commun accord décidé d'arrêter. La stresser était la dernière chose à faire. Maria lui parla plutôt de sa sœur, de sa relation avec elle et de la maison du Värmland. Elles l'avaient achetée ensemble. Restée quelques années à l'abandon, elle était assez décrépite, et demanderait beaucoup de travail pour devenir la maison de vacances dont elles rêvaient, mais c'était un bon prix. L'idée était qu'elles iraient s'y reposer et profiter de leurs congés à l'avenir. Ensemble. Et bientôt peut-être avec leurs familles. Les maris, les enfants, les chiens et les sœurs Carlsten. Longues tablées, robes d'été, pieds nus et soleil. Mais ce projet commun ne s'était jamais concrétisé. Très vite, il s'était avéré que Karin en demandait davantage. Travailler plus, rénover plus vite, investir plus. Maria, elle, voulait juste y venir pour se détendre. C'était une maison de vacances, pas besoin qu'elle soit parfaite. Elles avaient fini par décider de ne pas y aller en même temps, de se partager les belles semaines d'été, mais les problèmes n'avaient pas cessé pour autant. Karin voulait continuer à investir et exigeait de Maria qu'elle paie la moitié des réparations et embellissements. Cette maison ne les avait pas rapprochées et, quand Karin avait rencontré Emil et avait voulu racheter la part de Maria, elle avait tout de suite accepté. Karin et Emil avaient décidé de s'installer à demeure à Torsby et, avec la distance géographique, les deux sœurs s'étaient encore éloignées davantage.

Mais elles s'étaient retrouvées ces dernières années. Beaucoup grâce aux enfants. Nicole était toujours la bienvenue, et Maria n'avait jamais entendu parler d'une quelconque offre de rachat de la maison.

Pendant que Maria préparait le déjeuner, Sebastian emmena Nicole dans la chambre d'amis. Ensemble, ils firent le lit dans l'agréable pièce bleu clair, qu'ils aérèrent un peu. En voyant le lit vide, il regretta de ne pas lui avoir acheté quelques peluches ou jouets, mais ce serait pour les prochaines courses – elles allaient de toute façon rester ici un certain temps. Maria vint les prévenir que c'était prêt, et ils

regagnèrent la cuisine.

Après les boulettes de viande et les macaronis, ils s'installèrent dans le séjour. Maria sortit le bloc et les crayons de couleur neufs. Nicole se mit aussitôt à dessiner.

Sebastian soupira d'aise. Que c'était bon d'oublier un moment le monde extérieur, assis dans son salon, et de se laisser aller. Nicole vint poser un dessin sur ses genoux. Oublier le monde n'était plus une option. Il fallait qu'il s'occupe d'un monde renfermé en train de s'ouvrir.

Et quel monde.

Une petite fille dans une grande forêt.

Des arbres immenses et beaucoup de noir.

De petits chemins et de petits pieds.

Nicole dessinait sans relâche, dessin après dessin. Elle s'était vraiment lancée. Même si c'était en fait le même motif feuille après feuille, le besoin d'expression de Nicole semblait avoir augmenté depuis les premiers coups de crayon hésitants de Torsby.

Sebastian avait peine à ne pas être troublé par la vulnérabilité qui s'exposait devant lui. Une fillette seule dans la forêt. En fuite. Il vit que Maria avait encore plus de mal à soutenir ces images. Ses yeux s'emplissaient de larmes à chaque dessin terminé, à chaque dessin commencé. La répétition montrait les cicatrices que Nicole avait besoin de soigner. Elle semblait prisonnière de cette forêt. Maria semblait penser la même chose, car elle se pencha pour toucher la main de sa fille.

— Je ne te laisserai plus jamais, Nicole, dit-elle tendrement.

— C'est bien, ce que tu fais, Nicole, renchérit-il en s'efforçant de paraître le plus rassurant possible. Continue à dessiner la forêt, mais dis-toi bien que tu n'y es plus.

Nicole les regarda tous deux. Un instant, elle parut vouloir dire quelque chose, mais en vain. Elle retourna à ses dessins.

Sebastian prit le dernier dessin qu'elle avait posé sur ses genoux pour le regarder : toujours la forêt obscure, mais on devinait autre chose sur un côté de l'image.

Les contours d'une maison. Une maison blanche de deux étages. Sebastian la reconnut.

Elle n'était plus en fuite dans la grande forêt.

Elle était devant la maison.

La maison où tout avait commencé.

Torkel frappa à la porte des Bengtsson et leur expliqua la situation quand ils vinrent lui ouvrir. Il devait s'entretenir un peu plus avec eux au sujet des meurtres de la famille Carlsten, et les policiers qui l'accompagnaient devaient perquisitionner leur domicile. Ils eurent la réaction attendue, demandant d'abord de voir un mandat écrit donnant le droit à la police de fouiller leur domicile.

Impossible, car Torkel n'en avait pas, parce qu'il n'en avait pas besoin. Ce n'était que dans les films américains qu'il fallait agiter un papier pour pouvoir entrer et fouiller.

Mais sans mandat, avaient-ils vraiment le droit de faire ça ?

Oui, expliqua Torkel, le Code de procédure pénale chapitre xxviii paragraphe 1 leur en donnait le droit.

Kent et Gunilla leur cédèrent donc le passage avec la légère expression de désarroi que Torkel avait souvent vu chez les personnes forcées de laisser entrer des inconnus qui allaient fouiner partout chez eux. Une expérience pas particulièrement agréable.

— Nous pourrions peut-être nous installer quelque part pour parler ? dit aimablement Torkel en poussant plus ou moins les Bengtsson à l'intérieur.

Ils atterrirent à la cuisine. Gunilla proposa du café, Torkel déclina. Il regarda autour de lui dans cette pièce petite mais agréable. Des portes de placard claires plaquées en bouleau, apparemment neuves, un long plan de travail en formica éraflé, terminé par une cuisinière avec plaques à induction, un sol plastique gris-vert par endroits si usé qu'il s'y formait de petits creux, comme si deux époques se croisaient dans ce petit espace. C'était la même chose dans le séjour où, lors de sa première visite, Torkel se souvenait de s'être installé dans un moderne canapé trois places avec méridienne, en face d'un téléviseur cathodique qui devait dater des années 1960. Les époux Bengtsson semblaient rénover leur intérieur au petit bonheur.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit au sujet de la mine ? demanda Torkel après leur avoir résumé ce qu'il avait appris au cours de la journée.

Les époux échangèrent un regard que Torkel perçut comme inquiet.

— Ça remonte à assez longtemps, nous n'y pensions plus, répondit Gunilla.

— Vous n'avez pas pensé que la famille qui avait été massacrée était celle qui vous privait de plusieurs millions ?

— En fait, j'y ai bien songé, avoua Kent en baissant les yeux. Mais ça semblait bête d'en parler. Je veux dire, ça nous aurait rendus suspects.

— Que nous l'apprenions par d'autres canaux ne vous rend pas spécialement moins suspects.

Kent haussa les épaules, d'une façon qui pouvait signifier qu'ils avaient espéré que la police n'entendrait jamais parler de cette affaire avortée.

— Et nous n'en voulions pas aux Carlsten, compléta Gunilla. C'est la maison des parents de Kent. Ce n'était pas une décision simple à prendre de vendre, sachant qu'elle allait être rasée.

— Nous nous plaisons, ici, glissa Kent en levant la tête pour croiser avec franchise le regard de Torkel. Bien sûr, on parle de beaucoup d'argent, mais l'argent n'est pas tout.

— Pourtant vous avez accepté la vente.

Les Bengtsson échangèrent à nouveau un regard. Cette fois-ci, Torkel eut l'impression d'une honte partagée. Gunilla posa doucement sa main sur celle de Kent.

— Oui, c'est vrai, opina-t-il. Tout le monde disait que nous étions stupides de ne pas saisir cette occasion. Qu'avec cet argent, nous pouvions acheter à peu près ce que nous voulions.

— Mais quand les Carlsten ont refusé, c'est tombé à l'eau, compléta Gunilla – comme seuls le faisaient les vieux couples, se dit Torkel. Pour sa part, il n'était jamais arrivé à ce stade avec aucune de ses compagnes.

— Et nous avons été assez contents, continua Kent.

— Soulagés, ajouta Gunilla.

— Comme si nous n'avions pas eu à prendre la décision, conclut Kent avant de se taire.

Torkel comprenait. Souvent, on voulait avoir le contrôle et décider soi-même mais, parfois, il était bien agréable que les décisions soient prises par un autre, ce qui permettait de se caler au fond de son fauteuil et de dire qu'on n'avait pas le choix. C'était plus simple comme ça. Surtout dans les situations où l'on trouvait acceptables les deux alternatives. Ou aucune.

Les policiers supplétifs avaient encore beaucoup à faire pour achever la perquisition, mais Torkel était assez certain qu'ils ne trouveraient rien. Rien dans leur apparence, leur langage corporel ou leur ton n'indiquait que les époux Bengtsson lui aient menti concernant leurs sentiments vis-à-vis de la vente ou de la famille

Carlsten.

Était-il trop tard pour demander cette fameuse tasse de café ?

La crème à la fraise coulait de façon incontrôlée sur le menton, où Frank Hedén en récupérait la majeure partie d'un habile coup de cuillère. Le reste finit sur le bavoir blanc.

Vanja ne savait pas bien où fixer son regard. Elle était elle-même étonnée, et un peu déçue de sa difficulté à gérer la situation. Elle savait que Frank avait chez lui un fils lourdement handicapé mais, quand elle était venue avec Billy, elle ne l'avait pas vu et ne s'attendait pas à... en fait, elle ne savait pas trop à quoi elle s'attendait, mais visiblement pas au jeune homme qu'elle avait en face d'elle. Une large ceinture le maintenait sur son imposant fauteuil roulant. Sa tête pendait vers la droite en faisant un angle bizarre, et tressaillait à intervalles réguliers, comme si son corps tentait de la redresser mais elle était trop lourde et retombait toujours. Trois des doigts fins d'une de ses mains portaient dans tous les sens et, de temps en temps, le bras faisait des moulinets totalement incontrôlés. L'autre main était posée, inerte, sur ses genoux. Paralysé d'un côté, soupçonna Vanja. Sous ses cheveux sombres ébouriffés, des yeux bleus qui papillonnaient sans cesse au loin, pas un mot ne sortait de sa bouche constamment entrouverte. C'était un bruit sporadique auquel Frank comprenait visiblement que son fils en voulait encore : il approchait alors une nouvelle cuillère.

Vanja détourna les yeux.

Frank les avait fait entrer en saluant Vanja comme une vague connaissance et Erik davantage comme un ami. Vanja lui avait expliqué que les policiers qui les accompagnaient allaient perquisitionner la maison, et Frank s'était contenté de hocher la tête. Sans discuter. Quand elle lui avait dit qu'elle voulait l'interroger sur le projet minier, il avait demandé s'il était possible de faire ça pendant qu'il donnait une collation à son fils. C'était l'heure de son goûter.

Il était allé chercher un plateau à la cuisine puis était descendu au rez-de-chaussée, suivi de Vanja et Frank.

— Voici Vanja, et Erik, que tu connais, avait dit Frank en entrant dans la pièce. Vanja est dans la police, elle aussi.

— Bonjour, Hampus, avait dit Erik, tandis que Vanja avait lâché un faible "bonjour".

La pièce avait la forme d'une chambre d'hôpital. Au milieu trônait un lit qui semblait pouvoir se lever et s'abaisser dans toutes les directions, avec des garde-corps métalliques des deux côtés. À côté, une table chargée de nombreuses boîtes de médicaments, des crèmes et du matériel médical. Une machine, dont Vanja supposa qu'elle

fournissait au besoin de l'oxygène à Hampus, était de l'autre côté du lit. Le long d'un des murs, des appareils de musculation qui ressemblaient plutôt à des instruments de torture, avec leurs corps de métal lisse, leurs selles, sangles et contrepoids.

Vanja ne s'était jamais imaginée mère. Elle n'était pas sûre de vouloir un jour avoir un enfant. Ses rares amis qui avaient fondé une famille disaient qu'ils ressentaient pour leurs enfants un amour et une joie plus profonds qu'ils n'en avaient jamais éprouvé pour personne d'autre. Vanja ne pouvait s'empêcher de se demander si cela valait aussi pour Frank et Hampus. De l'amour, oui, mais de la joie ? N'était-ce pas plutôt une inquiétude perpétuelle, un travail constant, sans réelle contrepartie ? Les bribes de joie en valaient-elles vraiment la chandelle ? Ou bien était-elle trop analytique et calculatrice ? Elle n'avait selon toute évidence pas accès à la dimension émotionnelle qu'impliquait le fait d'avoir un enfant.

Tandis que Frank nourrissait son fils, Vanja l'avait interrogé au sujet de la mine, et il avait opiné du chef. Oui, il était de ceux qui voulaient vendre. Il n'en avait plus pour longtemps, comme le savait Erik, et son fils ne resterait pas vivre seul dans la maison après sa disparition. La compagnie minière offrait beaucoup plus pour son terrain qu'il n'en pourrait jamais obtenir, alors pourquoi ne pas accepter ?

— Mais il n'y a pas eu de vente, dit Vanja.

— Non, c'est vrai, constata Frank.

— Et qu'est-ce que ça vous a fait ?

Frank haussa un peu les épaules. Approcha une autre cuillère de crème rouge vers la bouche du jeune homme. Encore une fois, la plus grande partie tomba à côté.

— Quand je ne serai plus là, des amis de confiance vendront ce terrain pour un bon prix. La commune a promis que Hampus pourrait conserver ses auxiliaires de vie. Il sera bien entouré à l'avenir. C'est la seule chose qui compte.

— Connaissez-vous Jan Ceder ? demanda soudain Vanja.

— On ne se fréquentait pas, mais nous habitions tous les deux la région depuis longtemps. J'avais l'occasion de lui rendre visite de temps à autre, puisque je suis garde-chasse et qu'il avait, disons, une interprétation très personnelle des lois sur la chasse.

— Vous est-il arrivé de lui emprunter un fusil ?

— Et pourquoi ? demanda Frank en secouant la tête. J'ai mes propres armes.

Vanja se tut.

Là, il s'était passé quelque chose. Dans cette dernière réponse.

Sa voix s'était un peu serrée. Une tension dans les cordes vocales en avait un peu fait monter le registre. Pas beaucoup, quelqu'un de moins attentif l'aurait complètement raté, mais pas Vanja. Frank se racla la

gorge. Lui aussi l'avait remarqué, et cherchait à le cacher, ou avait-il juste un chat dans la gorge ?

Vanja attendit. Espérant que Frank serait du genre à ne pas aimer le silence et à se mettre à parler. Peut-être à prendre davantage ses distances avec Ceder. Se mettre à raconter ce qu'il avait "entendu dire" et trouver un alibi pour le meurtre de Ceder alors qu'on ne lui demandait rien.

Malheureusement, elle ne sut pas comment Frank allait gérer ce silence, car Erik s'y sentait visiblement suffisamment mal pour le briser par son bavardage : la fête du 1^{er} Mai approchait, Frank voulait-il venir dîner avec Pia et lui après le défilé ?

Le moment de vérité, pour autant qu'il ait existé, s'était évanoui.

— Nous aimerions que vous restiez dans les environs, ou que vous nous préveniez si vous projetez de vous déplacer, dit-elle en se levant.

— Je suis suspecté ? demanda Frank d'un ton presque inquiet, quittant des yeux son fils pour la première fois depuis le début de la conversation pour regarder Vanja.

— Non, mais nous aimerions quand même être au courant.

— Je comptais me rendre à Västerås demain. C'est une conférence de deux jours sur les nouveaux règlements de la chasse. Je peux y aller ?

Vanja réfléchit. Quoi qu'elle ait cru entendre dans sa voix, ce n'était pas une raison suffisante pour le retenir. Loin de là. Elle regarda le jeune homme sur son fauteuil roulant. Si elle avait eu chez elle un enfant avec ce type de handicap, elle aurait eu besoin de prendre le large de temps à autre. Frank avait beau aimer son fils, il devait ressentir quelque chose de ce genre.

— Oui, vous pouvez y aller. Deux jours ?

— Oui, je serai rentré mercredi soir.

— Où logerez-vous ?

— Le Best Western, je crois.

— Très bien. Merci pour votre aide, dit Vanja en tendant la main à Frank, qui posa la cuillère dans le bol pour pouvoir la serrer. Au revoir, Hampus, ajouta-t-elle avant de quitter la pièce.

De la fenêtre, Frank regarda Erik reculer, braquer le volant et quitter son terrain. Par la porte close, il entendait les quatre policiers qui continuaient à fouiller sa maison. Derrière lui, Hampus sursauta dans son fauteuil roulant et poussa un long cri de plus en plus fort. Ce n'était pas une attaque d'épilepsie. Il avait appris à faire la différence entre les mouvements habituels mais parfois assez violents et les attaques. Hampus voulait prendre sa douche. C'était le point culminant de sa journée. Il pouvait rester des heures sous l'eau

chaude. Frank regarda rapidement l'heure. La visite de la police avait un peu bousculé son programme, mais il avait encore le temps de laver Hampus et de le mettre au lit avant que Monica ne vienne le relayer pour la nuit.

Il regarda le feu de position rouge d'Erik diminuer puis disparaître complètement, mais resta pourtant là, le regard perdu dans la soirée printanière.

Vanja Lithner.

Elle avait eu du mal avec Hampus, il l'avait remarqué dès son entrée dans la pièce. Chacun réagissait à sa manière, et au fond il ne lui en tenait pas rigueur. Pas non plus de ses questions insistantes et, pour lui, presque agressives au sujet de FilboCorp, des Carlsten et des meurtres. Mais elle s'était brusquement tue lorsqu'ils avaient évoqué Jan Ceder.

Il ne la connaissait pas.

Il ne savait pas ce que cela signifiait, qu'elle cesse d'un coup de diriger la conversation pour se caler au fond de son siège. Qu'elle le soupçonnait ? Allait-il à présent être impliqué dans leur enquête ?

Erik, il le connaissait.

Il le connaissait et l'appréciait.

Ce n'était pas un mâle alpha, et Dieu savait qu'il y en avait bien assez dans la région. Il était plus arrangeant, prêt au compromis. Chez lui, il laissait sans problème les commandes à Pia. C'était la condition pour que leur couple tienne, Frank en était certain, mais quand même. Erik savait ce qu'il valait, même si en apparence il jouait parfois les seconds violons. Il avait fait appel à la brigade criminelle. Des policiers plus ambitieux auraient refusé de lâcher une affaire qui pouvait être décisive pour leur carrière. Mais pas Erik. Peu importait pour lui qui faisait le boulot, pourvu qu'il soit fait. Aina aimait beaucoup Erik, disait toujours qu'il était bien pour Pia.

Elle avait probablement raison.

Il s'offrit un instant de regret. C'était de plus en plus rare et de plus en plus bref mais, cette fois, il laissa le souvenir d'Aina l'envahir. Son image était claire comme le cristal. Il se rappelait la moindre ride, le moindre cheveu, il se souvenait de sa voix, de son rire.

Dieu, comme il l'avait aimée.

Il l'avait pleurée. Un chagrin si profond qu'il avait craint ne jamais en sortir. Des ténèbres si profondes qu'elles menaçaient de l'engloutir. Seul, il se serait probablement laissé aller à disparaître pour de bon. Mais il avait Hampus. Qui était à moitié Aina. Qui était complètement dépendant de lui. Il ne pouvait pas s'enliser dans le chagrin, aussi avait-il lentement remonté la pente. Il repoussa l'image qu'il avait sous les paupières – Aina en robe d'été sur la pelouse –, essuya une larme prisonnière d'un cil et se tourna vers son fils.

Il n'avait pas le temps pour les regrets.
Pas non plus la force.
Sa vie ne lui permettait pas ce luxe.

Quand Torkel sortit de la maison des Bengtsson, la nuit commençait à tomber.

Le soleil couché, la douceur printanière disparaissait assez vite, et Torkel remonta la fermeture de son blouson en regagnant sa voiture. Pourtant, qu'il faisait bon être dehors ! L'air pur, la brise légère qui, mêlée à un léger parfum de forêt, apportait l'odeur d'un champ précocement engraisé en fraîchissant. Torkel s'arrêta dans la cour et inspira à fond. Il décida de se rendre à pied chez les Torsson. Vanja n'ayant pas appelé, il supposa donc qu'il écopait de la famille avec enfants, cent mètres plus loin. Il songea un instant à prévenir les Bengtsson qu'il laissait un moment sa voiture dans leur cour, mais décida que ça n'avait pas d'importance.

Il se mit en route. Quelques petits oiseaux précoces profitaient des dernières lueurs du jour pour tenter d'attirer un partenaire. Torkel s'amusa à essayer de reconnaître leurs chants. Quand ses filles des deux fournées étaient petites, ils sortaient souvent dans la nature. Torkel trouvait important qu'elles connaissent la forêt, et pas seulement les aires de jeux, les cages à singes et les piscines de ballons. Un panier pique-nique, un petit lac avec des têtards, une couleuvre qui s'éloignait en zigzag, des morceaux d'écorce qui descendaient un ruisseau sur lequel ils avaient construit un barrage, cueillir des baies et des plantes comestibles, essayer d'apprendre à reconnaître les déjections et savoir si c'est un muscardin ou un écureuil qui a mangé les pommes de pin. Il y avait toujours des choses à faire ou à apprendre en forêt. C'étaient des joies simples, rien d'extraordinaire, mais il réalisa qu'elles se faisaient trop rares désormais. Un jour, Yvonne avait fait remarquer que celui qui s'amusait le plus lors de leurs sorties en forêt était Torkel lui-même, et peut-être avait-elle raison, mais il était pourtant heureux de partager cette expérience avec ses filles. Aujourd'hui, les enfants ne pouvaient aller nulle part où ils risquaient éventuellement de se blesser. Tout devait être tout le temps tellement contrôlé et sûr.

Il laissa les prés et les champs derrière lui et continua sur le chemin de gravier qui montait chez les Torsson. Après dix minutes encore, il aperçut la maison jaune derrière les arbres et, bientôt, entra sur leur terrain. Il avait profité de chaque pas de cette promenade, mais il fallait maintenant revenir à la dure réalité. Son téléphone sonna. Il regarda l'écran avant de répondre. Vanja. La conversation fut courte. Elle l'avisa qu'Erik et elles avaient fini chez Frank Hedén, et voulait

savoir si elle devait se rendre chez les Torsson. Torkel lui expliqua qu'il y était déjà et qu'ils pouvaient rentrer au commissariat. Ils se verraient plus tard.

Il eut à peine le temps de raccrocher que son téléphone sonna à nouveau. Cette fois, c'était Fabian qui l'informait qu'ils en avaient presque fini chez les Bengtsson et que la moitié de son équipe pouvait bouger : avait-il quelque chose à faire pour eux ? Torkel leur ordonna de le rejoindre chez les Torsson, tout en saisissant le heurtoir de leur porte d'entrée. Il laissa plusieurs fois lourdement retomber le fer à cheval en métal doré. Pas de réponse. Il frappa encore. Un peu plus fort et plus longtemps. Toujours aucune réponse. Torkel alla au coin de la maison regarder par la première fenêtre. Pas de lampes allumées, aucun signe de vie dans la maison. Avaient-ils suivi son conseil de partir quelque temps ?

Torkel ressortit son téléphone, obtint le numéro du mobile de Felix et Hannah grâce à Fredrika au commissariat, et le composa. Felix répondit à la deuxième sonnerie. Torkel se présenta.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il alors.

— Nous sommes partis, comme vous l'aviez suggéré. Chez la sœur d'Hannah.

— Quand revenez-vous ?

— Je ne sais pas, encore quelques jours, peut-être. Cornelia doit retourner à l'école.

Torkel entendit une voiture approcher, et vit la Volvo de Fabian entrer dans la cour.

— J'aurais besoin de vous parler. Où habite la sœur d'Hannah ?

— Près de Falun. C'est à quel sujet ?

Torkel hésita. Combien devait-il en dire ? Il vit Fabian sortir de voiture et se diriger vers lui. Il fit un geste interrogatif en désignant la maison et Torkel secoua la tête en montrant son téléphone. Fabian hocha la tête pour montrer qu'il avait compris.

— Nous avons entendu parler du projet de mine, dit Torkel en reprenant la conversation.

— Ah ?

Felix semblait sincèrement interloqué.

— Vous avez perdu une sacrée somme quand les Carlsten ont refusé de vendre et que le projet est tombé à l'eau.

— Nous n'avons rien perdu du tout, dit Felix avec une évidence que Torkel ne comprit pas. Au contraire, nous y avons gagné.

— D'après nos informations, tout le monde sauf Carlsten voulait vendre.

— Oui, mais nous ne sommes pas propriétaires du terrain et de la maison. Nous sommes juste locataires, et le non des Carlsten nous a permis de rester.

Torkel assimila lentement ce qu'il entendait et, aussitôt fait, maudit Erik et ses collègues. Ça aurait dû apparaître dans l'enquête dès qu'il avait été question des quatre propriétaires concernés par le projet de FilboCorp. Ce n'était pas le genre d'information qu'il devait apprendre au téléphone de la bouche d'une personne extérieure. Mais mieux valait tard que jamais, se dit-il en refoulant la colère de sa voix pour demander ce qu'il aurait déjà dû savoir.

— Qui est le propriétaire, alors ?

— Thomas Nordgren, dit Erik en affichant au tableau la photo d'un homme d'une quarantaine d'années. C'était un agrandissement de la photo de son passeport et, comme quatre-vingt-quinze pour cent de la population, il n'avait pas l'air malin dessus. Une image un peu floue, trop éclairée, une volonté de paraître détendu qui produisait l'effet inverse et un regard trop fixe, conséquence de la crainte de cligner des yeux au moment du cliché faisaient que la photo semblait tout droit sortie d'un casier judiciaire.

Sauf que Thomas Nordgren n'avait pas de casier judiciaire.

En fait, on ne savait pas où le trouver.

Muni de son nom, Torkel avait appelé les numéros dont il disposait. Un mobile et un fixe. Sur le mobile, après à peine une sonnerie, il tomba sur le message : "L'abonné que vous cherchez à joindre n'est pas disponible pour le moment, veuillez réessayer ultérieurement."

Sur le fixe, après quatre sonneries, un répondeur fit entendre une voix d'homme à l'épais accent du Värmland : "Thomas Nordgren. Je ne suis pas là. Laissez un message."

Quand, après bien des tours et détours, ils parvinrent à joindre son employeuse, ils apprirent que Thomas était en congé depuis tout juste une semaine, et qu'il n'était pas attendu avant le week-end. Elle ne savait pas ce qu'il faisait de ses vacances, ni qui serait susceptible de le savoir.

Ils n'avaient donc pour le moment rien de mieux concernant Thomas Nordgren que cette photo au mur.

Vanja et Torkel y jetèrent un regard, et Erik plongea dans son carnet.

— Nous savons qu'il travaille comme jardinier au parc de Rottneros, et vit seul dans un deux-pièces de Sunne. Avec sa femme, en 2001, il a acheté le terrain dont Torsson est actuellement locataire, ils se sont séparés en 2009, pas d'enfants.

Erik leva les yeux de ses notes, presque l'air de s'excuser :

— C'est tout ce que nous avons pour l'instant.

— Les Torsson se sont installés en 2009, dit Torkel. Sur le contrat, Thomas apparaît comme unique propriétaire.

- Il a dû racheter la part de son ex-femme, répondit Vanja.
- Ça a dû lui coûter bonbon, spécula Torkel. Que gagne un jardinier ? Vingt mille couronnes par mois ? Vingt-deux, peut-être.
- Mais en 2009, le projet de mine était toujours actuel, continua Vanja, qui voyait où Torkel voulait en venir. Il devait compter largement récupérer sa mise.
- Nous n'avons pas encore sa situation financière, glissa Erik. On en saura plus demain.
- Je veux tout savoir sur la situation financière de ces personnes, dit Torkel en se levant pour gagner le tableau. Toutes celles de cette liste, continua-t-il en tapant du stylo sur la courte liste établie par Erik. On aura besoin d'aide pour ça demain. Je crois toujours que le mobile, dans cette affaire, est l'argent.
- Vanja et Erik opinèrent du chef. Vanja regarda sa montre et se leva. Elle interpréta la dernière phrase de Torkel comme le signal du départ. Erreur, visiblement.
- Autre chose, Vanja, dit Torkel alors qu'elle rangeait sa chaise et commençait à rassembler ses affaires.
- Elle s'interrompit et se tourna vers lui.
- Je veux que tu rentres à Stockholm.
- Maintenant ? demanda Vanja en regardant sa montre par réflexe, alors qu'elle savait très bien quelle heure il était.
- Au plus vite, confirma Torkel. Il est temps de prendre un premier contact avec FilboCorp.
- Ils sont à Stockholm ?
- Le bureau principal de la filière suédoise, glissa opportunément Erik.
- Et je veux aussi que tu l'interroges, lui.
- Torkel montra de son stylo le dernier nom de la liste. Stefan Andrén.
- Il n'habite pas Londres ?
- Il est en voyage d'affaires à Oslo et arrive à Stockholm demain soir, l'informa Erik, visiblement ravi de pouvoir contribuer. J'ai son numéro, là.
- Sebastian est à Stockholm, sers-toi de lui, objecta Vanja.
- Torkel soupira intérieurement. Qu'est-ce qu'ils avaient, tous ? Pourquoi ne pas se contenter d'aller là où il les envoyait, et où ils étaient les plus utiles ?
- Sebastian n'est pas policier et, même s'il en était un, ce serait un mauvais policier, et sur ce coup, j'ai besoin de quelqu'un de doué.
- Je ne suis pas sensible aux flatteries, dit Vanja avec un petit sourire en espérant masquer son irritation d'être éloignée du terrain.
- Je n'ai pas besoin de te flatter, parce que je te l'ordonne, répondit Torkel lui aussi avec un sourire, avant de quitter la pièce et d'éventuelles protestations.

Erik essuya le reste de sauce au fond de son assiette avec un bout de pain et se cala au fond de son siège. Il n'avait pas l'habitude de manger si tard, mais il était rentré terriblement affamé. Dans le réfrigérateur, il avait trouvé une brochette de saumon et un petit pot de sauce au wasabi qui restaient du dîner de samedi. Il avait fait réchauffer la brochette au four à micro-ondes pendant qu'il mélangeait une rapide salade, et avait pris une bière légère pour faire passer. La recette venait de *19 h 30 chez moi*, et Erik la trouvait encore meilleure que le jour même : la marinade au piment et gingembre ressortait davantage, et le poisson avait plus pris le goût des feuilles de citronnelle piquées dans la brochette.

Il alla mettre son assiette dans le lave-vaisselle, connecta son téléphone à la stéréo de la cuisine et lança sa *playlist* tout en remplissant d'eau l'évier. Ni Pia ni Alma n'avaient jamais compris comment combiner évier, eau, liquide vaisselle et brosse à vaisselle : ce que le lave-vaisselle ne prenait pas, c'était toujours Erik qui le faisait disparaître. Ça ne le dérangeait pas. Il pouvait même apprécier et trouver un certain calme à écouter de la musique tout en veillant à ce que vaisselle, évier et cuisinière soient bien propres. Parmi les tâches ménagères, il préférait de loin ça à l'aspirateur ou au repassage, qui étaient d'un ennui mortel.

Il avait presque fini et avait hâte de se vautrer un moment dans le canapé pour regarder distraitement Discovery avant de se mettre au lit quand il sentit deux mains lui saisir la taille.

— Comme tu m'as fait peur ! dit-il en se retournant.

— Comment s'est passée ta journée ? demanda Pia en se mettant un peu sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la bouche.

— Bien. Je suis allé faire un tour chez Frank.

— Pour cette histoire avec FilboCorp et la vente des terrains ?

— Torkel pense que le mobile se trouve là, opina Erik.

— Il soupçonne Frank ? demanda Pia, dont la mine et le ton disaient combien elle trouvait l'idée absurde.

— Non, je ne crois pas. Les deux autres, Vanja et Billy, sont en train de s'occuper de la compagnie, je pense que c'est plutôt cette piste qu'ils privilégient. Ça, et Thomas Nordgren.

— Thomas Nordgren ? Pia leva un sourcil interrogatif.

Erik secoua la tête. Cela s'adressait surtout à lui-même. Il aurait vraiment fallu qu'il soit un peu plus prudent avec ce qu'il laissait filtrer de l'enquête en cours, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Pas avec Pia. Elle obtenait toujours ce qu'elle voulait.

— Il est propriétaire d'un des terrains, là-haut, mais nous n'arrivons pas à le joindre, et il est absent depuis plus d'une semaine, alors...

—... il est suspect, finit à sa place Pia.

— En fait, je ne devrais pas t'en parler, sourit Erik en lui donnant un baiser.

— Ne le fais pas, alors, dit Pia.

Erik eut l'impression qu'elle se faisait violence pour lui rendre son sourire.

— Demande-moi comment s'est passée ma journée.

— Comment s'est passée ta journée ?

— La routine, j'ai fixé une date pour une cérémonie commémorative, formé un groupe de travail à ce sujet, et à vrai dire je me suis un peu ennuyée, jusqu'à il y a une demi-heure.

Elle se tut. Le regarda d'un air un peu insistant. Il était clair qu'elle attendait quelque chose. Elle avait quelque chose à raconter, mais voulait faire durer le plaisir. Elle semblait contente, détendue et présente comme assez rarement, alors il joua le jeu.

— Que s'est-il passé, il y a une demi-heure ?

— J'ai reçu un coup de téléphone.

— De qui ?

— De Stockholm.

Elle n'y tenait plus. Elle se fendit d'un large sourire.

— Je vais y aller. On veut me voir au 68, Sveavägen.

Il savait très bien ce qu'il y avait au 68, Sveavägen. C'était une adresse mythique dans la famille Flodin. Une sorte de Shangri-La politique. Le siège du parti social-démocrate.

— Et pourquoi veulent-ils te voir ? demanda-t-il pour continuer leur petit jeu, même s'il pensait connaître la réponse.

— Qu'est-ce que tu crois ? On veut discuter avec moi d'un poste dans la commission exécutive.

Pia bouillait de joie et d'impatience. Elle ne s'en rendait pas compte, mais Erik la voyait sauter sur place tandis que son sourire atteignait sa largeur maximale. Sa joie simple de gamine était contagieuse.

— J'ai appelé Mia au district régional du parti, qui m'a assurée que ce n'était qu'une formalité, qu'ils avaient déjà pris leur décision.

Elle le prit dans ses bras. Le serra fort contre lui en lui caressant le dos.

— Alors, si tu veux, tu peux coucher avec une future suppléante de la commission exécutive du parti social-démocrate.

À son grand étonnement, Erik sentit que c'était beaucoup plus excitant qu'il ne l'aurait cru.

Maria lavait Nicole dans la baignoire pendant que Sebastian rangeait la cuisine après le dîner. Ils avaient juste pris des casse-croûtes. Aucun d'eux n'avait le courage de cuisiner vraiment, et Nicole n'avait pas eu l'air de s'en plaindre. Elle avait mangé trois sandwiches fromage-marmelade. Il n'y avait pas eu d'autres dessins, depuis ce dernier où la maison blanche des Carlsten était visible sur le bord. Ils n'avaient pas insisté là-dessus. Ils savaient tous les deux ce qui attendait à l'intérieur. Comme Nicole, ils étaient bien contents de rester encore un peu dehors. Sebastian était impressionné par la rapidité avec laquelle Nicole avait travaillé sur elle-même pour remonter le temps. Le plus difficile avec les patients traumatisés était quand ils s'enlisaient dans le ressassement de l'événement, sans plus pouvoir avancer, ni revenir en arrière. Nicole ne semblait pas rencontrer ce problème. Elle faisait preuve de maturité et d'une grande force intérieure. Elle osait se souvenir.

Sebastian alla dans le séjour rassembler les dessins. Les posa délicatement au milieu de la table. Entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir et se porta à leur rencontre.

Maria sortit, Nicole dans les bras. La fillette était enveloppée dans un de ses grands draps de bain. Un parfum de savon et d'humidité sortait de la salle de bains.

— Vous pourriez aller me chercher ma valise ? demanda Maria.

— Je l'ai déjà portée dans la chambre d'amis, répondit-il, avant de les y précéder.

Maria posa la fillette sur le lit et chercha son pyjama dans sa grande valise noire. Il était blanc et bleu, l'air ancien. Un style classique.

— Vous avez besoin de quelque chose, avant de vous coucher ? demanda-t-il.

— Juste un verre d'eau.

— Je vais le chercher.

Quand il revint, Nicole était déjà sous la couette. Maria la tenait contre elle, couchée sur le côté. Il posa le verre d'eau sur la commode et se tourna pour leur souhaiter bonne nuit. Nicole le regarda avec ses grands yeux sombres.

— Je voulais juste te dire que tu as été très sage aujourd'hui, Nicole, dit-il en s'asseyant auprès d'elle. Ta maman et moi, nous sommes très fiers de toi.

Nicole hocha la tête, l'air fière, elle aussi. Il lui sourit à nouveau et lui caressa rapidement la joue avant de se lever en s'adressant à Maria.

— Dites-moi si vous avez besoin de quelque chose d'autre. Je suis à côté.

— Il y a quelque chose... hésita-t-elle.

— Oui ?

— Nicole est plus calme quand vous êtes dans la chambre.

Sebastian attendit la suite. Elle ne comptait quand même pas s'arrêter à ce qu'il savait depuis l'hôpital de Torsby. Maria inspira prudemment.

— Je crois qu'elle aimerait vous avoir couché près d'elle pour s'endormir, continua-t-elle presque un peu timidement, comme si elle lui avait fait une proposition honteuse.

— Est-ce que maman a raison ? demanda Sebastian en portant son regard sur Nicole, sous la couette. Un léger hochement de tête pour toute réponse, mais cela suffisait.

Sebastian s'étendit doucement sur le lit étroit. Il remarqua aussitôt la réaction de Nicole. Il regarda Maria, cette fois avec un pli soucieux au front :

— Il y a juste un problème.

— Quoi ?

— On est un peu trop à l'étroit. Venez.

C'était une impression étrange. Comme s'il y avait eu une faille temporelle, et qu'il se sentait transporté dix ans en arrière.

Il avait à nouveau une famille. Une femme couchée d'un côté du grand lit, dans sa chambre à coucher. Et lui de l'autre.

Un enfant entre eux.

Il avait eu beaucoup de femmes dans son lit, ces dix dernières années.

Mais jamais de fillette de dix ans.

Pourtant cela semblait tout naturel. C'était le plus étonnant. Peut-être parce que Nicole lui rappelait de plus en plus Sabine. Peut-être parce que, pour la première fois depuis longtemps, il comprenait ce que signifiait la confiance d'un enfant.

Qui ne demandait rien d'autre que la pareille.

Qui n'avait pas de but caché ni d'arrière-pensée.

Qui, contrairement à lui, était entièrement sincère.

Peut-être était-ce parce qu'il éprouvait de l'amour ? De la tendresse ? Totalement libéré du sexe et du désir.

Il avait ressenti beaucoup de cette tendresse pour Vanja. En tout cas

dans leurs meilleurs moments. Mais il y avait toujours des mensonges entre eux qui dérangeaient.

Elle ne savait pas. Il savait.

C'était à sens unique, et compliqué.

Impossible de s'endormir. Il restait donc là, se délectant de la proximité de Nicole et de sa respiration calme.

Une sensation formidable.

— Vous dormez ? entendit-il du côté de Maria.

Il aurait voulu ne pas répondre. Il aurait voulu rester dans ce rêve éveillé. Mais elle en faisait partie. Une partie importante, aussi il répondit :

— Non, fit-il doucement. Je suis réveillé.

Il l'entendit se tourner un peu. Sentit qu'elle avait envie de parler. De laisser venir les mots et les idées. Tant de choses qu'elle avait contenues si longtemps.

— Nicole et moi n'avons pas eu la vie si facile, commença-t-elle.

Sa voix était hésitante.

— Elle n'a pratiquement aucun contact avec son père. Il n'y a donc pas eu beaucoup d'hommes dans sa vie.

Il ne répondit pas. Pas besoin. Il savait.

— C'est pour ça que je trouvais important qu'elle aille chez ses cousins. Pour voir comment fonctionnait une famille.

Elle se tut.

Il était douloureux de s'approcher de ce qu'on avait perdu.

— C'est bizarre, vous savez, continua-t-elle, encore plus bas.

Pour ne pas réveiller Nicole ou parce que sa voix flanchait, il ne savait pas.

— J'étais si jalouse de Karin. Si en colère. Pendant quelques années, on ne s'est même plus parlé. Je trouvais qu'elle obtenait toujours ce qu'elle voulait. Qu'elle était gâtée et égoïste.

Maria se retourna dans le lit et croisa pour la première fois son regard, au-dessus de la tête de Nicole endormie.

— Mais elle n'a rien obtenu gratuitement. Elle a travaillé dur pour tout, mais je crois qu'elle me faisait me sentir...

Maria hésita. Elle cherchait ses mots.

— Je ne sais pas, je devais surtout être jalouse de son bonheur apparent.

Dans le noir, ses yeux étaient brillants de larmes.

— Vous en avez honte, à présent ?

— Peut-être un peu. Mais je suis triste pour Nicole. Maintenant, elle est à nouveau seule. Aussi seule que je me suis toujours sentie.

Elle se tut.

Il ne répondit rien.

— Pourquoi n'avez-vous pas d'enfants ?

La question le prit au dépourvu. Il attendait, espérait une suite, pour en savoir plus sur la femme couchée dans son lit. Pas ce brusque changement de sujet. Pas que la conversation verse sur lui.

— Ça s'est trouvé comme ça, c'est tout, répondit-il machinalement.

— Vous semblez aimer les enfants. Vous savez les prendre.

— Oui.

— Vous n'avez jamais été marié ?

— Non.

Les mensonges.

Comme ils venaient facilement.

Sans réfléchir une seconde aux conséquences. Sans réfléchir du tout.

— Hm... l'entendit-il lâcher avec l'ébauche d'un sourire.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Hm ?

— C'est bizarre, c'est tout.

Elle se rapprocha de lui.

— Vous êtes vraiment quelqu'un de bien.

— Merci.

Personne ne lui avait jamais dit ça. Personne. Jamais. Il laissa sa main doucement glisser vers la sienne. Elle la prit. Elle était chaude et douce. Il se rapprocha de Nicole et sentit sa peau douce contre sa joue.

La main de sa maman dans la sienne.

La fille entre les deux.

Il aurait voulu ne jamais s'endormir.

Au moment où Torkel sortait de l'hôtel et se dirigeait vers sa voiture, Erik l'appela. Il semblait enthousiaste, presque exalté. Il s'était passé quelque chose.

— À l'instant, j'ai réussi à joindre l'ex-femme de Thomas Nordgren, Sofie Nordgren. Elle travaillait cette nuit.

— Bien.

— Mieux que ça. Elle connaissait la situation créée par les Carlsten. Elle dit que Thomas était furieux qu'ils refusent de vendre. Il avait essayé de la rouler, en vain.

— Je ne comprends pas, dit Torkel en ouvrant la portière de sa voiture.

— Thomas a racheté sa part en 2009, alors qu'il n'en avait pas les moyens. Il s'est lourdement endetté sur la maison. Sofie a compris après coup qu'il pensait revendre rapidement à FilboCorp et empocher le bénéfice.

Torkel sentit se dessiner un mobile.

— Mais ce n'est pas tout, continua Erik.

— Comment ça ? demanda Torkel en s'installant au volant.

Il attendit cependant pour démarrer. Erik respira à fond avant de continuer.

— Thomas connaissait Jan Ceder.

— C'est certain ?

— D'après Sofie, ils faisaient partie du même groupe de chasse quand ils habitaient Torsby, de 2002 à 2009. Sofie trouvait Ceder désagréable, elle se souvient de lui.

— Mais pourquoi alors son nom n'est-il pas apparu parmi les fréquentations de Ceder ? s'indigna Torkel.

— Nordgren a déménagé à Sunne en 2009, et quitté le groupe de chasse. Apparemment plus aucun contact par la suite, mais ils se connaissaient.

Torkel hocha la tête. Un mobile, et un lien direct avec l'homme qui détenait l'arme du crime. C'était plus qu'ils n'en avaient trouvé depuis longtemps. Il comprenait l'excitation d'Erik. Vraiment.

— Où es-tu ? demanda-t-il.

- Au commissariat.
 - Je passe te prendre et on va à Sunne faire une perquisition.
 - Là, tout de suite ?
 - Là, tout de suite.
- Il raccrocha et démarra.

Torkel et Erik arrivèrent en même temps que le serrurier.

Le 27 Arnebyvägen à Sunne était un immeuble familial de trois étages, gris et terne. D'après l'état civil, Thomas Nordgren habitait au deuxième. Il n'y avait pas d'ascenseur dans l'immeuble, ils prirent l'escalier. Torkel trouva rapidement le bon nom parmi les quatre portes en bois identiques du palier, sonna plusieurs fois, mais n'eut pas la patience d'attendre plus de trente secondes. Il ne s'attendait pas à ce qu'on vienne ouvrir.

Il recula et se tourna vers le serrurier.

— Ouvrez cette porte. Mais s'il vous plaît, n'entrez pas.

Le serrurier, un homme athlétique de taille moyenne, lunettes, bleu de travail et sweat en piqué au logo de sa firme, hocha la tête, posa sa boîte à outils et l'ouvrit. Torkel s'assit sur une marche d'escalier et commença à enfiler sa surchaussure.

— J'entre le premier pour voir s'il y a lieu de faire venir Fabian.

Erik acquiesça et recula d'un pas. Il s'efforçait de modérer ses espoirs. C'était peut-être une fausse piste. Mais en même temps, Nordgren ne s'était pas montré de la semaine et avait des liens avec toutes les personnes concernées. Ils pouvaient résoudre cette affaire ici et maintenant. Plusieurs jours avant qu'Olander ne déboule pour prendre sa suite.

Le serrurier attaqua le verrou. Torkel avait fini d'enfiler la surchaussure et allait mettre ses gants quand son portable sonna. Il songea d'abord à l'ignorer, mais consulta l'écran. C'était une des dernières personnes avec lesquelles il souhaitait parler. Peut-être la dernière. La procureure Malin Åkerblad.

Il regarda Erik d'un air las.

— Tu as dit à Malin qu'on était ici ?

Erik parut étonné.

— Non.

— Bien.

Il leva le téléphone et répondit. Malgré tout, elle dirigeait l'enquête préliminaire.

— Torkel Höglund.

— Salut, c'est moi, Malin Åkerblad.

— Oui, je sais. C'est important ? Je suis un peu occupé, là.

Sauf absolue nécessité, il n'avait pas l'intention de lui dire où il se

trouvait.

— Oui. C'est le cas.

Sa voix était un peu plus tranchante qu'à l'ordinaire. Quelque chose devait l'avoir mise en colère. Torkel se raidit.

— Je ne peux plus diriger l'enquête préliminaire.

Les bras lui en tombèrent. Torkel ne s'attendait pas à ça. L'annonce aurait dû le réjouir, mais il se sentit surtout las. Un changement voulait dire du travail. Elle ne pouvait quand même pas lâcher l'affaire rien qu'à cause de leurs divergences de point de vue ? Il était prêt à faire un peu profil bas et présenter des excuses, pour ne pas avoir à mettre au parfum un remplaçant. Ça pouvait valoir la peine.

— Mais que s'est-il passé ?

— J'y ai beaucoup réfléchi, et j'en ai conclu que j'étais dans une situation de conflit d'intérêts.

— De quoi parlez-vous ?

— Mon frère possède un terrain qui intéresse la compagnie minière, et avec votre nouvelle piste...

Torkel la coupa.

— Attendez, attendez, qu'est-ce que vous dites, bordel ? Votre frère a des terres là-haut ? Son nom ?

— Thomas Nordgren. Nous ne sommes pas très proches, mais...

Le sol se déroba sous les pieds de Torkel. Il l'interrompit à nouveau. violemment.

— Thomas Nordgren est votre frère ?

— Oui, lâcha Malin, presque honteuse. Torkel regarda Erik stupéfait. Se sentit forcé de rire. La situation était bien trop absurde pour faire autrement.

— Savez-vous où nous nous trouvons, Malin ? reprit-il.

Lentement et froidement. Il continua, sans attendre de réponse.

— Nous sommes devant l'appartement de votre frère, à Sunne, sur le point de procéder à une perquisition.

Il crut l'entendre perdre presque l'équilibre.

— Qu'est-ce que ça signifie ? fit-elle faiblement.

— Ça signifie que, pour vous, il ne s'agit pas que d'un conflit d'intérêts. Vous venez d'entrer dans la catégorie des suspects. Je veux vous voir au commissariat de Torsby au plus vite.

Il raccrocha. Il n'était peut-être pas exact que Malin ait aussi vite basculé du côté des suspects, mais il voulait vraiment lui parler, et une légère exagération pouvait l'inciter à venir s'expliquer. Et elle avait un paquet d'explications à lui donner. Mais une chose à la fois.

Il se tourna vers le serrurier.

— Ouvrez cette foutue porte, maintenant !

Billy et Jennifer sortirent du bâtiment rouge aux airs de grange qui était l'aéroport de Kiruna, et se retrouvèrent dans un demi-mètre de neige au moins. On était dans la dernière semaine d'avril, et Billy ne comprenait sincèrement pas comment les habitants de Kiruna pouvaient supporter ça.

Il détestait la neige.

Dans le monde de Billy, la neige ne faisait que rendre le vélo impraticable, la course impossible, c'était glissant, merdique, impossible de se garer, froid, mouillé, on répandait un demi-litre d'eau chaque fois qu'on entraînait quelque part. Voilà quelques hivers, Stockholm avait été sous la neige de mi-novembre à fin avril, et Billy avait sérieusement cru devenir fou. La plupart des gens qui parlaient de l'hiver dans les régions aussi septentrionales que Kiruna trouvaient les mois sans lumière effroyables. Billy préférait sans hésiter l'obscurité à la neige.

Ce merdier blanc, plus de la moitié de l'année.

Année après année. Chaque année.

Il se suiciderait.

— Tu es déjà venu aussi au nord ? demanda Jennifer sur le chemin du parking de l'agence de location où attendait la Citroën C3 que Gunilla leur avait réservée, au grand désespoir de Billy : monter dans cette petite voiture serait comme se harnacher d'un sac à dos.

— Oui, j'ai fait le Kungsleden, il y a quelques années.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un chemin de randonnée. J'ai marché d'Abisko au Kebnekaise, puis fait l'ascension du sommet sud.

Ils parvinrent à la voiture, jetèrent leurs sacs pour la nuit dans le minuscule coffre et se dirigèrent vers le centre-ville, à neuf kilomètres de là. Quand ils s'engagèrent à gauche sur l'E10 et que Billy accéléra, Jennifer aborda la seule chose qu'elle savait au fond sur la ville où ils se rendaient.

Qu'elle allait être déplacée.

Aucun d'eux n'était tellement au courant des détails. Ils savaient seulement que tout le cœur de la ville allait être déplacé à quelques

kilomètres vers l'est parce que la grande mine grignotait le sous-sol du centre actuel, provoquant des fissures et des effondrements. Billy pensait avoir entendu que l'entreprise LKAB crachait au bassinnet quelque chose comme quinze milliards pour déplacer la ville et pouvoir continuer l'exploitation du minerai de fer. Cela donnait un peu une idée des sommes en jeu dans l'économie minière. La veine de Torsby n'était probablement pas comparable avec celle qui passait sous Kiruna mais, si on pouvait déplacer une ville entière, il ne semblait hélas pas impossible d'éliminer une famille qui faisait barrage.

Ils se turent toute la fin du trajet. Jennifer s'intéressait au paysage et environ tous les cinq cents mètres s'extasiait sur sa beauté. Billy marmonnait son approbation, mais ses pensées étaient ailleurs.

À Stockholm.

Auprès de My.

My n'avait pas vraiment digéré de ne pas pouvoir l'accompagner. La soirée de la veille n'avait pas du tout été comme il l'avait imaginée. À peine avait-il franchi le seuil qu'ils avaient atterri dans le canapé avec l'organisation du mariage qui approchait. Il y avait de nombreuses décisions à prendre, maintenant qu'il était enfin à la maison pour quelques heures. Il s'était fait tard, ça avait fini par tourner au vinaigre et, une fois au lit, ils avaient fait l'amour sans en avoir vraiment envie. Au petit-déjeuner, le lendemain, Billy lui avait demandé si elle pouvait le conduire à Arlanda, puisqu'il savait qu'elle était libre, mais elle avait répondu qu'elle avait beaucoup à faire, et il avait dû se rendre à la gare prendre l'Arlanda Express.

Mais sa mauvaise humeur avait disparu en retrouvant dans le hall des départs Jennifer et sa joie spontanée de le voir. Elle avait couru à sa rencontre, comme si elle jouait dans une comédie romantique, l'avait serré contre elle et embrassé chaleureusement sur la joue.

— Tu m'as manqué, lui avait-elle dit, au cas où il ne l'avait pas compris à son accueil – et il avait remarqué qu'elle aussi lui avait manqué.

Plus qu'il n'aurait cru.

Dans l'avion, ils n'avaient pas beaucoup parlé. Jennifer s'était plongée dans le dossier de l'enquête et lui dans le nouveau numéro d'une des revues de gadgets auxquelles il était abonné sur son iPad : un article sur un aspirateur à lampe UV qui, d'après le constructeur, tuait bactéries, virus, puces et punaises en détruisant l'ADN de leurs cellules. Pouvait-on détruire l'ADN de vermines en les éclairant aux UV, Billy n'en avait aucune idée, mais cela lui fit penser à l'enveloppe qu'il avait enfin postée dans la boîte du hall des départs. Il avait pris sa décision dans le train pour Arlanda. Il fallait qu'il en ait le cœur net. S'il y avait un lien de parenté entre Sebastian et Vanja, il voulait le

savoir. Ce qu'il ferait de cette éventuelle information était une autre question, mais depuis quand en savoir trop était-il un inconvénient ?

Ils entrèrent dans cette ville promise à un déménagement prochain. Gunilla avait réservé pour eux à l'hôtel de la Gare qui, d'après le GPS de Billy, était situé à un kilomètre et demi de la voie ferrée. Ils décidèrent de prendre leur chambre, manger un morceau, puis faire à peine vingt kilomètres jusqu'à Kurravaara, où vivait le frère du disparu Matti Pejok.

Elle ne reconnut pas la chambre tout de suite.
Mais elle se sentait pourtant en sécurité.
Sa maman d'un côté.
L'homme qui l'avait sauvée des ténèbres de l'autre.
Une partie d'elle voulait toujours s'enfuir en courant. L'appartement était grand. Il y avait beaucoup de cachettes.
Mais elle n'en avait pas besoin. Elle n'avait plus besoin de fuir.
Elle s'assit dans le lit. Il y avait autre chose qu'elle devait faire.
Il fallait qu'elle ouvre la porte de la maison.
La maison dont elle s'était enfuie.
Avec le sang qui l'avait effrayée. Qui lui avait collé sous les pieds, s'était immiscé entre ses orteils, sous ses ongles.
Elle ne voulait pas ouvrir la porte. Elle ne voulait pas.
Elle se recoucha. Entre eux. Elle voulait rester couchée là.
Se sentir en sécurité.
Le sang pouvait attendre.
La maison pouvait attendre.
De toute façon, les autres étaient morts. Ils n'existaient plus. Ouvrir la porte n'y changerait rien.
Mais celui qui les avait tués. L'homme au fusil.
Celui qui l'avait retrouvée dans la grotte.
Celui qui, avait-elle compris, avait failli la trouver à l'hôpital.
Il était encore dehors. Avec son fusil. Qui déchirait les corps et versait le sang.
Il était toujours là.
L'homme qui l'avait sauvée lui avait promis de l'attraper, mais il avait besoin d'aide. De son aide.
Il avait besoin d'ouvrir la porte.
Elle se redressa à nouveau, se glissa jusqu'au pied du lit, et quitta la sécurité.
Sebastian se réveilla à 9 heures. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas aussi bien dormi. Il découvrit la petite main de Nicole dans la sienne. Voilà sans doute pourquoi il ne s'était pas réveillé dans la panique. Il n'avait pas rêvé car cette fois il avait réussi à la retenir.

Sabine.

Il avait cherché à tenir une main de fillette toutes les nuits depuis dix ans.

À présent, il avait réussi à en saisir une.

Maria respirait calmement, lui tournant le dos. Il regarda ses longs cheveux sombres. Remarqua qu'il avait rarement regardé au matin une femme endormie sans avoir envie de s'en aller. Peut-être parce qu'il n'y avait pas eu de sexe. Mais plus vraisemblablement la réponse se trouvait entre eux. Il s'étira, et entendit quelque chose tomber au pied du lit. Il s'assit doucement et regarda par terre.

Les feutres et le bloc.

Ils étaient dans le séjour à leur coucher. Il se figea. Nicole s'était-elle levée cette nuit ?

Il la regarda à nouveau. Elle semblait paisible. Rien n'indiquait qu'elle s'était levée pour aller dessiner par terre. Pourtant c'était le seul scénario pensable, la seule explication logique. Il écarta la couette, passa ses jambes par-dessus le rebord du lit et se leva. S'approcha sur la pointe des pieds des dessins par terre. Il vit tout de suite ce qu'ils représentaient. Il avait vu les photos de la scène de crime, dans la maison des Carlsten.

Karin Carlsten couchée dans son sang à l'entrée.

Il prit la feuille. L'observa. L'image était d'une force folle, dans sa simplicité. Les traits de feutre enfantins mais précis rendaient l'horreur plus effroyable encore. Une petite fille devant une porte d'entrée ouverte. Devant, le corps tordu par terre. Les cheveux bruns de Karin dans une mer colorée en rouge.

La fillette couchée dans son lit était la personne la plus courageuse qu'il ait rencontrée de sa vie.

Elle osait affronter seule ses démons.

La nuit. Quand les adultes préféraient oublier. Préféraient dormir.

Son mobile sonna. Il sursauta, fit deux pas pour l'attraper sur la table où il l'avait posé. C'était Vanja. Il refusa l'appel, pour ne pas réveiller les autres.

Il se dépêcha de ramasser les feutres et le bloc et sortit avec de la chambre. Referma doucement la porte derrière lui.

Il comptait le cacher. Le dessin. Il fallait y préparer Maria, sans quoi le choc émotionnel risquait d'être trop grand sinon. Elle n'était pas aussi prête que Nicole. Son mobile sonna encore. Vanja ne renonçait jamais, il le savait. Il se dépêcha de répondre.

— Salut, excuse-moi, ça n'était pas tout à fait le moment.

— Alors, tu n'es pas au courant ?

Direct, sans le saluer.

— Au courant de quoi ?

— De ta totale absence de jugement.

Vanja avait à présent un ton presque hostile qui le prenait complètement au dépourvu. Il s'énerva lui aussi.

— Quoi ? De quoi tu parles, bordel ?

— Ta copine de baise, là, Malin Åkerblad, elle est maintenant sur la liste des suspects, lui asséna-t-elle avec la même énergie.

Sebastian tenta de comprendre ce qu'il entendait, sans bien y parvenir.

— De quoi tu parles ?

— Son frère possède un terrain du côté de Storbråten et connaissait Jan Ceder. Tu comprends ? Le même Ceder qu'elle a fait relâcher !

Les mots continuaient de se déverser de sa bouche. Sebastian était complètement désarçonné.

— C'est vrai ? parvint-il à lâcher.

— Oui, Torkel est sur le point de l'interroger.

— C'est fou.

— Je ne te le fais pas dire. Comment tu fais ? Tu as aussi dû coucher avec Ellinor. Qui a tiré sur Ursula. Et la mère du meurtrier à Västerås, si je me souviens bien.

— Arrête ça !

— Pour les prochaines enquêtes, peut-être qu'on pourrait commencer par te laisser choisir tes partenaires sexuelles, puis on les arrête, continua Vanja, qui n'avait pas l'air de vouloir arrêter. Ça va beaucoup nous faciliter le travail.

— Oui, très drôle, ha, ha, ha, mais il faut que j'appelle Torkel, répondit-il, stressé.

— Il ne t'a pas à la bonne, ne te fais pas d'illusions.

— Vanja, je dois...

— Je peux te dire d'avance ce qu'il va te demander, le coupa sèchement Vanja. Ne pas approcher Malin, même de loin, et m'aider, ici à Stockholm. Je passe te chercher dans vingt-cinq minutes. Prépare-toi.

Là-dessus, elle raccrocha.

Sebastian resta immobile, essayant de démêler ce que Vanja venait de lui annoncer. Était-ce possible ? Malin était-elle impliquée ? Pouvait-il avoir une telle malchance ?

Il se tourna vers sa chambre. Réalisa qu'il ferait mieux de faire se lever Maria avant l'arrivée de Vanja. Ça ferait un peu désordre si Vanja la trouvait dans son lit. Surtout après cette conversation.

Vanja était vexée de ne plus être à Torsby. C'était peut-être puéril, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle avait été écartée du centre des événements. Vers la périphérie.

Elle détestait être en périphérie.

La seule idée de rater l'interrogatoire de Malin Åkerblad l'irritait prodigieusement. Elle avait pris en grippe l'attitude de la procureure dès leur première rencontre et aurait adoré l'essorer à fond. Torkel avait promis de le faire pour elle et il était bon, elle le savait. Mais ce n'était quand même pas la même chose que d'y être et de le faire soi-même.

En même temps, elle avait conscience que toutes les pistes qui se présentaient devaient être correctement explorées, et qu'il était temps de confronter FilboCorp avec leurs soupçons sur le lien entre les meurtres de Torsby et la mine qu'ils voulaient créer. Et il y avait aussi Stefan Andrén, l'homme de Londres, qui possédait lui aussi un terrain dans la zone en question. Il devait atterrir à Stockholm en provenance d'Oslo dans la soirée et avait promis de l'appeler. Mais en haut de la liste, il y avait FilboCorp. Sebastian et elle devaient y être dans trente minutes.

Elle se gara en double file devant l'immeuble de Sebastian sur Grev Magnigatan, entra le code et monta quatre à quatre l'escalier. Elle sentait qu'elle avait peut-être été un peu dure avec lui au téléphone, mais il avait sérieusement déconné. Il méritait de s'en prendre plein la gueule. En même temps, elle savait que, pour qu'il lui serve à quelque chose, il fallait qu'elle se calme, sans quoi il allait jouer les divas outragées le reste de la journée. Ça ne serait que contre-productif. Et ils avaient du pain sur la planche.

Elle monta d'une enjambée les trois dernières marches. Sonna à sa porte. Il ouvrit plus vite que d'habitude.

— Salut, je suis presque prêt, dit-il en la faisant entrer. Ça sentait le café et le pain grillé. C'était chaleureux et inattendu. Un peu plus loin dans le vestibule, une porte s'ouvrit, laissant passer une femme en robe de chambre. Vanja allait lâcher un commentaire acide quand elle la reconnut.

Maria Carlsten. La maman de Nicole.

Nicole sortit de la cuisine et la croisa. Moustache de lait et tartine grillée à moitié mangée à la main.

— Qu'est-ce qu'elles font ici ? chuchota-t-elle à Sebastian quand elles furent retournées à la cuisine.

Sebastian la regarda, étonné, comme si sa question était incongrue.

— Elles habitent ici. L'appartement de Farsta était compromis. C'est l'endroit le plus sûr, ici, c'est ce que nous avons conclu.

— Qui ça, *nous* ?

— Torkel et moi, alors pas besoin de te faire des idées, je n'ai pas combiné ça tout seul dans mon coin.

Sa voix avait quelque chose de défensif, il refusait absolument de discuter la pertinence de la présence de cette petite famille dans sa cuisine, c'était évident. Vanja tombait des nues. Elle ignorait complètement que la mère et la fille logeaient chez Sebastian. Pourquoi n'était-elle pas au courant ? Torkel ne lui faisait-il pas confiance, ou voulait-il juste s'éviter ses objections ?

— Nous avons fait pas mal de progrès avec Nicole, ici, continua Sebastian comme s'il avait lu ses pensées. Un environnement calme lui a fait du bien.

— Formidable, dit Vanja – sans ironie : Nicole était potentiellement leur seul témoin.

— Quel genre de progrès ? Tu peux me dire ?

— Bien sûr.

Sebastian la conduisit dans son bureau. En passant, Vanja jeta un œil dans la cuisine. La mère et la fille qui prenaient le petit-déjeuner semblaient se plaire. Sebastian avait probablement raison. Son appartement était mieux pour une fillette de dix ans, qui avait besoin de se reposer et de trouver la paix, qu'un des logements provisoires de la police, sans âme et pas spécialement agréables.

Sebastian referma la porte de son bureau derrière eux. Il s'approcha d'une étagère chargée de livres et attrapa une liasse de feuilles posée sur les rangées de livres.

— Nicole a dessiné ça hier.

Il commença lentement à montrer les images à Vanja. Une à la fois. Elle vit une fillette dans une forêt. Il changea d'image.

— Tu sais que j'ai dit qu'elle allait à reculons. Vers l'instant lui-même. C'est bien le cas. À Torsby, elle était devant la grotte, puis dans la grotte. Maintenant dans la forêt.

C'étaient des dessins très fort émotionnellement. Des couleurs puissantes. Vanja fut aussitôt frappée du talent expressif que possédait Nicole. Le caractère enfantin du trait renforçait l'impression de vulnérabilité. La grande forêt avait un air très menaçant. Dessinée en tout petit, la fillette y apparaissait isolée. Vanja ressentait sa fuite,

image après image.

— Là, on arrive à la maison. Dans le coin, là. Tu vois ?

Vanja hocha la tête. Il avait raison. Elle reconnaissait la maison blanche. C'était celle des Carlsten.

Sebastian posa la dernière feuille qu'il tenait à la main.

— Ça, elle l'a dessiné cette nuit. Je ne l'ai pas encore montré à Maria.

En voyant le corps avec ses cheveux bruns entourés de sang, Vanja comprit pourquoi.

— Donc elle a tout vu ?

Sebastian hocha la tête. Vanja leva les yeux vers lui. Subjuguée.

— Bon boulot, je dois dire.

— Ce n'est pas fini.

Sebastian remit les dessins à l'envers sur l'étagère :

— Elle n'a pas fini.

— Alors, je suis obligée de te donner raison. Ça a l'air de marcher qu'elle soit là avec toi, reprit-elle.

Sur un ton un peu plus personnel qu'elle n'aurait voulu. Mais elle était assez impressionnée.

— Merci.

— Même si ça m'a fait un peu drôle de les voir en arrivant.

— Je comprends. J'ai sacrément merdé avec Malin, constata-t-il.

Vanja remarqua qu'elle souriait un peu.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Torkel va s'en donner à cœur joie.

— Vous avez trouvé son frère ? Comment s'appelle-t-il ? reprit Sebastian.

— Thomas Nordgren. Il est absent depuis les meurtres. Personne ne l'a vu. Je crois que Torkel va lancer un avis de recherche.

Sebastian lui adressa lui aussi un sourire amusé.

— Mais il a un lien personnel avec les Carlsten, a plus de trente ans et connaît le terrain ?

Vanja hocha la tête. Sebastian continua son exposé, sûr de lui.

— Intégré socialement, il a même vécu en couple, et il est organisé. N'est-ce pas ?

Vanja comprit où il voulait en venir.

— Oui, oui, il correspond à ton profil du meurtrier, fit-elle sèchement.

— Je voulais juste te l'entendre dire.

Elle secoua la tête et rit même. Il ouvrit la porte et sortit dans le long vestibule.

— On y va ? dit-il. Je peux m'absenter quelques heures.

Vanja répondit d'un hochement de tête.

— C'est toujours mieux d'être deux. On commence par FilboCorp.

Sebastian passa dans la cuisine dire au revoir à Nicole d'une petite tape sur la tête.

— Il faut que j'aille travailler un moment, mais je reviens vite.

Nicole parut un peu désemparée, mais finit par hocher la tête. Il se tourna vers Maria.

— Appelez s'il y a quelque chose. N'ouvrez à personne.

Vanja les observa tous les trois dans la cuisine. Soudain, elle envisagea de le laisser rester. Il serait peut-être plus utile auprès de Nicole. Mais il y avait aussi quelque chose dans toute cette situation qui la dérangeait. Ça ne semblait pas vraiment sain. Sebastian n'agissait pas seulement comme un enquêteur. En les regardant, Vanja avait l'impression d'une famille. *Papa doit aller travailler.*

— Elle t'aime vraiment beaucoup, Nicole, dit-elle quand il la rejoignit. Elle a l'air de te faire confiance.

— Oui, c'est sans doute la seule personne au monde, répondit-il sincèrement.

Vanja secoua la tête. C'était typique de lui. Surinterpréter les situations.

— C'est une enfant, Sebastian. Une enfant traumatisée. Elle a besoin de toi, mais elle ne te connaît pas, dit-elle avec plus de dureté et de clarté qu'elle n'aurait peut-être voulu.

— Donc tu veux dire que quand on me connaît, on ne peut pas m'aimer ni me faire confiance ?

— C'est plus dur, c'est sûr, répondit franchement Vanja.

Il mit ses chaussures. La discussion au sujet de la fillette présente dans sa cuisine était très clairement terminée.

Ils quittèrent l'appartement en silence.

Torkel attendait devant la machine sa quatrième tasse de la journée quand Erik s'approcha de lui.

— J'ai les infos économiques, dit-il en remettant à Torkel une petite liasse de documents qu'il feuilleta rapidement en hochant la tête quand il découvrit qu'ils confirmaient leurs théories de la veille.

Les finances privées de Thomas Nordgren étaient, pour le dire en termes diplomatiques, tendues. Il continuait à rembourser le gros emprunt contracté en 2009 pour racheter la part de maison de sa femme lors de leur divorce. Son taux n'était pas le meilleur et il avait en outre sur le dos un autre prêt bancaire relativement important, divers crédits et quelques prêts sans garantie. Son salaire mensuel brut s'élevait à 22 400 couronnes. Même Torkel, avec ses connaissances en économie assez réduites, voyait bien que Thomas s'enfonçait chaque mois davantage. Une transaction avec FilboCorp aurait littéralement changé sa vie.

Bonne information, mais pas de preuve.

Mais cela les aidait pour le deuxième aspect le plus important, établir un mobile.

Les preuves, ils en avaient peu.

Aucune, à dire vrai.

On n'avait rien trouvé dans l'appartement de Thomas Nordgren ni dans sa cave qui puisse d'une façon ou d'une autre le lier aux cinq meurtres. Aucun des voisins n'avait pu leur donner de quoi se mettre sous la dent ni sur Thomas comme personne, ni sur ses fréquentations, ni sur ses activités récentes ou encore l'endroit où il se trouvait. Personne ne l'avait vu depuis plus d'une semaine.

— Elle attend depuis bientôt une heure, dit Erik en regardant sa montre.

Torkel savait de qui il parlait. *Elle*, c'était Malin Åkerblad. Elle s'était immédiatement rendue disponible et était venue volontairement pour être entendue, et il l'avait à présent fait attendre plus longtemps qu'il n'était nécessaire et acceptable.

— Je sais, je m'en occupe, dit Torkel en prenant son gobelet sur la grille métallique de la machine. Je voulais juste avoir ça avant,

continua-t-il en agitant les papiers qu'Erik venait de lui remettre. Merci. Bon boulot.

Il commença à descendre le couloir, en se demandant s'il allait présenter à son ancienne procureure des excuses pour l'attente. Mais il n'aimait pas Malin Åkerblad, et était à peu près sûr que c'était réciproque. Vanja lui avait demandé de l'envoyer au trou, et c'était ce qu'il avait l'intention de faire. Pour ça, on ne commence pas par présenter des excuses.

Torkel entra dans la petite pièce où attendait Malin Åkerblad. La même que celle où ils avaient interrogé Jan Ceder. Justice poétique, songea Torkel.

— Je suis ici volontairement, pour vous aider, dit Malin avec un mélange de lassitude et de colère dans sa voix grave. Il n'y a aucune raison de mal me traiter.

Torkel ne répondit pas, se contenta de gagner la petite table, où il posa son gobelet de café d'un geste presque étudié. Il espérait qu'elle remarquerait qu'il ne lui en avait pas apporté et ne le lui en proposait pas.

Il tira ensuite la chaise en face d'elle et s'assit. Posa les coudes sur la table et appuya le menton sur ses mains jointes.

— Votre frère... dit-il, laissant en suspens une suite éventuelle.

— Oui ? dit Malin d'un ton qui indiquait qu'il lui en fallait un peu plus pour comprendre ce qu'il voulait.

— Parlez-moi de lui.

— Que voulez-vous savoir ?

— Que voulez-vous raconter ?

Malin haussa les épaules.

— Thomas a huit ans de plus que moi, nous n'avons pas vraiment grandi ensemble. Il a quitté la maison à dix-sept ans, je n'en avais que neuf, alors...

Malin fit un nouveau geste qu'elle espérait probablement capable de continuer à expliquer en quoi cette relativement grande différence d'âge avait affecté leur relation.

— Nous avons des contacts sporadiques, aux anniversaires, quelques longs week-ends tant que nos parents vivaient, mais ensuite...

À nouveau, elle espérait visiblement que ses mots parleraient d'eux-mêmes.

— La propriété louée par les Torsson ? demanda Torkel en sautant à ce qui l'intéressait vraiment au sujet de son frère.

— Thomas a épousé Sofie et, deux ans après, ils ont acheté cette maison, là-haut. Sofie et moi ne nous entendions pas : durant les

années de leur mariage, nous n'avons eu quasiment aucun contact.

— Et maintenant ?

— Sporadique.

— Savez-vous où il est actuellement ?

— Non, je ne lui ai pas parlé depuis plusieurs semaines.

Torkel hocha la tête et but une gorgée de café. Se cala au fond de son siège, les mains jointes derrière la tête.

— Thomas et Jan Ceder faisaient partie du même groupe de chasse, les années où il habitait la maison, dit-il comme une constatation, d'un ton de conversation banale.

Pas encore de question. Malin parut sincèrement surprise.

— Je ne le savais pas.

Torkel ne commenta pas. Continua juste à se balancer légèrement sur les pieds arrière de la chaise. En apparence parfaitement détendu.

— Je ne connais pas les amis de Thomas, continua Malin avec à présent dans la voix une volonté de convaincre. Et comme je l'ai dit, je ne l'ai pratiquement pas vu les années où il était marié avec Sofie.

— Donc vous ne saviez pas qu'il connaissait Jan Ceder ?

— Non.

— Ce n'est donc pas pour cette raison que vous étiez si réticente à nous aider à le garder ?

Pas de reproches, pas de colère, pas d'attaque. Une conversation digne. Une simple question, banale.

— Non, je l'ai relâché parce que vous n'aviez rien qui justifiait de le garder.

— Nous pensions que si.

— Vous pensiez mal.

L'assurance qui perçait dans sa voix sombre donnait à Torkel une idée de sa force de conviction quand elle argumentait. C'était une voix de gagnante. Mais ici, c'était autre chose que de plaider au tribunal. À présent, elle était elle-même sur le banc des accusés.

— Votre frère n'aimait pas les Carlsten, dit Torkel en se levant pour gagner la fenêtre.

Il s'appuya au montant, le visage tourné vers la vitre, même si elle était opaque.

— Je ne savais pas non plus.

— Il ne vous a jamais dit qu'ils étaient la cause de ses problèmes financiers, ou qu'il serait riche pourvu qu'ils acceptent de vendre leur terrain ?

— Non.

— Donc, quand les Carlsten ont été assassinés et que cette enquête est arrivée sur vos genoux, ça n'a pas fait tilt, vous n'avez pas fait le lien avec votre frère.

— Encore une fois, non. Dans ce cas, j'aurais refusé l'affaire.

Torkel se tourna vers elle pour la première fois depuis qu'il s'était levé.

— Et vous voulez que je croie ça ?

— Franchement, vous croyez ce que vous voulez, mais c'est la vérité.

— Ok. Alors je vais vous dire ce que je crois. Là, tout de suite, dit Torkel en faisant quelques pas pour venir appuyer ses mains à plat sur la table en se penchant sur Malin. Je crois que la situation financière de Thomas devenait intenable, qu'il a emprunté un fusil à son vieux copain de chasse Jan Ceder et s'en est servi pour abattre la famille Carlsten.

Malin secoua la tête, comme si elle savait où conduisait ce raisonnement, mais qu'il était déjà complètement invraisemblable.

— Thomas a eu peur que Ceder nous révèle qui avait son fusil, poursuivit Torkel. Tous les deux, vous ne saviez pas jusqu'où allait sa haine des fonctionnaires de police et de l'autorité, alors vous avez relâché Ceder, et Thomas l'a attendu chez lui pour l'abattre dans son chenil.

— Absurde ! s'exclama Malin, incapable de retenir un petit rire, qui exprimait encore mieux sa réaction à ce qu'elle venait d'entendre. Avez-vous le début d'un commencement de preuve ?

— Nous avons un nouveau procureur en charge de l'enquête préliminaire, répliqua Torkel sans répondre à sa question.

— Oui, je sais. Emilio Torres.

— Il est beaucoup plus, comment dire ? Plus docile que vous.

Aucun doute, Torkel jouissait de la situation. Il aurait aimé être au-dessus de ça, mais force lui était de le reconnaître : il voulait charger Malin Åkerblad. Elle lui avait compliqué la vie, qui l'était déjà bien assez sur tous les plans.

Il la cloua du regard et attendit qu'elle se décide à croiser ses yeux.

— Je vais demander votre incarcération et lancer un avis de recherche pour votre frère.

Il lui avait fallu un moment pour trouver, mais il avait réussi.

La photo en noir et blanc à la une de l'*Expressen* lui avait suffi. Ça, et du temps. Du temps qu'en fait il n'avait pas.

Il compara à nouveau la photo du journal avec l'immeuble qu'il avait devant lui. C'était le même. Il en était convaincu. La question était de savoir si la fillette y était encore. Il y avait un gros risque qu'ils aient choisi de la déplacer, une fois leur cachette éventée. Surtout après son échec à l'hôpital. S'il y avait bien quelque chose qui leur avait fait prendre conscience de la menace, c'était ça.

Il leva les yeux vers la fenêtre du troisième étage. Il était dans sa voiture sur le grand parking depuis maintenant plus de deux heures. Rien vu derrière la vitre. À la différence de la photo du journal, la fenêtre du troisième restait vide. Pas de petit visage d'enfant regardant dehors. Les stores n'étaient même pas baissés. Ça le dérangeait. S'ils avaient peur d'être repérés, ils auraient au moins dû les baisser.

Il décida de sortir de la voiture. Cela augmentait le risque d'être vu, mais il fallait agir. S'approcher. S'informer davantage. Il ne comptait pas prendre l'arme qu'il avait dans un petit sac noir sur le siège passager. Il y avait certes des avantages à sortir armé, mais les inconvénients l'emportaient. Les chances qu'une occasion se présente d'elle-même avec la fillette étaient très faibles, et le petit fusil à chevrotines serait en outre impossible à justifier s'il était fouillé ou, pire, arrêté. Il n'avait aucune idée du type de protection mis en place par la police autour de la fillette si elle se trouvait toujours là. Mieux valait se faire d'abord une vue d'ensemble. Comme toujours.

Il descendit de voiture et se dirigea vers l'immeuble. Assez vite pour avoir l'air de savoir où il allait. Il avait dans l'idée qu'il était moins suspect de ne pas avoir l'air de chercher son chemin.

Il était arrivé à la porte du hall et allait l'ouvrir quand il entendit une voix derrière lui.

— Excusez-moi ?

L'homme avait surgi de nulle part. Sans doute un policier en civil, en tout cas il n'avait pas d'uniforme. Quelle chance qu'il ait laissé le fusil dans la voiture. Il se retourna en s'efforçant de paraître étonné,

juste ce qu'il fallait. Il n'était qu'un homme ordinaire, qui se rendait quelque part. Rien d'autre.

Le type qui l'avait arrêté avait la trentaine, portait un coupe-vent rouge et semblait un peu stressé. Il devait sortir de la voiture garée un peu plus loin.

— Vous habitez ici ? demanda-t-il.

Quel mensonge choisir ? Il choisit le plus simple. Gagner du temps.

— Comment ça ?

— Excusez-moi, reprit l'homme au coupe-vent rouge.

Il semblait frustré.

— Je suis journaliste free-lance, et j'essaie de prendre une photo d'une personne qui vit peut-être ici. Mais je ne l'ai pas vue de la journée.

— Qui ça ?

— Une petite fille, mais je commence à croire qu'ils l'ont peut-être déplacée.

— Pardon, mais qui aurait déplacé qui ?

Finalement, il aurait pu être armé.

Il lâcha la porte et s'approcha du journaliste.

— De qui parlez-vous ? continua-t-il plus hardiment.

C'était peut-être une chance d'en savoir davantage.

L'homme qui l'avait arrêté parut aussitôt plus las en réalisant qu'il n'aurait pas de réponse, juste d'autres questions. Il secoua la tête, découragé.

— Ce n'est qu'une rumeur que j'ai entendue. Mais je voulais rester pour contrôler si c'était vrai. Désolé de vous avoir dérangé.

Le journaliste recula de quelques pas.

L'homme décida d'en savoir plus.

— Vous êtes là depuis longtemps ?

— Ce matin, mais je vais laisser tomber.

— Alors c'est sans doute comme vous dites, dit aimablement l'homme en le saluant d'un signe de la main.

La police l'avait donc déplacée. Il estimait en avoir eu confirmation. Pas un signe de vie de toute la journée. Il entra dans l'immeuble et attendit que le journaliste regagne sa voiture et quitte les lieux.

Il était revenu au point de départ. Ou pire. À présent, il n'avait plus aucune piste. Elle pouvait être n'importe où. Il fallait qu'il trouve un autre angle d'attaque. L'homme qui venait de le quitter lui avait donné une idée. S'il était impossible de trouver la fillette, on pouvait peut-être trouver ceux qui lui rendaient visite. Ceux qui avaient besoin d'elle ou peut-être même se souciaient d'elle. Là, dans la cage d'escalier, il pensa à une autre personne, en plus de sa mère.

L'homme qu'il avait vu dans la grotte.

Le même qui avait été le premier à arriver sur place à l'hôpital de

Torsby, la fameuse nuit. Caché à plat ventre sous les buissons, au-dessus du parking, il avait lui-même vu cet homme imposant s'arrêter en dérapant devant l'hôpital. Déjà, il avait pensé qu'il était important pour la fillette. Ce n'était pas un hasard qu'il arrive le premier les deux fois.

Il n'était pas policier, à ce qu'il avait compris. Mais il faisait partie de l'équipe dépêchée de Stockholm par la brigade criminelle.

Il le savait.

Sebastian. Dans la grotte, il s'était présenté à la fillette.

Combien de Sebastian pouvait-il y avoir qui travaillaient pour la brigade criminelle ?

Après un déjeuner léger à l'hôtel de la Gare, Billy et Jennifer reprirent leur voiture pour continuer vers le nord sur Kurravaaravägen, qui pour Jennifer était peut-être la plus belle route qu'elle ait jamais vue. Billy appela Per Pejok, qui promit de les guetter et les attendait d'ici vingt minutes : au-delà, ils se seraient perdus, il faudrait le rappeler.

Dans la première partie du trajet, difficile de se perdre. Une route rectiligne. Une fois à Kurravaara et à la baie que le GPS de Billy ne nommait pas, ils prirent à gauche la route du nord, le long du rivage, jusqu'à un groupe de maisons rouges qui semblaient disposées au petit bonheur, plus ou moins loin les unes des autres et du lac, où la glace commençait à se briser. Mais la neige y avait l'air plus profonde, remarqua Billy en frissonnant. Le village n'avait que trois cents habitants, mais beaucoup de personnes de la région visiblement y avaient leur maison de vacances, ce qui lui donnait une forme d'importance. Parvenus au nord de la baie, ils prirent la deuxième route sur la gauche, qu'ils suivirent jusqu'à ce qu'elle finisse. La porte verte d'une petite maison d'un étage s'ouvrit au moment où ils manœuvraient sur le terrain, un homme trapu d'une quarantaine d'années en sortit et vint à leur rencontre. Il portait un blouson fourré en peau de mouton sur un pull en laine, un jean et de grosses chaussures. Une paire d'yeux bleu clair était tout ce qu'on voyait, entre une barbe fournie mais bien taillée et la visière d'une casquette. En descendant de voiture, Billy entendit des chiens aboyer à l'intérieur de la maison. Des chiens de chasse, supposa-t-il. Il imaginait très bien l'homme qui venait à leur rencontre un fusil à l'épaule.

— Per Pejok, soyez les bienvenus à Kurravaara, dit l'homme avec un fort accent dialectal en leur tendant la main. Je vois que vous n'avez pas eu trop de mal à trouver.

Billy et Jennifer se présentèrent et, quand Jennifer eut confié à leur hôte combien elle trouvait son village magnifique, Billy s'attendait à être invité à entrer au chaud, au lieu de quoi Per leur indiqua une Range Rover rouge un peu plus loin.

— On va aller faire un tour à la mine, que vous vous rendiez compte.

— Oui, formidable, dit Jennifer, comme s'ils partaient en excursion.

Billy ne pouvait qu'admirer son enthousiasme à toute épreuve.

— Prenons ma voiture, je crois que ce sera plus facile, dit Per.

Billy aurait juré avoir vu un léger sourire de mépris quand il jeta un coup d'œil à leur petite Citroën garée dans la cour avant de s'installer au volant de sa Range Rover.

Ils roulèrent à travers le paysage. Billy à l'avant. Jennifer sur la banquette arrière. L'habitacle s'emplit rapidement d'une chaleur agréable.

— Matti s'est tout le temps battu avec ces salauds, raconta Per tout en conduisant d'une main sûre la voiture sur les petites routes encore couvertes de neige. De l'instant où il a découvert les plans jusqu'à... oui, jusqu'à sa disparition.

— Mais FilboCorp a un acte de vente du terrain, dit Jennifer depuis le siège arrière.

Per Pejok pouffa, ce qui en dit assez long sur la valeur qu'il accordait à ce document et aspergea du même coup le pare-brise d'abondants postillons.

— Ils se procurent ce dont ils ont besoin.

— Mais avez-vous déclaré à la police la disparition de votre frère ? demanda Billy, bien qu'il connaisse déjà la réponse.

— Bien sûr.

— Et qu'ont-ils fait ?

— Que dalle. La compagnie leur a agité sous le nez ce papier dont vous parlez, et ils n'en ont rien eu à faire, ils ont prétendu que Matti s'était barré avec le fric.

Per pouffa de nouveau, et Billy envisagea pour la première fois l'utilité d'essuie-glaces à l'intérieur.

— Mais les poulets sont évidemment dans leurs petits papiers, comme tous les politicards corrompus qui leur ont délivré l'autorisation de creuser ici.

Per lâcha la route des yeux et se tourna vers Billy.

— La compagnie compte gagner presque cinq cents milliards ces vingt prochaines années, alors ils ont les moyens d'acheter tous ceux qu'ils veulent.

Ils tournèrent dans une route plus large et apparemment assez neuve, roulèrent encore quelques kilomètres, en prirent une plus étroite qui se mit aussitôt à grimper assez fort. Bientôt, on ne pouvait plus vraiment parler de route, et la pente devint encore plus raide.

— On n'arrivera pas plus près que ça, dit Per en s'arrêtant au sommet.

Quelques secondes plus tard, Jennifer et Billy regardaient au fond d'une vallée où s'ouvrait un gigantesque trou gris, une mine à ciel ouvert, mais de là où se tenait Billy, cela ressemblait plutôt à une

énorme carrière de gravier. Une plaie géante dans un paysage par ailleurs idyllique.

— Trois kilomètres de long, un de large, et trois cent quatre-vingt-dix mètres de profondeur, dit Per, sans que Billy ou Jennifer n'aient rien demandé.

— Qu'exploite-t-on, ici ?

— Le cuivre. Chaque année, on extrait quinze millions de tonnes de minerai, mais il y a le projet de doubler la production.

Quinze millions de tonnes. Jennifer n'arrivait même pas à se représenter ce que cela faisait. Comment faisait-on pour sortir de telles quantités d'un trou dans le sol ?

— Ils roulent jour et nuit, toute l'année, dit Per, comme s'il avait lu ses pensées, en montrant un camion qui remontait sa cargaison. Ils consomment quatre cents litres de diesel à l'heure, rien que pour transporter le minerai jusqu'à l'usine de broyage.

Il indiqua un bâtiment bien plus bas dans la vallée.

— De là, le minerai concassé est transporté par tapis roulant jusqu'à l'usine d'enrichissement, mais on ne la voit pas d'ici.

Per revint à la mine qu'ils avaient sous leurs pieds.

— L'excavation elle-même défigure le paysage, comme vous le voyez, et on a détourné un cours d'eau, ce qui a plus ou moins vidé un lac, mais ce n'est pas le principal problème.

Il fit à nouveau un geste dans la direction du bâtiment, plus bas dans la vallée.

— Cette montagne, là.

Billy et Jennifer comprirent aussitôt celle dont il parlait. Une crête gris-noir qui se distinguait par sa couleur et sa forme de tout ce qui l'entourait.

— Cinq kilomètres de long, deux de large, entièrement en gravats gris et en résidus d'enrichissement. On en rejette cinquante mille tonnes par jour, mais au contact de l'oxygène se produit une réaction chimique qui libère les métaux lourds résiduels.

— La compagnie n'a pas un plan pour ça ? demanda Jennifer.

— On amène de Stockholm des boues d'épuration, qu'on mélange à la terre pour les épandre, de manière à emprisonner les métaux lourds, mais personne ne sait si ça va marcher, ni pour combien de temps.

Per se tourna vers Billy, qui aurait juré avoir vu une larme briller au coin de son œil.

— La compagnie va exploiter la mine peut-être encore vingt ans, mais ça restera là des centaines, peut-être des milliers d'années. Qui en assumera la responsabilité ?

La question était rhétorique, mais dans tous les cas, Billy comme Jennifer auraient été bien incapables de répondre. Tout cela était nouveau pour eux. Nouveau et un peu effrayant. Per se passa l'index

sous le nez et remonta un peu sur la joue. Billy devait avoir raison au sujet de la larme.

— On dit que ça crée des emplois dans la région, mais il n'y a pas non plus tant de monde que ça qui travaille ici, et la plupart sont des spécialistes étrangers. FilboCorp ne paie même pas l'impôt sur les sociétés en Suède. Matti avait vérifié.

Per repassa devant la voiture et gagna l'autre bout du promontoire. À leurs pieds s'étendait à perte de vue le paysage montagnard intact. Jennifer ne concevait pas comment c'était possible, à cinquante mètres de distance. Ici : étendue vierge, impressionnante et derrière leurs dos : industrie lourde.

— Matti habitait un peu plus loin par là, dit Per en indiquant la forêt en contrebas. Ni Billy ni Jennifer ne voyaient de maison, aussi supposèrent-ils que c'était une direction vague.

— Que se passera-t-il, quand l'exploitation cessera, dans vingt ans ?

— La grande mine à ciel ouvert sera inondée. Ça fera une sorte de lac artificiel, mais par ici, la nature mettra du temps à se remettre. Tout va un peu plus lentement à cause du froid.

Per se retourna à nouveau.

— Tout ça, c'est Matti qui me l'a appris. Il m'a conduit à m'engager. Vous croyez vraiment qu'il aurait vendu des terres comme ça ?

Il balaya de la main le paysage sauvage de Laponie qu'ils avaient sous les yeux.

— Pour en faire ça ?

D'un geste du pouce par-dessus son épaule, il indiqua la mine à ciel ouvert.

À nouveau une question rhétorique mais, cette fois, ils auraient été tous deux capables de répondre.

Ça semblait peu vraisemblable.

Dans ce cas, FilboCorp avait à répondre de beaucoup de choses.

Le bureau de FilboCorp était situé au deuxième étage du 36-38, Kungsgatan. Sebastian et Vanja avaient donné leurs noms dans l'interphone, et le porche s'était ouvert avec un buzz. À l'accueil, les murs de la salle d'attente étaient décorés de photographies de mines à ciel ouvert et de galeries souterraines. Des noms de lieux exotiques sous les photos. La pièce était meublée en acajou sombre, avec d'élégants et luxueux fauteuils et canapés en cuir. Épaisse moquette verte. Vanja s'installa dans un des canapés. Sebastian resta debout à regarder les photos. Des séries d'agressions dans une nature intacte. Le tout présenté avec goût dans une pièce où tout était symbole de richesse.

— Qui allons-nous voir ? demanda Sebastian.

— Nous avons rendez-vous avec le directeur de l'information Carl Henrik Ottosson, répondit Vanja en regardant autour d'elle.

— Pas le PDG ?

Sebastian semblait déçu.

— Il n'avait pas le temps.

Sebastian secoua la tête.

— Ce n'est sûrement pas le directeur de l'information qui a demandé au bureau d'avocat de téléphoner à Maria, non ?

— Peut-être pas, mais là, c'est lui qu'on va voir, répondit Vanja d'un ton aigre, regrettant déjà d'avoir emmené Sebastian.

Il semblait avoir déterré la hache de guerre.

— Les directeurs de l'information doivent gérer les relations avec la presse et faire des réponses évasives. Nous sommes des policiers. Nous devrions parler avec celui qui décide.

— Arrête ça, tu veux bien ? En plus, il n'y a que moi qui suis policière, toi tu es consultant, si on veut pinailler.

Sebastian lui décocha un sourire.

— Mais dans ce cas je peux y aller un peu fort, non ?

— Pourvu que tu ne nous fasses pas mettre à la porte.

— Promis. Fais-moi confiance.

Vanja n'eut pas le temps de répondre. Un homme mince, dans un costume coûteux avec cravate assortie, entra dans la pièce, le regard

fixé sur eux. Il avait des lunettes à monture de corne, de courts cheveux frisés plaqués en arrière et un large sourire qui montrait des dents blanches bien droites. Il semblait tout droit sorti d'une école de commerce. Sebastian décida de le trouver antipathique.

— Bonjour. Carl Henrik Ottosson, directeur de l'information ici, chez FilboCorp, et je peux vous promettre que nous ne mettons personne à la porte, dit-il en souriant, la main tendue.

Vanja la serra et se présenta. Sebastian ne bougea pas.

— Ne faites pas des promesses que vous ne pourrez pas tenir, dit-il.

L'homme bien habillé ne releva pas. Il semblait avoir un sourire en téflon.

— Comment puis-je vous aider ?

— Il s'agit de quelques meurtres à Torsby, commença Vanja.

— Mais nous préférierions parler à votre chef, coupa Sebastian.

— Il est occupé. Désolé. Votre visite nous prend un peu de court.

Il se tourna à nouveau vers Vanja :

— Et je ne comprends pas en quoi nous pourrions être mêlés à cette tragédie.

Sebastian avança d'un pas. Carl Henrik Ottosson ne croyait quand même pas qu'il serait si facile de se débarrasser de lui.

— Qui de vous a demandé à Rickard Häger d'appeler Maria Carlsten pour l'acheter, quelques jours seulement après le meurtre de sa sœur et de toute sa famille ?

Carl Henrik pâlit.

— Je ne suis pas au courant, désolé.

— Alors vous comprendrez sans doute pourquoi nous avons besoin de parler avec celui qui sait vraiment quelque chose.

Carl Henrik faisait de son mieux pour rester aussi imperturbable que possible. Mais son sourire avait disparu.

— Encore une fois, il est malheureusement occupé. Mais je tiens à souligner que FilboCorp travaille toujours dans le cadre légal et réglementaire. Si nous avons manqué de tact, je vous prie de nous en excuser. Mais il ne me semble pas que nous ayons agi illégalement, même si je ne connais pas les détails de ce cas spécifique.

— Non, ce n'est sûrement pas illégal. Contraire à l'éthique, peut-être. Immoral très clairement. Mais ça, ça ne vous dérange pas.

— Je ne peux pas répondre à des accusations en l'air, répondit le directeur de l'information, de plus en plus irrité. Je croyais que vous aviez des questions précises.

— Nous en avons, dit sèchement Vanja. Qui de vous a demandé à Rickard Häger d'appeler Maria Carlsten pour l'acheter, quelques jours seulement après le meurtre de sa sœur et de toute sa famille ? Mais vous n'avez apparemment pas été capable d'y répondre.

Le silence se fit une seconde. Carl Henrik les regardait

imperturbablement. Sebastian changea de tactique.

— Vous vous occupez aussi de la presse, n'est-ce pas ? commença-t-il.

— Oui, cela entre dans mes attributions.

— Bien, alors vous pouvez peut-être me dire ce que vous pensez de ce titre : *Toute une famille assassinée. Voici la compagnie minière qui voulait s'emparer de son terrain.* Puis des photos des enfants assassinés prises lors d'un anniversaire, ou quelque chose comme ça, vous savez, avec des sourires joyeux et innocents.

Carl Henrik pâlit de plus belle, mais quelque chose de sombre apparut dans son regard. Cette dure résistance le choquait et l'irritait. Il n'abandonna pourtant pas.

— Il est regrettable qu'on ait téléphoné si tôt après la tragédie, mais là, c'est du chantage !

— Vous pourrez le dire aux communes à qui vous demandez une autorisation de prospection, glissa Vanja. Ou à vos actionnaires. Ils apprécieront sûrement que vous refusiez de collaborer à une enquête pour meurtre.

Carl Henrik sentait la colère monter en lui, et Sebastian s'attendait à le voir rompre sa promesse de ne mettre personne à la porte.

— Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ?

— Ce qu'on demande depuis le début. Parler avec quelqu'un capable de répondre à nos questions, répondit calmement Sebastian. Mais ça a l'air impossible. Viens, Vanja.

Sebastian fit démonstrativement quelques pas vers la porte. Il pensait avoir fait la moitié du chemin avant que le directeur de l'info ne l'arrête. Il se trompait. Cela prit seulement deux pas.

— Attendez, attendez. Je vais voir s'il n'a pas quand même le temps.

Carl Henrik fila. Vanja sourit à Sebastian et leva une main.

— *High five ?*

Il fallut moins de cinq minutes avant qu'on vienne chercher Sebastian et Vanja pour les conduire dans une pièce encore plus cossue, si la chose était possible. La salle de direction, supposa Sebastian. En son centre trônait une longue table en chêne poli avec des carafes d'eau en cristal. Les sombres murs luisants étaient couverts d'œuvres d'art coûteuses ou du moins donnant l'impression de l'être. Un homme d'un certain âge en costume sombre rayé de blanc et chaussures vernies les attendait à l'autre extrémité de la pièce. Il était assez petit et rond mais, avec son visage grossièrement taillé, son regard fixe et ses cheveux gris soignés, il paraissait plus grand. Il ne fit pas un geste pour les saluer, mais continua à les suivre de ses yeux gris glacé. Il ne semblait pas très impressionné par ce qu'il voyait. Carl

Henrik fit les présentations.

— Voici Adrian Cole, PDG de FilboCorp Europe, dit-il un peu servilement. Il vient d'interrompre pour vous une réunion importante.

— C'est donc vous qui venez avec des accusations totalement sans fondement ? dit-il dans un suédois correct, mais avec un net accent anglo-saxon. D'habitude, nous avons une bonne entente avec les autorités, mais cela exige bien sûr que les autorités veuillent collaborer avec nous.

— Nous voulons des réponses à quelques questions, répondit Vanja. Il s'agit d'une enquête pour meurtre.

Cole se tourna vers Carl Henrik.

— Tu peux y aller, je m'occupe de ça.

Il regarda le directeur de l'information quitter la pièce, puis se tourna à nouveau vers Vanja.

— Nous répondons volontiers aux questions. Nous n'arrêtons pas de nous en poser, et des difficiles : y a-t-il du cuivre sous cette montagne ? Exploiter le thorium est-il rentable ? Le tribunal environnemental va-t-il pouvoir nous stopper ? Les questions, nous avons l'habitude. Les accusations aussi. Un peu d'eau ?

Il indiqua les carafes remplies. Sebastian secoua la tête.

— Non, merci.

— Mais nous n'aimons pas être menacés, continua Cole. Si nous devons répondre, ce sera en bonne intelligence. Sinon vous devrez passer par nos avocats.

— Qu'entendez-vous par *bonne intelligence* ? s'irrita Sebastian.

— Que tout ce que nous vous dirons reste au sein de l'enquête. Que ça ne fuite pas dans les médias. Bref, que vous soyez professionnels. Comme nous.

— OK, mais donnez-nous des réponses, alors, et pas dans cette foutue langue de bois, dit fermement Vanja. Comme le guignol qui nous a reçus.

— Je ne vous raconterai pas de craques, c'est promis, dit sèchement Cole. Mais ça ne veut pas dire que vous allez aimer ce que vous allez entendre. D'habitude, les gens n'aiment pas entendre la vérité.

— La zone autour de Storbråten à Torsby. Vous êtes au courant ? demanda Vanja.

Cole sourit.

— Oui. C'est un des plus gros filons dans le Nord du Värmland. Il vaut des milliards.

— Est-ce pour cette raison que vous avez demandé à votre avocat d'appeler Maria Carlsten pour lui proposer d'acheter son terrain ?

— Vous voulez parler de maître Häger, du cabinet Lex Legali ?

Vanja opina du chef.

— Franchement, je ne sais pas. Lex Legali a pour mission de suivre

les éventuels changements de propriétaires dans les secteurs qui nous intéressent. C'est comme ça que nous travaillons.

— Et vous ne trouvez pas contraire à l'éthique d'appeler une femme en deuil quelques jours seulement après la disparition de sa famille ? lui reprocha Sebastian.

— Peut-être. Mais savez-vous combien de fois ce genre d'appel a débouché sur une vente ?

Il regarda calmement Sebastian irrité.

— La plupart de ceux à qui nous téléphonons ont l'impression de gagner au loto. Ils prennent avec joie l'argent que nous leur proposons. Ce sont de grosses sommes. Mais si cette sœur a trouvé cela de mauvais goût, je dois m'en excuser auprès d'elle. Mais pas à vous, car vous n'êtes pas propriétaires du terrain, n'est-ce pas ?

— Avez-vous une clause dans votre contrat de travail qui stipule d'être totalement dénué de morale ? demanda Sebastian en guise de réponse.

Cole lui sourit.

— Vous voulez parler "morale" ? Savez-vous quelle part de la prospérité suédoise vient du sous-sol ? Des pans entiers de l'industrie lourde, en fait. C'est ça qui a bâti ce pays. Mais les gens ne veulent pas le regarder en face. Ils veulent vivre dans une société moderne, avec surabondance de tout et, en même temps, dans une réserve naturelle préservée. Ça semble une jolie idée. Ça sonne bien sur les canapés des plateaux télé. Mais je n'ai pas l'intention de présenter des excuses parce que je crée quelque chose à partir de cailloux.

Cole se tourna vers Vanja :

— Autre chose ?

— Oui, encore une. Y avait-il d'autres propriétaires fonciers qui avaient beaucoup à gagner si les Carlsten vendaient ?

— Absolument. Les Carlsten étaient les seuls à refuser.

— L'un d'entre eux s'est-il manifesté ? En insistant, en téléphonant, que sais-je ?

— Vous voulez dire avec un comportement suspect ?

— Oui.

Cole sembla chercher à se souvenir.

— Le seul qui est revenu plusieurs fois à la charge pour demander si nous voulions acheter son terrain est celui qui possède la parcelle juste au sud des Carlsten.

— Thomas Nordgren ? dit rapidement Vanja.

Cole hocha la tête.

— C'est ça. C'est son nom. Il semblait pressé, ces dernières années.

— Lui avez-vous promis quelque chose ? Fait un deal ? demanda avec intérêt Vanja.

— Nous avons répondu comme nous le faisons toujours. Nous

achetons tous les terrains, ou aucun.

Vanja se tut. Les soupçons contre Thomas Nordgren venaient de se renforcer.

— Vous croyez que c'est lui ? demanda Cole, qui avait su lire son silence.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Vanja.

— Aucune idée. Mais les gens peuvent faire beaucoup de choses pour l'argent. La vie me l'a appris. Nous aussi. Mais nous n'assassinons pas les gens. Pas besoin. Il y a trop de richesses dans la terre pour que nous n'y accédions pas un jour, de toute façon.

Billy et Jennifer étaient dans un bureau vide au deuxième étage de l'hôtel de police de Kiruna. Un grand bâtiment en briques d'où n'émanait rien d'autre que le fait d'être justement un grand bâtiment en briques. Ça aurait pu être un hôtel communal, une école, une prison, un ancien hôpital psychiatrique, un bâtiment de bureaux, un entrepôt, n'importe quoi, tellement c'était sans caractère et ennuyeux. En garait sa petite voiture devant, Billy avait espéré que ce n'était pas un des bâtiments qu'on allait soigneusement démonter et reconstruire à l'identique dans le nouveau centre-ville, mais qu'on allait le raser et le faire disparaître pour de bon. Ses collègues méritaient mieux. Unique mérite de ce bâtiment, il était plus vaste qu'il ne pensait.

Ils avaient présenté leur demande à l'accueil, au rez-de-chaussée : ils souhaitaient parler à quelqu'un chargé ou au courant de l'enquête sur la disparition de Matti Pejok. Après quelques va-et-vient téléphoniques, la réceptionniste les avait conduits dans ce bureau du deuxième étage, et priés d'attendre.

Et ils attendaient donc.

Depuis un bon moment.

Billy songeait à prendre l'ascenseur pour descendre à l'accueil demander s'ils n'avaient pas été oubliés quand la porte du bureau s'ouvrit et qu'une femme d'environ cinquante ans et cent cinquante kilos entra, en uniforme, un épais dossier à la main. Des cheveux noir corbeau qui descendaient jusqu'aux épaules, des yeux sombres très maquillés et du rouge clair aux lèvres. Une femme qui voulait être remarquée ou, en tout cas, qui n'avait rien contre. Elle se présenta : Renate Stålnacke, et s'assit dans le fauteuil de bureau de l'autre côté de la table.

— Nous nous intéressons à la disparition de Matti Pejok, commença Billy, quand ils se furent tous rassis.

— Les frères Pejok, ah... soupira Renate, leur laissant entendre qu'elle avait assez entendu parler d'eux pour le restant de ses jours.

Billy commença à comprendre pourquoi quand, durant les vingt minutes suivantes, elle leur détailla toutes leurs chicaneries avant, pendant et après que FilboCorp ne commence son exploitation à

Kurravaara.

— Je peux vous demander pourquoi la brigade criminelle s'intéresse à eux ? dit-elle en conclusion de son exposé, laissant son regard passer de Billy à Jennifer.

— La compagnie qui exploite la mine est apparue dans une autre enquête dont nous avons la charge, ce qui a réactualisé la disparition de Matti Pejok, répondit-il franchement.

— Un autre disparu ? demanda Renate.

— Non, toute une famille assassinée, l'informa Jennifer en continuant sur la voie de la franchise.

— Et vous pensez que la compagnie est impliquée, constata Renate.

— Nous examinons toutes les possibilités sans trop d'*a priori*, expliqua Billy. Et la compagnie minière en est une.

— Je ne comprends pas pourquoi tout le monde veut faire d'eux les méchants, dit Renate en se penchant vers eux. Je pense qu'il nous faut davantage de mines. Nous avons besoin du métal, tout le monde est d'accord là-dessus, et il vaut mieux que nous nous en chargions, nous qui avons des règles de respect de l'environnement et des conditions de travail, plutôt que de le laisser faire à des enfants, quelque part en Amérique du Sud, en jetant les déchets n'importe où.

Ni Billy ni Jennifer ne se sentant de se lancer dans une discussion sur le bien-fondé de l'industrie minière, Billy se hâta d'esquiver :

— Avez-vous une copie du contrat de vente que Matti Pejok a signé ?

Renate ouvrit le dossier qu'elle avait apporté, feuilleta un moment les documents de l'enquête et en tira un papier qu'elle posa devant ses visiteurs. Jennifer et Billy se penchèrent en même temps pour l'examiner.

— Son frère affirme que ce n'est pas la signature de Matti, dit Billy en désignant le parafe au bas de la dernière page.

— Je sais, et nous avons également enquêté à ce sujet, répondit Renate en sortant deux autres feuilles de l'épais dossier, qu'elle plaça devant Billy et Jennifer.

L'un était un contrat de location de voiture et l'autre son passeport. Tous deux avec la signature de Matti.

— Elles ne sont pas exactement identiques, constata Jennifer après avoir plusieurs fois parcouru l'une et l'autre.

— Est-ce que votre signature est *exactement* la même d'une fois sur l'autre ? répliqua Renate en adressant un regard sceptique à Jennifer, qui comprit qu'elle avait déjà entendu cette objection.

— Plus ou moins, répondit-elle sûre d'elle.

— En tout cas, nous n'avons pas estimé ces différences suffisantes pour justifier l'ouverture d'une enquête criminelle.

— Avez-vous envisagé qu'il ait pu signer sous la torture ? demanda

Jennifer, faisant même sursauter Billy.

Il connaissait désormais assez bien Jennifer pour savoir qu'elle rêvait ses journées de travail remplies d'adrénaline et d'action. Elle voulait poursuivre des criminels, et s'ils étaient malins et organisés, tant mieux. Mesurer ses forces avec les dealers du Mal. Au fond, son quotidien à Sigtuna était aussi loin que possible de l'image rêvée qu'elle se faisait de son métier. Une image qu'à vrai dire Billy la soupçonnait d'avoir prise dans les films d'action américains.

Mais même en sachant cela de sa collègue et amie, il s'étonnait de cet espoir naissant qu'elle nourrissait, que Matti ait été torturé pour signer le contrat de vente.

— Cela expliquerait que la signature sur le contrat soit un peu tremblante, continua Jennifer, en interprétant visiblement le regard légèrement sceptique de Billy comme un encouragement.

— On peut aussi dire que c'était pour lui une décision difficile à prendre. Ou que son support n'était pas parfaitement plat, dit Renate en se penchant pour rassembler les documents, avant de les faire à nouveau disparaître dans le dossier.

— Les frères Pejok, à eux deux, nous ont forcés à faire plus d'heures supplémentaires que tous les autres habitants de Kiruna réunis, et j'avoue qu'ils m'ont parfois tellement fatiguée que j'étais tentée d'enterrer tout ce qui les concernait. Mais nous avons tout examiné très attentivement, plusieurs fois, et rien ne montre qu'un crime ait été commis en lien avec la disparition de Matti Pejok.

Renate se cala au fond de son fauteuil, presque essoufflée après cette longue harangue. Billy et Jennifer échangèrent un regard rapide. Renate Stålnacke semblait compétente, et à ce qu'ils avaient entendu, rien ne venait finalement contredire ses conclusions.

— Pourrai-je avoir une copie de ça ? demanda Billy en montrant de la tête le dossier posé sur la table.

— Une copie numérique vous attend à l'accueil, répondit Renate.

— Avez-vous suivi l'argent ? fit Billy tout en se levant pour partir.

— L'argent a été déposé sur un compte au nom de Pejok. Tout y était. Il n'y a pas touché des mois durant, nous avons vérifié de temps en temps.

— Avez-vous vérifié récemment ?

Le regard vide de Renate était éloquent.

Elle ne l'avait pas fait.

Nouveau bureau. Nouvelle attente.

Cette fois à la banque, qui se trouvait un peu plus loin dans la même rue que l'hôtel de police. Ils s'y étaient rendus à pied et, en chemin, Billy avait appelé Torkel pour le tenir au courant du peu qu'il y avait à

dire : Per Pejok était toujours persuadé qu'il y avait un crime derrière la disparition de son frère, contrairement à la police locale.

Il n'avait pas encore pu parcourir leur dossier, mais ils semblaient y avoir passé un temps considérable et fait un travail solide. Mais il avait aussi une idée qu'il aimerait approfondir, et songeait à contacter Malin Åkerblad.

Là, Torkel l'avait interrompu.

Malin Åkerblad n'était plus chargée de l'enquête préliminaire. De fait, Torkel était justement en train d'essayer de la faire écrouer. Billy devait s'adresser à son remplaçant, Emilio Torres. Un instant. Avant même que Billy comprenne vraiment la signification de ce qu'il venait d'entendre, une voix avec un léger accent se présenta à son oreille et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui.

Billy lui exposa la situation.

Emilio promit de l'aider.

Cinq minutes plus tard, Billy et Jennifer se présentèrent à l'entrée de l'immeuble d'angle qui abritait la Sparbanken Nord, s'expliquèrent et demandèrent un numéro de fax pour joindre la banque. On les conduisit alors dans le petit bureau où ils attendaient. Dehors, quelques passants allaient et venaient sur Lars Janssonsgatan, mais dire qu'il y avait de l'animation en ville cet après-midi aurait été exagéré. En tout cas dans le quartier où se trouvaient Billy et Jennifer.

La porte s'ouvrit : un homme en costume avec le sourire de celui qui vient de gagner le gros lot. Sa joie se communiqua à sa poignée de main quand il se présenta, Anton Beringer, chef de l'agence de Kiruna, dans un dialecte qui révélait qu'il n'était pas né dans la région.

— Vous devez avoir reçu un fax du bureau du procureur de Karlstad, commença Billy quand il lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui.

Anton opina du chef.

— Oui, vous désirez des informations sur le compte d'un de nos clients.

— Il y a un risque qu'il ne soit plus votre client, mais j'aimerais savoir où est passé l'argent.

— Mais certainement, pas de problème, de qui s'agit-il ? demanda Anton en se tournant vers son ordinateur, les doigts placés quelques centimètres au-dessus du clavier, prêt.

Billy lui indiqua le nom, le numéro de Sécurité sociale et le numéro de compte noté dans le contrat entre Matti Pejok et FilboCorp. Anton saisit rapidement les données au fur et à mesure, avant d'appuyer sur *enter* d'un geste exagéré.

— Oui, il est toujours client ici, et son compte est actif.

Anton fit défiler avec la souris et se pencha en avant.

— Mazette, ça fait beaucoup d'argent, dit-il en tournant l'écran pour

que Billy et Jennifer puissent voir tandis qu'il leur expliquait.

— Il ne se passe finalement pas grand-chose sur ce compte. Une forte somme y est arrivée il y a environ cinq ans, vous la voyez ici.

Il montra sur l'écran.

— Puis quelques transactions mineures, après quoi l'argent n'a plus été touché pendant un peu plus d'un an.

— C'est là qu'il a été déclaré disparu, nota Jennifer en voyant à l'écran la date de la dernière transaction.

— Ces quatre dernières années, il y a eu des virements mensuels : 25 000 couronnes transférées là-bas.

Anton continua à pointer du doigt l'écran. Cette fois une série de chiffres. Un numéro de compte bancaire.

— Qu'est-ce que c'est que ce compte ? demanda Billy tout en notant les principales informations.

— Je pense qu'on va pouvoir le savoir, dit gaiement Anton en retournant l'écran vers lui avant de se remettre à pianoter sur le clavier.

— Il disparaît, ne touche pas à l'argent pendant un an, puis commence à faire des retraits réguliers, résuma pour lui-même Billy.

— 25 000 par mois, ça fait 300 000 par an, dit Jennifer. À ce rythme, son argent durerait un peu plus de cinquante ans.

— Tu penses salaire mensuel ? demanda Billy.

— Pas toi ?

— Avec 25 000, on peut voir venir...

— Le compte est domicilié à la Scotiabank, au Costa Rica, le coupa Anton avec un sourire si possible plus large encore.

— Là-bas, avec 25 000 par mois, on peut voir encore plus loin, constata Jennifer.

Google et quelques coups de fil avaient porté leurs fruits. Ça avait été plus facile qu'il ne l'aurait cru. La brigade criminelle et la Direction nationale de la police collaboraient régulièrement avec un psychocriminologue nommé Sebastian Bergman. Il n'y avait pas grand-chose à son sujet sur Internet, mais il trouva une page Wikipédia. D'après elle, Sebastian Jacob Bergman avait fait ses études à l'université de Stockholm et aux États-Unis. C'était un psychocriminologue spécialisé dans les tueurs en série, et un des premiers profileurs de Suède. Il y avait aussi sa photo. Elle avait beau dater de quelques années, il reconnut l'homme imposant un peu échevelé vu dans la grotte et devant l'hôpital.

Il y avait cinq Sebastian Bergman à Stockholm, mais seulement un avec le deuxième prénom Jacob. Sebastian Jacob Bergman habitait au 18, Grev Magnigatan, et il s'y rendit.

C'était difficile de se garer, et il dut tourner assez longtemps avant de trouver une place lui donnant au moins une vue générale sur l'immeuble. C'était une imposante bâtisse jaune en pierre avec de vastes fenêtres et un grand porche au centre de la façade. Cela semblait assez luxueux. Il se cala au fond de son siège et prit ses aises. Il aurait aimé avoir plus de provisions qu'un demi-litre de Coca-Cola, mais il ne voulait pas quitter la voiture. Pas avant de savoir quelle serait la prochaine étape du plan.

Jusque-là, il était simple : attendre que Sebastian Bergman sorte de chez lui. Puis le suivre. Avec un peu de chance, Sebastian le conduirait à la fillette. Ce plan comportait quelques failles, mais il n'en avait pas de meilleur pour l'instant. Il regarda à nouveau vers l'immeuble.

La vie n'est pas juste, pensa-t-il.

Elle ne l'est jamais, il l'avait appris ces derniers temps.

Ceux qui s'inquiétaient et étaient prudents étaient frappés.

Des enfants, qui au fond ne le méritaient pas, devaient mourir.

Des gens bien faisaient le mal.

La vie n'est pas juste, mais on fait ce qu'on doit faire.

C'était comme ça.

Dès le premier coup de feu, il avait franchi la limite et ne pourrait

jamais revenir en arrière. Tout ce qui arrivait aujourd'hui n'était que l'écho de cette première détonation. Rien d'autre. Il ne restait plus qu'un seul témoin. Ensuite, ça serait fini. En tout cas pour un moment.

Il regarda l'heure. But une gorgée du liquide sucré et reboucha la bouteille. Il sentait qu'il fallait se rationner, il allait probablement devoir rester là assez longtemps. Il n'était garé là que depuis cinq minutes. Le temps s'écoulait à une lenteur invraisemblable. Il fallait faire quelque chose. Autant aller voir s'il pouvait franchir le porche. Il n'avait aucune idée de l'étage où habitait Sebastian. Non qu'il ait besoin de cette information, mais au moins ça l'occuperait. Il pouvait toujours entrer dans le hall regarder la liste des habitants. Se faire une vue d'ensemble.

Par prudence, il posa le sac noir sur le plancher de la voiture, côté passager. C'était peut-être ridicule, mais il ne pouvait pas risquer qu'un passant aperçoive le sac, casse la vitre et le vole. Il n'avait pas le droit à l'erreur.

Il allait ouvrir la portière quand il vit un mouvement à la fenêtre du troisième étage. Un petit visage qui regardait dehors. Ça rappelait l'image granuleuse de l'immeuble de Farsta publiée dans *l'Expressen*.

Mais à présent en couleurs, et en vrai.

Il n'aurait pas besoin de chercher à quel étage habitait Sebastian Bergman.

C'était au troisième et la fillette était chez lui.

Vanja avait rendu compte de l'entretien avec FilboCorp à Torkel. Ce dernier l'avait prévenue qu'il venait de lancer un avis de recherche pour retrouver Thomas Nordgren. L'interrogatoire de Malin n'avait encore rien donné, mais il espérait retrouver des traces de Thomas une fois l'avis de recherche publié à l'échelle nationale. Ils se promirent de se tenir au courant au moindre élément nouveau.

C'était une belle journée de printemps, Stockholm était plein de flâneurs. Sebastian et elle descendirent Kungsgatan vers Stureplan. Il avait toujours l'air renfrogné et irrité. Elle trouvait presque mignon qu'il n'arrive pas à tourner la page après leur entrevue avec Cole.

Elle se doutait bien de ce qui le perturbait. C'était la fillette, chez lui. Elle semblait le rendre sensible d'une manière qu'elle ne reconnaissait pas. D'une certaine façon, elle s'en réjouissait. Qu'il soit capable de se soucier d'autrui. D'être touché. Ça le rendait humain. Et elle l'aimait quand il était humain. C'étaient ses meilleurs moments.

— Viens dîner avec moi à la maison. Avec nous, je veux dire, proposa-t-il. On ne va pas voir ce Stefan tout de suite.

— Il doit appeler dès qu'il est à Stockholm.

— Eh bien voilà, mange avec nous.

— D'accord. Volontiers, ce sera sympa, répondit-elle.

À ce moment précis, elle l'aperçut.

L'homme qu'elle évitait depuis des mois.

Il regardait la vitrine de la librairie Hedengren. Peut-être avait-elle inconsciemment choisi de traverser Stureplan plutôt que de continuer de l'autre côté de la rue ? Peut-être était-elle arrivée là par la force de l'habitude, car c'était cette librairie où ils venaient régulièrement fouiner parmi les livres ? Avec cet homme qu'autrefois elle appelait papa.

Valdemar.

Il la vit quelques secondes après elle, ce qui l'empêcha de suivre son idée première de détourner la tête et de passer son chemin en douce.

— Vanja ? s'étonna-t-il.

Sa voix était faible, comme un écho de ce qu'elle avait été. Papa, allait-elle répondre, mais elle eut le temps de se reprendre.

— Salut, Valdemar, dit-elle en s'arrêtant. Ils étaient à quelques pas l'un de l'autre.

Sebastian sembla hésiter : rester, ou non ? À quel point la situation était-elle privée ? Il s'écarta de quelques pas, comme pour laisser à Vanja le champ libre. Tout en restant là cependant. Valdemar s'avança prudemment vers elle.

— Comment vas-tu ? demanda Valdemar d'une voix qui voulait dire bien plus.

— Bien. Beaucoup de boulot, comme d'habitude, répondit-elle d'un ton aussi neutre que possible.

Elle ne voulait pas laisser percevoir d'émotion dans sa voix.

— Tu connais Sebastian, n'est-ce pas ? continua-t-elle en montrant son collègue.

— Bien sûr. Bonjour, dit Valdemar en le regardant avec une amabilité excessive.

Sebastian le salua de la tête.

— Bonjour, Valdemar.

Vanja était contente que Sebastian soit là. Sans ça, Valdemar aurait transformé cette rencontre en grand numéro de cirque sentimental, ça se voyait. Il avait beaucoup vieilli. Sa peau était plus flasque et pâle. Des rides là où, voilà seulement six mois, elle était lisse. Mais c'étaient surtout ses yeux qui avaient le plus changé. Perdu leur vie. Leur force avait disparu et, dans le regard qui autrefois la rendait si gaie, il n'y avait plus qu'un chagrin éperdu.

C'était un homme blessé, brisé.

— Tu m'as manqué, parvint-il à lâcher.

Ça venait du cœur.

Son chagrin la réjouissait, elle était forcée de l'avouer. Elle n'était pas la seule à qui cette trahison avait fait mal. Elle n'était pas seule à souffrir.

Elle ne savait pas comment répondre.

— J'ai eu beaucoup à faire, dit-elle, faute de mieux.

C'était à la fois vrai et faux.

— Et puis je voulais qu'on me laisse tranquille.

C'était vrai. Elle n'irait pas plus loin, décida-t-elle. C'était lui qui l'avait trahie. Pas elle.

— Je comprends, dit-il tristement, avant de se taire.

Ils se regardèrent. En silence. L'un qui voulait tant dire. L'autre qui voulait s'en aller au plus vite. C'était couru d'avance.

— Il faut que je file, dit-elle montrant de tout son corps qu'elle voulait partir.

— Je croyais... commença Valdemar, qui sembla avoir besoin de rassembler ses forces pour continuer. Je croyais que maman et toi vous étiez rendues au cimetière.

— Oui, nous y sommes allées.

Valdemar la regarda avec une timide lueur d'espoir. Maintenant elle connaît la vérité, semblaient dire ses yeux. Maintenant, ils allaient bien trouver une façon d'aller malgré tout de l'avant. De se retrouver.

— Je ne l'ai pas crue une seconde, dit Vanja, bien décidée à écraser ce regard.

Valdemar hocha faiblement la tête. Un instant, il parut vouloir encore dire quelque chose, mais n'y arriva pas. Quelque chose qui aurait tout changé et l'aurait retenue. Mais rien ne vint. Elle le regarda et se pencha plus près, presque en confiance, mais sa voix prenait ses distances :

— Un pardon aurait été un bon début, pour ta gouverne.

Valdemar hocha la tête. Il comprenait.

— Pardon, il y a tant de choses que j'aimerais expliquer.

Elle ne lui répondit que d'un regard qui disait qu'il était trop tard, avant de s'éloigner d'un pas décidé. Sebastian la suivit. Ils marchèrent côte à côte en silence vers Riddargatan.

— Ça va donc si mal entre vous ? finit-il par dire.

Vanja hocha tristement la tête. Il était de plus en plus dur de garder sa contenance à mesure qu'elle s'éloignait de Valdemar.

— C'est le mensonge qui me tue, dit-elle, en se sentant devenir sentimentale. Toute une vie de mensonges.

— Il pensait sûrement bien faire, répondit doucement Sebastian.

— Sûrement. Mais c'était mon père. Les pères ne doivent pas mentir.

Sebastian la regarda pensivement. Cette rencontre ne le laissait pas non plus indifférent.

— Non, mais parfois, peut-être qu'ils le font faute de mieux, dit-il en la regardant.

Elle répondit d'un hochement de tête.

— Ce n'est pas une raison.

Il continua à la regarder, comme s'il voulait lui aussi dire quelque chose, mais ne trouvait pas les mots.

Billy faisait les cent pas dans sa chambre d'hôtel. La personne qui l'avait aménagée – et Billy était certain que ça remontait à plus de cinquante ans – aimait vraiment les lambris en pin. Tout dans cette chambre rappelait un intérieur rustique des chalets de montagne des années 1950. “Le plus ancien hôtel de Kiruna”, disait la publicité, et on y croyait sans peine en regardant autour de soi. Billy avait vérifié sur Internet, et décidé de montrer à Gunilla la page du site Tripadvisor, pour que, la prochaine fois, elle évite de réserver l'hôtel classé avant-dernier. Jennifer et lui en avaient fini à Kiruna, mais il n'y avait pas d'avion pour rentrer dans la soirée, et puis Gunilla avait malgré tout retenu les chambres, ils allaient y passer la nuit.

Ces dernières heures avaient été intenses.

Après la banque, Billy avait fait son rapport à Torkel, qui avait promis de faire jouer ses relations. Une demi-heure plus tard, Ingrid Ericsson, de la brigade financière, avait appelé pour proposer ses services à Billy. Son nom lui disait quelque chose, il l'associait vaguement à Vanja, mais il avait cessé d'y songer pour lui expliquer qu'il avait besoin de trouver l'identité du titulaire d'un compte de la Scotiabank, au Costa Rica, et de savoir s'il était toujours actif. Ingrid l'avait clairement prévenu que cela risquait d'être difficile avec les lois en vigueur dans ce pays. Billy s'était interrogé : demander la simple confirmation d'un nom qu'ils connaissaient déjà n'aurait-il pas simplifié les choses ? Peut-être. Ingrid ne promettait rien, mais allait essayer.

Trois heures plus tard, alors que Jennifer et lui dînaient tôt en classant les films de super-héros, Ingrid avait rappelé. Ils avaient eu de la chance. Comme ils ne demandaient que la confirmation d'un nom, les Costariciens avaient été inhabituellement serviables. Oui, M. Pejok détenait ce compte, il était actif et une carte Visa lui était associée. La dernière transaction remontait à deux jours. Ingrid n'avait cependant pas pu savoir où, ni obtenir l'adresse ou le téléphone de M. Pejok. Elle avait envoyé la photo de Matti provenant du passeport que la police avait retrouvé chez lui après sa disparition, et l'employé de banque du Costa Rica avait confirmé qu'en effet, elle représentait M. Pejok.

Billy avait remercié avant de raccrocher. Les pièces du puzzle s'assemblaient et l'image était celle que Billy attendait depuis leur visite à la banque.

Matti s'était rendu.

Avait été acheté.

Tout et tout le monde avait un prix.

Celui de Matti était de quinze millions de couronnes.

Restait à savoir comment Matti avait pu se rendre au Costa Rica sans son passeport. La police de Kiruna l'avait retrouvé chez lui. Billy en avait une copie sur la table de sa chambre d'hôtel.

Nouveau coup de téléphone. Cette fois à Renate, qui avait promis de vérifier rapidement ce qu'il en était. Une demi-heure plus tard, alors que Jennifer tentait de le convaincre de venir faire une partie de bowling, elle avait rappelé, une certaine honte dans la voix : Matti avait déclaré son passeport volé, fait une demande de renouvellement et obtenu un nouveau à peine un mois avant de disparaître. Dès l'instant où la police avait trouvé son passeport en fouillant son domicile, on avait considéré avec certitude qu'il n'avait en tout cas pas fui à l'étranger. Renate avait reconnu sans détour avoir omis de vérifier que le passeport retrouvé avait été déclaré volé et invalidé. Elle avait dit à Billy qu'elle était furieuse, parce qu'elle faisait mauvaise figure aux yeux de la brigade criminelle, mais surtout parce que, si elle y avait tout de suite pensé, ils auraient eu une preuve supplémentaire de la disparition volontaire de Matti, ce qui lui aurait épargné beaucoup de travail inutile.

Maintenant qu'ils y voyaient clair, Billy et Jennifer refirent les vingt kilomètres jusqu'au domicile de Per.

Ils en avaient débattu. Jennifer n'était pas certaine qu'il faille tout lui dire. C'était évident, Per idolâtrait presque Matti. Avaient-ils le droit de détruire l'image qu'il se faisait de son grand frère ? Mais Billy était d'avis que mieux valait connaître la vérité que se morfondre en imaginant Matti enterré quelque part. Sans fin.

Billy avait eu gain de cause.

Cette fois encore, Per les attendait dans la cour, et n'avait pas montré la moindre intention de les inviter à entrer dans la maison, où les chiens aboyaient toujours. Il avait demandé ce qu'ils voulaient, et ils l'avaient vu blêmir tandis que Billy lui exposait ce qu'ils avaient découvert depuis leur dernière visite. Il avait plusieurs fois secoué la tête, comme refusant de croire au scénario que lui dépeignait Billy, et s'accrochait au fait qu'ils n'avaient pas directement parlé à Matti. Ils n'étaient pas certains que c'était lui qui se trouvait au Costa Rica. Ça pouvait être quelqu'un d'autre. Il ne savait pas qui. Quelqu'un de la compagnie.

Billy lui avait dit que la banque au Costa Rica avait identifié Matti

sur une photo.

Per refusait de le croire. Matti était l'incarnation même de la résistance.

Justement, avait tenté Billy. Après avoir conduit l'opposition à la mine, il devenait difficile pour lui de rester dans la région après avoir vendu, aussi Matti avait-il "disparu".

Au Costa Rica.

Ils en étaient certains.

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter. Billy et Jennifer regagnaient leur voiture quand Per les avait arrêtés.

— Combien a-t-il reçu pour trahir tout le monde ?

Billy avait dit la somme. Quinze millions tout ronds. Per s'était contenté de hocher la tête en rentrant chez lui.

Sur le chemin du retour, Billy se dit que Jennifer devait avoir raison. Il aurait sans doute mieux valu pour Per ne rien savoir.

Ces dernières heures avaient donc été intenses.

Le téléphone de Billy sonna. Il songea à l'ignorer. Il en avait tellement assez du téléphone, aujourd'hui ! Mais bien sûr il répondit. Il s'éclaira un peu en voyant que c'était Jennifer.

— Ils ont un stand de tir au sous-sol de l'hôtel de police. Tu veux venir avec moi ?

L'homme n'imaginait pas que la police ne surveille pas la fillette. La question était juste l'ampleur du dispositif de protection. Y avait-il seulement des agents dans l'appartement, ou avaient-ils aussi du monde dehors ? Il scruta les voitures alentour, sans voir personne à bord. Mais d'un autre côté, il ne pouvait inspecter que les environs immédiats, difficile d'avoir une vue d'ensemble en restant dans sa voiture. Frustré, il décida de faire une ronde à pied. Il s'exposait nettement plus, mais il ne voyait pas d'autre solution.

Il avait besoin de connaître l'adversaire.

Il ouvrit la portière et sortit. Il veillait à ce que chaque geste soit aussi calme et banal que possible. Il s'agissait de ne rien faire qui puisse attirer l'attention. Il regarda les voitures garées des deux côtés de la rue. À la recherche de silhouettes ou de mouvements.

Rien pour le moment.

Il referma sa portière et s'étira. Ça faisait du bien d'être debout. Il avait mal au dos à force de rester assis. Un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, était garée une fourgonnette noire. Il n'y avait pas d'autre marque qu'un "S" sur les portes arrière : de tous les véhicules en stationnement, c'était le plus plausible pour des policiers en planque. Il fallait qu'il en ait le cœur net. Il se mit en marche, et ressentit du plaisir à se dégourdir les jambes. Il décida d'aller tout droit et de rester sur le trottoir de gauche en remontant jusqu'à Storgatan. Là, seulement, il traverserait et passerait au retour devant la fourgonnette noire. Ensuite, son plan était de descendre tout le pâté de maisons jusqu'à Riddargatan, de retraverser et de regagner sa voiture. Il se concentrerait sur les voitures dans la rue et les fenêtres de l'immeuble en face du numéro 18. S'il avait eu pour mission de protéger la fillette, il aurait choisi de se poster à cet endroit qui offrait la meilleure vue sur l'appartement.

Il remonta d'un pas tranquille vers Storgatan. Une vieille dame déboucha plus haut dans la rue et vint à sa rencontre. Les voitures qu'il longeait étaient heureusement toujours vides et il se risquait de temps à autre à jeter un œil aux immeubles du côté gauche. Difficile de voir derrière le reflet des vitres noires : il ne réussirait pas à savoir

à coup sûr si quelqu'un se cachait derrière.

Il croisa la dame et osa un sympathique petit salut de la tête. On lui répondit d'un sourire, ce qui, assez cocassement, le réjouit. Il arriva sur Storgatan et traversa. Revint sur la droite et se concentra aussitôt sur la fourgonnette qui approchait rapidement. Elle avait un grand pare-brise sombre à travers lequel il avait du mal à voir. Il décida d'un peu changer ses plans, et de retraverser la rue juste devant. De cette manière, il avait le plus de chances de pouvoir regarder à l'intérieur en ayant l'air naturel. Plus loin, le trottoir était vide, mais un taxi déboucha de Riddargatan et remonta la rue vers lui. Parfait : il hâta le pas vers la fourgonnette. Descendit du trottoir juste devant et regarda vers le bas de la rue, comme pour contrôler où était le taxi avant de traverser. Il avait un bon angle de vue sur l'habacle plongé dans l'ombre. Qui semblait vide. Satisfait, il traversa la rue et se dirigea vers sa voiture. Il s'apprêtait à continuer à descendre jusqu'à Riddargatan puis revenir sur ses pas quand il les vit arriver.

L'homme qu'il avait cherché et une jeune femme, une policière.

Ils venaient de tourner dans Grev Magnigatan. Par chance, ils se trouvaient sur l'autre trottoir et il les avait vus le premier. Il plongeait derrière une voiture. Les suivit du regard à travers la vitre arrière sale. Ils se dirigeaient d'un pas décidé vers le porche. Peut-être viennent-ils prendre la relève ? pensa-t-il en les voyant ouvrir et entrer. Il décida d'attendre. Il voyait se dessiner l'ébauche d'un nouveau plan. Il fallait juste qu'il soit sûr.

— Maria ! C'est moi ! lança Sebastian en entrant.

Vanja le suivit dans le vestibule, encore secouée par la rencontre de Valdemar. Aucune réponse, ce qui inquiéta Sebastian, qui se dépêcha de gagner la cuisine. Elle était assise à côté de Nicole, silencieuse et blême.

— Maria, il s'est passé quelque chose ? demanda-t-il dès qu'il les vit.

— Elle a encore dessiné, dit Maria d'une petite voix angoissée, en croisant son regard.

— Je peux voir ? dit Sebastian, l'air soucieux, en ramassant la feuille retournée sur la table.

Le motif était aussi saisissant que le dernier. Nicole s'était à nouveau déplacée dans le temps. Cette fois, elle était dans une cuisine. Devant elle, un garçon bien dessiné gisait à terre. Un de ses bras presque arraché au niveau de l'épaule était de travers à côté de lui. Il y avait du sang partout. Le feutre rouge avait tant servi que les derniers traits au mur étaient pâles, comme si l'encre s'était épuisée. Maria le regarda, des larmes dans les yeux.

— C'est Georg, n'est-ce pas ?

Sebastian hocha doucement la tête.

— Elle a aussi fait un dessin cette nuit que je ne vous ai pas encore montré, dit-il lentement.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on y voit votre sœur.

Maria baissa les yeux, l'air complètement défaite.

— C'était aussi horrible ?

Il alla poser la main sur son épaule.

— C'est peut-être idiot, mais je voulais vous protéger, dit-il affectueusement.

— Je ne veux pas le voir, souffla-t-elle.

Elle le regarda un moment tristement puis se tourna vers sa fille, immobile et silencieuse, si petite et pâle.

— Quand cela va-t-il finir ? supplia-t-elle. Combien de temps va-t-elle encore devoir vivre dans ce monde affreux ? C'est terrible.

— Franchement, je ne sais pas, répondit-il en lui caressant doucement l'épaule.

Vanja entra dans la cuisine, ramassa le dessin en silence pour le regarder. À nouveau, elle était frappée par la mémoire visuelle de la fillette. Elle n'avait raté aucun détail essentiel. Même ses propres traces de pas dans le sang étaient dessinées.

— J'y ai réfléchi, dit-elle à Sebastian en montrant les papiers de la tête. Je pense que nous devons les considérer comme des preuves.

— Bien sûr.

— Dans ce cas, je dois les emporter.

— Bien sûr, vas-y.

Sebastian lâcha l'épaule de Maria et se tourna vers Nicole.

— Viens, on va essayer de penser à autre chose.

Il la souleva dans ses bras et l'emporta dans le séjour.

— Tu vas m'aider à mettre en marche la télé. Il y a sûrement quelque chose que tu veux regarder, non ? dit-il à Nicole en la serrant bien dans ses bras.

Vanja les vit disparaître tous les deux. Autour de son cou, les bras de Nicole le serraient à leur tour.

Peut-être était-ce parce qu'elle venait de tomber sur lui, ou à cause de la façon qu'avait Nicole d'étreindre Sebastian ? Elle se souvint de Valdemar.

L'homme qu'elle avait jadis serré dans ses bras de la même façon.

Le stand de tir était plus petit que celui où ils avaient l'habitude de se retrouver à Stockholm, mais à quoi s'attendaient-ils ? Cinq pas de tir alignés, cinq cibles en demi-figure à douze mètres. Toute la salle lambrissée d'un bois clair qui évoquait un sauna géant, avec des néons encastrés au plafond. La porte métallique se referma derrière l'officier de garde qui les avait introduits, informés des procédures et des consignes de sécurité et avait disposé le matériel nécessaire dans deux des box.

— On pimente un peu ? proposa Jennifer en allant au râtelier chercher des casques antibruit. Trois chargeurs, la balle la plus mal placée perd.

— Qu'est-ce qu'on parie ? demanda Billy avec un sourire.

— Un billet de cent.

Elle revint et tendit un casque jaune à Billy.

— Tope là.

Billy coiffa son casque, entra dans son box et ramassa le pistolet. Il prit un chargeur dans la petite caisse sur la droite et chargea son arme. On aurait dit qu'une pointe de volupté lui traversa le corps au petit clic qui confirmait que le chargeur était enclenché. Il manœuvra la culasse.

Il tenait une arme chargée.

Une arme mortelle.

Jennifer avait déjà commencé à tirer. Il l'entendait, assourdie, enchaîner calmement les tirs. Il jeta un œil à sa cible. Chaque balle touchait le cercle central. Mais il suffisait que sa concentration se relâche une seule seconde. Une seule balle à côté et la partie était perdue.

Billy se mit en position, leva son .40 S&W et pressa une première fois la détente. Dans le mille. Il répéta la procédure et tira à cadence rapprochée les onze autres balles.

Billy baissa le pistolet, éjecta le chargeur vide et le remplaça par un plein pris dans la boîte.

Mouvement de culasse, position, arme levée.

Au quatrième coup, Billy remarqua que ses pensées commençaient à

battre la campagne. Non qu'il soit déconcentré. En fait l'inverse. C'était comme s'il était projeté en avant. Comme dans un film en HD, d'une netteté cristalline, il voyait clairement la cible se transformer.

Charles Cederkvist éclairé par le projecteur de l'hélicoptère au-dessus de lui.

En sang et choqué après l'accident de voiture.

Billy tira.

La première balle toucha Cederkvist à la poitrine. Une tache de sang ronde sur sa chemise s'étendit rapidement jusqu'à devenir informe. La deuxième balle en plein dans le rouge. Plus de sang encore. Mais Charles Cederkvist était toujours debout. Les balles en plein cœur auraient dû le tuer, mais il restait là. Billy tira à nouveau. Six balles percèrent encore sa cage thoracique et sa chemise fut tellement trempée de sang qu'elle se mit à goutter par terre.

Cederkvist finit par s'effondrer.

Billy baissa son pistolet.

Essoufflé. Tendu à bloc.

Il était revenu dans son box. À nouveau une distance de douze mètres. Il inspira à fond et souffla doucement par la bouche tandis que son pouls revenait lentement à la normale. Il répéta sa respiration profonde, sentit ses épaules retomber, puis changea de chargeur avec des gestes routiniers.

Mouvement de culasse, position, arme levée.

Cette fois, dès qu'il visa, la cible se transforma. Un homme. D'habitude, son imagination oscillait entre Cederkvist et Edward Hinde, les deux hommes qu'il avait réellement abattus, mais là, c'était quelqu'un d'autre. Il ne savait pas qui.

Peu importait.

Il tira.

Il lui sembla entendre la balle pénétrer dans le corps qu'il avait en face de lui. La voir fracasser les os et déchirer les tissus en traversant le corps, avant d'éclater de l'autre côté en aspergeant de sang le mur derrière. Billy tira à nouveau. Balle après balle au milieu de la cage thoracique blanche. Neuf, dix, onze... Billy inspira, retint son souffle, leva le pistolet de quelques centimètres et plaça la dernière balle en plein dans le front luisant. La tête fut projetée en arrière par le choc et les genoux fléchirent. La personne devant lui s'affaissa sans bruit.

— Ce dernier coup vient définitivement de te coûter cent balles.

Elle devait avoir crié, car il l'avait clairement entendue, malgré son casque. Il se retourna en s'en débarrassant d'un seul geste. Jennifer était adossée à la cloison en bois, un sourire victorieux aux lèvres et les bras croisés sur la poitrine. Il posa son pistolet à l'endroit prévu et fit un pas vers elle. Sans un mot, il la prit et pressa ses lèvres contre les siennes.

Elle poussa un petit bruit étonné et il la sentit se figer avant de répondre à son baiser. Elle l'entoura de ses bras tout en ouvrant la bouche, permettant à leurs langues de se rencontrer. Billy se serra plus fort contre elle, tant pis si elle sentait son érection contre son ventre. Elle plongeait sa langue au plus profond de sa bouche. Billy passa une main derrière sa nuque pour davantage presser sa tête contre la sienne, tandis que l'autre descendait le long de ses reins, remontait son pull et atterrissait sur sa peau nue. Elle poussa un gémissement muet. Respiration plus lourde. Elle commença à lui déboutonner la chemise sans que leurs bouches se quittent une seule seconde. Il sentit ses mains chaudes caresser son torse, descendre sur son ventre et entreprendre de défaire la ceinture de son jean.

Elle cessa de l'embrasser et appuya sa joue contre la sienne. Sa respiration chaude et rapide à son oreille. Son corps serré contre le sien. Billy ouvrit les yeux. Comme si quelque chose s'était passé, dès lors que leurs lèvres n'étaient plus en contact. Il ôta la main de son dos et recula d'un pas.

— Pardon, lâcha-t-il en reculant autant qu'il le pouvait dans le box exigü.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jennifer, désarçonnée. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Rien... c'est juste que... je ne peux pas, répondit Billy en se mettant à reboutonner sa chemise, ce qui lui donna un prétexte pour ne pas la regarder dans les yeux.

— Mais c'est toi qui as commencé à m'embrasser et...

— Je sais, je sais, mais ça ne va pas, la coupa Billy. Je suis désolé.

Jennifer se mordit la lèvre inférieure et avança lentement d'un pas vers lui.

— Tu sais ce qu'on dit : *What happens in Kiruna stays in Kiruna*.

— Non, ça ne marche pas comme ça...

Billy leva les mains devant lui en se penchant un peu en arrière. Il leva les yeux vers elle avec, dans le regard, un mélange de honte et de regret sincère.

— OK...

Jennifer recula d'un pas.

— Tu sais... je vais me marier, alors... dit Billy pour briser le silence désagréable qui s'était installé.

— Je sais, tu n'as pas besoin de... Je comprends.

Nouveau silence. Tellement profond que Jennifer entendit pour la première fois la ventilation et le faible bourdonnement des néons au plafond. Elle se racla la gorge et recroisa les bras sur sa poitrine.

— C'est...

Elle se racla à nouveau la gorge et sa voix parut se raffermir :

— C'est... chouette n'est pas le bon mot, mais... c'est bien de savoir

que je ne suis pas la seule à avoir envie.

— Non, tu n'es pas la seule. Mais je ne peux pas.

Le regard de Billy, plus que ses paroles, la persuada qu'il ne mentait pas.

— Je sais. Ça va.

Le silence à nouveau, mais cette fois-ci pas aussi inconfortable. Plutôt triste, comme si l'instant qu'ils avaient voulu vivre s'était évanoui et qu'ils savaient tous deux qu'ils n'auraient pas de deuxième chance.

— Tu me dois toujours cent balles, dit Jennifer en s'essayant à sourire.

Billy hocha la tête, la mine fermée. Il aurait pu proposer une revanche, essayer de ramener leur relation à la normale, à ce qu'elle était avant le baiser, mais il en avait assez des armes pour ce soir.

Sebastian avait fini par trouver le canal enfants sur le téléviseur du séjour. Il était resté sur le canapé pour regarder un programme avec Nicole. Vanja n'aurait jamais imaginé voir un jour Sebastian devant des dessins animés. Maria s'était ressaisie et avait commencé à préparer le dîner. Vanja n'avait pas très faim, mais l'aidait à préparer des spaghettis à la bolognaise. Toute cette situation lui semblait très étrange. Comme si elle faisait la connaissance de la nouvelle petite amie de Sebastian. Une petite causerie entre filles à la cuisine. Bientôt ils mangeraient, boiraient du vin et parleraient projets de vacances ou autres banalités. C'était tellement typique de Sebastian Bergman, d'une certaine façon. Un témoin et sa mère qui avaient besoin d'un logement sûr se retrouvaient à participer à une sorte de dîner en famille.

— Vous connaissez Sebastian depuis longtemps ? demanda avec curiosité Maria, tout en hachant des tomates pour la sauce bolognaise.

Vanja se tourna vers elle.

— Pas plus que ça. Un an, un peu plus.

— Mais il n'est pas policier, n'est-ce pas ?

— Non, il est psychocriminologue.

— Oui, il me l'a dit. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui.

Vanja hocha aimablement la tête, un peu mal à l'aise du tour que prenait la conversation.

— Je le trouve formidable, continua Maria. Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans lui. Rien que la façon dont Nicole l'a adopté. Absolument incroyable.

— Oui, il sait y faire avec les gens, constata sèchement Vanja en espérant que Maria percevrait son ton un peu ironique.

Il lui échappa complètement.

— Et si généreux, s'enferra Maria. Rien que le fait de nous laisser habiter chez lui.

— C'est pratique d'avoir une chambre d'amis.

— En fait, nous ne dormons pas là, dit un peu timidement Maria en regardant Vanja du coin de l'œil.

— Ah non ? s'étonna Vanja.

— Nous dormons dans sa chambre. Nicole s'endort mieux entre nous deux, expliqua Maria.

Vanja la dévisagea. Qu'avait dit cette femme ? Dormaient-ils dans le même lit ? Maria semblait se rendre compte pour la première fois de l'impression que cela donnait. Elle rougit un peu.

— Mais ce n'est pas ce que vous croyez. Nous dormons ensemble, c'est tout. À cause de Nicole.

— Au fond, ça ne me regarde pas, dit Vanja.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui, répéta Maria, énamourée.

Avec un sourire figé, Vanja l'interrompit.

— Non, sans doute jamais. Excusez-moi. J'ai à parler un peu avec lui. Il faut que je lui dise quelque chose. Au sujet de l'enquête.

Vanja quitta la cuisine, sous le regard étonné de Maria.

— Sebastian ? Tu peux venir ?

Elle l'entraîna dans le bureau. Referma la porte. Sebastian vit aussitôt qu'elle était indignée, que quelque chose clochait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il, à peine la porte fermée.

— Bordel, qu'est-ce que tu fous ? cracha-t-elle.

— Quoi ?

— Avec les deux, là. Dont tu es responsable. Vous dormez ensemble, tous les trois ?

Ce n'était pas ce qu'il attendait de leurs bavardages à la cuisine. Il n'était pas prêt pour cette discussion. Le mieux était d'y couper court au plus vite.

— Ça ne te regarde pas, répondit-il d'un ton qui signalait que ce n'était pas négociable.

— Oh que si, continua Vanja.

Elle n'avait pas l'intention de le laisser s'esquiver si facilement.

— C'est profondément contraire à l'éthique. Il s'agit d'une mère et d'une fille avec lesquelles tu dois avoir une relation professionnelle.

— J'ai sauvé Nicole.

Sebastian gesticula en haussant la voix.

— Elle s'attache à moi ! Je l'aide.

— Comme c'est prévenant ! Mais il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de toi. De tes besoins.

Elle s'approcha en baissant la voix :

— Je t'ai vu faire, tu as tapoté la tête de la fille en partant. Tu leur fais coucou en rentrant. Tu m'as invitée à dîner "avec nous". Comme si elles étaient ta petite famille.

— Tu es complètement à côté de la plaque, glissa Sebastian.

— Ah oui ? Tu dors avec elles !

Sebastian commençait à perdre patience. À se sentir fâché pour de bon. Furieux même.

— Tu t'en prends à moi juste parce que tu as rencontré ton père et que tu es incapable de...

— Il ne s'agit pas de moi, coupa-t-elle.

Elle n'avait pas l'intention de le laisser l'entraîner sur ce terrain. Elle n'était pas comme lui. Elle savait séparer vie privée et travail.

— Il s'agit de ta totale absence de discernement. Tu ne vois aucune différence entre les choses. Entre boulot et vie privée, entre tes sentiments et tes besoins et ceux des autres. C'est pour ça que tu couches avec n'importe qui. C'est pour ça que tu te fabriques une nouvelle famille. Tu dois être un soutien, Sebastian. Les épauler. Pas profiter d'elles au moment où elles sont le plus vulnérables. C'est malsain, merde !

Sebastian se contenta de la regarder. Ils ne pouvaient pas continuer à s'aboyer dessus le reste de la soirée. Il ne le voulait pas. N'en avait pas la force. Sa brusque flambée de colère le quitta, remplacée par une certaine lassitude.

— Je ne profite pas d'elles, dit-il tout bas mais nettement. Je les aide, et si tu ne vois pas ça, ce n'est vraiment pas mon problème.

Vanja inspira à fond. Elle commençait elle aussi à fatiguer. Ils étaient comme deux boxeurs en fin de round.

— D'accord, disons que tu fais ça pour elles. Tu veux juste les aider. Tu as dit à Maria que tu avais perdu ta fille ? Que Nicole a presque l'âge qu'elle aurait aujourd'hui ?

— Non.

— Et pourquoi ?

— Parce que ça n'a rien à voir. Il ne s'agit pas de ça. Il ne s'agit pas de Sabine...

Il se laissa tomber dans son fauteuil. Sabine l'avait mis à terre, sans défense. Vanja comprit combien elle avait raison. Elle essaya de prendre un ton plus doux. Elle voulait lui faire comprendre. Pas seulement le frapper.

— Tu as perdu ta famille dans des circonstances effroyables. Tout ce que tu es, tout ce que tu fais est forcément marqué par cet instant. Si tu ne vois pas qu'il s'agit aujourd'hui de Sabine, tu es aveugle. Et tu ne l'es pas. Je le sais.

Il ne répondait plus. Se contentait de la regarder.

— Si tu les aimes vraiment bien, toutes les deux, alors sois professionnel. Pour de bon. Elles ont besoin de ton aide. Tu dois être là pour elles. Pas elles pour toi. Tu comprends ? Elle n'est pas Sabine.

Le silence se fit une seconde. Puis il s'étira et souffla lentement.

— Je comprends. Je comprends que tu te trompes.

Il se leva et s'en alla. Elle le suivit des yeux. Elle allait lui emboîter le pas quand la sonnerie de son portable la retint.

C'était Stefan Andrén. Ils pouvaient se voir immédiatement. Si elle n'avait pas plus important à faire.

Ça non, vraiment pas.

Le porche s'ouvrit et l'homme dans la voiture se redressa. Il avait mal aux reins. Il ne voulait même pas penser au temps qu'il était resté assis à surveiller cette porte.

On fait ce qu'on doit faire.

C'était elle. Vanja.

Seule, s'éloignant d'un pas décidé. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Que le psychologue était seul dans l'appartement avec la fillette et sa mère ?

Il avait vraiment besoin de pisser.

Ils étaient arrivés ensemble, Vanja et Sebastian, mais apparemment pas pour relever des policiers dans l'appartement. Bien sûr, des gens avaient quitté l'immeuble entre-temps, mais aucun qu'il ait instinctivement senti être de la police.

Était-il possible qu'ils n'aient personne dans l'appartement ?

À la réflexion, ce n'était pas complètement invraisemblable. On avait déplacé la fillette de Torsby à une adresse sûre à Stockholm – qui s'était avérée ne pas être si sûre. Les journalistes de l'*Expressen* l'avaient débusquée. Après ces révélations, la fillette avait été déplacée chez Sebastian Bergman. Pas vers une autre adresse sûre, mais chez un des enquêteurs. Était-ce par manque de confiance dans leur propre organisation ? Avait-on peur des fuites ?

Mon Dieu, qu'il avait envie de pisser.

Mais il voulait éviter de quitter la voiture. Il n'avait aucune idée d'où il pouvait trouver des toilettes publiques dans les environs, et ne pouvait quand même pas sortir pisser sous une porte cochère. Son regard tomba sur la bouteille de Coca vide à côté du sac noir sur le plancher, devant le siège passager.

Vanja déboucha sur Strandvägen et obliqua vers la droite.

Le Radisson Blu Strand Hotel où Stefan Andrén était descendu et où ils devaient se retrouver dans le lobby était situé de l'autre côté de Nybroviken, à guère plus de dix minutes à pied du domicile de Sebastian.

Elle passa devant Svenskt Tenn en jetant un coup d'œil à la vitrine. Elle n'avait rien chez elle qui provienne de cette boutique. La plupart des articles étaient largement au-dessus de ses moyens. Anna et Valdemar possédaient un plateau avec des éléphants dessinés par Josef Frank sur lequel elle avait toujours eu ses petits-déjeuners au lit quand elle était petite et deux lampes en verre, elles aussi avec des motifs Josef Frank sur les abat-jours. Peut-être avaient-ils d'autres objets, elle l'ignorait et était à vrai dire un peu irritée de penser à eux maintenant. Comme si avoir croisé Valdemar ne suffisait pas, ne pouvait-elle plus passer devant une boutique sans penser à ses soi-disant "parents" ? Elle obliqua pour traverser la rue et la voie de tram jusqu'à l'autre côté, sans vitrines, lorsque son téléphone sonna. C'était Torkel.

— Salut, comment ça va ? commença-t-il.

— Bien, je crois, répondit Vanja. Je me dirige vers l'hôtel de Stefan Andrén pour causer un peu avec lui.

— Bien, parce qu'on est un peu revenu à zéro.

Impossible de rater la déception dans sa voix.

— On a retrouvé Thomas Nordgren.

— Où ça ? Où était-il passé ?

— La douane de Kastrup l'a arrêté et, en contrôlant son identité, ils ont vu l'avis de recherche et nous ont appelés.

— Que faisait-il à Kastrup ?

— Il revenait de Turquie. Avec un petit supplément de bagages sous forme de cannabis.

— Pour son usage personnel, ou pour la vente ?

— Un peu des deux, apparemment. Ses finances ne sont pas florissantes, comme nous le savons. Il comptait sans doute en vendre un peu et fumer le reste pour oublier qu'il est dans la merde.

Torkel marqua une courte pause :

— Mais ce n'est pas pour ça que j'appelle.

Vanja ne répondit pas. Elle savait à peu près ce qu'il allait dire. Que Torkel les considère de retour à la case départ ne pouvait signifier qu'une seule chose. À l'autre bout du fil, Torkel confirma son pressentiment :

— Il est parti pour la Turquie le mardi avant les meurtres.

— Ce n'est pas lui, constata Vanja.

— Ce n'est pas lui.

Vanja s'arrêta en poussant un profond soupir.

— Cela signifie-t-il que nous relâchons Åkerblad ?

— Déjà fait.

Dans ces deux mots brefs, Vanja crut saisir que c'était là ce qui peinait le plus Torkel dans les développements récents. Elle soupira de nouveau. Dire qu'ils étaient revenus à zéro était un putain d'euphémisme. Ils étaient en dessous. Ils allaient devoir bosser dur pour revenir à zéro.

— Je t'appelle quand j'ai parlé à Andrén, dit-elle avant de raccrocher.

Elle se remit en marche. L'hôtel approchait. Stefan Andrén avait intérêt à avoir quelque chose d'intéressant à lui raconter.

L'homme se retourna et déposa la bouteille pleine du liquide jaune sombre sur le plancher arrière. Il avait été un peu étonné de découvrir combien il était dégradant de pisser dans une bouteille à bord d'une voiture, et il ne voulait plus y penser.

Il reprit plutôt ses réflexions sur la surveillance de la maison.

Si la police se méfiait désormais d'elle-même, on cherchait probablement à ce que le moins de monde possible sache où se trouvait la fillette.

Si on imaginait deux policiers par tranches de huit heures dans l'appartement. Six policiers par jour. Pas toujours les mêmes pour diverses raisons. Il s'agissait dès lors de dix ou douze personnes qui pouvait toutes aller raconter à Dieu savait qui qu'elles surveillaient la fillette qui avait assisté au terrible massacre de Torsby.

Plus de gens savaient, plus grand était le risque de fuites.

Prendraient-ils ce risque ? Que quelqu'un, intentionnellement ou non, dévoile sa cachette ?

Il avait quand même essayé de la tuer à deux reprises déjà. Il ne savait pas s'ils étaient au courant pour la grotte de l'Ours, mais pour l'hôpital, ils savaient.

Plus il y réfléchissait, plus il en était convaincu.

Il n'y avait pas de surveillance supplémentaire de l'appartement.

Pas de policiers armés pour les protéger. Maintenant que la jeune policière était partie, ils n'étaient plus que trois dans l'appartement.

Le psychologue, la mère, la gamine.

Probablement sans armes.

Il était temps de faire ce qui devait être fait.

Il se pencha pour attraper le sac noir sur le plancher et le posa sur le siège à côté de lui. Un coup d'œil par la vitre pour s'assurer que la rue était déserte. Il ouvrit la fermeture éclair et en sortit son Serbu Super-Shorty, vérifia machinalement qu'il était chargé, prit des munitions de rechange dans le sac et les fourra dans sa poche. Il y avait quatre cartouches dans le chargeur, mais on ne savait jamais. Il ne voulait pas risquer de ne pas finir parce qu'il était à court.

Avec un dernier coup d'œil dans la rue vide, il attacha rapidement

l'arme maniable sous son manteau et quitta la voiture. Il la verrouilla, regarda alentour et traversa d'un pas vif, sans exagération. Il rajusta son manteau en arrivant au porche. Un homme anonyme qui avait une affaire normale dans un immeuble d'Östermalm. Rien de bizarre, rien qui attire l'attention. Il allait y arriver, se persuada-t-il en poussant la poignée. Rien. Il poussa à nouveau, puis se dit que le porche s'ouvrait peut-être vers l'extérieur, et tira. Toujours rien.

Mais bien sûr. Un digicode.

Foutus Stockholmois !

Il regarda le petit boîtier sur le mur, avec ses dix touches brillantes. Pas d'interphone. Il lui fallait un code qu'il n'avait pas.

L'alternative était d'espérer que quelqu'un le fasse entrer.

Encore une fois, une seule option : attendre.

Stefan Andrén était assis dans un des canapés bruns près des grandes baies du lobby quand Vanja arriva. Il se leva en la voyant, ils se saluèrent. Jean, chemise et veste. Élançé, cheveux courts, bien rasé. Elle ne lui aurait pas donné ses quarante-cinq ans. Il avait un verre de bière devant lui et, en s'asseyant, il lui proposa de boire quelque chose. Vanja envisagea un verre de vin, mais elle était en service et n'avait rien mangé depuis le déjeuner : elle déclina.

— Il s'agit de votre terrain du Värmland, commença Vanja aussitôt assise, bien décidée à ce que cet entretien soit aussi bref que possible.

— Oui ?

— Quand y êtes-vous allé pour la dernière fois ?

Stefan haussa les épaules et se pencha pour prendre sa bière.

— Je n'y suis jamais. Ce n'est que... de la forêt.

— On y projetait une mine, voilà quelques années... continua Vanja, mais elle s'interrompit quand Stefan pouffa et manqua d'avaler sa bière de travers.

Il avala, se racla la gorge et reposa son verre sur la table avec un sourire sibyllin.

— Oui, je sais. Fichue mine. J'ai été bien content quand ça a capoté, je dois dire.

— Que voulez-vous dire ? Vous avez pourtant accepté de vendre votre terrain.

— Ce qui me restait, oui.

Vanja se tut pour lui laisser comprendre qu'elle voulait en savoir plus.

— Frank est venu me voir il y a, quoi... sept, huit ans peut-être. Il voulait m'acheter du terrain.

— Frank ? glissa Vanja. Frank Hedén ?

Stefan hocha la tête.

— J'ai hérité de ce terrain, là-haut, au fond ça ne m'intéresse pas, alors oui, bien sûr, j'ai accepté de le lui vendre.

— Cher ?

— Assez. J'ai empoché un paquet de fric, mais putain comme il m'a roulé.

— Mais comment ?

— Neuf mois plus tard, cette compagnie minière a débarqué pour prospecter les terrains. Il a été question de vente, à un bien meilleur prix que ce que Frank m'avait offert, je dois dire. Il allait faire un sacré bénéf.

Vanja resta muette, essayant de faire coller ce qu'elle venait d'entendre avec ce qu'elle savait par ailleurs du feuilleton de la mine de Torsby. Stefan déduisit de sa mine concentrée qu'elle n'avait pas tout suivi.

— Il devait être au courant des projets de mine, expliqua-t-il. Pourquoi sinon vouloir tout à coup m'acheter mon terrain ?

— Excusez-moi.

Vanja se leva et quitta le hall tout en sortant son téléphone. Torkel répondit à la première sonnerie.

— Est-ce qu'on a relevé la situation financière de Frank Hedén ?

— Oui, pourquoi ?

Vanja lui résuma ce qu'elle venait d'apprendre, tandis qu'elle entendait le froissement des papiers que feuilletait Torkel. Elle se souvint de la sensation qu'elle avait eue chez Frank quand ils avaient parlé du fusil de Ceder : que quelque chose ne collait pas. Elle n'avait pas approfondi. Elle aurait peut-être dû faire confiance à son instinct.

— Il est endetté jusqu'au cou, dit Torkel. Voilà huit ans, il a emprunté plus que ne valaient sa maison et son terrain réunis.

— Pour acheter le terrain d'Andrén.

Ce n'était pas une question, mais une constatation.

— Oui, mais ce nouveau terrain a lui aussi été copieusement hypothéqué ces dernières années, continua Torkel.

Elle avait l'impression qu'il parlait tout en lisant les documents qu'il avait sous les yeux.

— Et donc que se passe-t-il si Frank meurt ? Il a un cancer...

— En principe, il ne laisse que des dettes, affirma Torkel. La banque possède presque tout.

— Il a dit que ses terres devaient assurer l'avenir de son fils. Que l'argent qu'on en tirerait suffirait largement.

— C'est faux, dit sèchement Torkel. À moins que FilboCorp ne les lui rachète au prix fort.

— Et pour que ce soit possible, les Carlsten doivent disparaître.

Vanja se repassa ce qu'elle avait vu, griffonné sur le tableau blanc de la petite pièce de Torsby. Un homme, plus de trente ans, habitant les environs, en lien avec la famille Carlsten, intelligent, organisé, s'estimant forcé.

— Il correspond en tout point au profil de Sebastian.

Son excitation était bien visible.

— On l'arrête, décida Torkel.

— Il est parti à Västerås, se souvint Vanja, et la suite lui échappa sans qu'elle ait même besoin d'y penser : en tout cas c'est ce qu'il nous a dit.

Combien de temps avait-il bien pu attendre devant le porche ?

Pas mal de gens avaient défilé devant lui sur le trottoir et il avait l'impression étrange que chaque passant le regardait d'un air de plus en plus soupçonneux.

Était-ce étonnant de rester là à attendre ?

Attirait-il l'attention ?

Quand même pas. Il pouvait bien être en train d'attendre un ami habitant l'immeuble. Rien de bizarre à ça. Mais peut-être n'attendait-on pas dans la rue, à Stockholm ?

Frank regarda sa montre. Combien de personnes pouvaient bien habiter dans cette cage d'escalier ? Personne n'était entré ni sorti ces vingt dernières minutes. Le porche était resté fermé.

La colère commençait à croître en lui.

Une porte.

Il avait jusqu'alors franchi tant d'obstacles.

Une banale double porte brune avec trois carreaux de verre par battant allait-elle le faire échouer ? Un instant, il caressa l'idée de briser le carreau du milieu. Ce serait rapide. Un coup de coude dans le verre, la main sur le verrou, et la porte s'ouvrirait. Ce serait réglé en dix secondes. Mais il n'osait pas. Ça s'entendrait. Peut-être que, dans ces quartiers chics, du verre brisé était pire qu'une alarme de voiture. Peut-être toutes les fenêtres se rempliraient-elles de visages curieux, à peine les premiers éclats tombés sur l'asphalte.

Mais il ne pouvait pas rester ici.

Plus il se sentait mal à l'aise, moins il lui semblait naturel de rester planté là. Faire un tour dans la rue voisine et revenir ? Mais il ne pouvait pas trop s'éloigner. Et si quelqu'un finissait par sortir alors qu'il était à trente, quarante ou cinquante mètres de là ? Que faire alors ? Dévaler la rue comme un fou en lui demandant de lui tenir la porte, comme une porte d'ascenseur dans un film américain ? On le remarquerait et on s'en souviendrait.

Mais il ne pouvait pas rester là. Sa colère grandissait. Ce n'était pas bon. Agir sous le coup de la colère, c'était risquer de faire des erreurs. Il fallait qu'il bouge. Qu'il marche pour se débarrasser de son

impatience et de son irritation. Il n'avait pas le droit à l'erreur. Il fit quelques pas prudents vers Storgatan, qui n'avait de *grand-rue* que le nom. Il tourna au coin et continua. Décida de faire le tour du pâté de maisons et, si personne ne lui ouvrait dans les cinq minutes, de briser le carreau une fois revenu.

Ça allait mieux à présent.

Il avait un plan.

Torkel était dans la petite pièce, le regard fixé sur le tableau blanc.

Il avait déplacé la photo de Frank Hedén au milieu, et l'examinait. Elle datait, la maladie ne l'avait pas encore marqué de sa griffe. Il semblait fort et très déterminé. Un regard tranchant sous des cheveux ras gris acier qui faisaient penser à un soldat d'élite, la trace d'un bouc sur un menton très marqué. Si Frank était le coupable et que cette photo-là était publiée, tout le monde lui trouverait l'air extrêmement dangereux.

Et presque tout indiquait que c'était Frank, à présent.

Le plus important était l'existence d'un mobile. L'argent, bien sûr, mais combiné au peu de temps qu'il restait à Frank, ce mobile devenait d'autant plus convaincant. Il était obligé de s'occuper de sa maison, d'assurer l'avenir de son fils, de veiller à ne pas lui laisser que ses mauvaises affaires. Mais les autres pièces du puzzle tombaient elles aussi en place.

Il connaissait Jan Ceder. Ils ne savaient pas exactement à quel point, mais Frank avait lui-même admis que leurs chemins s'étaient quelques fois croisés. Qu'il ait pu fermer les yeux sur certaines infractions aux règles de la chasse en échange du prêt d'un fusil n'était pas excessivement tiré par les cheveux.

Frank était aussi venu leur parler de la voiture qu'il avait vue dans la forêt près de la grotte de l'Ours. La Mercedes. Il était à présent facile de comprendre pourquoi. Il voulait donner une explication parfaitement logique à sa présence dans la zone, si quelqu'un d'autre venait raconter au commissariat qu'il avait vu la voiture *de Frank* dans la forêt. En plus, cela avait pris du temps et des moyens qu'ils auraient pu utiliser pour le confondre, plutôt que pour rechercher une voiture imaginaire.

Torkel ne connaissait pas la pointure de Frank, mais il pariait qu'il chaussait du 44. Il le saurait d'ailleurs assez vite. Après l'appel de Vanja, il avait envoyé Fabian et une équipe au domicile de Frank pour une perquisition en règle qui ferait passer celle de la veille pour une visite de politesse.

Qu'avaient-ils de plus ?

Torkel réfléchit, sans rien trouver d'autre. Erik connaissait Frank. Peut-être pas au point de savoir sa pointure, mais il pouvait sûrement les aider.

Torkel sortit de la pièce et gagna le bureau d'Erik, au bout du couloir. Il raccrochait son téléphone au moment où Torkel entra.

— Frank n'a jamais pris sa chambre au Best Western de Västerås, lui apprit-il sans que Torkel ait besoin de demander.

— Donc il n'y est pas allé.

— Probablement pas.

— Vous soupçonnez vraiment Frank ?

Torkel se retourna. Pia était assise à un autre bureau. Il ne l'avait pas vue en entrant dans la pièce. Il adressa un regard à Erik et haussa les sourcils.

— Elle m'attend. Nous devons rentrer à la maison ensemble, répondit Erik à la question implicite de Torkel.

— Vous soupçonnez vraiment Frank ? répéta Pia.

— Il y a des circonstances embarrassantes le concernant, dit Torkel en se tournant vers elle. Le fait qu'il ne soit pas là où il était censé être en est une.

— Il y a sûrement une explication. Vous l'avez appelé ?

— Pas encore.

— Voulez-vous que je le fasse ?

Torkel répondit à sa question par une mine totalement interloquée.

— Nous nous connaissons depuis longtemps, expliqua Pia.

— Frank occupait autrefois le poste de Pia, glissa à son habitude Erik. Il a un peu été son mentor.

— Je peux lui demander de venir clarifier tout cela, si vous voulez. Car il s'agit forcément d'un malentendu.

Torkel ne lui répondit pas aussitôt. Sa perplexité n'était visiblement pas du goût de Pia.

— À quoi pensez-vous ?

— Je ne suis pas sûr de vouloir le prévenir, dit franchement Torkel. S'il apprend que nous le recherchons, il pourrait se mettre en tête de fuir.

— Il a soixante ans, un cancer métastasé et un enfant adulte handicapé chez lui, dit sèchement Pia. Et en plus il est innocent.

Torkel ne pouvait pas souscrire à cette dernière affirmation, mais le début lui semblait assez raisonnable. Un homme assez âgé, condamné, avec un proche totalement dépendant de lui. Pas exactement le genre connu pour prendre la fuite. Il hocha la tête.

— D'accord, mais je veux entendre la conversation.

— Je mets le haut-parleur, dit Pia en décrochant le combiné posé devant elle.

— Dites-lui juste que nous voulons lui parler, sans mentionner de

sujet, lui enjoignit Torkel en se raidissant un peu aux premières sonneries.

Pour une fois, il avait un peu de chance.

Il n'avait plus que quelques mètres jusqu'au porche du numéro 18 quand il s'ouvrit, laissant sortir sur le trottoir un jeune couple avec une poussette. Frank allongea le pas et parvint à la porte juste avant qu'elle ne se referme. Il sourit et salua de la tête le couple pour les convaincre qu'il avait vraiment à faire dans l'immeuble, mais ils l'ignorèrent totalement. Une fois la porte refermée derrière lui, il resta debout dans l'entrée. La lumière s'allumait sur la droite. Frank appuya sur l'interrupteur tout en jetant un œil à la liste des résidents affichée au-dessus, dans un cadre vitré, juste pour s'assurer qu'il se souvenait bien.

C'était le cas.

Bergman, 3^e étage.

Il avança dans le hall en glissant la main sous son manteau. Sentit l'arme au bout de ses doigts. Ascenseur ou escaliers ? Il choisit les escaliers. Cela lui donnait un peu plus de temps pour se préparer. Allait-il sonner ? Ouvriraient-ils ? Frank arriva au premier palier et constata que la plupart des portes étaient équipées d'un judas. Sebastian Bergman n'avait jamais vu Frank, et tout portait à croire qu'il n'ouvrirait pas à un inconnu. Surtout avec les personnes qu'il hébergeait. Frank sentit soudain une certaine lassitude s'emparer de lui. Encore une porte qu'il devrait forcer. La précédente lui avait pris presque une demi-heure, et c'était une pure chance qu'il ait pu entrer. Comment faire pour celle-ci ?

Son téléphone sonna.

Frank sursauta et tâtonna dans la poche de son manteau. À nouveau, il eut l'impression que ce bruit soudain allait attirer des yeux curieux à tous les judas de la cage d'escalier.

Il trouva le téléphone et le retourna.

Pia.

Il hésita, le timing était le pire qu'on puisse imaginer : cela aurait été quelqu'un d'autre, n'importe qui, il aurait immédiatement rejeté l'appel. Mais c'était Pia. La femme, la personne qu'il estimait être sa meilleure amie. Tant d'années passées ensemble en politique et en

privé. Ils s'étaient toujours épaulés. Ils avaient traversé tant de choses ensemble. Peut-être était-ce un signe qu'elle appelle maintenant ? Il décrocha.

— Salut, dit-il aussi bas qu'il put en redescendant l'escalier. Il préférerait parler dans l'entrée, où il n'y avait pas de porte avec des gens derrière.

— Salut, comment tu vas ? demanda Pia d'un ton familier qui sembla un peu absurde, au vu de ce qu'il s'apprêtait à faire.

— On fait aller... écoute, ce n'est pas trop le moment, là.

— Où es-tu ?

Frank réfléchit rapidement. Erik savait qu'il devait aller à Västerås. Certes, les époux Flodin ne devaient pas passer leurs soirées à commenter ses faits et gestes, mais comme il y avait malgré tout une réelle possibilité que son voyage ait été évoqué dans la conversation, le plus simple était sans doute de s'y tenir.

— Je suis à Västerås.

Au commissariat de Torsby, Pia leva les yeux vers son mari et Torkel, qui se trompa peut-être en pensant voir l'ombre d'un doute passer sur son visage. Il lui fit oui de la tête.

— Je suis au commissariat, dit-elle. Erik est avec moi, et le chef de la brigade criminelle aussi. Ils veulent que tu viennes leur parler.

Silence compact à l'autre bout du fil.

— Frank ?

— De quoi...

Un long silence fit croire à Torkel que la ligne avait été coupée.

— De quoi veulent-ils parler ? entendit-on alors.

Pia leva à nouveau les yeux vers Torkel, qui à nouveau lui donna le feu vert d'un signe de la tête.

— Des Carlsten et de toute cette histoire de mine...

Nouveau silence. Torkel crut entendre un profond soupir à l'autre bout du fil. Un soupir de découragement.

— Viens leur parler, Frank, supplia Pia en se penchant plus près du téléphone, sur le bureau.

— Trop tard pour ça.

— Quoi, trop tard ?

— Je crois que tu sais.

Si elle nourrissait encore quelques doutes, Torkel vit que Pia était à présent tout à fait certaine de la culpabilité de Frank. Toute l'énergie qui d'habitude émanait d'elle semblait l'avoir quittée en un instant. Elle s'affaissa au fond du fauteuil, luttant contre les larmes.

À Stockholm, Frank fit de même, mais c'est sur une dure marche d'escalier qu'atterrit son corps soudain lourd, et il ne se gêna pas pour pleurer.

— J'ai fait ça pour Hampus, dit-il tout bas.

— Pense à lui alors, maintenant, dit Pia.

Frank ne répondit pas.

Il ne faisait rien d'autre que penser à Hampus.

Tout ce qu'il avait fait, il l'avait fait pour son fils. Absolument tout. Il avait franchi des limites qu'il n'aurait jamais imaginé devoir franchir.

Pouvoir franchir.

Mais il avait pu. Il n'y avait qu'à le voir : voilà quelques minutes, il s'apprêtait à tuer encore trois personnes, dont une petite fille.

Parce qu'il pensait à Hampus.

Parce qu'il serait forcé de le quitter bien trop tôt et parce qu'il n'y aurait personne pour s'occuper de lui de la même façon. À moins de payer pour. L'argent seul comptait. Tout s'achetait, on avait ce pour quoi on payait, et il n'imaginait pas se contenter d'autre chose que du meilleur, s'agissant des soins pour son fils. Mais quand il avait appris que ses jours étaient comptés, il n'avait pas d'argent, parce qu'il n'y avait plus de mine, parce que les Carlsten refusaient de vendre.

Les Carlsten devaient donc disparaître.

Pour Hampus.

On fait ce qu'on doit faire. La vie n'est pas juste.

— Pense à ton fils, répéta Pia, et la douceur de sa voix le frappa.

Ça ne lui ressemblait pas...

— Pense à ce qui pourrait lui arriver. Et fais le bon choix.

Frank ne se donna pas la peine de répondre. Que dire ? Que dire qui puisse changer ou améliorer la situation dans laquelle il se trouvait ? Rien.

— Frank, tu sais ce que je peux faire.

Sa voix, un mélange de confiance en soi et de désespoir.

— Je peux t'aider.

Soudain, un bouleversant sentiment de vacuité l'envahit. Il laissa tomber la main qui tenait le téléphone.

— Tu comprends ce que je dis, Frank ? entendit-il faiblement sortir de l'appareil à ses pieds.

Oui, il comprenait. Il comprenait parfaitement.

La courageuse petite fille et sa mère vivraient.

Ça suffisait. C'était fini.

Tout ce qu'il ressentait, c'était le soulagement de ne pas avoir à franchir la porte verrouillée du troisième étage. De ne pas avoir à prendre d'autres vies.

Il glissa la main sous son manteau, et détacha le fusil.

La détonation qui retentit dans la cage d'escalier en pierre attira pour le coup des yeux curieux à tous les judas de l'immeuble.

C'était Maria qui tenait à participer à la cérémonie du souvenir à Torsby et, dans un moment de faiblesse, Sebastian s'était proposé pour acheter une robe à Nicole. Il s'était rendu dans le seul grand magasin qu'il connaissait : NK, sur Hamngatan. D'après le panneau au pied de l'escalator, le rayon enfants se trouvait au quatrième étage. Il était encore tôt, il y avait peu de clients pour le moment, à croire que l'établissement était désert.

Maria avait d'abord voulu l'accompagner, mais Nicole semblait encore sous le coup des événements de la cage d'escalier : la cérémonie du souvenir serait déjà assez éprouvante, pas besoin d'en rajouter. Nicole paraissait sinon chaque jour aller mieux, même si elle n'avait pas encore retrouvé la parole, ce qui à la fois le réjouissait et l'effrayait. Sebastian avait d'abord tenté d'annuler tout bonnement la cérémonie du souvenir, mais Pia Flodin était parvenue à convaincre Maria que ce serait un moyen pour tous de faire leur deuil ensemble. D'après Pia, ce serait un moment digne et paisible, avec des milliers de bougies allumées, sous la conduite de l'évêque de Karlstad et d'elle-même.

Pia avait habilement argumenté pour qu'ils soient présents, et Sebastian comprenait pourquoi le parti social-démocrate misait sur elle : elle était personnellement engagée et faisait preuve d'une rare obstination, mais elle savait exactement quand se mettre en retrait et jouer sur la corde sensible. Il aurait certainement pu ferrailer avec elle, mais il s'était abstenu, même s'il sentait que Nicole avait avant tout besoin de calme et de repos. Il avait des préoccupations plus importantes qu'une cérémonie bidon au Värmland.

Il commençait à s'inquiéter de ce qui allait se passer à présent.

Frank Hedén était mort. Maria pouvait à tout moment décider de se réinstaller chez elle, maintenant que la menace contre Nicole et elle avait disparu et que l'affaire était résolue. Combien de temps pourrait-il encore prétendre que sa fille avait besoin de lui, d'un pur point de vue thérapeutique ? Qu'arriverait-il quand Nicole aurait besoin de retrouver une vie normale ? Quand elle retournerait à l'école ? Quand elle recommencerait à parler ? Qu'arriverait-il alors ? La seule idée de

l'appartement sans Maria et Nicole le terrifiait.

Vanja avait à la fois tort et raison dans ses affirmations. Il ne jouait pas à la famille, en aucune façon – elles étaient toutes les deux sa famille. En peu de temps, ils s'étaient soudés. Maria le faisait participer à tous les aspects de sa vie et de celle de sa fille.

Bien ou mal. Fou ou parfaitement normal.

D'un point de vue affectif, ils formaient une famille. C'était la vérité.

Frank avait tout fait pour son fils : toutes ces horreurs, ces morts, dans une tentative assez bizarre de protéger celui qu'il aimait et d'en prendre soin. Malgré tout le mal qu'il avait fait, Sebastian comprenait en partie ses raisons d'agir.

Un homme peut faire beaucoup pour la personne qu'il aime.

Vraiment beaucoup.

Il avait même évité de séduire Maria. À plusieurs reprises, il avait failli retomber dans ses travers, et elle avait elle-même entamé des approches ces derniers jours, mais il s'était maîtrisé. Non qu'il n'ait pas envie de coucher avec elle, au contraire, mais il s'était mis dans l'idée que le sexe pouvait détruire ce qu'ils étaient en train de construire. Que d'une certaine façon cela l'empêcherait de croire que c'était pour de bon et à long terme.

Maria l'avait embrassé sur la joue avant qu'il parte faire les courses.

Nicole s'était serrée dans ses bras.

Cette tendresse comptait plus que toutes ses conquêtes.

Parfois, pourtant, il se débattait avec l'idée que tout ça n'était qu'un fantasme. Un jeu, comme l'avait suggéré Vanja. Un ersatz de Sabine. Il n'en avait pas l'impression. Les sentiments ne pouvaient pas mentir à ce point. Mais il devait continuer sa transformation. Il ne pouvait pas se contenter de se servir comme il en avait l'habitude. Il fallait aussi qu'il donne. Il fallait aussi qu'il soit là pour autrui.

Qu'il devienne une meilleure personne.

Nicole et Maria l'y aidaient.

Il cherchait au hasard parmi les vêtements pour enfants. Il y en avait de beaucoup de marques et stylistes, la plupart trop sophistiqués et trop élaborés. Il mit du temps à la trouver, une robe noire toute simple, avec de la dentelle blanche. Elle était sur un mannequin, dans un coin, à l'écart. Elle irait parfaitement à Nicole. Il se mit à la recherche de la bonne taille. Maria avait dit 146. Il s'aperçut qu'il aimait ça. Acheter des vêtements pour une fillette. Tenir la robe en essayant de l'imaginer avec. Il pouvait sans peine se dire que c'était le genre de choses banales que les pères faisaient pour leurs enfants.

Il paya et redescendit par l'escalator. Il fallait qu'il se dépêche de rentrer. Pia allait bientôt venir les chercher. Elle était de toute façon montée à Stockholm pour un truc au parti social-démocrate, et leur avait proposé de les conduire à Torsby.

Il songea à faire part à ses collègues de l'équipe de son projet d'assister à la cérémonie du souvenir en tant que membre de la famille, mais repoussa rapidement l'idée. Aucun ne comprendrait. Un jour, quand ils auraient compris l'importance qu'avaient Maria et Nicole dans sa vie, peut-être, mais ce jour ne viendrait pas de sitôt. Ça ne lui faisait rien. Il se fichait royalement de ce que tout le monde pensait.

Depuis toujours.

Et pour toujours.

C'était son voyage, à lui et personne d'autre, et il comptait bien en profiter. Totalement et pleinement.

Il décida de surprendre Maria en lui offrant un joli bijou. Quelque chose d'un peu trop cher, de chez Georg Jensen par exemple. Quelque chose pour lui montrer combien elle comptait pour lui.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas fait de cadeau à une femme. Il ne se souvenait même pas de la dernière fois, mais cela devait faire des années.

Très probablement un cadeau à Lily.

Mais le moment était revenu.

Vanja, à son bureau, rassemblait les documents de l'enquête. La plupart seraient archivés, mais un certain nombre de doublons et de notes devraient être désherbés. La pile qu'elle avait devant elle était déjà importante, alors que ni Billy ni Torkel n'avaient encore déposé leur part.

Le dernier document en date venait d'Erik Flodin, qui venait d'envoyer un rapport final de la perquisition effectuée au domicile de Frank Hedén, juste après qu'il se fut tué. Son fils avait déjà été inscrit comme résident permanent dans un foyer où il avait fait des séjours, et les services sociaux étudiaient la possibilité de le placer ailleurs. Il ne reverrait probablement jamais la maison familiale. Vanja ne pouvait s'empêcher de se demander si Hampus comprenait jusqu'où son père atteint du cancer était allé pour lui assurer une vie décente, combien de vies il avait détruites pour être certain que son fils s'en sorte après sa disparition. Elle espérait que son handicap l'empêcherait d'éprouver la culpabilité avec laquelle il serait sinon forcé de vivre jusqu'à la fin de ses jours. Le rapport de la police de Torsby était bien rédigé, Erik et Fabian semblaient avoir soigneusement fouillé la maison et les environs. Un peu à l'écart du bâtiment d'habitation, ils avaient trouvé dans un fossé les restes calcinés d'une chaussure Graninge. Il restait des fragments de semelles qui avaient permis à Fabian de confirmer que c'était du 44. L'historique de l'ordinateur de Frank montrait qu'il avait passé beaucoup de temps à suivre l'enquête sur Internet, connecté presque quatre heures par jour après les meurtres chez les Carlsten. Il avait été minutieux. Un meurtrier de sang-froid qui suivait leurs moindres faits et gestes et utilisait habilement toutes les informations rendues publiques. Si elle n'avait pas rencontré Stefan Andrén, Nicole serait probablement morte aujourd'hui. Et très probablement Sebastian et Maria aussi. Il s'en était fallu de peu.

Elle regarda le bureau que Sebastian avait l'habitude d'utiliser. Elle ne l'avait pas vu depuis qu'elle avait quitté l'appartement pour aller rencontrer Stefan Andrén, et ils ne s'étaient pas séparés en particulièrement bons termes. Mais s'il était mort, il lui aurait

manqué.

Beaucoup.

Certainement plus que tous les autres dans l'équipe.

Probablement plus que quiconque au monde.

Il n'avait pas beaucoup d'amis, Sebastian Bergman, elle le savait. Les gens allaient et venaient autour de lui. Personne ne restait bien longtemps. Tous étaient remplacés.

Sauf elle.

Ils travaillaient ensemble depuis un an environ et, contre toute attente, ils étaient devenus par moments des amis proches. Pour des gens normaux, un an n'était rien du tout, mais pour Sebastian, c'était presque une éternité. Et ils avaient beau être pour l'instant dans une sorte de conflit, elle en avait la certitude :

Ils allaient se réconcilier.

Leur relation fonctionnait ainsi. Parce qu'elle l'aimait bien. Quand il était sincère. Quand il ne gâchait pas tout. Quand il ne faisait pas l'idiot.

Ce qui, hélas, était le cas en ce moment.

Vanja remarqua les dessins de Nicole qu'elle avait rapportés de chez Sebastian. Ils étaient sur le dessus d'une des piles encore à classer. Elle les prit. Ils lui faisaient toujours autant d'effet, tant ils étaient forts et chargés d'émotion. Une vulnérabilité concentrée, créée par quelques simples traits de feutre. Nicole ne pouvait peut-être pas parler, mais elle était vraiment capable de s'exprimer. Les classer avec le reste lui semblait inapproprié. Ces dessins étaient thérapeutiques et privés, ils ne devaient pas finir enterrés aux archives. Elle décida de les rendre à Sebastian. À lui de décider quoi en faire. C'était quand même lui qui avait conduit Nicole à remonter dans ses souvenirs jusqu'à la maison. Il était doué. Mais il n'avait aucune notion des limites. Où son rôle de psychologue s'arrêtait et où sa vie privée commençait. C'était son problème fondamental. Cette absence de limites.

Il avait besoin d'aide, elle le comprenait. Elle était son amie. Parfois, les amis devaient faire ce qui, au premier abord, pouvait sembler cruel. Mais c'était pour son bien. Et pour celui de Nicole et Maria.

Vanja mit les dessins dans son sac.

Elle allait les rapporter en personne.

Et en profiter pour dire quelques vérités.

Nicole était dans la chambre, entortillée dans deux grandes serviettes. Maria lui avait donné le bain et lavé les cheveux. Pia devait passer les chercher, et Maria commençait à stresser : comment seraient-elles prêtes à temps ? Il aurait peut-être mieux valu chercher une vieille robe de Nicole plutôt que Sebastian coure en acheter une neuve. Mais il y tenait et elle avait apprécié le geste.

Nicole sentait bon le shampoing et le baume. Maria entreprit de sécher ses longs cheveux avec le bout de la serviette. Elle aimait s'occuper de sa petite fille. Il y avait quelque chose de libérateur à faire ensemble des choses quotidiennes.

Des occupations simples qui rappelaient un autre temps.

Avant tout ce qui était arrivé.

— Je t'aime, Nicole, se sentit-elle soudain forcée de dire.

C'était sans doute les mots qu'elle avait les plus utilisés après tout ce qui était arrivé. Les seuls qu'elle ait trouvés et qui puissent servir de pont entre avant et après.

— Maman t'aime, ne l'oublie jamais, continua-t-elle.

Nicole hocha faiblement la tête et la regarda. Elle était si innocente, si jeune. Mais son regard avait vieilli, était devenu plus mûr, plus adulte. Cela ne l'étonnait pas. Nicole avait vu mourir des gens qu'elle aimait. Même si elle ne pouvait pas mettre de mots dessus pour le moment, elle voyait le monde différemment, maintenant qu'elle savait combien la vie était fugace et fragile.

Maria se pencha doucement vers le front de Nicole. Elle embrassa sa peau si lisse, si douce grâce au savon et à la crème. Ça sentait la vie et l'avenir. Elle aurait juste voulu rester là à se délecter de l'espoir que tout irait à nouveau bien.

Car ce serait le cas. Elle l'avait décidé. Elle allait mettre de l'ordre dans sa vie. Changer de travail pour rester plus à la maison. Pas seulement pour Nicole. Aussi pour elle. Elle n'était pas prête à avoir un enfant quand Nicole était arrivée : elle avait essayé de gérer son travail, son engagement dans l'humanitaire et une vie sentimentale chaotique tout en étant mère célibataire. Elle ne pensait pas avoir été une mauvaise mère, absolument pas, mais elle aurait pu être beaucoup

plus présente. Elle aurait pu choisir d'autres priorités.

Elle le ferait désormais.

Peut-être Sebastian ferait-il partie de cet avenir ? Il n'était pas comme les autres hommes qu'elle avait rencontrés. Il était sérieux. Ordonné. Et peut-être le plus important, sincère.

La façon dont il s'occupait de Nicole était extraordinaire. Aucun de ses précédents petits amis n'avait montré un tel amour pour sa fille. Difficile de ne pas en être touchée. Bien sûr, il était plus âgé qu'elle, mais il avait une virilité qu'elle trouvait attirante et il était intelligent et drôle. Et puis elle lui faisait confiance. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, elle était au bord de l'effondrement, et il avait été un énorme soutien. Mais il n'avait en aucune façon essayé de profiter de la situation. Et pourtant ils étaient devenus proches. Ils avaient commencé à se toucher.

Se tenir la main. Une caresse par-ci. Un baiser par-là.

Elle aimait ça. Se verrait bien aller plus loin. Elle sourit toute seule. Et si quelque chose de durable et de bon allait sortir de cette tragédie ?

Ce n'était pas du tout impossible. Elle était lasse d'être seule et de courir après des hommes compliqués, faux et instables. Le plus souvent mariés, à qui elle finissait par être forcée de poser un ultimatum, pour toujours se retrouver mise sur la touche. Avec Sebastian, c'était différent. Il avait toujours le temps et exigeait extrêmement peu. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi rassurée avec quelqu'un.

Longs temps qu'elle n'avait pas fait autant confiance à quelqu'un.

Elle enfila à Nicole un pantalon de pyjama et un T-shirt bleu. Elle espérait que Sebastian allait bientôt arriver avec de nouveaux vêtements.

Elle alla étendre les serviettes humides dans la salle de bains. On sonna à la porte. Elle se figea. Sebastian avait les clés, il ne sonnait jamais. Il se contentait d'entrer et d'appeler.

Pas de clé dans la porte. Nouvelle sonnerie. Maria sentit son poulx accélérer, alors qu'il n'y avait probablement rien à craindre. Frank Hedén était mort. La menace contre sa fille n'existait plus.

Elle inspira à fond et alla sur la pointe des pieds regarder à l'œilleton.

C'était Vanja, la collègue de Sebastian.

Maria lui ouvrit. Essayait de paraître contente de la voir, même si elle trouvait que Vanja s'était comportée un peu bizarrement la fois précédente. Vanja la salua de la tête.

— Salut, dit-elle.

— Sebastian n'est pas là, répondit aussitôt Maria.

— Ça ne fait rien, dit Vanja. En fait, c'est avec vous que je voulais

parler.

Maria la regarda, étonnée.

— Moi ? Mais pourquoi ?

— Si vous voulez bien.

Maria hocha la tête et la fit entrer. Referma la porte. Elles se regardèrent un instant.

— Je ne sais pas bien par où commencer, dit Vanja.

Torkel se rangea le long du trottoir et coupa le moteur.

Il se pencha en avant pour regarder la façade familière. Était-ce une mauvaise idée ? Probablement. Qu'attendait-il de cette visite ? Que pourraient-ils dire qui n'avait pas déjà été dit ? Il lorgna la boîte de sushis pour deux posée sur le siège passager. En manger la moitié au bureau, garder ou jeter le reste ? Mais non, il le regretterait s'il ne le faisait pas. D'une certaine façon, l'idée lui trottait dans la tête depuis la veille au soir, quand il avait déposé son aînée.

Elin allait désormais à l'école à Johanneshov. Filière restauration et alimentation à l'école hôtelière. Elle avait décidé de devenir chef cuisinier. Ou à vrai dire, son ancienne école avait décidé pour elle. Elle avait commencé au lycée privé John Bauer, où elle visait "quelque chose dans le secteur du tourisme", mais l'ensemble du groupe avait fait faillite : trente-six écoles avaient du jour au lendemain mis la clé sous la porte, et onze mille élèves avaient été contraints de chercher d'autres formations. L'école hôtelière de Stockholm avait tendu la main pour résoudre le problème aigu de places de formation en recueillant beaucoup d'élèves du lycée démantelé d'Elin, mais elle n'avait pas atterri dans le cursus hôtellerie et tourisme comme elle l'aurait souhaité, mais dans la filière restauration et alimentation. Mais d'après Yvonne, Elin n'avait jamais montré autant d'intérêt pour l'école et le travail scolaire que depuis ce changement. À la maison, elle s'était pratiquement installée à demeure dans la cuisine, et préparait au moins la moitié des dîners de la semaine.

L'école avait un restaurant, où Torkel était allé manger la veille, un dîner à trois plats à la préparation duquel Elin avait participé. Il craignait un peu d'avoir à inventer des compliments, après tout il n'y avait en cuisine que des gamins de dix-sept ans, mais il s'inquiétait inutilement : c'était incroyablement bon.

Il l'avait ensuite raccompagnée, à nouveau remerciée et complimentée. Avant de descendre de voiture, elle s'était retournée, comme si elle venait de se rappeler quelque chose :

— Ils vont se marier, ils te l'ont dit ?

— Qui ça ?

Il avait fallu une seconde à Torkel pour comprendre de qui elle parlait.

— Maman et Christoffer ?

Elin avait hoché la tête.

— Quand ça ? avait demandé Torkel.

— Je ne sais pas, mais ils se sont fiancés.

— Quand ça ? avait répété Torkel.

— À Pâques. Je leur ai préparé un dîner pour l'occasion.

Torkel s'était contenté de hocher la tête, en attendant d'examiner quels sentiments bouillonnaient en lui. Allait-il se sentir trahi ? Non parce qu'Yvonne s'était à nouveau fiancée, mais parce qu'il n'en avait pas été informé. Ni avant, ni après.

Allait-il ressentir un manque ? De la jalousie ?

Aucun de ces sentiments ne se manifestait. Il se sentait juste content pour Yvonne et, comme Elin et Vilma semblaient vraiment apprécier Christoffer, il supposait qu'il était aussi content pour elles.

Oui, il était content, mais Elin avait visiblement interprété son silence comme de l'abattement.

— Tu es triste ? Je lui ai dit qu'il fallait qu'elle te prévienne...

— Non, non, pas du tout. Tu sais bien que je ne veux que votre bien à toutes les trois.

Elin avait hoché la tête. Torkel lui avait posé la main sur le bras, comme pour vraiment la convaincre.

— Salue-la et félicite-la de ma part. Félicite-les tous les deux.

— D'accord. Merci d'être venu, papa.

Elle lui avait posé au vol un baiser sur la joue, avait ouvert la portière et s'était dirigée vers la maison. Torkel l'avait suivie des yeux. Comme elle était grande. Presque adulte. En route vers sa propre vie, dont il espérait avoir le privilège de continuer à faire partie.

Elle s'était retournée pour lui faire un salut de la main avant de disparaître à l'intérieur. Et elle n'était plus là. Il avait attendu un moment avant de démarrer. Il était content pour Yvonne et les filles.

Mais quelle joie dure éternellement ? Une vieille connaissance se pointait pour la remplacer.

La solitude.

Plus tangible encore quand d'autres y échappaient.

Elle était toujours en lui à son réveil, ce matin. Sur la route du bureau. Elle restait là, malgré tout le travail à la suite du suicide de Frank et pour clore l'enquête à Torsby. Et puis comme d'habitude, une montagne de paperasse administrative accumulée pendant son absence et dont il fallait à présent s'occuper.

Mais il fallait bien qu'il déjeune.

Ursula aussi.

Elle n'était pas prévenue de sa visite, mais que pourrait-elle faire ?

Le mettre à la porte ?

Il prit la boîte de sushis et quitta sa voiture.

Elle paraissait sincèrement heureuse de le voir et l'invita à entrer. Quand il lui demanda s'il dérangeait, elle lui avoua que ce qui lui était arrivé de plus passionnant durant la semaine écoulée était d'apprendre qui serait exclu du quart de finale de *Let's Dance*, alors il était plus que le bienvenu.

Ils mirent le couvert dans le séjour et il lui parla de l'enquête, même si elle en connaissait déjà la plus grande part. Elle le remercia de l'avoir tenue informée, cela l'avait sans doute empêchée de devenir complètement folle.

Il pouvait à peine détacher ses yeux d'elle.

Son nouvel œil était magnifique.

Elle était magnifique.

Il n'avait plus de mal à la regarder. Au contraire, il n'en avait jamais assez.

Il aurait voulu ne pas s'en aller. Il aurait voulu rester là jusqu'au soir. Il aurait voulu qu'ils ouvrent une bouteille de vin et, quand il aurait envisagé de laisser sa voiture et de rentrer en taxi, elle aurait proposé une meilleure idée. Il pouvait bien rester dormir.

Mais le déjeuner était terminé. Il avait du travail. Pour commencer une réunion à 15 heures à la Direction nationale de la police. Torkel était obligé de déposer des propositions d'économies au sein de la brigade criminelle. Comme toutes les unités. L'année précédente, la direction avait dépassé son budget de plus de cent soixante-dix millions.

— À quoi tu penses ?

Torkel sursauta. Ursula l'interrogea d'un sourire. Il ne pouvait quand même pas répondre "au budget de la brigade", même si c'était la vérité.

Il la regarda.

Elle était si belle, et il l'aimait vraiment.

Il se souvint pourquoi il était venu. Le vide. Le sentiment de solitude. Qui, peut-être, serait plus facile à vivre s'il savait qu'il n'avait pas été éliminé. Remplacé.

La pire option.

Il fallait qu'il l'entende de sa bouche.

— Il y a quelque chose à quoi je pense depuis longtemps, que je me demande, commença-t-il gravement.

— Ce que je faisais chez Sebastian ce soir-là, le coupa-t-elle.

Il la regarda, étonné, puis hocha la tête.

— J'ai dîné, dit-elle simplement, comme si elle avait attendu tout le

déjeuner, et peut-être depuis plus longtemps, pour pouvoir le lui dire.

— Juste dîné ?

— Dîné, et arrivée au moment du café, on m'a tiré dessus.

— Pardon.

Elle se pencha et prit sa main.

— Que toi et moi ne soyons pas *toi et moi* n'a rien à voir avec Sebastian. C'est à cause de moi.

— Mais tu étais là-bas parce que tu l'aimes plus que moi.

Torkel s'entendit : un petit garçon vexé. Jaloux et amer. Mais Ursula lui sourit chaleureusement en secouant lentement la tête.

— J'étais là-bas parce que tout est plus simple avec Sebastian. Je sais que ça peut paraître invraisemblable, mais sur certains plans c'est beaucoup, beaucoup plus simple avec lui.

— Il ne voulait qu'une seule chose.

— C'est vrai, mais pour moi c'est...

Elle s'interrompit. Se mordit un peu la lèvre, choisit ses derniers mots avec soin.

— Je ne vais pas me marier avec toi et vivre heureuse le restant de mes jours, Torkel, mais c'est parce que je ne crois pas pouvoir vivre heureuse le restant de mes jours avec qui que ce soit. Je ne peux pas donner aux gens ce qu'ils attendent d'une relation.

— Je ne pourrais pas en juger moi-même ?

— Les gens ne peuvent pas non plus me donner ce que j'attends.

Torkel se contenta de hocher la tête. C'était plus difficile d'argumenter contre ça. Il aurait pu dire qu'il était prêt à tout. Tout ce qu'elle voudrait. Pourvu qu'il y ait une chance, même minuscule, qu'elle change d'avis. Mais il savait que ce genre d'attitude rampante ne ferait pas bon effet. Il se tut donc et se leva.

— Tu dois retourner travailler ? demanda-t-elle en levant son regard vers lui.

— J'ai une réunion budgétaire à la Direction de la police à 15 heures.

— Je n'avais pas l'impression qu'on avait vraiment terminé.

— Mais je peux annuler, se dépêcha d'ajouter Torkel en sortant son téléphone.

Il fallait avoir des priorités.

Sebastian était un peu stressé en entrant chez lui, il avait mis plus de temps que prévu à choisir un bijou pour Maria, mais il sentit d'emblée que quelque chose n'allait pas. Les deux sacs de voyage de Maria étaient prêts dans l'entrée.

Vanja était à la cuisine.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il envahi par l'irritation et l'inquiétude à la vue de sa collègue. Où est Maria ?

Vanja regarda vers la chambre.

— Elle appelle Pia, elle voulait qu'elle passe les prendre plus tôt, répondit Vanja après un court silence.

— Mais pourquoi ?

— Je crois que Nicole et elle vont y aller seules...

Il ne comprenait pas ce que signifiait cette phrase, mais sentit l'irritation l'emporter sur l'inquiétude. Quel qu'en soit le sens, ce n'était pas bon. Il haussa la voix.

— Tu n'as aucun droit de venir comme ça te mêler de ma vie...

— Oh si, le coupa Vanja. Maria et Nicole sont des victimes. Elles sont sous la responsabilité de la brigade criminelle.

Sebastian ne savait pas quoi dire. Était-elle sérieuse ? Il chercha ses mots, mais fut interrompu avant d'avoir le temps de répondre.

— Ne te fâche pas contre elle.

La voix venait de derrière lui. Il se retourna et vit dans l'embrasure Maria qui le regardait, les yeux pleins de déception et de tristesse.

— Quand comptais-tu me le dire ? demanda Maria d'une voix détimbrée.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'aurais dû dire ?

— La vérité.

Sebastian fit un geste d'impuissance.

— Je ne comprends pas.

Maria fit un pas vers lui.

— Que ma fille est une sorte d'ersatz de l'enfant que tu as perdu.

Sebastian resta une seconde sans savoir quoi répondre.

— C'est Vanja qui t'a dit ça ? fut tout ce qu'il parvint à lâcher.

— C'est ce que nous sommes ? Une sorte de... famille de rechange ?

continua Maria, avec plus de chagrin que de colère dans la voix.

Sebastian recula d'un pas.

— Non, non, absolument pas. Nicole compte beaucoup pour moi, tu le sais. Et tu...

Maria le regarda. Un regard plus dur qu'il ne l'avait jamais vu.

— Je t'ai demandé.

— Je sais.

— Si tu avais des enfants.

— Je sais.

— Si tu avais été marié.

— Je sais.

— Tu as menti.

— Je sais.

Elle se tut à nouveau. Sebastian comprit qu'il était obligé de dire quelque chose.

— Je comptais en parler. Mais ce n'est pas la première chose qu'on raconte à quelqu'un. Surtout avec tout ce qui nous est arrivé, implorait-il.

— Tu n'avais pas besoin de raconter, juste de répondre. J'ai demandé et tu m'as menti.

Que répondre à ça ?

— Je te croyais honnête. Je te faisais confiance.

— Tu peux me faire confiance. Nicole et toi comptez tellement pour moi, dit-il faiblement, la voix presque brisée.

Maria le regarda. Que du chagrin dans les yeux. De la déception.

— Je ne te crois plus. J'en ai tellement entendu à ton sujet. Des horreurs.

Elle renifla. Il jeta un regard à Vanja, qui semblait presque indifférente à tout ce qu'elle avait provoqué. Que lui avait-elle dit à son sujet ? Il fit quelques pas vers Maria. Il fallait qu'il lui fasse comprendre.

— Quoi que tu aies entendu, ça ne nous concerne pas. J'ai été là pour Nicole, à cent pour cent. Tu le sais.

Maria hocha tristement la tête en séchant ses larmes.

— Oui, c'est vrai. Mais pour quoi ? Pour toi, ou pour Nicole ?

Que devait-il dire ? Que pouvait-il dire ? Il sentait tout lui glisser entre les doigts. Il aurait fallu expliquer. Ce qu'il ressentait. Ce qu'elles signifiaient pour lui. Que Sabine et Lily jouaient certes un rôle, mais pas si important. Pas déterminant. Que ceci était autre chose. Quelque chose de réel. Tout ça, il aurait fallu le dire. Mais rien ne sortit.

— Merci pour tout ce que tu as fait pour Nicole. Mais maintenant, nous voulons être tranquilles.

Elle tourna les talons, alla chercher Nicole dans le séjour, prit les sacs dans l'entrée.

Avant que la porte ne se referme derrière elles, il chercha le regard de Nicole. Le trouva aussi facilement que toujours. Quelques secondes, il la regarda dans les yeux.

Il les suivit.

Il était obligé.

Il ne pouvait pas la perdre.

Pia attendait dans la rue.

Elle regardait la porte marron du 18, Grev Magnigatan avec des sentiments mêlés. Celui qui dominait, qu'elle voulait conserver et ne jamais oublier, était la joie que son rendez-vous avec la direction du parti se soit passé exactement comme elle le voulait. Mieux, même. En sortant de l'immeuble brun de six étages sur Sveavägen, elle s'était entendu souhaiter "bienvenue à bord", ce qui signifiait forcément qu'ils comptaient lui donner ce poste à la commission exécutive.

Maintenant, elle allait rentrer à la maison et veiller à ce que la cérémonie du souvenir et la manifestation contre la violence du lendemain soient un succès. Elle comptait continuer inlassablement à travailler pour le bien de Torsby, même s'il y aurait de plus fréquents voyages à Stockholm et que les questions communales lui paraîtraient désormais peut-être un peu futiles, maintenant que, d'un coup, elle allait avoir une influence directe sur la politique des sociaux-démocrates à l'échelle nationale et sur les priorités du parti.

Hier, en quittant Torsby, elle avait douté. Les événements autour de Frank avaient fait du bruit. Le tueur de masse qui se suicidait dans l'escalier, devant l'appartement où l'un des enquêteurs se trouvait en compagnie du témoin clé : du pain béni ! Que quelques mois plus tôt se soit produit dans la même cage d'escalier une autre fusillade au cours de laquelle une policière avait été gravement blessée, c'était la cerise sur le gâteau. Les journaux du soir s'en étaient donné à cœur joie. Avoir une relation proche et privilégiée avec un tueur en série n'était décidément pas bon pour sa carrière, qui venait de décoller pour de bon.

Mais elle s'en était bien tirée.

Bien sûr, les journaux locaux avaient appelé pour demander s'ils étaient réellement proches, si elle ne s'était vraiment doutée de rien et s'il était exact que Frank était au téléphone avec elle juste avant de se tirer une balle. Elle n'avait répondu à aucune de ces questions, se contentant de publier un communiqué de presse où elle prenait ses distances avec Frank. En même temps, elle ne devait pas donner l'impression de rejeter complètement son vieil ami et mentor. Oui, il

avait assassiné toute une famille, c'était effroyable et indéfendable, mais il ne fallait pas pour autant oublier qu'il avait auparavant consacré sa vie à la politique locale, et que le souvenir de l'homme fort de la commune était toujours bien vivant. Et donc, malgré les événements de ces derniers temps, qu'on mettrait sur le compte d'une folie passagère, il restait une personne appréciée, et on ne se débarrassait pas n'importe comment de ses anciens collègues et amis, quoi qu'ils aient fait. Surtout pour se pousser du col à Stockholm. Ce ne serait pas bien vu. C'était un exercice d'équilibre, prendre ses distances avec lui et ses actes, sans pour autant en dire du mal. Condamner le crime, mais pas le criminel : voilà quelle avait été sa stratégie au cours des derniers jours et, en parlant avec les gens de Sveavägen, elle s'était avérée payante.

Pour le reste, elle ne pensait pas à Frank et à ce qu'ils avaient vécu ensemble. Elle était juste heureuse de se tirer indemne des événements de ces derniers temps, et qu'il ne l'ait pas entraînée dans sa chute.

La porte s'ouvrit, et une femme en sortit en compagnie d'une fillette. Maria et Nicole Carlsten, supposa Pia. Elle ne les avait jamais vues ni rencontrées, mais elles constituaient des pièces maîtresses de la manifestation du lendemain, et Pia était contente de passer quelques heures avec elles en voiture, pour que son discours d'accueil puisse être plus personnel et donner la bonne impression de son engagement auprès des proches des victimes. Pia se dirigea vers elle avec un sourire accueillant et une main tendue. Avant qu'elle les rejoigne, la porte s'ouvrit à nouveau, et un homme qu'elle n'avait non plus encore jamais vu sortit sur le trottoir. Probablement Sebastian Bergman. Erik lui avait à plusieurs reprises dit tout le mal qu'il en pensait. Désagréable, suffisant et mufle, semblait-il. Pia décida de l'ignorer totalement.

— Bonjour, Pia Flodin, enchantée, dit-elle en se tournant vers Maria. Je suis vraiment désolée pour ce qui est arrivé à votre sœur, continua-t-elle plus bas en serrant un peu plus fort la main de Maria.

Maria se contenta de hocher la tête et lui présenta sa fille. Pia se tourna vers elle avec un sourire auquel la fillette ne répondit pas. Elle fit un petit pas à l'abri de sa mère en dévisageant Pia de ses yeux attentifs. Visiblement, elle ne parlait plus, depuis ce qui était arrivé. Pia se redressa et regarda par-dessus l'épaule de Maria l'homme qui s'était arrêté devant le porche.

— Et voici mon troisième passager, si je comprends bien.

Elle ne voulait pas montrer qu'elle savait son nom, pour qu'il ne se sente pas important.

— C'est Sebastian, oui, mais il ne vient pas avec nous, dit Maria avec une froideur évidente dans la voix.

— Ah non ?

- Non. Nous pouvons y aller.
- Ma voiture est là-bas, dit Pia en indiquant un peu plus loin dans la rue.
- Maria... commença l'homme à la porte, sans s'approcher.
- J'enverrai quelqu'un chercher le reste de nos affaires, dit Maria d'une façon qui confirma à Pia qu'il s'agissait de davantage que d'un simple trajet en voiture jusqu'à Torsby.
- Je ne peux même pas essayer de m'expliquer ? Tu ne veux écouter que Vanja et décider que tout ce qu'elle dit est vrai ?
- Oui, dit Maria en prenant la main de Nicole, avant de se diriger vers la voiture de Pia.

Sebastian ne put rien faire d'autre que les regarder partir. Leur courir après, essayer de faire s'arrêter Maria pour qu'elle l'écoute ne marcherait pas, et puis il ne voulait pas faire une scène devant Nicole. La dernière chose dont elle avait besoin en ce moment était bien de voir se disputer les deux seules personnes en qui elle avait confiance.

— Pense à Nicole ! cria-t-il pourtant, dans une dernière tentative désespérée de les faire s'arrêter, ou de pouvoir les accompagner.

Sans répondre, Maria continua à avancer.

À le quitter.

— Elle est en face, j'ai eu du mal à trouver une place, dit Pia en indiquant une Volvo rouge de l'autre côté de la rue.

Sebastian resta là. Chaque pas qui les éloignait de lui était une souffrance physique. Il vit Nicole s'arrêter avant de traverser et se tourner vers lui. Comme d'habitude, son regard était difficile à interpréter, mais Sebastian crut y lire l'abandon et le désespoir. Ce qui se renforça quand elle tendit lentement vers lui la main que sa mère ne tenait pas. Chez un adulte, ce geste aurait semblé exagérément théâtral, mais voir ainsi Nicole se tourner vers lui en tentant de combler, avec son petit bras tendu, la distance qui s'était rapidement creusée entre eux était juste déchirant. Sebastian dut avaler la boule qu'il avait dans la gorge.

Maria tira légèrement la main de sa fille et elles commencèrent à traverser la rue, Nicole toujours tournée vers Sebastian, son regard semblant de plus en plus implorant et désespéré à mesure qu'elle s'éloignait de lui. Sebastian dut détourner un instant les yeux.

Quand il les tourna à nouveau vers la rue, elles étaient déjà toutes les trois dans la voiture rouge. Pia démarra et quitta sa place de stationnement. Maria était la plus proche de la vitre arrière, il ne vit que son profil au-dessus du petit autocollant bleu et blanc, un écusson aux couleurs de la commune de Torsby. Nicole était cachée par Maria.

Elle avait disparu. Elles avaient disparu.

Il les avait perdues.

Et la cause était là-haut, dans son appartement.

Sebastian entra dans le vestibule et envoya balader ses chaussures. En repérant un mouvement du coin de l'œil, il leva les yeux. Vanja sortit de la cuisine et s'adossa au mur, les bras croisés sur la poitrine, comme si elle pensait avoir besoin d'un bouclier contre sa colère.

Sebastian se contenta de lui lancer un regard noir.

Noir et froid. Un regard qui, espérait-il, disait tout.

Puis passa illico devant elle dans le couloir étroit menant au séjour. Il s'arrêta net sur le seuil. Pendant des années, cela n'avait été que ça : une pièce. Qui se trouvait dans l'appartement où il habitait, mais qu'il n'utilisait jamais, avec laquelle il n'avait aucune attache. Assez ironiquement, le souvenir le plus vif qu'il y associait était Vanja, quand il essayait de la consoler et de se rapprocher d'elle, lors du procès de Valdemar.

À présent, il savait à quoi il utiliserait cette grande pièce.

Comment il l'utiliserait. Elle, et le reste de l'appartement.

Il avait ressenti ce que sa vie aurait pu être.

La boule dans sa gorge était descendue se fixer au niveau du bas-ventre. Maria et Nicole n'avaient pas habité chez lui particulièrement longtemps, mais assez pour que cette sensation entêtante le taraude. Il la connaissait si bien, avait si longtemps vécu avec. C'était là que se fixait le manque.

Il inspira à fond, entra dans la pièce, jusqu'à la table basse. Feutres, crayons, papier, un verre avec au fond des restes de poudre de cacao et un plat avec les bords d'une tartine. Visiblement, Nicole avait mangé devant la télévision pendant son absence. Il entreprit de ramasser ce qui traînait. Pour beaucoup, le manque était vécu comme une expérience paralysante, mais pas chez lui. Il avait toujours su trouver l'énergie pour faire disparaître les traces des personnes qu'il avait perdues. Après la Thaïlande, il avait immédiatement vendu l'appartement de Cologne, jeté ou donné meubles, bibelots et vêtements, ne gardant que quelques rares objets. En quelques semaines, il avait liquidé leur existence commune en Allemagne et était rentré en Suède.

Qu'après, une fois prises toutes les dispositions pratiques, il ait été totalement incapable d'aller de l'avant était une autre chose.

Il sentit plus qu'il n'entendit Vanja se planter sur le seuil.

— Je suis désolée si je t'ai bousculé, mais tu sais que j'ai raison, dit-elle d'une voix douce.

Sebastian ne répondit pas.

— C'était merdique, et tu le sais très bien, continua-t-elle sur le

même ton consolateur qui rappelait à Sebastian celui qu'on utilise avec les petits enfants quand leur animal de compagnie est mort et qu'on essaie de leur expliquer qu'il est mieux là où il est désormais. Allez, quoi, tu es un psychologue diplômé, tu es le mieux placé pour voir à quel point c'était idiot.

Sebastian continua avec calme et méthode à rassembler les feutres et à les ranger dans leur boîte par ordre de couleur, du sombre au clair.

— La technique de l'autruche. Bravo, très mature.

Du coin de l'œil, il vit Vanja entrer dans la pièce et s'asseoir dans l'un des fauteuils. Il aurait voulu lui crier dessus, la mettre dehors, au besoin de force, mais en même temps il fallait qu'il se maîtrise. Il ne fallait pas que cela détruise à jamais leur amitié lentement construite. N'importe quelle autre femme qui lui aurait fait la même chose que Vanja n'aurait plus jamais remis les pieds chez lui, mais il avait beau être en colère et déçu, une petite part de lui-même appréciait qu'elle lui tienne tête et aimait sa façon de ramener ses pieds sous elle, calée au fond de son fauteuil, en attendant qu'il sorte du bois. Elle ne reculait pas devant la baston, sa fille.

Il se redressa et, pour la première fois depuis son entrée dans le séjour, il la regarda.

— Tu n'avais pas le droit de te mêler de ma vie.

— Ce n'est pas ce que j'ai fait. C'est de la vie de Maria et Nicole que je me suis mêlée, répondit Vanja avec un calme inhabituel. Et je ne voyais pas ça comme un droit, mais comme un devoir.

— Je sais que tu crois que j'ai seulement...

Il se contenta de secouer la tête, sans finir sa phrase. Il ne voulait pas revenir là-dessus. Pas parler famille, substitution, Lily et Sabine. Pas maintenant.

— Mais j'ai fait mon boulot, je l'ai réellement aidée.

Il feuilleta les papiers qu'il avait rassemblés et sortit le dernier dessin en date de Nicole – il se corrigea : le dernier dessin tout court.

— Elle a dessiné, on lui a parlé, les barrières de protection qu'elle avait élevées commençaient à s'effriter, elle s'ouvrait. Pas avec des mots, pas encore, mais nous y serions arrivés. Si seulement on nous avait laissé un peu plus de temps.

Il parvint à charger cette dernière phrase de la bonne dose de reproches en lui passant la feuille. Vanja ignore les reproches et regarda le dessin. Elle reconnut la pièce, d'après les photos du lieu du crime qu'elle avait vues. La pièce devant la cuisine, chez les Carlsten. Deux enfants en train de regarder ensemble la télévision.

— Qu'est-ce que ça représente ?

— Elle et son cousin devant la télé, juste avant les meurtres.

Vanja leva les yeux vers Sebastian avec un air interrogatif.

— Tu n'as pas dit qu'elle ne dessinait que ce qui s'était passé *après* les meurtres ?

— Non, j'ai dit qu'elle dessinait tout ce qui avait rapport aux meurtres.

— Mais alors, pourquoi avoir dessiné ça ?

Vanja montra de la tête le papier qu'elle tenait.

— Ici, tout a l'air normal.

Sebastian soupira. Ça ne prenait pas le tour qu'il pensait. Il lui avait montré le dessin pour qu'elle comprenne qu'il avait continué à travailler. Que Maria et Nicole avaient beau s'être installées chez lui, il avait continué à aider la fillette à digérer ce qu'elle avait vécu et que Vanja, par son initiative, avait interrompu un travail important. Il voulait l'enfoncer pour, à la longue, la forcer à reconnaître qu'elle avait eu tort et lui raison. En même temps, il avait du mal à ne pas éprouver de satisfaction, et peut-être même de la joie à ce qu'elle soit restée, et ait fait son trou.

Chez lui. Sa fille.

— Je ne sais pas, dit-il, irrité à la fois contre Vanja et contre lui-même. Elle associe peut-être d'une façon ou d'une autre ce moment à l'horreur.

Vanja examina à nouveau le dessin.

— Frank Hedén avait un pick-up Ford bleu, et les Carlsten une hybride blanche.

— Et alors ? fit Sebastian, qui ne comprenait rien à ce soudain intérêt de Vanja pour les voitures.

— Il y a une voiture rouge sur le dessin. De l'autre côté de la fenêtre.

Sebastian reprit aussitôt le dessin à Vanja pour le regarder de près. Elle avait raison. De l'autre côté de la fenêtre carrée aux rideaux blancs écartés, on voyait clairement une voiture rouge. Comment avait-il pu la rater ?

— Si elle dessine tout ce qui a rapport aux meurtres... Frank peut-il être venu avec une autre voiture ?

Vanja continua à penser à haute voix : Ou y avait-il plus d'une personne ?

Sebastian l'entendit à peine. Comme tout ce que dessinait Nicole, la voiture de l'autre côté de la fenêtre avait des détails. Un écusson bleu et blanc sur la vitre arrière.

Il fixa le dessin, comme s'il espérait qu'il puisse donner des réponses à toutes les questions du monde, mais ses pensées s'emmêlaient et lui disaient qu'il connaissait déjà la réponse à la plus importante.

Il revit Nicole.

Son air effrayé et désespéré en traversant la rue. Son désespoir. Mais pas à cause de ce qu'elle quittait, comprit-il alors. À cause de ce vers

quoi on la forçait à aller.

La voiture.

La voiture rouge.

Elles étaient à nouveau deux.

Elle était à nouveau deux.

Dehors et dedans.

Dehors, elle était absolument calme.

Elle ne pouvait pas faire grand-chose. Maman était assise à côté d'elle. Exactement comme Fred la première fois qu'elle avait vu la voiture rouge.

Maintenant, Fred était mort.

Alors, elle avait pu se cacher, mais maintenant c'était impossible. Maman la tenait sous son bras et parlait à la femme qui conduisait. Elle continuait à enregistrer le monde hors de la voiture. Il ne la concernait pas. Elle n'en faisait plus partie. Elle aurait pu, elle y retournait, mais elles avaient atterri là.

Dans cette voiture.

Alors elle s'était retirée.

Dedans, elle était calme également.

Revenue en ce lieu qui n'était pas un lieu, pas une pièce. Mais elle y était à nouveau, et c'était toujours vide.

Vide et silencieux.

Sebastian lui avait parlé. Ses paroles avaient rendu plus fins ces murs qui n'étaient pas des murs. Ça avait commencé dans la grotte. Un fil ténu qui implorait de lui faire confiance s'était frayé un passage jusqu'à cet espace étroit et froid, et elle l'avait saisi. Elle ne l'avait pas regretté.

La confiance s'était installée. Lentement mais sûrement.

Par instants, parfois, quand Sebastian lui parlait, quand il était avec elle, elle avait senti qu'elle pourrait peut-être trouver la sécurité même hors les murs.

Peut-être l'horreur n'allait-elle pas forcément revenir si elle grandissait et quittait son lieu secret ?

Peut-être pourrait-elle même parler sans que rien n'arrive ?
Mais c'était avant.

Dehors elle était calme et regardait par la vitre comme n'importe quelle petite fille de dix ans, la ceinture de sécurité en travers de la poitrine, le bras de sa maman sur les épaules, des voix d'adultes qui discutaient et la musique de l'autoradio.

Dehors, elle n'avait aucune chance de se protéger dedans.
Mais ce n'était pas non plus nécessaire.

La voiture rouge l'avait ramenée en arrière.
Les détonations, les cris, la terreur.
La sienne et celle des autres.

Dedans, elle était de plus en plus petite et les murs qui l'entouraient plus épais que jamais.

Vanja et Sebastian dévalèrent les escaliers. Vanja venait d'appeler Torkel pour lui parler du dessin de Nicole et lui faire part des soupçons aussitôt apparus à l'encontre de Pia.

Ce que lui avait répondu Torkel ne l'avait en aucune façon rassurée.

Il venait de finir de s'entretenir au téléphone avec Adrian Cole, de FilboCorp, quand Vanja avait appelé. Lors de la rédaction du rapport final, un détail concernant le mobile de Frank était apparu et le dérangeait. Il s'agissait de l'achat du terrain de Stefan Andrén. Non pas l'achat en lui-même, son intérêt économique était évident, mais sa date l'avait fait tiquer. Il avait eu lieu longtemps avant que le projet de mine soit officiel. En fait, neuf mois avant. Et pourtant, Frank avait pris le risque de s'endetter jusqu'au cou. Adrian Cole lui avait confié une circonstance que corroborait ce que Vanja lui avait appris au téléphone quelques secondes après : tout collait.

La seule personne qui, d'après Cole, était au courant des projets de FilboCorp, était Pia Flodin, la présidente du conseil communal. La même qui venait d'emmener leur unique témoin. En tout cas, Frank n'avait peut-être pas agi seul.

Vanja avait trouvé à se garer un peu plus loin sur Storgatan, il leur fallut un moment pour y arriver au pas de course.

— Torkel devait appeler le central pour nous envoyer des renforts, dit-elle à Sebastian en sautant au volant de sa voiture.

— Bien, répondit-il en s'asseyant à côté d'elle. Nous allons avoir besoin de toute l'aide disponible.

Sa respiration était déjà lourde. Il semblait stressé.

Vanja démarra.

— Si on suppose qu'elle roule tout de suite vers Torsby, il y a deux possibilités. L'E18 au nord du Mälar, ou l'E4 au sud, dit Vanja en l'interrogeant du regard. Tu as une idée de la route qu'elles comptaient prendre ?

Sebastian secoua la tête en sortant son portable.

— Bon, alors on va tenter le coup. La route par le sud est plus simple depuis ici.

Vanja alluma son gyrophare et appuya sur l'accélérateur.

— Tu appelles le central pour voir si on peut avoir un hélicoptère ?

— Je suis en train, répondit Sebastian.

Elle descendit Styrmandsgatan et déboucha sur Strandvägen. C'était le milieu de la journée, la circulation n'était pas trop difficile. Hélas. Il aurait mieux valu que Pia soit coincée dans un embouteillage. Les voitures s'écartaient sur leur passage, et Vanja ne tarda pas à atteindre le tunnel de Norrlandsgatan. Sebastian réussit à joindre le central. Il indiqua le nom et le matricule de Vanja. Décrivit la voiture, une Volvo V70 rouge, enregistrée au nom de Pia ou Erik Flodin. Non, il ne connaissait pas le numéro d'immatriculation, mais elle avait un autocollant bleu avec l'écusson de la commune de Torsby sur une des vitres arrière.

Vanja le regarda. Plus aussi certaine d'avoir bien fait. Ce n'était pas sa faute si Maria et Nicole se trouvaient dans la voiture rouge, mais c'était sa faute si elles y étaient sans Sebastian.

— Pardon d'avoir tout gâché, se sentit-elle obligée de dire. Mais crois-moi, je l'ai fait pour ton bien et le leur.

Il la regarda, le portable à l'oreille, en train d'attendre la réponse du central. Il faillit la moucher, mais se retint. Détourna les yeux et regarda dehors.

— Je ne comprends vraiment pas en quoi ça te regardait.

Elle hocha la tête. Ne répondit pas. Accéléra de plus belle, comme si la vitesse allait défaire ce qui était fait.

Maria était toujours sur la banquette arrière avec Nicole.

La voiture était impeccable et impersonnelle, rien par terre, la boîte à gants entre les sièges propres et sans poussière. Rien à voir avec les voitures qu'elle avait l'habitude d'emprunter – toujours pleines de vieux jouets McDonald's, de papiers et autres cochonneries. Pia avait mis la radio, P1, un programme scientifique sur les nouvelles routes maritimes qui s'ouvraient sur la mer de Barents en raison du réchauffement climatique. Maria entendait à peine de quoi ils parlaient. Nicole était blottie contre elle et n'avait pas bougé depuis qu'ils avaient quitté Grev Magnigatan. Elle s'était collée au plus près de Maria et avait au bout d'un moment enfoui son visage sous son aisselle. Comme si elle voulait disparaître sous la surface de la terre. Maria la serra fort pour la calmer.

— Ne t'inquiète pas, ma grande, chuchota-t-elle. Ça va bien se passer.

Nicole ne bougea pas.

Maria regrettait : c'était idiot d'avoir eu cette conversation avec Sebastian en présence de Nicole. Elle aurait dû réfléchir. La protéger de cette scène. Ne pas tout dire. Ne pas en faire tout un drame. Mais

elle était en colère et n'avait pas les idées claires. Elle avait réagi si violemment parce qu'elle se sentait trahie. Elle l'avait fait entrer dans sa vie, et sa réaction aux mensonges et aux révélations avait été à l'avenant. Ce n'était pas très étonnant, mais mauvais pour Nicole, qui était encore plus proche qu'elle de Sebastian. Elle continua à chuchoter à sa fille. Essayait de l'atteindre.

Pia la regarda dans le rétroviseur, intriguée.

— Il s'est passé quelque chose ?

Maria secoua la tête.

— Non, elle est juste un peu inquiète.

Il n'y avait aucune raison de raconter quoi que ce soit à Pia Flodin au sujet de Sebastian, se dit Maria. Elle n'avait pas besoin de davantage de personnes pour lui donner des conseils et essayer de l'aider. Elle l'avait décidé, elle résoudrait désormais ses problèmes seule.

— Mais elle ne parle toujours pas ? reprit Pia en essayant de prendre un ton indifférent, sans y parvenir.

Maria le comprenait : le mutisme de Nicole était un sujet sur lequel beaucoup allaient souvent la questionner à l'avenir.

— Non, malheureusement, répondit-elle en regardant droit vers Pia.

— Ça va sûrement s'arranger avec le temps, répondit gentiment Pia en accélérant.

Maria trouvait qu'elle conduisait un peu vite, mais ne dit rien. Elles n'étaient quand même pas si pressées d'arriver.

Soudain, cette cérémonie du souvenir lui apparut comme une mauvaise idée. Nicole avait besoin de calme et de repos. Surtout à présent que Maria l'avait assez brutalement arrachée à Sebastian. La confiance que Nicole ressentait auprès de lui serait difficile à remplacer, et elle ne la trouverait certainement pas au milieu d'une foule d'inconnus essayant de faire leur deuil sur une place publique. Cela pouvait même être franchement négatif pour elle, lui rappeler toutes les horreurs qui avaient eu lieu.

C'était Maria qui avait besoin de cette cérémonie du souvenir. C'était elle qui avait besoin de tourner la page. Pas Nicole. Elle n'en était pas encore là. Maria aurait dû penser à elle plutôt qu'à soi. Elle avait honte. Tout ce qu'elle avait fait depuis son départ fracassant de l'appartement de Sebastian ne concernait que sa petite personne.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, dit-elle.

Pia leva les yeux vers elle.

— Quoi ? Qu'est-ce qui n'est pas une bonne idée ?

— La cérémonie du souvenir. Je ne crois pas que ce soit bon pour Nicole. Je ne crois pas qu'elle soit prête.

Pia hocha la tête, et prit un ton compréhensif.

— Ça va être un très beau moment. Paisible et digne, en aucune

façon intrusif, répondit Pia chaleureusement. Je crois que vous serez étonnée par le sentiment de soutien et de solidarité.

— Je ne sais pas. Ce sera sûrement très beau, mais... reprit Maria en hésitant.

Pia lui adressa un sourire apaisant dans le rétroviseur.

— Voilà ce qu'on va faire. On descend à Torsby. Si vous ne le sentez pas, vous ne viendrez pas. Je n'insisterai pas, c'est promis, mais comme ça, vous aurez la possibilité de vous décider sur place.

Maria hocha la tête. Ça irait peut-être mieux une fois là-bas. Elle ne savait pas. Comme tant d'autres fois dans sa vie, elle n'avait pas vraiment le contrôle de la situation. Elle se laissa donc emmener.

Peut-être pour se fondre dans la masse et se sentir comme les autres.

Peut-être pour ne pas retrouver son appartement et reprendre son quotidien.

Peut-être parce qu'elle pensait que cette cérémonie du souvenir serait un nouveau départ. Elle hésitait. Son téléphone sonna.

C'était Sebastian.

Elle refusa aussitôt l'appel.

Au moins, elle avait le contrôle de son mobile.

Ils s'étaient engagés sur Centralbron, gyrophare allumé.

Sur le pont, la circulation s'épaississait, Vanja dut ralentir pour laisser aux autres véhicules le temps de s'écarter. Elle monta le volume de la radio pour ne rien rater de ce qui se disait sur le canal de la police. Un appel à toutes les unités venait d'être lancé pour la recherche d'une Volvo V70 rouge, immatriculée SGM054, avec un autocollant bleu sur la vitre arrière. Le central avait en outre dérouté de Nacka un hélicoptère de surveillance routière. Il devait arriver au-dessus de Söder d'ici quelques minutes. Sebastian regardait son mobile, frustré.

— Maria ne répond pas. Elle rejette mes appels.

Vanja le regarda, l'air sceptique.

— Est-ce une si bonne idée de l'appeler ?

— Je voulais la mettre en garde.

— Ne fais pas ça, dit-elle en le regardant avec franchise. Tu crois que Maria serait capable de donner le change en apprenant ça d'un coup ?

— Non. Peut-être pas, dut-il admettre.

— On aurait une situation où Pia serait peut-être acculée. Avec Maria et Nicole dans sa voiture.

Sebastian eut un geste d'impuissance. Vanja tenta de le rassurer.

— Nous avons un avantage. Pia ne sait pas que nous savons. Nous devons profiter de cet avantage le plus longtemps possible.

Sebastian hocha la tête. Bien sûr, Vanja avait raison. Mais ça ne diminuait pas son sentiment d'impuissance.

— Je me sens tellement con. J'ai pourtant bien vu chez Nicole que quelque chose clochait. Je l'ai vu.

Vanja le coupa.

— Comment aurais-tu pu savoir ? Aucun de nous ne pouvait savoir.

Sebastian ne dit rien, mais Vanja vit que sa réponse était sans effet. La radio grésilla.

— Ici voiture 318. Volvo v70 rouge SGM054 observée au sud de Hornstull, dit une voix d'homme survoltée.

Vanja se jeta sur le micro.

— Répétez. Où ?

La réponse arriva rapidement.

— En train de traverser le pont de Liljeholm. Nous roulons dans l'autre sens, il va nous falloir un moment pour faire demi-tour.

— Bien, faites-le, mais gardez vos distances. N'intervenez pas, dit Vanja avant de jeter le micro à Sebastian. Essaie de contacter l'hélico. Envoie-les vers l'E4, bretelle de Liljeholm.

Sebastian hocha la tête et récupéra maladroitement l'embout de plastique noir.

— Je prends quoi ? Söder Mälarstrand, ou Gullmarsplan puis la rocade sud ? dit-elle en regardant alternativement la route devant elle et les voitures qui arrivaient derrière.

— Me demande pas, je ne roule jamais par ici, dit Sebastian tout en continuant à chercher à joindre l'hélicoptère.

— Je crois que c'est plus rapide par Söder Mälarstrand, dit Vanja en traversant les files à toute vitesse, forçant quelques voitures à piler.

Vanja manœuvra habilement par le tunnel qui descendait vers la voie rapide au bord de l'eau. Une file y était fermée à cause des travaux à Slussen : ils tombèrent sur un embouteillage. Vanja se déporta sur la voie d'en face, accéléra et dépassa rapidement la dizaine de voitures qui attendaient que le feu passe au vert un peu plus loin, puis se rabattit à la dernière seconde sur la bonne file. Elle conduisait bien, mais malgré la vitesse, la route semblait encore longue jusqu'à Hornstull.

Sebastian parvint à joindre l'hélicoptère. Bonnes nouvelles. Il avait écouté le canal de la police et s'était rendu vers Liljeholm.

— Nous avons localisé la voiture. Elle se déplace sur la voie de gauche sur l'E4 en direction du sud. Elle passe en ce moment même la sortie de Västertorp.

— Bien, répondit Sebastian en regardant Vanja. Est-ce que je dois dire autre chose ?

— Demande sa vitesse.

Sebastian hocha la tête et se dépêcha de demander. La réponse

arriva au bout de quelques secondes.

— En ce moment, environ cent cinq.

— C'est un tronçon limité à quatre-vingt-dix. On va l'avoir comme ça, dit Vanja en jetant un rapide regard à Sebastian. Appelle la voiture 318, demande-leur de rester en retrait pour qu'elle ne les voie pas. Et l'hélico continue à la suivre.

Sebastian hocha la tête.

— D'accord. Et qu'est-ce qu'on va faire ?

Vanja le regarda, elle avait un petit sourire aux lèvres.

— On va faire une petite surprise à Pia.

Elle se serra encore contre sa maman.

La voiture roulait si vite. Exactement comme ce wagon qui lui avait fait si peur l'an dernier, à la fête foraine de Gröna Lund. Là aussi, elle était attachée.

Ne pouvait ni l'arrêter ni en descendre.

La dernière fois qu'elle avait vu cette voiture, elle allait beaucoup plus doucement.

Elle s'était arrêtée devant la maison.

Elle n'y avait pas trop fait attention.

Ça devait être quelqu'un qui venait dire bonjour.

Une copine de tante Karin.

Mais non.

La voiture était arrivée avec les cris et la mort.

Les détonations les plus violentes qu'elle ait entendues de sa vie.

Plus fortes que le tonnerre. Plus fortes que tout.

Elles déchiraient les corps.

Répandaient du sang sur les murs.

À présent, elle était elle-même dans la voiture de la mort.

Elle se serra de plus belle. La chaleur de maman.

Elle ferma très fort les yeux.

Aurait voulu la prévenir. Mais c'était impossible.

Elle ne pouvait pas. Ne voulait pas.

Dehors, elle était visible et vulnérable.

Dedans, les murs la protégeaient.

Tant qu'elle restait petite.

Et silencieuse.

Ce fut Sebastian qui vit la Volvo en premier. Elle était toujours sur la file de gauche et continuait à doubler toutes les voitures sur sa droite.

— La voilà, dit-il en montrant la voiture rouge. Vanja hocha la tête.

Elle avait éteint son gyrophare quelques minutes plus tôt pour ne pas se faire repérer. Sebastian lorgna le compteur de vitesse. Cent vingt-cinq kilomètres/heure.

— Elle roule vite, dit-il, un peu inquiet.

— Oui, je vais essayer de garder la distance.

Elle reprit sa radio et appela le chef de groupe de la police routière à Salem. Ils avaient pu rapidement contacter un groupe de la section circulation de la police de Södertälje : le plan était de cueillir Pia lors de ce qui ressemblerait à un contrôle de routine, la faire descendre de voiture, récupérer Maria et Nicole sur le siège arrière et la retenir jusqu'à l'arrivée de Vanja et Sebastian. Avec un peu de chance, ils étaient déjà sur place en train de faire des signes pour stopper des voitures. Vanja avait promis de les prévenir si elle avait un contact visuel avec la Volvo en fuite, pour leur indiquer une estimation du temps avant que Pia arrive sur eux.

— Je la vois. J'estime qu'elle va arriver sur vous dans moins de six minutes.

— Nous sommes prêts, lui répondit-on aussitôt.

Vanja se tourna vers Sebastian. Elle était un peu plus calme, maintenant qu'elle avait elle-même vu la voiture qu'ils poursuivaient. Au moins, ils étaient à présent en contact.

— Maintenant, espérons qu'ils fassent leur boulot, là-bas.

— Et nous ? Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Sebastian.

— Avec un peu de chance, rien. Nous garer et la cueillir au contrôle routier.

Vanja le regarda à la dérobée. Un regard compréhensif. Il ne l'avait pas vu depuis longtemps.

— Ça va bien se passer, Sebastian.

Il se contenta de hocher la tête en regardant avec inquiétude défiler la banlieue sud de Stockholm.

— Tu es drôlement chiante, mais tu es un bon flic, dit-il au bout

d'un moment.

— Toi, tu es surtout drôlement chiant.

Sebastian rit.

— Pourquoi ça foire toujours pour moi ?

Il pensait poser une question rhétorique sur un ton un peu léger, mais il fut étonné d'entendre la voix de quelqu'un qui se lamentait sur son sort.

— Tu dois bien le savoir, quand même, dit Vanja.

— Non.

— Parce que tu es arrogant, cynique, que tu te fous des autres, que tu mens, que tu trompes, que tu es méprisant... Je continue ?

— Non, pas besoin.

Ils se turent. Sebastian la regarda un moment avant de se reporter sur la voiture rouge.

Vanja avait raison. Jamais de sa vie il n'avait pensé que quelqu'un puisse l'aimer pour ce qu'il était vraiment.

Ni ses parents, ni ses collègues à l'université, ni aucune de toutes ses femmes.

Lily avait été la première. Et jusqu'à présent la seule. Sabine et Nicole aussi, bien sûr, mais c'étaient des enfants.

Et Vanja. En tout cas, elle osait lui tenir tête. Rester. Mais personne d'autre. Il avait joué tant de jeux, vécu si longtemps avec tant de demi-vérités et de mensonges qu'il était lui-même devenu mensonge. Rien d'autre.

— Encore quatre minutes, dit Vanja, concentrée sur la Volvo, devant eux.

Sebastian ne répondit rien. Il tentait d'apercevoir Nicole dans la voiture. Il voyait les contours sombres des têtes de Pia et Maria à travers la vitre arrière.

Mais pas de Nicole.

Probablement cachée par le siège.

La fillette qu'il avait perdue.

Maman.

Elle n'avait pensé à rien depuis longtemps, lui semblait-il.

S'était complètement vidée. Recroquevillée à l'intérieur, de plus en plus petite.

Espérant disparaître complètement.

Et elle lui était venue.

Cette seule pensée. Ce seul mot.

Maman. En danger.

Elle n'avait pas pu sauver Fred.

Mais il ne savait rien. Elle non plus.

Alors.

Mais maintenant, elle savait.

Maman devait savoir.

Exactement comme elle avait été obligée de rouvrir la porte de la maison pour aider l'homme qui l'avait sauvée, il fallait qu'elle lui dise, à présent.

Même si cela devait faire s'écrouler ses murs. La laisser sans défense. L'exposer à toutes les méchancetés et toutes les horreurs.

Il fallait qu'elle sache.

Dehors, elle sortit lentement le visage du chaud blouson où elle s'était blottie. Leva les yeux.

Maman eut l'air heureuse. Surprise. Elle sourit.

Dehors, elle s'étira. Vers maman qui penchait la tête vers elle.

Dedans, elle retrouva sa voix. C'était plus facile qu'elle ne le croyait. Comme si elle attendait juste dans un coin qu'elle ose s'en servir.

— C'était elle, maman, chuchota-t-elle tout bas. C'était elle.

Maria dévisagea sa fille.

Sa voix était faible, mais étonnamment ferme. Maria attendait ce moment, ces premiers mots de Nicole qui la rempliraient de joie. Lui donneraient envie de crier de joie sans mélange. Pas comme maintenant. De pure terreur.

— Qu'est-ce que tu as dit ? chuchota-t-elle à son tour en se penchant davantage.

Elle avait beau avoir entendu, elle ne comprenait pas. Ne faisait pas le rapport avec la femme dont elle croisa le regard curieux dans le rétroviseur.

— Elle était là, reprit Nicole un peu plus fort, la voix plus assurée à chaque syllabe. Quand ils sont morts.

Maria suivit le regard de sa fille vers l'avant de la voiture. L'expression de Pia avait changé. Disparue, la curiosité. Disparus, la gentillesse et les regards compatissants. Maria voyait à présent de la colère mêlée de détermination.

Soudain, elle comprit.

Les yeux dans le rétroviseur lui disaient ce qu'au fond elle aurait voulu ne pas savoir. La Vérité.

La voiture secoua violemment quand Pia tourna brusquement vers la droite. Les pneus hurlèrent. Maria et Nicole furent jetées d'un coup vers la gauche et, sans leurs ceintures, elles auraient volé du siège.

La Volvo rouge dérapa violemment devant eux. De la fumée bleue jaillit de ses pneus quand la voiture traversa l'E4 en dérapant bruyamment avant de monter en bringuebalant sur la bretelle de Vårby. Une seconde, Vanja crut que la Volvo allait continuer tout droit et aller dans le décor, mais au dernier moment, Pia sembla reprendre le contrôle et se dirigea vers le feu rouge de Vårby Allé à bien trop vive allure.

Vanja tourna elle aussi instinctivement le volant vers la droite. Elle avait un angle meilleur que Pia vers la sortie et ne dérapa pas autant. Mais même pour elle, ça allait trop vite, et elle faillit perdre le

contrôle. Elle cria dans le micro de la radio, tout en conduisant d'une main.

— Alerte ! La voiture se dirige vers Vårby Allé ! Demande renforts immédiats !

Ils virent la voiture rouge forcer le passage à un autre véhicule qui attendait au feu en montant à moitié sur le bas-côté herbeux. Elle érafla le flanc de l'autre voiture, mais ralentit à peine et continua sur la route perpendiculaire, où elle disparut.

Sebastian s'accrocha à la poignée au-dessus de la porte quand leur voiture dérapa à sa poursuite. Il scruta, mais ne voyait plus la Volvo. Soudain, il aperçut un gros camion bleu et blanc qui arrivait vers eux. Il cornait comme un fou en approchant de plus en plus. Vanja écrasa la pédale de frein. Sebastian était persuadé qu'ils allaient entrer en collision, mais Vanja parvint à stopper *in extremis*. Le camion les dépassa et disparut en klaxonnant. Ils se mirent tous deux à chercher des yeux la voiture de Pia, mais le viaduc qui traversait l'autoroute leur bouchait la vue. Vanja ralluma son gyrophare, l'effet de surprise avait de toute façon fait long feu, et appuya à nouveau sur l'accélérateur. Elle prit sur la droite la direction où Pia avait disparu. Le sentiment que tout allait bien se passer avait disparu. Désormais, tout était possible. Même le pire.

Blême, Sebastian cherchait de toutes ses forces la Volvo rouge. On entendit soudain dans la radio le pilote de l'hélicoptère, sa voix calme et posée, pas du tout affectée par ce qui s'était produit.

— Je l'ai. Elle suit Vårby Allé vers Botkyrka à très grande vitesse.

Son ton objectif les rassura tous les deux. Ils ne l'avaient pas perdue. Ils avaient encore une chance. Ils arrivèrent sur la ligne droite. Loin devant eux, ils virent la voiture rouge. Elle tanguait de façon inquiétante. On avait l'impression que Pia avait à nouveau perdu le contrôle. Elle quitta alors la route en dérapant et monta sur la pelouse, sur sa gauche, droit vers l'eau. Une seconde, ils espérèrent que Pia reprendrait le contrôle et s'arrêterait avant qu'il soit trop tard. Mais aucune lumière rouge ne s'alluma. Au lieu de freiner, la voiture semblait faire l'inverse. Accélérer. Elle parut prendre son élan avant de quitter le sol et de bondir de plusieurs mètres dans le Mälär. Sebastian cria de panique. Vanja dévala elle aussi la pente vers le rivage.

De l'hélicoptère parvint à ce moment une courte constatation.

— La voiture est à l'eau. La voiture est à l'eau. Dans le Mälär, devant Vårby Allé, au niveau du restaurant Max.

Sa voix toujours aussi calme et posée.

Rien ne semblait réussir à l'altérer.

Ça devait être ça, de voir le monde d'en haut.

C'était une curieuse impression. Une milliseconde durant, elle fut dans un état d'apesanteur. Il n'y avait plus aucune résistance, rien ne la retenait plus que la ceinture de sécurité, et elle sentit Nicole décoller vers le plafond. Instinctivement, elle l'attrapa fermement et la retint contre elle, anticipant le choc imminent. L'eau bleu-gris-vert toujours plus proche. Sombre et impénétrable comme un mur immobile qui n'attendait qu'elles. Elle remarqua que Pia ouvrait sa portière, que le moteur tournait encore, sans le grondement des pneus sur la route.

C'était le plus étonnant.

Que tout soit aussi silencieux.

Alors qu'elles allaient si vite.

Le silence rendit le choc encore plus assourdissant. L'eau était dure et brutale. À l'instant calme et lointaine, elle était à présent blanche, jaillissante, envahissante. Elle engloutit la voiture. À l'avant, les airbags se gonflèrent avec une détonation sourde. Le front de Maria heurta l'appui-tête du siège avant. Tout son visage lui faisait mal, mais elle continua à tenir Nicole. La voiture avait heurté l'eau en piquant du nez, mais l'arrière coulait à présent lui aussi. L'eau commençait à s'infiltrer par le bas des portes. Maria vit Pia se débattre pour se dépêtrer de l'airbag qui la retenait plus ou moins prisonnière. Elles commençaient à sombrer rapidement. L'eau s'engouffrait par la portière avant ouverte. Maria comprit qu'elle devait faire quelque chose. Vite, elle détacha la ceinture de Nicole. La fillette était pâle, mais plus étonnée qu'effrayée. Devant, Pia réussit à dégager son airbag sur le côté et entreprit de se faufiler par la portière ouverte. Elle n'avait encore pas daigné leur accorder un seul regard, à l'arrière, comme si elles n'existaient pas, avaient cessé d'exister. Cela emplit Maria d'une énergie rageuse. Cette femme là-devant avait déjà anéanti la plupart des membres de sa famille. Mais cette fois, elle n'y arriverait pas. Elles allaient survivre.

Maria essaya de détacher sa ceinture, mais Nicole l'en empêchait, elle n'arrivait pas à atteindre la boucle. Pia parvint à quitter la voiture en train de couler, et s'éloigna à la nage. L'eau s'engouffra dans l'habitable. Elle était glaciale, Maria était déjà gelée.

— On doit sortir ! dit-elle à Nicole, impressionnée elle-même par son calme. Fais-moi confiance.

Elle tenta d'ouvrir sa portière, mais elle était comme soudée. C'était comme si le Mälär tout entier s'y opposait. Elle revint à sa boucle de ceinture, souleva même d'un bras Nicole pour l'atteindre, en vain. Elle commençait à paniquer à force de chercher à tâtons. L'eau lui arrivait au-dessus du ventre, elle allait bientôt devoir tenir Nicole pour qu'elle ne soit pas submergée. Il lui faudrait ses deux mains, et alors elle ne trouverait plus jamais sa boucle de ceinture. L'eau lui montait sur la poitrine. La voiture serait bientôt entièrement noyée. Elle vit la panique grandir dans les yeux de Nicole, entendit sa respiration de plus en plus courte.

Il fallait réfléchir. Se concentrer. Qu'avait-elle entendu ? Ou lu ? Comment déjà ? La pression dans une voiture pleine d'eau s'égalise avec l'extérieur. Alors, elle pourrait ouvrir la portière sans problème. C'était bien ça ? Peu importait, au fond, elle n'avait plus beaucoup d'alternatives.

À côté d'elle, dans la portière, elle actionna la commande de descente de la vitre. Étonnée, elle constata que le système électrique de la voiture fonctionnait toujours. L'eau se déversa comme une cascade par l'ouverture. Elle approcha le visage de Nicole du sien. Nicole tremblait de froid et de peur. Elle regarda sa fille tout au fond des yeux.

— Maintenant, il faut que tu nages, ma chérie. Comme l'été dernier. Nage vers le bord. Promets-moi.

Nicole la regardait fixement. Elle semblait morte de peur.

— J'arrive, je te promets.

Elle l'embrassa vite sur le front. La voiture allait bientôt être pleine d'eau.

— Inspire à fond, chérie. Inspire vraiment à fond.

Nicole obéit et Maria chercha à tâtons le clapet qui ouvrait la portière. Elle le trouva, poussa la portière, attrapa Nicole et la poussa de toutes ses forces par cette ouverture. C'était une impression terrible de lâcher prise et de sentir disparaître son petit corps. Maria essaya de la suivre des yeux, mais l'eau trouble était encore trop agitée pour qu'elle puisse voir quoi que ce soit.

Elle étira le dos au maximum et parvint à porter son visage jusqu'à la dernière poche d'air qui restait, juste sous le toit. Elle respira une dernière fois avant de replonger la tête sous l'eau à la recherche de la boucle de sa ceinture.

Vanja avait quitté la route, traversé un buisson et réussi à stopper la voiture à seulement quelques mètres de l'eau. Là-bas, la voiture

coulait déjà, seul le toit dépassait encore, dans un bouillonnement de bulles, tandis que l'habitable finissait de se vider de son air.

Une personne nageait vers eux. Pia Flodin.

Personne d'autre autour de la voiture ou dans l'eau. Sebastian plongea sans réfléchir.

Il avait déjà vécu ça.

Alors, l'eau était plus chaude, ses violents tourbillons le ballottaient en tous sens.

Mais au fond ça ne changeait rien.

Il avait déjà vécu ça.

Dans l'eau qui lui avait pris celles qu'il aimait.

Il nagea aussi vite qu'il put vers la voiture. Il vit Vanja, sur le rivage, téléphone à la main, qui appelait une ambulance. Un motard de la police était arrivé et courait vers le rivage et Pia. Sebastian scruta à nouveau en direction de la voiture. Le dernier coin du toit surnagea encore quelques secondes, puis disparut à son tour. Aucun signe de vie. Il plongea vers la voiture, mais l'eau était si trouble et si sombre qu'il voyait à peine sa main devant lui. Il remonta à la surface. Il vit quelqu'un émerger en même temps que lui. C'était Maria. Elle cria de panique.

— Nicole !

Elle tournait sur elle-même en cherchant hystériquement à la surface de l'eau.

— Elle est toujours dans la voiture ? lui cria-t-il.

Elle l'aperçut. Il n'avait jamais vu des yeux aussi terrorisés.

— Non, je l'ai fait sortir d'abord ! Je l'ai fait sortir d'abord !

Il entendit ses sanglots se mêler à son angoisse. Elle plongea à nouveau. Il plongea à son tour. Toujours aussi sombre, impossible de voir quoi que ce soit, comme avant. Mais cette fois, d'une main il trouva la voiture. Attrapa le bord du toit au niveau d'une vitre ouverte et se fit descendre. Il ne sentit que du métal froid, ne voyait que des formes anguleuses, industrielles.

Rien de vivant.

Pas de Nicole.

Il resta là aussi longtemps qu'il put, jusqu'à être obligé de remonter à la surface. Maria y était déjà. Elle était abattue, gelottait de froid, sous le choc.

— Nicole ! cria-t-elle, plus faiblement, gagnée par l'épuisement.

Elle n'allait plus tenir très longtemps. Il inspira à fond et replongea.

Grandes brasses, puissants battements de jambes.

Il allait la retrouver.

Ses poumons lui faisaient mal et il sentait le froid le vider de ses forces. Ses oreilles lui faisaient mal, il essaya d'ajuster la pression. Ses mains touchèrent quelque chose de mou et gluant. La vase du fond

colora l'eau en brun, rendant la visibilité encore plus difficile. Il tâtonna dans l'argile fuyante. Tout son corps lui faisait mal, il arrivait à peine à réfléchir. Mais il continua, malgré ses poumons qui réclamaient de l'air.

Retour à la surface. Un petit bateau s'était approché. À bord, un homme criait à Maria de venir vers lui. Sur le rivage, il y avait toujours plus de monde. Des policiers en gilets fluorescents. Il essaya d'inspirer suffisamment d'air. Cria à Maria, qui semblait à peine encore vivante.

— Nage jusqu'au bateau !

Sans attendre de réponse, il inspira à nouveau et replongea. Il n'arrivait toujours pas à s'orienter, mais essaya cette fois de s'éloigner de la voiture. À vrai dire, il ne savait plus du tout où il était, ni où avait coulé la voiture. Il n'y avait que de l'eau. Mais il avait une certitude. Chaque fois qu'il plongeait, il parvenait à rester de moins en moins de temps sous l'eau. Il commençait à s'essouffler. Bientôt, il n'aurait plus la force. Remonter. S'efforcer de faire entrer de l'air. Remplir ses poumons par la seule force de la volonté. Puis replonger. Vers l'obscurité et le froid.

Soudain, il sentit quelque chose de la main droite. Une fraction de seconde, il frôla quelque chose. Ce n'était pas dur ni métallique, mais autre chose. Il battit des pieds de toutes ses forces vers la droite et tendit la main autant qu'il pouvait, chercha fébrilement.

Il l'effleura à nouveau. Le bout de ses doigts sur quelque chose de mou.

Soudain, il était revenu dans l'eau devant Khao Lak.

La fois où il avait tenu une main puis l'avait perdue.

Il recommença.

Elle lui échappa. Disparut dans l'eau, exactement comme la dernière fois.

Mais c'était une main. Sa main !

Il remonta à la surface. Inspira le peu d'air qu'il put et replongea. Il n'avait plus froid. Il ne pensait plus à la douleur dans son corps et ses poumons. Il n'avait pas d'autre pensée que cette main.

Il chercha, fouilla, s'étira.

Mais rien.

Il l'avait à nouveau perdue.

Le soleil devait avoir percé la couverture nuageuse, car des rayons de lumière filtraient à présent dans l'eau. L'éclairaient. De petites particules de saleté et de vase dansaient dans les stries de lumière, et l'eau s'éclairait. Il aperçut l'ombre de son corps, juste un peu plus loin. Elle était tout près. À quelques battements de pieds. Il l'atteignit. Sa main et son corps étaient sans vie. Il attrapa la main. Il essaya de la remonter, mais elle était plus lourde qu'il ne croyait. Il la contourna

avec peine et lui entoura la taille avec l'autre bras. Il était sur le point de s'évanouir d'épuisement. Mais il ne la lâcherait jamais. Jamais. Plutôt couler avec elle que d'abandonner.

Comme il l'avait si souvent souhaité : ce jour d'après Noël, en Thaïlande, avoir disparu lui aussi.

Il battit des jambes, usa de ses dernières forces. Vers le haut. Vers le soleil. Vers le salut. Mais c'était la fin. Comme si l'eau voulait les retenir.

Mais il ne lâcha pas. Il ne lâcha pas.

Pas cette fois. Un dernier coup de pied.

Soudain le soleil sur son visage. Il s'entendit tousser et reprendre son souffle.

Il voulait crier à l'aide mais n'en avait pas la force. Il vit le visage blême de Nicole au-dessus de la surface. Inerte. Des mèches de cheveux sur les yeux. Il battait des jambes pour la maintenir à la surface. But la tasse. Mais continua à pédaler. La maintenait hors de l'eau.

Vit le petit bateau s'approcher. Il aperçut Maria accrochée au bastingage.

— Nicole ! cria-t-elle.

Il était à bout de forces. Il coula à nouveau. Il avait de plus en plus de mal à la maintenir. L'homme du bateau tendit la main vers lui. Mais il refusait de la prendre. Il ne pouvait pas. Il ne lâcherait jamais Nicole. Ils coulèrent à nouveau tous les deux. Comme attirés vers le fond.

Il sentit alors quelqu'un près de lui. Quelqu'un de fort. Qui le souleva.

Vanja.

— Je la prends ! cria-t-elle à son oreille en lui enlevant Nicole.

Il la laissa faire. Il attrapa le bastingage d'une main. Il vit Vanja nager sur le dos vers le rivage, le visage de Nicole au-dessus de la surface, appuyé contre sa poitrine. La hisser à terre.

Nicole ne bougeait toujours pas.

Mais les secouristes, oui.

Ils commencèrent la respiration artificielle.

Sebastian lâcha le bastingage et nagea vers eux. C'était lent, mais il n'abandonna pas. Rampa sur le rivage. Dans la boue et l'herbe. Se hissa et reprit la main de la fillette. La serra et s'effondra.

Il les vit travailler à la sauver. Il tremblait de froid.

Puis elle toussa. Vomit de l'eau. Il pouvait à peine bouger, à peine voir après tous ces efforts, mais il l'entendit.

Elle vivait.

— Sebastian, tu peux lâcher, maintenant, dit la voix qui l'avait sauvé.

Vanja.

— Je ne peux pas. Pas encore une fois, lâcha-t-il faiblement.

— Il le faut. Ils vont l'emmener dans l'ambulance. Tu dois la lâcher.

Elle va s'en sortir.

— Je ne veux pas, implora-t-il.

— Tu le dois.

Aidée du secouriste, elle le força à lâcher prise. Ce fut facile. Il n'avait plus aucune force à leur opposer.

Ils emportèrent en courant la fillette sur une civière. Il resta sur le dos, les yeux vers le soleil. Il avait froid. Il grelottait. Mais il avait réussi. Cette fois, l'eau avait perdu. Quelqu'un lui donna une couverture. Vanja était là, l'aida à se relever. Il sentit qu'il avait envie de pleurer. De s'appuyer contre cette femme qui était sa fille et peut-être sa seule amie, et d'être sincère.

Mais il ne pouvait pas.

— Il y a une ambulance pour toi aussi, dit-elle doucement.

Il hocha la tête. Vit ses chaussettes mouillées marcher dans l'herbe.

Il vit Pia menottée. Il vit Nicole avec un masque à oxygène dans une des ambulances.

Ils refermèrent la porte sur elle.

S'en allèrent. Et il savait.

Il savait qu'il ne la reverrait plus.

Jamais.

— Je ne savais pas qu'il comptait les abattre.

Pia Flodin reposa le verre d'eau dont elle venait de boire une gorgée et croisa sans sourciller les regards de Torkel et Vanja, de l'autre côté de la table. C'était la deuxième fois qu'elle répétait ces mots, et Vanja ne la croyait pas plus que la première. Torkel non plus, elle en était certaine.

Ils l'avaient directement conduite à l'hôtel de police de Kungsholmen. On lui avait donné des vêtements secs, un en-cas, un médecin l'avait examinée et déclarée en état de subir un interrogatoire préliminaire.

Puis ils avaient passé quelques coups de téléphone.

Torkel avait informé Emilio Torres qu'ils avaient arrêté Pia Flodin, qu'elle avait refusé l'assistance juridique et qu'ils lui enverraient une transcription de son interrogatoire. Emilio donna sa bénédiction.

Par pure politesse, Vanja commença par appeler Erik pour l'informer qu'ils avaient arrêté sa femme pour présomption de complicité dans les meurtres de la famille Carlsten et mise en danger de la vie d'autrui ou tentative de meurtre sur les personnes de Maria et Nicole. Comme prévu, Erik avait eu du mal à digérer la nouvelle. Il faisait vraiment de la peine à Vanja, qui l'avait renvoyé à Emilio Torres, en lui conseillant de ne pas répondre aux numéros inconnus dans les prochains jours. La pression allait être énorme, une fois les événements connus. L'accident de voiture et le sauvetage avaient eu beaucoup de témoins : les journalistes étaient doués pour recouper les informations dont ils disposaient. Vanja avait raccroché avec une pointe de mauvaise conscience. Elle n'avait absolument rien contre Erik et, même s'il valait mieux qu'il ait appris la nouvelle de sa bouche plutôt que sur Internet ou par des inconnus, elle savait que son appel avait à jamais changé la vie de sa fille.

Après avoir brièvement pesé le pour et le contre, elle avait appelé Sebastian pour lui proposer d'assister à l'interrogatoire. Il avait tardé à répondre, et elle avait insisté, l'assurant qu'elle apprécierait vraiment sa présence. Une sorte de calumet de la paix. Qu'il avait accepté.

Ils l'avaient attendu dans le couloir de la salle d'interrogatoire.

— Tu ne devais pas rester à l'hôpital ? avait demandé Torkel en voyant Sebastian approcher d'un pas pesant.

— Maria ne voulait pas de moi, elle voulait être seule avec Nicole, avait répondu Sebastian. On y va ?

Sans attendre de réponse, il avait poussé la porte et regardé à travers le miroir sans tain Vanja et Torkel entrer dans la pièce voisine, tirer leurs chaises et s'asseoir sans un mot. Torkel avait mis en marche le magnétophone, enregistré la date du jour, la raison de cet entretien et les personnes présentes, tandis que Vanja installait l'oreillette grâce à laquelle Sebastian pouvait communiquer avec elle.

— Je ne savais pas qu'il comptait les abattre, commença Pia quand Torkel lui demanda de leur parler de la journée des meurtres. Vous devez me croire, continua-t-elle d'une voix presque brisée par l'émotion, l'air sincèrement désespérée.

C'était une politicienne, se rappela Vanja. Habituee à mentir.

— Mais vous l'y avez conduit ? demanda-t-elle sans laisser paraître, ne serait-ce que par une expression, si elle croyait ou non Pia.

— Oui.

— Dans votre voiture.

— Oui.

— Pourquoi ? Pourquoi étiez-vous là ?

Pia se redressa inconsciemment sur son siège, comme si on venait de lui poser une question dont elle savait en effet la réponse.

— Torsby a besoin de cette mine. Elle créera de l'emploi dans la commune et des revenus fiscaux qui permettront de continuer à investir pour la santé, l'école et...

— Sautez le discours électoral et répondez plutôt à la question, s'il vous plaît, la coupa brutalement Vanja.

Pia lança à Vanja un regard noir. Si, en tant que femme politique elle était habituée à être interrompue, il était clair qu'elle ne l'appréciait pas. Elle décida que Vanja n'était pas une interlocutrice digne d'elle et se tourna vers Torkel.

— Vous savez, comme vous l'avez dit, l'emploi, les recettes fiscales, ce sont des sujets politiques ennuyeux pour la plupart des gens, mais Frank était malade. Mourant. Il voulait assurer l'avenir de son fils quand il aurait disparu. Il s'agissait de valeurs humaines. Chacun pouvait s'y reconnaître. Je voulais que les Carlsten comprennent aussi cet aspect du projet de mine. Qu'il s'agissait aussi d'aider son prochain.

Pia se cala au fond de son siège en hochant un peu la tête, comme si elle venait de faire un vibrant discours à la nation.

— Mais ça ne s'est pas passé comme ça ? dit Torkel, visiblement insensible.

— Non, Frank...

Elle haussa les épaules et sembla chercher ses mots.

— Frank est devenu... fou, je suppose.

Elle prit le verre d'eau posé de son côté de la table et le porta à ses lèvres.

— Je ne savais pas qu'il comptait les abattre, dit-elle pour la deuxième fois en posant son verre avant de croiser sans sourciller les regards de Torkel et Vanja de l'autre côté de la table.

— Rembobine ! dit Sebastian à l'oreille de Vanja. Si Frank devait juste pleurnicher autour d'un café pour que les Carlsten se sentent des salauds sans cœur, pourquoi y être allé avec un fusil ?

Vanja se demandait exactement la même chose. Elle hocha la tête pour montrer à Sebastian qu'elle l'avait entendu.

— Frank avait un fusil avec lui, dit-elle alors.

— Oui.

— Pourquoi ?

Pia haussa les épaules.

— Il était garde-chasse. Il était comme ça : un homme avec un fusil.

— Demande-lui comment elle pensait que les choses allaient se passer, dit Sebastian, convaincu d'avoir levé un lièvre.

— N'était-ce pas bizarre de venir avec, s'il comptait implorer la compassion des Carlsten ?

— Non, ce n'était qu'un fusil, répondit Pia, l'air de ne pas comprendre. Son outil de travail. Je comprends que ça vous aurait fait réagir, vous, à Stockholm, mais chez nous, ce n'est pas plus bizarre que de voir un menuisier armé d'un marteau.

— Vous n'avez pas du tout réagi en le voyant sortir de voiture en prenant un fusil ?

— Non.

— Donc l'idée n'était pas de menacer qui que ce soit ?

Pia parut exagérément lasse et poussa un soupir qui exprimait ses doutes quant aux capacités mentales de Vanja.

— Comme je vous l'ai dit, il était censé leur parler de ses motivations personnelles pour accepter de vendre à la mine. Le fait d'avoir un fusil ne veut pas forcément dire qu'on a l'intention de tuer les gens.

Elle haussa les sourcils à l'intention de Vanja, l'air de dire *Tu piges ma pauvre fille ou combien de fois il faut encore te l'expliquer ?* et Vanja en eut soudain la certitude :

Elle savait.

Pia savait depuis le début ce que Frank avait l'intention de faire.

Vanja en avait la certitude, mais il s'agissait aussi de le prouver.

— Disons que nous vous croyons, reprit Vanja. Que s'est-il passé ?

— Nous avons sonné, Karin est venue ouvrir et, avant que j'aie le temps d'expliquer pourquoi nous étions là, Frank a levé son fusil et

tiré.

— Et qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai crié, je crois. Je l'ai attrapé. Mais il s'est dégagé et a continué dans la maison.

Vanja ouvrit le dossier qu'elle avait devant elle et en sortit quelques photos qu'elle disposa devant Pia. Sebastian vit que c'étaient des photos des enfants.

Des enfants abattus.

Des enfants morts.

Vanja leva les yeux vers Pia qui s'était tue et semblait avoir du mal à décider où fixer son regard.

— Continuez, l'encouragea Vanja. Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis retournée en courant à la voiture.

— Vous l'avez attendu ?

— Non, je suis partie tout de suite. Pourquoi me montrez-vous ça ? fit Pia avec un hochement de tête irrité vers les photos qu'elle avait devant elle.

— Et qu'avez-vous fait ? demanda Vanja en feignant de ne même pas avoir entendu la question de Pia.

— Je suis partie, c'est tout. Dans la panique. Tout avait tellement dérapé. J'étais choquée, et j'avais besoin d'un peu de temps pour réaliser, alors j'ai roulé en forêt, je me suis arrêtée et... oui, je suis restée là, assise dans la voiture.

— Et vous avez décidé de ne pas aller à la police, glissa Torkel, comme une constatation.

Pia se tourna à nouveau vers lui.

— Je ne pouvais pas. Vous savez qui je suis, ce que je fais. Je ne pouvais pas être mêlée à ça.

Elle se tourna à nouveau vers Vanja qui continuait à lentement étaler des photos devant elle.

— Pourquoi me montrez-vous ça ?

— Vous aviez promis de l'argent et du travail à Torsby aux dernières élections, dit Torkel, feignant lui aussi de ne pas avoir entendu sa question.

— Oui.

— La mine devait y pourvoir.

— Oui.

— Les prochaines élections approchent. Il était temps de tenir ses promesses.

Pia écarta les mains et inspira à fond pour tenter de contrôler son irritation. Bien, pensa Sebastian depuis sa cachette. Les gens irrités ont plus tendance à commettre des erreurs.

— J'ai essayé d'influencer les Carlsten, je ne le nie pas, dit Pia avec un calme forcé. C'était pour cette raison que j'avais pris Frank avec

moi.

— Et son fusil, glissa Vanja.

Pia l'ignore.

— Il devait m'aider à les convaincre. Je ne savais pas qu'il comptait les abattre.

Vanja adressa à Torkel un rapide regard, et vit qu'il pensait la même chose qu'elle : la défense de Pia ressemblait de plus en plus à une histoire apprise par cœur plutôt qu'à un compte rendu spontané de la réalité.

— Vous avez un peu paniqué en apprenant qu'il y avait un témoin, et vous avez demandé à Erik d'aller voir Frank pour qu'il se rapproche de l'enquête, en espérant qu'il trouverait Nicole le premier.

Ce n'était pas une question que posait Torkel, mais une affirmation.

— Non.

— J'ai entendu votre conversation téléphonique avec Frank. *Tu sais ce que je peux faire*, avez-vous dit, et aussi qu'il devait penser à son fils. Je n'y ai alors pas songé, mais ça sonne comme une menace. Vous lui avez rappelé combien son fils était vulnérable et ce qui risquait de lui arriver s'il ne faisait pas ce qu'il fallait pour vous mettre hors de cause.

Là non plus, ce n'était pas une question.

— Non. Je pouvais l'aider. Comme vous l'avez peut-être aussi entendu, c'est ce que j'ai dit.

— Oui, après une assez longue pause.

— Mais malgré tout, c'est ce que j'ai dit.

— Pourquoi avez-vous quitté la route ? demanda soudain Vanja.

— J'ai perdu le contrôle du véhicule.

— Maria a dit qu'elle avait compris que Nicole s'était souvenue l'avoir vue le jour du meurtre juste avant qu'elle ne quitte la route, dit Sebastian dans le micro.

Un mensonge. Il ne savait rien de ce qui s'était passé dans la voiture, mais cela semblait un scénario vraisemblable.

— D'après Maria, c'était parce que Nicole vous avait reconnue, entendit-il Vanja dire dans la salle d'interrogatoire.

— Non, c'est faux, nia Pia.

Vanja en eut assez. Elle ne s'efforça même plus de garder un ton professionnel.

— Nicole est en vie. Fred et Georg...

Elle se pencha pour pointer du doigt les photos des garçons morts. Le regard de Pia tomba involontairement dessus.

— Eux, non. Frank Hedén a peut-être appuyé sur la détente, mais vous êtes aussi coupable que lui.

— Je ne savais pas qu'il comptait les abattre, répéta encore Pia, mais avec un peu moins de conviction.

— Ça ne deviendra pas plus vrai à force de le répéter.

Pia croisa le regard de Vanja et vit que la jeune femme ne cédait pas d'un millimètre. Elle finit par détourner les yeux. Mais elle refusa d'avouer sa défaite, qu'elle camoufla en fin calculée.

— Je veux un avocat.

— Vous allez en avoir besoin.

Mai se montrait sous ses plus beaux atours.

Le soleil brillait dans un ciel bleu clair au-dessus de l'hôtel, avec sa pelouse accueillante qui descendait jusqu'au bord de l'eau, où le mariage devait avoir lieu. Ensuite, un temps libre avant la fête dans la grande salle. L'idée étant que les invités passent la nuit à l'hôtel et se retrouvent le lendemain pour un grand brunch en commun, l'occasion de partager les impressions de la veille avant de rentrer chacun de son côté.

Deux jours de fête sous le signe de l'amour, comme indiqué sur le carton d'invitation.

Sebastian s'était installé dans sa chambre et se dirigeait à pied vers le lieu où la cérémonie devait débiter d'ici moins d'un quart d'heure. Il était en costume-cravate et, à peine sorti au soleil à la recherche de visages connus, il sentit qu'il allait suer pendant la cérémonie. Torkel et Ursula étaient un peu plus loin, flûte de champagne à la main, en pleine conversation, ils ne le virent pas. Il serait impossible de les éviter toute la noce, mais il n'était pas particulièrement pressé de les croiser. Surtout Ursula, qu'il était à vrai dire un peu stressé de revoir.

La jeune policière qui était venue avec eux dans le Jämtland, "Jennifer-quelque-chose", bavardait un peu plus loin avec des inconnus. Ce n'était pas non plus une alternative. Il continua à la chercher des yeux.

Alors il la vit, un peu stupéfait.

Vanja dans une robe jaune qui descendait juste au-dessous du genou, avec des talons hauts. Il ne l'avait jamais vue qu'en pantalon et chemise, ou chemisier, c'était bien comme ça que l'on disait quand c'était porté par une femme. Dommage. Elle aurait dû se mettre plus souvent en robe, se dit-il. Cela lui donnait une légèreté, une féminité très attirante, une jeunesse en accord avec son âge réel.

— Tu es très belle, lui dit-il sincèrement en venant l'embrasser.

— Ne te fais pas des idées, répondit-elle avec un sourire teinté d'une touche de sérieux.

Sebastian sourit à son tour en se défendant des deux mains.

— Je dis juste que tu es belle. Cette robe te va vraiment bien.

— Et moi, je dis juste que je crois que tu es le genre qui vient aux mariages pour tirer son coup.

— Bon, d'accord, alors on a raison tous les deux.

Brian et Wilma, les deux maîtres de cérémonie du jour, interrompirent les conversations au son d'une cloche et invitèrent chacun à prendre place. Vanja prit le bras de Sebastian et ils se dirigèrent vers les chaises pliantes disposées en rangs de part et d'autre d'une allée provisoire de sable fin parsemée de pétales de roses, qui menait à un arceau fleuri de lys blancs et de roses rouges.

Un temps, Vanja avait redouté que son intervention au sujet de Maria et Nicole n'ait mis de la distance entre eux, mais la poursuite de Pia et les événements au bord de l'eau avaient, d'une certaine façon, permis à Sebastian de tourner la page et, à son grand étonnement, elle trouvait leur relation meilleure que jamais. Comme si, en quelque sorte, il ne voulait pas la perdre.

Au moment où ils s'installaient, la musique d'entrée sortit de haut-parleurs dissimulés, et les mariés apparurent. Billy, en gilet gris bien ajusté et veste et cravate vertes, avançait presque timidement en souriant aux invités aux côtés de My, vraiment rayonnante dans sa robe sans bretelles qui la moulait jusqu'aux hanches où elle bouffait en cloche, avec une longue broderie scintillante en soie d'un côté.

— C'est une Vera Wang, chuchota Vanja à Sebastian au passage du couple.

Sebastian se contenta de hocher la tête. Il ne savait pas qui était Vera Wang ni ce qu'elle faisait, mais comprit que ça avait un rapport avec la robe. Il allait commencer à se demander pourquoi Vanja connaissait la marque de la robe de la mariée quand la femme qui célébrait le mariage prit la parole. Sebastian se cala au fond de son siège en remerciant sa bonne étoile qu'il s'agisse d'un mariage civil. Cette femme semblait en outre bien connaître Billy et My, et mena une cérémonie chaleureuse, personnelle et assez courte.

Quand Billy embrassa la mariée, des applaudissements spontanés fusèrent.

De sa place, Billy contemplait son mariage. Il dut presque se le répéter pour se convaincre lui-même que cela avait vraiment lieu.

Son mariage.

Toute la journée avait été tendue. Tout avait beau être particulièrement bien organisé, presque plus comme une opération militaire qu'une fête, de petits incendies s'étaient naturellement déclenchés, qu'ils avaient dû éteindre. Mais My avait le contrôle de la situation, et ses minutieux préparatifs s'avérèrent payants.

Tout le monde semblait passer un bon moment. Le plan de table

était parfait. Il promena les yeux sur les convives et s'arrêta sur Jennifer, assise à côté du petit ami du frère de My. Elle avait l'air contente. À son retour de Kiruna, il avait réfléchi à un moyen qu'elle ne vienne pas au mariage, mais il ne trouva pas comment s'y prendre sans éveiller les soupçons de My. Un moment, il avait espéré que Jennifer aurait trouvé un peu embarrassant de venir et aurait décliné l'invitation, mais non.

Après la cérémonie, elle était venue les trouver. Billy ne l'avait pas revue avant le mariage et fut frappé de sa beauté, avec sa robe rouge et ses cheveux attachés. Jennifer s'était présentée à My, l'avait félicitée. Elle lui avait chanté les louanges de Billy au point de presque le faire rougir. Puis l'avait embrassé, complimenté, et les avait laissés. Naturelle, détendue, comme s'il ne s'était rien passé à Kiruna.

Oui, My avait vraiment pensé à tout. Absolument tout. Une photographe, Disa, était venue chez eux le matin et les avait suivis toute la journée. Au début, il s'était senti mal à l'aise et gauche en sa compagnie mais, assez vite, il avait oublié qu'elle était là avec son appareil et à présent il ne pensait même plus qu'elle les suivait partout où qu'ils aillent.

Comme si cette documentation de la fête ne suffisait pas, My avait veillé à disposer des appareils jetables sur chacune des tables, dressées avec des assiettes et des verres multicolores et décorées avec des feuilles, baies et fruits plutôt que des fleurs.

Personnel et réfléchi.

L'entrée était servie à table, mais le plat principal était un buffet, servi naturellement en plusieurs points, ce qui permit aux plus de cent convives d'être servis sans encombre ni trop longs temps d'attente.

My avait en outre écrit un discours très apprécié qui était une présentation personnelle du menu.

Le dessert fut à nouveau servi à table. Le vin coulait à flots. La fête battait son plein.

Il y eut de nombreux discours. Surtout des amis de My. Pas étonnant, puisque soixante-dix pour cent des invités étaient de son côté. Billy avait ses parents, quelques membres âgés de sa famille, quelques amis d'enfance, du service militaire et de l'école de police. Et de la brigade criminelle, bien sûr. Ursula et Torkel avaient pris la parole, et il avait dû retenir ses larmes au discours d'Ursula.

Si quelque chose le décevait un peu, c'était que Vanja n'avait rien préparé. De la part de Sebastian, il n'espérait rien, mais il trouvait que Vanja aurait pu se donner un peu de mal pour lui.

Mais dans l'ensemble, Billy ne pouvait pas s'empêcher d'être content et impressionné en regardant la salle où le dîner s'achevait. En même temps, il devait de temps en temps lutter contre l'impression d'être lui aussi invité à son propre mariage.

C'était entièrement sa faute.

Il avait tout le temps laissé My prendre toutes les décisions, il n'était donc pas juste de lui reprocher de se sentir un peu... en dehors. Et il n'avait pas l'intention de laisser un aussi petit détail gâcher cette soirée magique. Il leva son verre.

— Santé, ma chérie. Je t'aime, dit-il en trinquant avec elle avant de vider son verre.

Après le dîner, les plus jeunes et les enfants furent conviés dans une pièce voisine avec jeux, pêche magique et bonbons à foison, tandis que le personnel desservait et que le groupe de musique se préparait dans la grande salle.

Pour toutes les personnes de plus de dix ans, c'était l'occasion d'aller un peu prendre l'air.

Torkel sortit avec son verre dans la soirée inhabituellement chaude pour un mois de mai et aperçut Sebastian, tout seul un peu plus loin. Il le rejoignit. Sebastian lui adressa un bref regard quand il arriva près de lui, puis retourna à la contemplation du lac en contrebass.

— Qu'est-ce que tu as pensé de mon discours ? demanda Torkel en sirotant son cognac trois étoiles.

— Celui d'Ursula était meilleur, répondit franchement Sebastian.

— Je suis d'accord, mais ça ne veut pas forcément dire que le mien était mauvais.

— Non, pas forcément, opina Sebastian d'un ton qui d'une certaine façon visait à dire le contraire.

— OK, pigé, dit Torkel. Tu n'as pas aimé.

— Ne le prends pas personnellement. Je n'aime pas les discours.

— Aucun discours ? Même ceux qui te sont adressés ?

— Personne ne m'a jamais adressé de discours, constata Sebastian, sans la moindre amertume.

— Même pas à ton mariage ?

Sebastian sursauta. D'où cela venait-il ? Comment Torkel savait-il ? Mais il se souvint alors qu'il lui avait dit avoir été marié quand ils s'étaient vus à Västerås la première fois qu'il retravaillait pour la brigade criminelle, après la longue interruption. Une erreur, mais c'était fait, et il n'avait aucune envie de s'étendre ici et maintenant sur le sujet.

— Comment ça se passe, pour Pia ? demanda-t-il pour parler d'autre chose.

— Elle est en détention en attente de son procès. Nous essayons de la relier aux meurtres, mais rien ne prouve qu'elle savait ce qui allait se passer, ou qu'elle soit entrée dans la maison.

— Et la voiture dans le Mälar, alors ?

— Même chose, il reste à prouver qu'elle n'a pas juste perdu le contrôle.

— Mais alors, qu'est-ce qu'il reste ?

Torkel haussa un peu les épaules.

— Coups et blessures involontaires, entrave à enquête, protection d'un criminel...

— Donc rien, au fond, dit sèchement Sebastian.

— Elle ne va sans doute pas être réélue, ni aucun ponte "socialo". Je suppose qu'elle aura du mal à continuer à vivre à Torsby. C'est quand même une sorte de punition, je suppose.

Les deux hommes se turent. Autour d'eux, tout le monde ne pensait qu'à s'amuser. Torkel trempa les lèvres dans son verre.

— Elle a vendu la maison, dit-il, en l'air. Sebastian se tourna alors pour la première fois vers son collègue. Réellement surpris.

— Qui ? Maria ? À FilboCorp ?

Torkel hocha la tête. Toujours le regard au loin.

— Alors il y aura une mine ?

— Il semble bien.

— Et donc le fils de Frank, c'était quoi, son nom ?

— Hampus.

— Donc Hampus va avoir l'argent ?

— Oui, il possède le terrain, quoi qu'ait fait son père.

Sebastian secoua la tête.

— Et donc, elle a vendu la maison.

— Oui, au fond, elle n'y avait pas d'attache, dit Torkel. Ce n'était pas pour rien que sa sœur lui avait autrefois racheté sa part, et elle n'aurait de toute façon pas pu y habiter après ce qui s'est passé, et personne n'en donnait autant que FilboCorp.

— Tu lui parles, je vois, dit Sebastian d'une voix qu'il espérait neutre.

Torkel le regarda à la dérobée avant de répondre. Il ne savait pas exactement ce qui s'était passé entre Maria et Sebastian, juste que ça ne s'était pas bien terminé. Maria avait fait promettre à Torkel de ne rien dire à Sebastian, mais il faisait malgré tout partie de l'équipe, participait à l'enquête et avait le droit d'être informé. C'était une question de dosage.

— Oui, parfois, j'ai besoin de savoir si Nicole décide d'en dire davantage sur ce qui s'est passé dans la maison.

— Davantage ?

La voix de Sebastian était un mélange de joie et d'étonnement.

— Elle parle ?

— Depuis environ une semaine, confirma Torkel.

Sebastian sentit une chaleur se répandre dans sa poitrine. Après tout ce qu'elle avait traversé... C'était la fillette la plus forte, la plus

courageuse qu'il ait jamais rencontrée. Elle lui manquait. Ah, s'il pouvait la revoir. Juste une fois. Il était une fois allé chez elles, mais l'appartement était vide.

— Où sont-elles ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, mentit Torkel.

C'était là la limite de ce qu'il pouvait révéler à Sebastian.

— Tu sais, je ne suis pas du genre à les harceler, dit Sebastian pour faire comprendre à Torkel qu'il avait deviné son mensonge. Je voudrais juste savoir si elles vont bien. Que Nicole s'en sorte. Qu'elle va mieux. J'avais promis de la soutenir jusqu'à ce qu'elle veuille lâcher.

— Je ne sais vraiment pas, répéta Torkel. Mais elle t'a lâché. C'est tout ce que je sais.

Il posa la main sur l'épaule de Sebastian qui, à leur surprise mutuelle, l'y laissa.

— Bon, assez parlé boulot.

Comme si Torkel faisait partie de la mise en scène réglée au cordeau, Brian sortit sous la véranda, sonna à nouveau sa petite cloche pour annoncer la première danse, celle des mariés.

De tout le programme de la noce, c'était le seul moment dont Billy se serait bien passé. My avait insisté pour qu'ils ne dansent pas la traditionnelle valse nuptiale, mais qu'ils apprennent tous les deux la salsa. Ils avaient regardé des démonstrations sur YouTube et pris cinq cours privés dans un studio d'Östermalm. Billy n'était pas très porté sur la danse, et il sentait qu'il avait encore un bon bout de chemin avant de pouvoir prétendre maîtriser la salsa. Mais le moment était en tout cas venu de prendre position au milieu de la piste. Il croisa le regard de Jennifer, qui l'encouragea d'un sourire tout en levant l'appareil jetable posé devant elle.

My avait exigé une vaste piste de danse. Au moins soixante mètres carrés. Billy avait exprimé un certain scepticisme à l'idée d'avoir de la musique live. D'accord, My n'avait pas engagé un groupe de bal à proprement parler, plutôt un big band miniature avec un crooner, qui faisait malgré tout un peu... ringard. Mais My avait dit qu'il fallait aussi penser aux invités plus âgés, et décidé qu'ils auraient soixante pour cent de musique live et le DJ le reste du temps.

Le leader du groupe battit la mesure et la musique commença. Billy resta bouche bée d'étonnement pur. Ils jouaient une de ses chansons favorites : *Forgot about Dre*. Mais dans un arrangement salsa. Il regarda My avec un sourire ravi.

— Je t'aime, mima-t-il.

Elle lui envoya un baiser et ils commencèrent la danse. Le public exulta et la piste sembla éclairée par les flashs des téléphones mobiles.

Ça se passa mieux que Billy ne le craignait. My était impeccable. Bien entendu. Elle avait même changé de chaussures pour ne pas avoir mal aux pieds dans la soirée.

Elle était parfaite et il l'aimait.

— Je t'aime.

C'était sincère. Il était heureux.

Quand le groupe revint, après une demi-heure de pause, Torkel invita Ursula. Ils se frayèrent un chemin sur la piste de danse. Aucun d'eux ne dit mot. Torkel jouissait de cette proximité avec elle et de la chaleur de son corps. Ursula se serra contre lui et appuya sa tête contre son épaule.

Il sentit alors quelque chose sur son autre épaule. Une tape. Il se retourna.

— Je peux ? fit Sebastian en montrant Ursula de la tête.

Torkel interrogea du regard Ursula, qui hocha la tête. Sebastian le remplaça et continua la danse. Ursula put immédiatement constater que Torkel était nettement meilleur danseur que Sebastian et, de sa place de spectateur involontaire, Torkel vit en tout cas qu'Ursula n'appuyait pas la tête contre l'épaule de Sebastian. C'est toujours ça, se dit-il en allant remplir son verre.

— Tu m'as manqué, dit Sebastian après quelques mesures de silence.

— J'ai du mal à le croire.

— Je suis désolé, lâcha-t-il en chuchotant presque.

Sebastian se racla la gorge et la regarda intensément.

— Pour tout. Qu'on t'ait tiré dessus. Que je ne sois pas venu te voir.

— Tu fais bien d'être désolé.

Elle n'avait pas l'intention de lui faciliter la tâche.

— Je ne pouvais pas.

— Et pourquoi ?

— Je ne pouvais pas, c'est tout. Je faisais un blocage complet. J'y ai souvent songé, mais... J'ai pris mon courage à deux mains pour t'inviter à danser, ce soir.

Ursula ne répondit pas. Elle ne voulait pas lui tendre la perche. Plutôt reculer vite son pied droit et sauver son petit orteil d'un ongle bleu.

— Nous allions tous les deux vers quelque chose quand... quand c'est arrivé, dit Sebastian après un si long silence qu'Ursula pensait la conversation terminée.

— Peut-être, mais dans ce cas, le train est passé.

Sebastian se contenta de hocher la tête. Ursula inspira à fond et cessa de danser. Elle sentit bouillonner en elle un mélange de colère et

de compassion. Elle ne voulait d'aucun de ces deux sentiments ce soir.

— Sérieux ? Après tout ce qui s'est passé... C'était pour ça que tu voulais danser avec moi ? Pour voir si tu pouvais me mettre dans ton lit ?

Sebastian ne répondit pas, mais baissa les yeux, et Ursula en eut assez. La colère prit le dessus.

— Merci pour la danse.

Elle essaya de partir, mais Sebastian la retint.

— La musique n'est pas finie.

— Je sais, mais Torkel danse mieux que toi.

— Mais c'est la seule chose qu'il fait mieux.

— Salut, Sebastian.

Ursula se dégagea, lui tourna résolument le dos et se dirigea d'un pas décidé vers Torkel qui bavardait avec d'autres invités. Sebastian la vit lui taper sur l'épaule et Torkel afficher un grand sourire en reprenant la danse. La tête d'Ursula à nouveau posée contre son épaule.

C'était trop tard. Trop tard pour tout.

S'il avait bu, c'était une occasion en or de se noyer dans l'alcool mais, même ça, il ne pouvait pas. Était-il trop tard pour dégouter une distraction consentante ? Oui, probablement. Et puis, de toute façon, elles étaient pour la plupart trop jeunes pour lui. La mère de My était veuve, mais il n'avait pas échangé un mot avec elle de toute la soirée. Et puis elle allait être la belle-mère de Billy. Moins sexy, tu meurs.

Le groupe changea de chanson.

"Only the lonely..."

Ah, l'ironie... Sebastian se dirigea vers le buffet qui croulait sous les desserts. À défaut de se bourrer ou de tirer son coup, il pouvait bien se bâfrer de gâteaux à en risquer une crise de foie.

Billy et My s'étaient retirés dans la suite matrimoniale vers minuit et demi. Quelques-unes des plus jeunes invitées avaient demandé à My si elle n'allait pas jeter son bouquet pour qu'elles puissent le rattraper. My les avait regardées, interloquée. C'était une tradition américaine qu'elle n'avait pas envisagée, pas plus que de se laisser conduire par quelqu'un auprès de Billy "devant l'autel". Comme si elle ne se débrouillait pas une seconde sans un homme à côté d'elle. Son père était mort depuis assez longtemps mais, même lui vivant, elle ne lui aurait pas laissé ce rôle. Et il n'y eut pas non plus de lancer de bouquet.

En revanche, du sexe, oui.

Dieu merci pas aussi planifié et dirigé que le reste de la soirée, mais spontané, sensuel, inventif.

Et abondant.

Plus qu'il n'aurait pensé en être capable. Ce n'est qu'environ une demi-heure avant le lever du soleil qu'ils relâchèrent leur étreinte. My blottit son visage dans son cou.

— Je t'aime, dit-elle, avant de s'endormir sur-le-champ.

Billy pensait faire de même, mais il resta éveillé, bizarrement insatisfait.

Doucement, il se dégagea de My et sortit du lit. Sans un bruit, il fouilla son sac pour trouver un pantalon de survêtement, et enfila un T-shirt.

Une fois dehors, il s'arrêta et respira à fond. L'air était frais et silencieux comme seulement en ces matins de début d'été, au moment où la lumière pointe tout juste à l'horizon.

Il s'éloigna du bâtiment principal et traversa la pelouse humide de rosée jusqu'à l'orée du bois et la vieille écurie qu'il y avait là. Il avait besoin d'uriner. Quand il se fut satisfait au coin du mur, un chat vint se frotter contre ses jambes. Il poussa un petit miaulement affamé de câlins qui se mêla au petit tintement du grelot de son collier. Billy plongea les mains dans ses poches et sortit ses gants. Il ne se souvenait pas bien de les y avoir mis, mais devait inconsciemment avoir su qu'il en arriverait là. Espéré.

Il se pencha pour prendre le chat. Le caressa derrière l'oreille et l'entendit se mettre à ronronner en pressant la tête contre ses mains.

Billy glissa la main le long de la tête jusqu'au cou et serra. Le chat comprit aussitôt ce qui se passait et cracha. De l'autre main, Billy lui emprisonna tant bien que mal les pattes avant. Le chat se débattait en décochant parfois un coup de griffes, mais ses gants le protégeaient. Il n'en avait pas à Torsby. Il avait eu de sévères griffures aux mains. Heureusement, il avait participé à des battues en forêt toute la journée, aussi étaient-elles faciles à expliquer.

Il souleva le chat tout en serrant le cou de toutes ses forces avec la main gauche. Peu importait qu'il l'étouffe ou lui brise la nuque.

C'était l'instant de la mort qu'il voulait voir.

Ce moment magique où la vie s'éteignait et s'envolait.

Où il éprouvait une puissance si enivrante qu'il n'avait jamais rien ressenti de comparable.

Les mouvements du chat commençaient à faiblir. Billy se pencha, plus près, le regarda dans les yeux, concentré et excité. Bientôt, la vie le quitterait tout à fait. Ses yeux verts se couvriraient d'une membrane un peu trouble et son corps deviendrait tout mou entre ses mains.

Une simplicité. Une pureté. Une clarté.

Le chat cessa de gigoter et un petit filet de sang lui coula du nez. Billy resta là, les yeux fermés, tandis que sa respiration revenait lentement à la normale.

— C'était bon aussi, pour toi ?

Billy se retourna et vit Sebastian au coin de l'écurie. Une unique pensée lui traversa l'esprit à la vitesse de l'éclair :

Le tuer.

Mais il la refoula aussi vite qu'elle était venue.

— Tu es là depuis quand ? demanda-t-il plutôt en laissant tomber le chat mort.

— Assez longtemps.

Sebastian ne pouvait pas dormir. Légèrement barbouillé par tout ce qu'il avait mangé et regrettant le tour qu'avait pris sa rencontre avec Ursula, il avait quitté le lit où il ne trouvait pas le sommeil. Il avait gagné la chambre d'Ursula mais, au moment où il allait frapper doucement à la porte, il avait entendu une voix grave qui n'était sûrement pas celle d'Ursula. Ce qui était en revanche le cas du rire clair qui lui avait répondu. Sebastian en avait conclu que la voix grave était celle de Torkel, et il s'était retiré.

C'était trop tard. Il avait foiré.

Il était alors sorti se promener. Il avait vu Billy derrière l'écurie, entendu un bruit qu'il n'arrivait pas bien à reconnaître et voyait à

présent qu'il avait eu raison de s'arrêter pour satisfaire sa curiosité.

Très peu de monde, personne en réalité, ne pouvait tuer deux hommes en s'en tirant indemne. Sebastian était étonné de l'absence de réaction de Billy. S'était demandé comment le jeune homme faisait pour faire face aux émotions qui devaient l'avoir envahi.

Maintenant, il savait.

Et il n'aimait pas ça. Pas du tout.

— Qu'est-ce que tu ressens en faisant ça ? demanda-t-il prudemment, bien conscient de l'adrénaline et des endorphines en circulation dans le corps athlétique de Billy.

— Comment sais-tu que j'ai déjà fait ça ? l'interrogea Billy en faisant un pas vers Sebastian.

— Je le vois en te regardant.

Sebastian ne bougea pas à l'approche de Billy.

— Tu veux en parler ?

Billy s'arrêta. Sebastian vit qu'il tentait de garder prise sur ses sentiments. Puissance, sexe, jouissance. Des sentiments qu'au fond il ne comprenait pas ou ne savait pas nommer, mais dont la force était si inouïe qu'il fallait absolument qu'il les revive. Tout le reste, et en particulier le sexe, qui aurait dû remplir cette fonction de satisfaction totale, lui semblait gris et ennuyeux en comparaison.

Sebastian eut un hochement de tête compréhensif, mais n'était pas sûr que Billy l'ait perçu.

— À bien des égards, c'est l'acte ultime. L'interdit absolu contient une force.

Sebastian risqua un pas vers lui. Billy semblait déjà beaucoup plus en équilibre.

— Les animaux ne vont pas te suffire éternellement.

Sa voix était sincèrement inquiète.

— Tu t'es engagé sur une voie dangereuse. Et c'est une impasse, ça ne peut finir que d'une seule façon.

— Je sais où est la limite.

— Pour le moment, oui.

— Je ne suis pas fou.

— Oh si, un peu. Abîmé, en tout cas. Est-ce que je pourrais t'aider ?

Billy secoua violemment la tête, et sa respiration se chargea à nouveau de colère. Il leva une main et pointa sur Sebastian un index tremblant.

— Sache que je sais aussi des choses sur toi.

— Ah oui, et quoi ?

— Tu es le père de Vanja.

Si Billy n'en était pas certain après avoir trouvé les résultats de l'analyse ADN dans sa boîte aux lettres la semaine précédente, il en aurait été convaincu par la réaction de Sebastian.

— D'où tiens-tu ça ?

— J'ai pris des bricoles dans vos chambres à Torsby, et j'ai envoyé ça à un laboratoire, tu sais, ces officines pour les pères qui veulent discrètement faire un test de paternité.

— Le portier a dit que tu étais monté dans ma chambre...

— Je raconte tout à Vanja si tu donnes une suite quelconque à tout ça.

Il fit un vague signe de tête en direction du chat crevé, un peu plus loin.

— Donc il faut juste que j'oublie ça, sinon tu caftes ?

— Et tu ne veux pas ça.

— Non, je ne veux pas ça.

— Très bien.

— Très bien.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire. Billy tourna les talons et s'en alla en direction du bâtiment principal. Sebastian attendit de ne plus entendre ses pas pour aller pousser le chat dans les broussailles au pied du mur. La personne qui le trouverait pourrait peut-être croire qu'il était tombé d'une fenêtre ou du toit et s'était cassé le cou.

Ou avait mangé de la mort-aux-rats.

Peu iraient en tout cas imaginer que le marié était sorti en douce au petit matin pour l'étrangler.

Mais c'était bien ce qui s'était passé. Et c'était un problème.

D'une part parce qu'il associait très clairement l'acte de tuer avec la jouissance. Sebastian n'avait pas pu ne pas voir son érection à travers son fin pantalon.

D'autre part parce qu'il savait pour Vanja.

Pour le premier point, il ne pouvait pas faire grand-chose dans l'immédiat. Une thérapie et des entretiens pourraient éliminer ce lien malsain qui s'était créé, mais cela prendrait du temps, et exigerait avant tout que Billy reconnaisse qu'il avait un problème et veuille y faire quelque chose.

Il était clair qu'il ne le voulait pas, vu sa façon d'utiliser ce qu'il savait sur Sebastian et Vanja pour le contraindre au silence et à l'inaction.

Un chantage ne fonctionne qu'avec un avantage. Supprimer cet avantage, et la situation de chantage disparaît.

Simple en théorie, plus difficile dans la réalité.

Mais quand sa vie avait-elle été simple ?

Sebastian regarda l'heure.

Un moment merdique, mais ce serait fait.

Il frappa à la porte. Pas de réponse. Frappa encore. Plus fort cette

fois.

— Allez, quoi. Ouvrez ! souffla-t-il dans la fente de la porte, avant de frapper de plus belle.

Il lui sembla entendre à l'intérieur des pas qui approchaient. En effet. La chaînette de sécurité tinta et la porte s'ouvrit.

— Sebastian, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il faut que je te dise quelque chose.

— Maintenant ? Ça ne peut pas attendre demain ?

— Non, j'ai déjà assez attendu comme ça, dit-il en forçant le passage.

Vanja poussa un soupir las et referma la porte.

Remerciements

À tous ceux chez Norstedts et Norstedts Agency qui ne consacrent pas seulement leur temps et leur énergie à publier ce que nous écrivons, mais qui semblent en plus toujours si contents de le faire. Cela compte beaucoup pour nous.

Merci tout particulièrement à Susanna Romanus, Peter Karlsson et Linda Altrov Berg, avec qui nous travaillons le plus. Si calmes, si positifs, si bons, si importants.

Une fois encore, nous voulons remercier tous nos éditeurs étrangers, qui continuent avec succès à travailler pour que Sebastian Bergman rencontre un public international plus vaste. Un merci particulier à Rowohlt en Allemagne et Nina Grabe, qui ne s'occupe pas seulement de Sebastian et de la brigade criminelle, mais aussi de nous à la perfection, à chacune de nos visites de plus en plus fréquentes – ce dont nous nous réjouissons.

Merci également à tous les libraires, journées du livre, festivals de littérature et bibliothèques qui nous invitent généreusement à parler de nos livres et de notre écriture. Votre engagement est fantastique et n'a pas de prix.

Micke :

Comme toujours, il y a tant de personnes qu'on voudrait remercier pour leur inspiration, leur aide et leurs conseils avisés. Je pense à Rolf Lassgård, qui a depuis toujours été une partie de Sebastian Bergman. Et à mes collègues producteurs de Tre Vänner et Svensk Filmindustri, avec en tête Jonas Fors, Fredrik Wikström, Jon Nohrstedt, Tomas Tivemark, Jenny Stjernströmer Björk, Johan Kindblom et William Diskay, qui n'ont jamais remis en cause le temps que je passais sur ces livres, mais m'ont au contraire épaulé lorsque le temps pressait. Et avant tout je veux remercier ma formidable famille, qui a toujours été là, qu'il pleuve ou qu'il vente. Astrid, Vanessa, William et Caesar – vous êtes fantastiques ! Vous avez supporté mes veilles et mes absences, réelles ou quand je songeais davantage à mes personnages fictifs qu'à mes proches. Pour votre compréhension et votre amour, je vous suis éternellement reconnaissant. Sans vous rien n'aurait été possible.

Mille baisers. Vous êtes les meilleurs.

Hans :

Je veux comme d'habitude, et comme toujours, adresser tous mes remerciements à Lotta, Sixten, Alice et Ebba. Vous êtes la famille la plus intelligente, la plus amusante et à tous points de vue la plus belle qu'on puisse avoir. Sans vous : rien.

Ouvrage réalisé par le Studio Actes Sud

Table des matières	
Des mêmes auteurs	
La fille muette	
Remerciements	